

# IMAGES ET CONNAISSANCE DE LA LICORNE

(FIN DU MOYEN - AGE - XIXEME SIECLE)

TOME 1

THESE DE DOCTORAT DE L'UNIVERSITE PARIS XII

(SCIENCES LITTERAIRES ET HUMAINES)

PRESENTEE PAR BRUNO FAIDUTTI

JURY :

LUCIEN BELY

DENIS CROUZET

FRANK LESTRINGANT

MICHEL PASTOUREAU

30 NOVEMBRE 1996

*À mon seul désir*

Je remercie tous ceux sans lesquels je n'aurai pas pu mener à bien cette recherche, et en particulier:

Mon directeur de thèse, Lucien Bély, pour ses conseils amicaux et pour la liberté qu'il a su me laisser dans un travail qui n'a pas toujours suivi les chemins qu'il attendait.

Les membres du jury, Frank Lestringant, Denis Crouzet et Michel Pastoureau.

Tous ceux qui ont daigné s'intéresser à mes recherches en cours, les lire et porter sur elles un jugement utile parce que critique: Claudine Cohen, Dominique Vignolet, Isabelle Fessaguet, Fabienne Cazalis et ma mère Anne-Marie Faidutti.

Tous ceux qui m'ont aidé dans la recherche de sources parfois peu accessibles, qui m'ont fourni des images ou des références indispensables: Tous les services de la Bibliothèque nationale, notamment la photographie, les microformes, les cartes et plans, mais aussi les manuscrits et les imprimés, le service photographique de la Bodleian Library, le département des objets d'arts du musée du Louvre, le musée de Cluny, le musée Gustave Moreau, le musée de Colmar et le musée du Castel Sant'Angelo à Rome, la Banca Nacional Ultramarino à Lisbonne, les bibliothèques de Bâle, Cambrai, Leipzig, Liège, Rouen, Troyes, et j'en oublie sans doute.

Toute l'équipe de la revue *Casus Belli*, tous les correspondants du newsgroup usenet alt.mythology.mythic-animals, ainsi que, dans le désordre, Anne Vétillard, Nancy Clark, Sabine Zaalene, Anne de Beaumont, Barbara Livesey, Isabelle Boclé, Florence Magnin, Claude Kappler, Épone Jouve, Georg Friebe, Coradino Astengo, Jean-Pierre Duteil, Jean-Pierre Jossua, Gérard Mathieu, et là encore j'en oublie certainement.

## AVANT PROPOS

*Quand elle déposa le premier sur la table, je restai un moment sans comprendre qu'il s'agissait d'un vieux rêve. Après l'avoir contemplé un long moment, je levai la tête et regardai la jeune fille debout à côté de moi. Sans rien dire, elle regardait le «vieux rêve» posé sur la table. Le nom de «vieux rêve» me semblait convenir particulièrement mal à cet objet. Le nom de «vieux rêve» évoquait plutôt dans mon esprit de vieux documents. Du moins m'étais-je attendu à quelque chose d'une configuration plus vague, plus insaisissable que cela.*

*- Voilà, c'est un vieux rêve, dit-elle. Enfin, pour être plus précise, le vieux rêve se trouve à l'intérieur.*

*Je hochai la tête sans bien comprendre.*

*- Prends le dans ta main, dit-elle.*

*Je le pris doucement dans ma main et le parcourus des yeux pour voir si je ne pourrai pas y reconnaître quelque chose comme un vestige de vieux rêve. Mais, même en l'observant avec la plus profonde attention, il était impossible d'y découvrir la moindre piste: ce n'était qu'un crâne d'animal. Pas un très gros animal. La surface de l'os était toute desséchée comme s'il était longtemps resté exposé aux rayons du soleil, les couleurs fanées jusqu'à en avoir perdu leur teinte d'origine. Les longues mâchoires pointées vers l'avant étaient restées entrouvertes, comme si elles avaient été brusquement congelées juste au moment où elles cherchaient à dire quelque chose. Les petites orbites avaient perdu leur contenu en route et ouvraient leur néant sur la pièce qui s'étendait derrière.*

*Le crâne était léger, à un point presque irréel, ce qui concourait à lui donner une qualité quasi immatérielle. Il ne persistait rien là dedans qui ait un quelconque rapport avec la vie. Toute chair, tout souvenir, toute tiédeur avaient quitté à jamais cet objet. Au milieu du front se trouvait une petite cavité râche au toucher. Après avoir examiné ce creux un moment en y posant les doigts, j'en vins à supposer que c'était la trace d'une corne disparue.*

*- C'est le crâne d'une de ces licornes, n'est-ce pas? lui demandai-je.*

*Elle hochla la tête.*

*- C'est là que sont enfouis les vieux rêves, répondit-elle calmement.*

Haruki Murakami, *La Fin des temps.*

Les choses auraient pu commencer ainsi, avec un crâne un peu curieux trouvé au fond d'un marais berrichon, dans une salle oubliée d'une lamaserie tibétaine, dans un recoin poussiéreux de la galerie d'histoire naturelle de Saint-Petersbourg. À moins qu'il ne me fût amené nuitamment par quelque mystérieuse initiée aux cheveux de jais, un bandeau sur le front. Mais la licorne n'a pas plus existé qu'elle n'existe.

## Au pays des chasseurs de licorne

La chasse à la licorne, la pêche à la licorne pourrait-on aussi bien dire car elle demande plus de persévérance que de force, se pratique donc surtout en bibliothèque. C'est une œuvre de longue haleine: on croit avoir cerné l'animal; il se dérobe, fuit, et, comme le cheval d'échecs, resurgit soudain où on ne l'attendait plus.

La Quête à licorne, pour reprendre le titre de la nouvelle sur laquelle Victor Segalen travaillait lorsqu'il fut retrouvé mort dans les bois du Huelgoat, à quelques pas de la forêt de Brocéliande, est ardue et excitante. Elle est faites de découvertes exaltantes, de cruelles déconvenues aussi. Les chasseurs de licorne ne sont pas toujours ce qu'ils paraissent, et, qu'ils en soient conscients ou non, certains n'ont pas des intentions aussi nettes que la robe de l'animal. Ils croient chercher à mieux connaître la bête merveilleuse, ils s'apprêtent à la tuer, prise au piège par quelque fausse vierge. À s'aventurer par là, on découvre en effet un univers hors du temps, au charme mystérieux, aux repères fascinants, une nature où

«L'homme passe à travers des forêts de symboles

Qui l'observent avec des regards familiers<sup>1</sup>,»

une forêt qui semble créée pour la licorne. L'enchantement brisé, elfes et fées, druides celtes et lamas tibétains, poètes maudits et conteurs illuminés, s'avèrent n'être que philosophes aigris et ésotéristes fascisants, psychanalystes jungiens, sectateurs au mieux de Georges Gurdjieff, au pire de René Guénon et Julius Évola.

---

<sup>1</sup> Baudelaire, *Correspondances*.

La belle Dame à la licorne, peau blanche et cheveux noirs, se révèle soudain une vieille sorcière avide de chair fraîche. La bête unicorn que l'on croise dans ces pays là n'appartient ni à l'art, ni à l'histoire, mais à un passé reconstruit et fantasmé, dont il n'y a nul lieu d'être nostalgique. Et si ce qui commence en mystique finit en politique, comme l'a écrit Charles Péguy, on saura désormais où trouver la licorne. La bête de neige est cependant trop belle pour qu'on l'abandonne en ces sombres contrées. «Fatigué de sa liberté, il accepta d'être sellé et bridé et, pour sa peine, fut monté jusqu'à la mort<sup>2</sup>», écrivit Goethe du cheval chthonien. La légère licorne ne s'y est pas laissée prendre.

Il est un autre pays, une forêt plus claire, dans laquelle, parfois, se promène la blanche bête à la longue corne spiralée. C'est cet imaginaire simpliste et foisonnant, à vocation universelle, qui s'impose rapidement à un monde où les informations tourbillonnent trop vite pour pouvoir s'accrocher à une quelconque référence. Dans le pays des fées d'aujourd'hui, où les fillettes aux yeux de chat des mangas japonais croisent des kobolds qui ont tout oublié de l'or du Rhin, la licorne a sauvé sa place. Comme hier le roi Arthur, comme demain, sans doute, Gilgamesh ou le Singe égal du ciel, elle doit pourtant payer, chaque jour, de son passé, de ses souvenirs, de son sens trop riche, pour s'inscrire dans le vaste creux de ce très léger syncrétisme.

«C'est la beauté qui sauvera le monde» écrivait Dostoievski, et cet appauvrissement est aussi une chance. A l'heure où nous frissonnons d'une peur matinée d'excitation face à la retribalisation du monde, les figures simples - parce que simplifiées - de ce nouveau référentiel universel sont peut-être un début de réponse à l'éclatement identitaire. Cette culture encore latente a sa dynamique: les images brutes y redeviendront des symboles, et bientôt sans doute réapparaîtront le mythe et l'allégorie. C'est là, et non sur les ruines d'un quelconque déterminisme, que l'angoisse contemporaine trouvera demain un supplément d'âme. L'avenir de la licorne est sans doute plus dans cet imaginaire en gestation, dans cette culture encore virtuelle, que dans une pensée européenne en passe de devenir une attraction de réserve indienne. On peut s'en réjouir, et rester pourtant nostalgique.

La licorne, comme le reconnaît d'emblée Rilke avant de lui donner réalité, n'existe pas. Une histoire de la licorne ne peut donc être que l'histoire d'une

---

<sup>2</sup> Cité in Malcolm Lowry, *Under the Volcano*, ch.7.

croyance. Et l'histoire des mythes, comme celle des symboles ou des religions, est une science dangereuse. Combien de Jung, de Guénon ou d'Éliade qui, à trop regarder leurs propres tours de passe-passe, ont fini par croire à la magie? Il faudrait alors être à tout prix objectif, oublier que l'on a chevauché la blanche bête un soir d'ivresse, délaisser les sens pour la connaissance. C'est là un autre piège. S'il est un postulat à cette étude, ce sera donc que la culture, à jamais patiente, et la contemplation, toujours renouvelée, peuvent se marier comme le montrent, chacun à sa manière, Gaston Bachelard ou Michel Serres.

## Discours, parcours

La démarche pourra surprendre. A l'origine, il devait s'agir d'une analyse plus construite, d'une recherche des structures de la pensée scientifique à l'œuvre dans le débat sur l'existence de la licorne. Exception peut-être, le sujet s'est avéré avoir plus de charme que de structure, il ne m'appartenait pas de lui résister. N'est pas Foucault qui veut, et s'entêter n'eut mené qu'au ridicule. Il a fallu compter aussi avec une lente imprégnation par les savants traités de la Renaissance, dont les procédés ont fini par déteindre sur ce travail. C'est donc en vain que l'historien cherchera ici une analyse originale, un concept nouveau, voire, plus modestement, une analyse ou un concept. La logique de ce travail est ailleurs, dans une patiente recherche de tout ce qui permet à un thème aussi peu signifiant de se renouveler sans jamais perdre de son charme. Ce charme est la seule véritable clef.

Il est, sans doute, une autre raison à cette démarche. Lorsque je commençai ce travail, il y a quelques années de cela, j'ignorai presque tout des nouveaux développements de la technique d'écriture, et notamment du concept d'hypertexte. Pourtant, celui-ci était déjà dans l'air du temps et, tandis que je m'imaginais innocemment, mais non sans prétention, pouvoir construire un raisonnement de type structuraliste, je n'en commençais pas moins un travail d'érudition qui, par sa structure même, semble interdire l'analyse.

L'histoire de la connaissance est faite d'une tension dialectique permanente entre une inépuisable recherche de données, dont l'ordonnancement - quand il existe - est toujours plus ou moins sujet à l'arbitraire, et une analyse que la structure textuelle rend nécessairement linéaire. L'accumulation d'informations

permise par les nouveaux médias remet ainsi au goût du jour une démarche qui était déjà celle des érudits de la Renaissance: les larges marges des traités savants étaient un appel à l'hypertextualité, auquel ont longtemps répondu les gloses et les manchettes. Les volumineux *index auctorum, rerum et nominum* qui concluent inévitablement ces ouvrages avaient certes pour fonction d'afficher l'érudition de l'auteur et de légitimer son travail, mais ils remplissaient aussi une fonction d'aide à la lecture, de même que des utilitaires comme Lycos ou Yahoo! sur le réseau Internet. Sur Internet en effet, comme dans les *Observations sur la licorne* de Thomas Bartholin, le chercheur ne rencontre guère que des informations brutes. Ni déduction, ni induction, simplement quelques références, et d'innombrables renvois qui interdisent tout raisonnement autre qu'analogique. Le paradigme technologique n'est pas neutre, puisqu'il ouvre des possibilités, mais il ne saurait déterminer à lui seul les formes de la pensée: l'avènement du livre a permis les traités de philosophie et les romans, mais aussi les dictionnaires.

Encore enfermé dans le carcan de la linéarité textuelle, ce travail sans finalité de persuasion, sans thèse au sens classique du terme, n'en est pas moins l'expression d'une pensée non linéaire, voire non structurée, qui est portée, ou du moins accompagnée, par les développements récents de la technique. Ses chapitres, ses paragraphes parfois, pourraient être ordonnés différemment sans nuire à l'ensemble, et le plan final n'est d'ailleurs pas celui qui avait été envisagé à l'origine. C'est la même logique hypertextuelle qui conduit inévitablement à faire le choix de placer les notes en bas de page, et non en fin d'ouvrage ou de chapitre comme cela se fait le plus souvent depuis les années trente. Gageons d'ailleurs que si l'écrit ne meurt pas, les traitements de texte réinventeront bientôt les manchettes.

Y a-t-il une rationalité de l'hypertexte? Le renoncement à la linéarité condamne-t-il le raisonnement? Sans doute, et les roues concentriques de Raymond Lulle, véritables machines à raisonner hypertextuelles, n'ont jamais produit que des énoncés invérifiables. Pour autant, l'hypertexte ne devrait pas plus marquer la fin du texte que dictionnaires et catalogues n'ont empêché d'écrire des essais et des romans. Tout au plus l'air du temps, réhabilitant le parcours aux dépens du discours, justifie-t-il un travail qui ne pose plus son sujet en exemple de quoi que ce soit. Ce que je propose ici n'est pas un *Discours de la licorne* à la manière d'Ambroise Paré, mais un *Parcours avec la licorne*. C'est là un choix esthétique, dans lequel il ne faut voir ni une condamnation de la réflexion au nom d'un nihilisme intellectuel, ni l'affirmation d'une équivalence de principe entre

toutes les analyses. Ce parti pris est dicté par la conviction que l'histoire, comme la littérature, ne peut plus avoir pour seules fonctions de connaître et comprendre, mais qu'elle doit prendre modestement sa part d'un Grand-Œuvre, peut-être déjà irréalisable, certainement dangereux: le réenchantement du monde.

# INTRODUCTION

*In tenui labor*

Virgile, *Géorgiques*

*C'est sans aucune importance. Voila pourquoi le point est si intéressant.*

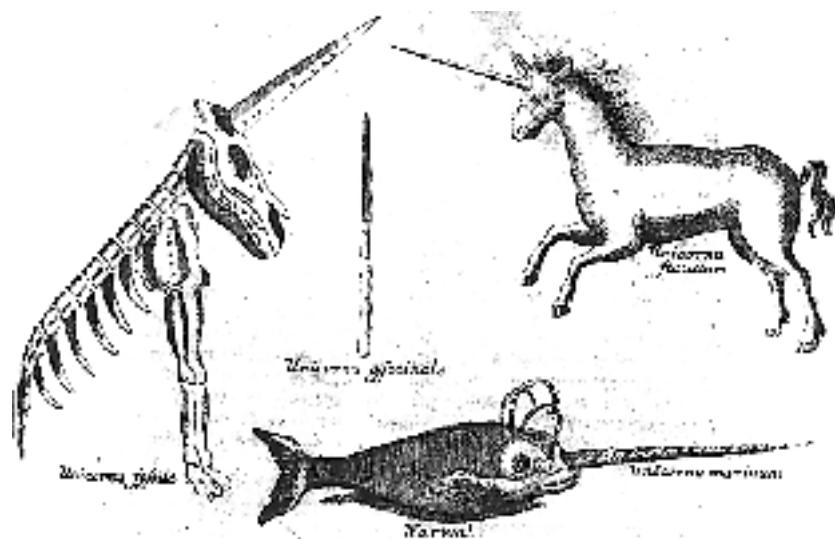
*Remarque d'Hercule Poirot dans Le meurtre de Roger Ackroyd*

## Comme une encyclopédie chinoise

En 1704 parut à Francfort un curieux ouvrage, trois tomes en un grand volume in folio, œuvre d'un médecin italien installé en Allemagne, Michele Bernardo Valentini. Son titre complet donne une bonne idée d'un contenu assez disparate: *Museum Museorum ou théâtre complet de tous les médicaments et épices, avec la manière de les choisir, leurs qualités distinctives, leur utilité et leur emploi, puisé dans les musées et les magasins d'épices, d'objets d'art et d'histoire naturelle, les descriptions de voyages aux Indes orientales et occidentales, les recueils curieux d'observations météorologiques, les ouvrages des naturalistes et des médecins, et dans sa propre expérience, rédigé à l'usage de la jeunesse des écoles, des droguistes, des pharmaciens, des inspecteurs de pharmacie, ainsi que d'autres artisans tels que joailliers, peintres, teinturiers, etc...., et mis sous les yeux du public avec plusieurs centaines de jolies figures par le docteur Michael Bernard Valentin, médecin de Son Altesse la comtesse douairière de Hesse-Homburg, professeur ordinaire de médecine et de sciences naturelles à Giessen, membre de plusieurs académies en Allemagne et en Italie<sup>3</sup>.* Ce livre, qui s'ouvre sur une recension des principaux musées d'Europe, tant publics que privés, s'inscrivait dans deux traditions héritées du XVIIème siècle, celle des pharmacopées encyclopédiques et celle des catalogues de cabinets de curiosité. Son contenu n'avait donc rien de révolutionnaire et pouvait même, en 1704, paraître quelque peu en retard sur l'état de la médecine et des sciences naturelles. Le premier tome traite des minéraux et des métaux, le second des plantes, le dernier des «animaux, oiseaux, poissons, vers et de tout ce qui en provient». Consacré à la licorne, le trentième chapitre de ce troisième tome s'ouvre sur une «jolie figure» où se côtoient une superbe licorne équine, *unicornu fictitium*, un narval rieur, *unicornu marinum*, un étonnant squelette de bipède licorne, *unicornu fossile*, et enfin, comme pour faire le lien entre ces trois silhouettes que tout le reste sépare, une longue corne spiralée, *unicornu officinale*.

---

<sup>3</sup> Le titre original est en allemand, ceci est la traduction qu'une plume du XVIIIème ou du XIXème siècle a couché sur la page de garde de l'exemplaire que j'ai consulté.



Cette gravure est à la fois un résumé et le prétexte de notre étude. Comment en est-on arrivé là? Quel croisement de légendes et de sciences, de connaissances et de théories, a rendu possible cette étrange réunion, qui semble mettre en abyme les principes de l'encyclopédie chinoise de Jorge Luis Borges, qui divisait les animaux en «a) appartenant à l'empereur, b) embaumés, c) apprivoisés, d) cochons de lait, e) sirènes, f) fabuleux, g) chiens en liberté, h) inclus dans la présente classification, i) qui s'agitent comme des fous, j) innombrables, k) dessinés avec un pinceau très fin en poil de chameau, l) et cætera, m) qui viennent de cassez la cruche, n) qui de loin semblent des mouches».

Pour Valentini, la vraie licorne est le narval, puisque c'est de lui que proviennent les cornes de licorne si répandues en Europe, et dont il recommande l'usage contre la rubéole, la rougeole, les fièvres et les douleurs. S'il traite avec mépris les contes de fées parlant de licornes et de jeunes vierges, il ne nie pas pour autant formellement l'existence d'un quadrupède unicorn portant une corne sur le front, se contentant sur ce sujet de renvoyer à plusieurs auteurs aux opinions très diverses. Quant aux cornes et dents trouvés dans la terre en Silésie ou dans le Palatinat, les «licornes fossiles», il ne tranche pas non plus entre ceux pour qui il s'agissait effectivement de restes d'animaux noyés par le déluge et ceux qui n'y voyaient que des formes de pierre créées par le hasard de la nature,

l'essentiel étant pour lui qu'elles aient les mêmes propriétés médicinales que les «authentiques» cornes de la «vraie» licorne de mer.

Nous croiserons donc dans ce travail, tout d'abord, la blanche bête des contes de fées, amie des jeunes vierges, à la longue corne en spirale. Nous verrons comment se sont constituées sa légende et son image, et surtout comment s'est structuré le très long débat sur son existence réelle. Il sera question aussi de la corne bien réelle de cet animal imaginaire, l'un des simples les plus réputés, et les plus chers, de la pharmacopée de la Renaissance. Nous rencontrerons aussi le narval, l'étonnant mammifère marin dont la singulière dent passa longtemps pour l'unique corne d'un quadrupède, et nous étudierons l'impact de la découverte de cet animal sur la croyance en la réalité de la licorne terrestre. Enfin, nous exhumeron quelques licornes fossiles, nous demandant quelle pensée a pu faire baptiser ainsi stalactites ou défenses de mammouths. Il est un autre unicorn qui ne figure pas sur la gravure de Valentini et dont il sera beaucoup question ici, le lourd rhinocéros, qui fut parfois confondu avec la gracile licorne. Comme dans la gravure du *Museum Museorum*, la corne est donc tout à la fois le lien et le centre de cette étude, la corne unique et bien réelle de la licorne imaginaire.

## Mythe et légende

Interrogé sur l'objet de mes recherches, j'ai souvent répondu, par facilité, que je travaillais sur le mythe de la licorne. Le terme est cependant maladroit: le savant traité de Valentini n'a rien de mythologique, et la licorne n'est pas à proprement parler un mythe.

Si, après Éliade et Levi-Strauss, nous donnons au mot *mythe* le sens précis d'un «récit de ce qui s'est passé au commencement du temps et sert de modèle aux humains», la licorne n'est pas un animal mythique. Elle n'appartient en effet ni à la vaste ménagerie des mythologies classiques, comme le pégase, ni aux innombrables traditions locales contant la fondation des villes, comme le dragon. Comme le basilic, mais aussi le lion ou l'éléphant, elle relève moins d'un passé originel que d'un exotisme merveilleux. Son exploitation symbolique, sa présence bien tardive dans les allégories religieuses et courtoises, ne suffisent pas à en faire un mythe.

Aurai-je dû répondre aux curieux que je m'intéressai à la légende de la licorne? Peut-être, si l'on veut signifier par là que ma vaine ambition était de lire tout ce qui pouvait être lu sur la licorne. Pour autant, ce travail n'est pas essentiellement littéraire. La question de l'authenticité des témoignages, et partant de l'existence de la licorne, y est d'abord délibérément ignorée, mais ce n'est que pour la faire resurgir avec plus de force par la suite, en abordant un débat qui relève largement de l'histoire des sciences.

Il ne s'agit donc ni du mythe de la licorne, ni de sa légende. Entre mythe, légende et tradition, le terme anglais *Lore*, qui donne son nom au beau livre d'Odell Shepard *The Lore of the Unicorn*, est sans doute celui qui exprimerait le mieux l'objet de cette recherche.

## Les livres de la licorne

Dans son étude sur le Phénix, Gaston Bachelard signale à propos du livre de Pierre Belon du Mans *L'Histoire de la nature des oiseaux avec leurs descriptions*, publié à Paris en 1555, que «l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale est en excellent état. Toutefois les pages consacrés au Phénix sont maculées. Nombreux sans doute ont été les lecteurs qui voulurent s'instruire sur l'oiseau extraordinaire<sup>4</sup>». La même remarque peut être faite concernant les textes que les premiers naturalistes ont consacré à la licorne, Conrad Gesner en 1551 dans le premier tome de son histoire naturelle, *De Quadrupedibus Viviparis*, et Ulysse Aldrovandi, quelques décennies plus tard dans son *De Quadrupedibus Solipedibus*.

Si les témoignages précis sont assez peu nombreux, la littérature consacrée à l'albe bête est plus riche qu'on ne l'imagine au premier abord, car le sujet a toujours passionné quelques lettrés curieux. Tour à tour théologiens, médecins, naturalistes, poètes, symbolistes, littérateurs, et bientôt historiens, s'y sont intéressés. Quant aux enlumineurs, peintres, liciers, graveurs, ils ont souvent représenté l'animal, au point qu'il est devenu aujourd'hui emblématique de la tapisserie de la Renaissance et que, tandis que les rares lecteurs des premières histoires naturelles font, du bout des doigts, défiler les pages jusqu'aux articles sur le phénix, le dragon ou la licorne, les nombreux visiteurs du musée de Cluny se

---

<sup>4</sup> Gaston Bachelard, *Fragments d'une poétique du feu*, Paris, P.U.F., 1988, p.58.

dirigent droit vers la grande salle circulaire, solennelle à l'excès, qui abrite les tapisseries de la Dame à la licorne. Nous ferons comme eux et, la licorne n'existant pas, les images et les livres seront nos principales sources.

Les études contemporaines sur la licorne ne sont guère nombreuses. Un coup d'œil à la bibliographie, à la fin de cet ouvrage, révèle certes, publiés depuis le début du siècle, une cinquantaine de textes, regroupés dans la catégorie «documentation spécifique», mais un travail de synthèse sur l'histoire de cet animal imaginaire restait pourtant à faire.

Trois tendances se partagent en effet la littérature récente consacrée à la blanche bête et à sa légende. Nombre d'études se limitent aux sources iconographiques, ce qui empêche une appréhension globale, et une compréhension réelle, de la signification de l'animal. D'autres, à l'inverse, mêlent le texte et l'image, l'est et l'ouest, dans un délire ésotérique dont les sources se délitent à force de citations croisées. Les ouvrages généraux et rationnels sur le sujet, enfin, ne semblent guère avoir apporté d'éléments nouveaux depuis les années trente.

La très riche iconographie de la licorne a fourni la matière de quelques ouvrages, de qualité inégale, qui reproduisent souvent sans fin les mêmes tableaux, les mêmes gravures, les mêmes miniatures, les mêmes tapisseries - beaucoup de ces images, il est vrai, se retrouveront aussi ici. Le plus notable de ces travaux est sans doute le beau livre de Nancy Hathaway, *The Unicorn* (1980). Destiné à un public large et anglo-saxon, il montre de nombreuses reproductions d'œuvres d'art judicieusement choisies où figurent des licornes. Le texte qui accompagne ces belles images est d'une rare élégance, et généralement juste, mais présente cependant peu d'intérêt pour l'historien. D'autres ouvrages de ce type, suites de reproductions plus que traités d'histoire de l'art, n'ont pas la même qualité iconographique et littéraire.

Les tapisseries de *La Dame à la licorne* et celles de *La Chasse à la licorne* ont inspiré de nombreuses études, souvent farfelues, comme l'essai d'Emmanuel Monin, *Le Message des tapisseries de la Dame à la licorne* (1981), qui prouve surtout que l'on peut être hermétique et ne rien contenir. Parmi les travaux sérieux, le plus notable est l'ouvrage, remarquablement précis, que Margaret Freeman a consacré en 1976 à la suite de tentures du musée des Cloisters. Si tout

ce travail n'est pas consacré à notre animal, les chapitres qui traitent de l'image de la licorne dans l'art autour de l'an 1500 sont particulièrement pertinents.

Parmi les ouvrages consacrés à l'iconographie de la licorne, il en est un qui mérite une place à part. Le volumineux traité de Jürgen Werinhard Einhorn, *Spiritalis Unicornis* (1981), est un catalogue thématique des représentations médiévales de l'animal, recensant plusieurs milliers d'images. Les commentaires, qui montrent une impressionnante érudition, font une large place à la symbolique religieuse. Le père Einhorn, pourtant franciscain, a fait là un travail de bénédictin, qui mériterait sans nul doute d'être poursuivi pour la Renaissance et l'époque moderne.

Si le champ de certaines études semble trop restreint, d'autres à l'inverse veulent trop embrasser, Orient et Occident, art et littérature, passé et présent, fantasme et histoire. Elles font d'une licorne remontant à une nuit des temps, qu'elle n'a jamais connue, un symbole universel, qu'elle n'a jamais été. Depuis que Carl Gustav Jung lui a consacré une cinquantaine de pages dans *Psychologie et Alchimie* (1944), la licorne semble avoir fasciné ésotéristes et symbolistes.

*Le Livre de la licorne* (1989) de Francesca-Yvonne Caroutch, la plus récente des monographies françaises sur l'animal merveilleux, est un bon exemple de cette littérature. L'érudition y est aussi foisonnante qu'approximative. Les plus belles pages de cet ouvrage abondamment illustré font penser au Malraux calmement enivré faisant visiter son musée imaginaire; les pires rappellent Jung mélangeant tout et n'importe quoi dans l'athanor de sa trop vaste culture. Mais à la différence de Malraux comme de Jung, madame Caroutch ne vérifie pas ses sources, et ses références sont généralement inexactes, comme c'est trop souvent le cas dans ce type de travaux. L'étude de l'orientaliste italien Marco Restelli, *Il Ciclo dell'unicorno* (1992), est moins accrocheuse, mieux documentée, parfois plus convaincante, mais sa démarche nous reste étrangère.

Il est enfin des ouvrages généraux sur la licorne, mais aucun n'est un véritable travail universitaire. Les petits livres de Matti Megged, *The Animal that never was* (1992), et de Rudolf Rüdiger Beer, *Einhorn, Fabelwelt und Wirklichkeit* (1972), n'apportent pas grand chose à la connaissance de la légende de la licorne; ce qu'ils contiennent se trouvait déjà pour l'essentiel, dès 1930, dans la subtile étude d'Odell Shepard, *The Lore of the Unicorn*, qui reste à ce jour la recherche la plus aboutie sur le sujet. Un ouvrage daté, avec plus d'érudition que de rigueur, qui

a largement déblayé le terrain pour notre étude. Odell Shepard fut par exemple le premier, et restait à ce jour le seul, à avoir étudié les ouvrages des XVIème et XVIIème siècles discutant de l'existence de l'animal. Sur bien des points, ce sont ses indications bibliographiques qui ont été le point de départ de nos travaux.

Il faut enfin citer quelques études sur des thèmes particuliers. Le livre du philosophe allemand Jochen Hörisch, *Das Tier das es nicht gibt* (1986) apporte sur l'image littéraire de l'animal des éclairages originaux. Le petit traité du dominicain Jean-Pierre Jossua, *La licorne, Histoire d'un couple* (1985), étudie avec finesse les représentations de vierges, et de la Vierge, à la licorne.

Tous ces ouvrages, avec leurs charmes et leurs faiblesses, nous ont été utiles. Les livres d'art nous ont fait découvrir des images intéressantes pour l'histoire de la représentation de l'animal. Les monographies de Shepard ou Beer ont souvent fourni le point de départ bibliographique de telle ou telle recherche. Les textes ésotériques eux-mêmes cachent parfois quelques connaissances précises que les auteurs «sérieux», qui ne les ont pas consultés, ignorent. Si l'on excepte les travaux de Einhorn et Hörisch, dont ma médiocre connaissance de la langue allemande m'a interdit d'exploiter toute la richesse, il ne se trouve cependant guère de références dans les ouvrages récents qui ne figuraient pas déjà, il y a plus d'un demi-siècle, dans les textes de Shepard et, dans une moindre mesure, de Jung. Faire une étude originale sur l'histoire de la licorne imposait donc de retourner aux sources, pour retrouver l'image de l'animal, pour retrouver aussi sa connaissance, au sens que donnent à ce mot les veneurs: les traces laissées par la bête chassée<sup>5</sup>.

## Retour aux sources

Pour le Moyen-Âge tardif, commencement de notre étude, les choses sont relativement simples. La licorne est un animal du bestiaire, et c'est donc dans les multiples traités consacrés au monde animal qu'elle apparaît. C'est par centaines, peut-être par milliers, que se comptent les miniatures représentant la bête unicorn sédouite par une vierge traîtresse, le flanc transpercé par la lance d'un chasseur. Parfois aussi, elle côtoie d'autres animaux dans les représentations de la création du monde ou de l'arche de Noé.

---

<sup>5</sup> Définition du Petit Robert.

Les choses se compliquent à la Renaissance. On trouve désormais des licornes non seulement dans les ouvrages plus ou moins savants décrivant le monde animal, mais aussi dans les récits de voyageurs de retour des pays lointains, dans les traités de médecine préconisant l'usage de sa corne, et même dans les exégèses bibliques discutant de ses quelques occurrences dans les textes sacrés. A l'occasion, la licorne apparaît aussi dans les traités d'alchimie ou d'héraldique, dans les livres d'emblèmes, dans les notes et commentaires accompagnant quelques textes classiques, de Pline ou d'Aristote. Apparaissent même des ouvrages, comme ceux d'Ambroise Paré, de Laurent Catelan ou de Thomas Bartholin, dont le seul propos est de discuter de l'existence réelle de l'animal. L'iconographie aussi devient plus complexe. En quittant les miniatures du bestiaire, la licorne prend la forme que nous lui connaissons aujourd'hui, fine et blanche. Elle apparaît aussi, seule, en compagnie d'une jeune dame, ou parmi d'autres animaux plus ou moins exotiques, sur les tapisseries de Flandre, les peintures d'Italie, les gravures, les médailles, les émaux de Limoges.... Les sculpteurs, gênés peut être par une corne trop longue et trop fine, ont en revanche peu exploité son image.

Les nouvelles possibilités de recherche offertes par l'informatisation des bibliothèques nous ont permis d'exhumer des textes et des images jusque là oubliés, les ajoutant ainsi au corpus déjà riche exploré par Odell Shepard et ses continuateurs. Ce sont les facilités de la publication par ordinateur qui nous autorisent aujourd'hui à présenter un travail abondamment illustré, fait de renvois fréquents du texte à l'image, et à mettre ainsi en parallèle, ce qui n'avait pas été fait jusque là, l'histoire de la licorne dans les arts, les sciences et les lettres.

Tant qu'à faire l'histoire d'un thème tout à la fois artistique, scientifique et littéraire, pourquoi celle d'un animal, et pourquoi surtout d'un animal imaginaire? Le charme, à travers quelques références romanesques et ludiques, y est pour beaucoup. J'ai aussi un temps espéré, grâce à cet objet irréel, échapper à la tentation, toujours présente en histoire des sciences, de faire la chronologie du dévoilement d'un «objet réel» qui serait aujourd'hui parfaitement visible sous le projecteur de la science moderne. Une relecture de ce travail, qui s'avère être moins l'histoire de la licorne que celle de la connaissance de sa non-existence, m'apprend pourtant que le piège n'a pu être totalement évité.

Le plan de cette étude, en effet, n'échappe pas à la chronologie. Il prend parfois quelques libertés avec elle, pour s'organiser selon les règles de la géographie, ou d'une zoologie assez fruste, traitant ainsi des licornes d'Afrique avant celles d'Asie, de la silhouette de l'animal avant sa corne. Mais ce travail reste, pour l'essentiel, un récit selon l'ordre du temps qui passe.

Une première partie est consacrée à la construction de l'image, tant physique que symbolique, de la licorne. Nous y entendrons des légendes médiévales qui parlent de licornes, de jeunes vierges et de fontaines. La description physique de l'animal tel qu'il apparaît dans la littérature et l'iconographie sera l'occasion d'ébaucher une histoire naturelle de la licorne, qui se poursuivra par la description des Indes lointaines où l'imaginaire européen a longtemps voulu savoir, et voir, la très rare bête. Enfin, nous lèverons les yeux sur son attribut essentiel et éponyme, sa corne, également rostre du narval, objet de fantasmes et de trafics.

Un arrêt sur image au tournant des XVIème et XVIIème siècles nous permettra de présenter quelques pièces du débat, qui battait alors son plein, sur l'existence de la licorne et sur les propriétés médicinales de sa corne. Ce sont le *Discours de la licorne* d'Ambroise Paré, les nombreux textes de son contemporain le cosmographe André Thevet, et quelques décennies plus tard l'*Histoire de la nature, chasse, vertus, propriétés et usages de la licorne* de l'apothicaire montpelliérain Laurent Catelan.

Ces textes nous permettront d'envisager ensuite de manière plus globale la longue controverse qui, du milieu du XVIème à la fin du XIXème siècle, opposa les tenants de la réalité de la licorne et ceux qui ne voyaient dans sa légende que «discours de Mélusine». Nous en ferons une périodisation, dans laquelle s'intercalera la discussion annexe, mais indissociable de celle sur l'existence de l'animal, sur l'identité entre la blanche bête et le lourd rhinocéros.

De toutes les périodes, de tous les thèmes qui apparaissent dans cette fresque volontairement transversale, je ne suis spécialiste d'aucun. Une formation en économie, mâtinée de sociologie, ne me préparait guère à travailler sur des animaux dont la vie en société n'a jamais été le fort. Le choix délibéré de mener la recherche sur une longue période, d'Albert le Grand à Cuvier, rendait plus difficile encore la maîtrise de tout ce qui constitue l'environnement intellectuel de la licorne, et j'ai peu à peu, et bien malgré moi, été amené à centrer l'étude sur les XVIème et XVIIème siècle. Mais bien que cela puisse paraître déjà long et ambitieux, je n'ai pour autant voulu abandonner tout à fait ni les bestiaires médiévaux, ni la science

des Lumières. Il va de soi cependant que ces derniers thèmes sont abordés plus rapidement, et plus superficiellement.

Un mot sur la forme, enfin, et la manière dont les sources sont citées. Pour les textes médiévaux, notamment les bestiaires, nous avons généralement utilisé des traductions en français moderne. Pour les textes plus récents, l'orthographe et la ponctuation ont été mis au goût du jour afin de faciliter la lecture, mais en respectant cependant la syntaxe du texte original, afin d'éviter tout contresens. Les rares exceptions à cette règle s'expliquent par le souci de rendre la couleur «locale», ou temporelle.

Tous les passages soulignés l'ont été par nous.

Les notes figurent en bas de page; pour éviter au lecteur des recherches parfois pénibles, on a évité les «op.cit...», excepté lorsque la citation précédente se trouvait quelques lignes plus haut.

Ce travail est présenté en deux tomes. La bibliographie se trouve à la fin du second, mais des raisons dues au système informatique utilisé et au volume occupé par les images nous ont obligé à construire index et tables indépendamment pour chaque volume. Les mêmes limites ont empêché une meilleure qualité de reproduction des images.

## 1. CONNAISSANCE D'UNE LICORNE IMAGINEE

## 1.1 - LA LEGENDE DE LA LICORNE

*La licorne du bestiaire médiéval s'assoupit dans le giron d'une vierge traitresse, avant d'avoir le flanc transpercé par la lance d'un chasseur. Plus tard, la même licorne trempe la pointe de sa corne dans les eaux infestées par les vermines et les serpents. Et l'on s'étonne que la blanche bête ait pu signifier à la fois le Christ et le Démon, la pureté et la luxure.*

*Whereat Crotthers of Alba Longa sang young Malachi's praise of that beast the unicorn how once in the millenium he cometh by his horn the other all this while pricked forward with their jibes wherewith they did malice him, witnessing all and several by saint Foutinus his engines that he was able to do any manner of thing that lay in man to do.*

James Joyce, *Ulysses*.

*Ces beaux sujets sont largement encadrés par une suite de figures peintes en camaïeu, entre lesquelles l'enfant distinguait un ange qui sonne du cor et qui, le pieu à la main, poursuit une licorne réfugiée dans le giron d'une vierge.*

Maurice Barrès, *Le jardin de Bérénice*.

*To trap the grave-eyed unicorn,  
Our monks and scribes assure  
A knight needs not a hunting horn  
But a virgin for his lure*

*The quarry with the doleful eyes  
Has not been seen of late  
I wonder if the shortage lies  
In unicorns or bait.*

Poème anonyme.

## Les faux débuts

Comme les érudits de la Renaissance, les auteurs modernes qui ont été séduits par cette belle cavale blanche, à la longue corne torsadée comme un cordage de marine, ont généralement attaché une grande importance à de rares textes antiques. Dans quelques lignes de Ctésias de Cnide, d'Aristote, de Pline l'Ancien, d'Élien de Préneste, ou dans de rares passages des Psaumes, de Job ou d'Isaïe, ils ont voulu trouver l'origine de la croyance en l'existence de «la licorne». Cette démarche découlait du truisme selon lequel tout mythe ou légende doit pouvoir se ramener à une source première qui en donnerait une version archétypale, voire la seule version authentique. Poursuivant leur quête, les savants ont alors décelé derrière ces textes anciens des animaux réels, onagres, antilopes ou rhinocéros. Le débat sur la licorne se ramènerait ainsi à un choix trivial entre une gazelle de profil et un rhinocéros dans la brume.

Notre démarche est différente puisque, si nous citerons souvent ces textes classiques, ce sera non pour les étudier en tant que tels, mais pour découvrir la manière dont ils furent exploités, cités et glosés par des auteurs plus tardifs. En choisissant de commencer cette étude en plein Moyen-Âge, et non aux temps de Pline ou d'Aristote, nous ne raccourcissions pas arbitrairement le champ d'étude. En effet, la licorne de l'imaginaire occidental, la blanche haquenée à la corne en spirale, est une création du Moyen-Âge finissant, même si elle emprunte beaucoup au *Physiologus* hellénistique, et un peu à l'*Histoire naturelle* de Pline. Sa longue absence de toute l'imagerie grecque et romaine, qui connaissait le Pégase et le rhinocéros, suffit à montrer que les quelques lignes que Ctésias, Aristote, Pline ou Élien avaient consacrées à des animaux unicorns n'avaient guère marqué leurs contemporains.

Croyant donc «redécouvrir» la licorne dans les textes classiques, les auteurs du Moyen-Âge et de la Renaissance l'ont en fait inventée. Au huitième livre de l'*Histoire naturelle*, Pline l'Ancien avait écrit que «la bête la plus sauvage de l'Inde est le monocéros; il a le corps du cheval, la tête du cerf, les pieds de l'éléphant, la queue du sanglier; un mugissement grave, une seule corne noire haute de deux

coudées qui se dresse au milieu du front. On dit qu'on ne le prend pas vivant<sup>1</sup>.». Aussi succinct, Aristote avait précisé que «La plupart des animaux à corne ont les pieds fourchus, mais il y en a un, dit-on, qui est solipède<sup>2</sup>, celui qu'on appelle âne de l'Inde. La plupart de ces animaux... ont reçu de la nature deux cornes. Mais certains n'ont qu'une seule corne, par exemple l'oryx et l'âne appelé indien. Cependant l'oryx a le pied fourchu tandis que cet âne est solipède. Les animaux à corne unique la portent au milieu de la tête<sup>3</sup>.» Ces quelques lignes de grec ou de latin classique, disséminées dans une abondante littérature animalière, n'ont suscité l'intérêt, et provoqué des commentaires, qu'à partir d'Isidore de Séville (vers 560-636), d'Albert le Grand (1193-1280) et de son contemporain l'encyclopédiste Vincent de Beauvais, qui les ont exploitées pour préciser ou enrichir le bestiaire hérité du *Physiologus* alexandrin. Aussi les marques d'intérêt pour ces brefs passages restèrent-elles modestes et rares jusqu'au bas Moyen-Âge. Au treizième siècle, grâce aux bestiaires, la licorne envahit l'iconographie occidentale, mais ce ne fut qu'au seizième que des ouvrages entiers purent lui être consacrés.

---

<sup>1</sup> Pline, *Histoire naturelle*, liv.VIII, 31.

<sup>2</sup> à sabot entier

<sup>3</sup> Aristote, *Les parties des animaux*, liv.IV, ch.10. On trouve des considérations en tous points identiques dans un second passage d'Aristote, *Histoire des animaux*, liv.II, ch.1.

## Merveilles médiévales



Les animaux, miniature indiquant le début du bestiaire dans un manuscrit du *Livre des propriétés des choses* de Barthélémy l'Anglais, copié vers 1410. Aux animaux européens, l'enlumineur Évrard d'Espinques a ajouté quelques créatures exotiques, le lion, le dragon, la licorne...

La licorne qui nous intéresse, la blanche bête aux sabots fendus qui figure sur tant de tapisseries, n'était guère connue avant la Renaissance. Les lettrés du Moyen-Âge savaient qu'il existait, quelque part en Orient, un quadrupède unicorn, mais pour eux ce n'était que l'une des nombreuses créatures qu'ils n'avaient jamais eu l'occasion d'observer, au même titre que l'éléphant ou le lion. Cette licorne avait certes une valeur symbolique, mais dans un monde où tous les animaux, sans compter les plantes et les pierres, figuraient le Christ ou le démon, parfois le Christ et le démon. Pour autant, il nous était impossible de la décrire sans la raconter, de faire son histoire naturelle sans connaître un peu son histoire. Cela nous oblige à un détour initial par les bestiaires du Moyen-Âge, textes déjà très étudiés et sur lesquels nous n'avons pas la prétention d'apporter grand chose de nouveau<sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup> Sur la licorne dans les bestiaires, notamment d'un point de vue iconographique,

La licorne du Moyen-Âge doit moins à Pline ou Aristote, auxquels les lettrés de la Renaissance, avides de sources classiques, s'efforcèrent de la ramener, qu'au *Physiologus*, manuscrit hellénistique rédigé au IIème siècle de notre ère, que le Moyen-Âge a longtemps attribué à saint Ambroise<sup>5</sup>. À Alexandrie se fondaient les traditions grecques et orientales, que l'on retrouve mêlées dans ce traité attribué à un hypothétique «naturaliste», mais sans doute travail commun de nombreux savants. Le *Physiologus*, ensemble de brefs récits concernant des créatures de toutes sortes, forme la base commune de tous les bestiaires médiévaux. Où nous voyons aujourd'hui la Nature, les hommes d'alors voyaient la Création, immense réservoir de merveilles, sermons et métaphores placées là par le Créateur pour l'édification spirituelle et morale de l'humanité. On ne doit donc pas s'étonner de trouver après chaque récit une interprétation allégorique, morale et chrétienne, cela va de soi. Et le caractère merveilleux de nombre de descriptions, les pouvoirs extraordinaires attribués à tel ou tel animal, ne doivent pas non plus nous surprendre, le Moyen-Âge s'attendant justement à trouver dans la nature les merveilles semées ici et là par le Créateur pour manifester Sa Puissance et Sa Gloire. Mais si chaque merveille est une hiérophanie, et chaque article du bestiaire un apologue, l'ensemble n'en constitue pas moins une sorte d'encyclopédie de la nature.

Tous les bestiaires médiévaux, rédigés entre les XIIème et XIVème siècles, s'inspirent du *Physiologus*. Certains, comme celui de Pierre de Beauvais, également appelé Pierre le Picard, sont même pour l'essentiel de simples traductions. Par la suite s'ajoutèrent au texte grec de nombreuses autres créatures, voire des pierres ou des plantes, dont les descriptions sont souvent empruntées aux *Etymologiæ* d'Isidore de Séville, qui devaient elles-mêmes beaucoup à l'*Histoire Naturelle* de Pline l'Ancien. Voici à titre d'exemple la liste des 38 articles du premier bestiaire en langue vulgaire, celui de Philippe de Thaon, au début du XIIème siècle: lion, licorne, panthère, dorcon (chèvre sauvage), hydre, crocodile, cerf, aptalon

---

voir le volumineux traité d'un père franciscain au nom prédestiné: Jürgen Werinhard Einhorn, *Spiritalis Unicornis, das Einhorn als Bedeutungsträger in Litteratur und Kunst des Mittelalters*, Munich, 1976.

<sup>5</sup> L'édition de référence du *Physiologus* hellénistique reste celle de F. Sbordone, Milan, 1936. Notre propos n'étant pas ici de remonter à des sources qui, comme celles du Nil, se divisent pour fuir toujours plus haut et plus loin, nous ne sommes généralement pas aller chercher les versions originales des textes de l'antiquité.

(antilope), fourmi, centaure, castor, hyène, belette, autruche, salamandre, sirène, éléphant, mandragore, vipère, sarce, hérisson, goupil, onagre, singe, baleine, perdrix, aigle, pluvier, phénix, pélican, colombe, tourterelle, huppe, ibis, foulque, nycticorax (chouette), aimant, autres pierres.



Miniature du *Livre des propriétés des choses* de Barthélémy l'Anglais. Consacré aux animaux, le dix-huitième livre de ce *Propriétaire*, qui fait de nombreux emprunts à Isidore de Séville, est l'un des plus riches bestiaires de la fin du Moyen-Âge. Le texte en fut écrit vers 1240, mais le manuscrit d'où est tirée cette miniature ne fut peint qu'au début du XVème siècle. Le peintre a réuni ici des animaux exotiques - lion, éléphant et licorne - et d'autres - moutons, cygnes, aigle, cheval - mieux connus.

Le *Liber Subtilitatum de Divinis Creaturis*, attribué à sainte Hildegarde de Bingen, est le plus riche des bestiaires, qui décrit 36 poissons, 72 oiseaux, 45 bêtes sauvages et 8 reptiles, sans compter les pierres et plantes. C'est aussi le plus éloigné de la tradition hellénistique puisqu'il délaisse les allégories au profit de l'intérêt pratique, médical, des créatures décrites. Le *Bestiaire rimé* de Guillaume le Clerc de Normandie développe avec une ampleur et une poésie jusque-là inconnues les métaphores chrétiennes. Plus littéraire, le *Bestiaire d'amour* de Richard de

Fournival est le seul dans lequel l'allégorie chrétienne s'efface devant la rhétorique de l'amour courtois.



La panthère, par sa bonne odeur, séduit les autres animaux, parmi lesquels on reconnaît la licorne. Miniature de *l'Acerba* de Cecco d'Ascoli, vaste encyclopédie italienne du début du XIVème siècle.

Écrits le plus souvent en langue vulgaire, ce ne sont pas vraiment des ouvrages savants ou religieux, mais ils s'adressaient à un public cultivé. Leurs références orientales sont bien éloignées des traditions populaires orales, sur lesquelles nous en savons peu. Les contes de nos campagnes, dont sont issus les garous et autres farfadets, totalement absents de l'univers habituel des bestiaires, semblent avoir ignoré la licorne. Tout au plus existe-t-il peut-être quelques liens, bien ténus, entre l'unicorn des traditions lettrées et la blanche biche de bien des contes et chansons populaires<sup>6</sup>.

## La vierge et la licorne

Plus que le monocéros de Pline, ou l'oryx et l'âne indien d'Aristote, le véritable ancêtre de la licorne est donc plutôt l'unicorn des bestiaires qui, pour les

---

<sup>6</sup> La robe de la blanche biche est aussi celle que l'iconographie attribue le plus souvent à la licorne, et les deux animaux sont associés, bien que de manière très différente, à la pureté féminine. La blanche biche est en effet une belle et pure princesse qui, sous l'effet d'une malédiction ou d'un sort, a pris forme animale. Robert Graves, l'auteur des *Mythes Grecs* et de *La Déesse blanche*, a écrit un poème sur *La Licorne et la blanche biche*.

lettrés du Moyen-Âge, avait autant de réalité que ses compagnons le lion, le castor ou le dragon.

Voici ce qu'en disait, dans les premières années du XIII<sup>e</sup> siècle, le *Bestiaire* de Pierre de Beauvais, le plus proche du *Physiologus* original: «Il existe une bête appelée en grec monocéros c'est-à-dire en latin unicornis. Physiologue dit que la nature de la licorne est telle qu'elle est de petite taille et qu'elle ressemble à un chevreau. Elle possède une corne au milieu de la tête, et elle est si féroce qu'aucun homme ne peut s'emparer d'elle, si ce n'est de la manière que je vais vous dire: les chasseurs conduisent une jeune fille vierge à l'endroit où demeure la licorne et ils la laissent assise sur un siège, seule dans le bois. Aussitôt que la licorne voit la jeune fille, elle vient s'endormir sur ses genoux. C'est de cette manière que les chasseurs peuvent s'emparer d'elle et la conduire dans les palais des rois<sup>7</sup>.»

Pour l'homme médiéval, les merveilles de la Création étaient des signes laissés par Dieu pour l'édification des hommes. L'allégorie qui en était tirée légitimait donc l'histoire de la capture de la licorne. Nous pourrions presque écrire que l'interprétation chrétienne prouvait la réalité du récit, mais cette réalité, même pas discutée, n'était pas véritablement en jeu. On croyait donc que la licorne ne pouvait être capturée qu'avec l'aide d'une pure jeune fille, comme on croyait que les lionceaux, morts à la naissance, ressuscitaient après que le lion les eût léchés pendant trois jours, et que le Phénix renaissait dans les flammes.

Voici l'interprétation que faisait le bestiaire picard du récit de la capture de la licorne: «De la même manière Notre Seigneur Jésus-Christ, licorne céleste, descendit dans le sein de la Vierge, et à cause de cette chair qu'il avait revêtue

---

<sup>7</sup> Pierre de Beauvais, *Bestiaire*, in Gabriel Bianciotto, *Bestiaires du Moyen-Âge*, Paris, Stock, 1980, p.36. Ce petit ouvrage présente les bestiaires médiévaux les plus importants, celui de Pierre de Beauvais, le *Bestiaire divin* de Guillaume le Clerc, le *Bestiaire d'amour* de Richard de Fournival, le *Livre du trésor* de Brunetto Latini et enfin, très succinctement, l'adaptation française par Jean Corbechon du *Livre des propriétés des choses* de Barthélémy l'Anglais. Pour chacun de ces textes, Gabriel Bianciotto a traduit en français moderne une vingtaine de notices, au nombre desquelles la licorne figure toujours. Ces traductions récentes nous ont semblé parfois plus adaptées à notre propos que celles d'éditions de référence plus complètes mais plus anciennes, et nous nous référerons donc souvent à cette petite compilation des *Bestiaires du Moyen-Âge*, quitte à la compléter par d'autres références. Pour le bestiaire de Pierre de Beauvais, voir également l'édition de Guy Mermier, Paris, Nizet, 1977, pp.45, 71-72.

pour nous. Il fut pris par les juifs et conduit devant Pilate, présenté à Hérode et puis crucifié sur la Sainte Croix, lui qui auparavant se trouvait auprès de son Père, invisible à nos yeux. Voilà pourquoi il dit lui-même dans les Psaumes: "Ma corne sera élevée comme celle de l'unicorn". On a dit ici que la licorne possède une seule corne au milieu du front: c'est là le symbole de ce que le Sauveur a dit: "Mon Père et moi, nous sommes un: Dieu est le chef du Christ." Le fait que la bête est cruelle signifie que ni les Puissances, ni les Dominations, ni l'Enfer ne peuvent comprendre la puissance de Dieu. Si l'on a dit ici que la licorne est petite, il faut comprendre que Jésus Christ s'humilia pour nous par l'incarnation; à ce propos, il a dit lui-même: "Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur", et David dit que celui qui accomplira les bonnes œuvres, il sera conduit au palais royal, c'est à dire au Paradis.<sup>8»</sup>



*La Capture de la licorne.* La symbolique christique de l'animal fait que, sur la plupart des miniatures des bestiaires médiévaux, même lorsque le texte ne parle que de la capture de l'animal et non de sa mise à mort, un chasseur perce le flanc de l'animal de la pointe de sa lance. Cette miniature d'un bestiaire anglais sur vélin, en latin, copié dans les premières années du XIII<sup>e</sup> siècle, est l'une des rares à montrer l'animal maîtrisé et ligoté, mais non tué.

---

<sup>8</sup> ibid., p.37.



A gauche: *La Mise à mort de la licorne*. A l'inverse, dans ce bestiaire italien du XIVème siècle, le sang qui coule de la blessure au flanc de la licorne est l'une des très rares tâches de couleur sur des miniatures à l'encre particulièrement sobres, faisant ressortir avec une discrète violence la symbolique christique de l'animal.

A droite: Placée en médaillon au dessus d'une très classique *Vierge à l'Enfant*, cette scène est assez déroutante. La Vierge, en l'absence de tout chasseur, passe la corde au cou d'une licorne qui ne semble guère pouvoir représenter ni le Christ, ni l'Esprit. Verre églomisé (plaqué de verre doublée d'une feuille d'or gravée), Italie, fin du XIVème siècle.

Dans cette première licorne, nous voyons déjà quelques-uns des traits de l'animal tel qu'il survit dans l'imaginaire moderne: le récit émouvant de sa capture, bien sûr, mais aussi certaines caractéristiques physiques. Notons cependant que, si les peintres et liciers de la Renaissance mirent souvent sur ses traits une douceur résignée qui suggère le sacrifice, aucun texte, ni au Moyen-Âge, ni plus tard, n'indiqua jamais que la bête ait pu être consciente du piège dans lequel elle tombait. La licorne grandit, mais de son passé de chevreau elle conserva des sabots fendus et souvent une barbichette.



*la Chasse à la licorne*, miniature d'un manuscrit artésien du *Bestiaire* de Pierre de Beauvais, XIIIème siècle.

Le *Bestiaire divin* de Guillaume le Clerc de Normandie est contemporain de celui de Pierre de Beauvais. Tant pour la description que pour l'interprétation morale, son texte est cependant beaucoup plus élaboré. Voici le portrait qu'il nous fait de la bête unique: «Nous allons parler maintenant de la licorne: c'est un animal qui ne possède qu'une seule corne, placée au milieu du front. Cette bête a tant de témérité, elle est si agressive et si hardie, qu'elle s'attaque à l'éléphant: c'est le plus redoutable de tous les animaux qui existent au monde. La licorne a le sabot si dur et si tranchant qu'elle peut parfaitement se battre contre l'éléphant. Et l'ongle de son sabot est si aigu que, quoi que ce soit qu'elle en frappe, il n'est rien qu'elle ne puisse percer ou fendre. L'éléphant n'a aucun moyen de se défendre quand elle l'attaque, car elle le frappe sous le ventre si fort, de son sabot tranchant comme une lame, qu'elle l'éventre entièrement. Cette bête possède une telle vigueur qu'elle ne craint aucun chasseur. Ceux qui veulent tenter de la prendre par ruse et de la lier vont d'abord l'épier tandis qu'elle est en train de jouer sur la montagne ou dans la vallée; une fois qu'ils ont découvert son gîte et relevé avec soin ses traces, ils vont chercher une demoiselle qu'ils savent vierge, puis ils la font s'asseoir au gîte de la bête et attendre là pour la capturer. Lorsque la licorne arrive et qu'elle voit la jeune fille, elle vient aussitôt à elle et se couche sur ses genoux; alors les chasseurs, qui sont en train de l'épier, s'élancent; ils s'emparent d'elle et la lient, puis ils la conduisent devant le roi, de force et aussi vite qu'ils le peuvent<sup>9</sup>.»

<sup>9</sup> Guillaume le Clerc de Normandie, *Bestiaire divin*, in Gabriel Bianciotto, *Bestiaires du Moyen-Âge*, Paris, Stock, 1980, pp.90-91. On trouvera le texte original, rimé et en vers octosyllabes, dans l'édition de C. Hippeau, *Le Bestiaire divin de Guillaume, Clerc de Normandie*, Caen, 1852, pp.235-239.



*Le Combat de la licorne et de l'éléphant*, Dessin du psautier de la reine Mary, début du XIVème siècle.

Outre le *Physiologus*, Guillaume le Clerc avait sans doute lu les *Etymologiæ* d'Isidore de Séville. C'est en effet le prélat espagnol qui, le premier, avait, au VIIème siècle, regroupé dans une même notice<sup>10</sup> le récit, trouvé dans le *Physiologus*, de la capture de la licorne à l'aide d'une jeune vierge, et la description du combat du rhinocéros et de l'éléphant<sup>11</sup>, empruntée à l'*Histoire naturelle* de Pline ou à la *Polyhistoria* de son imitateur Solin. On est surpris que la licorne use, pour transpercer les entrailles de l'éléphant, de ses sabots, et non, comme elle le faisait pourtant dans le texte d'Isidore, de sa puissante corne; il est possible que cela soit dû à une simple erreur de traduction<sup>12</sup>. Quoi qu'il en soit, corne ou sabot, la confusion avec le rhinocéros donnait pour longtemps de la force et du volume à la licorne.

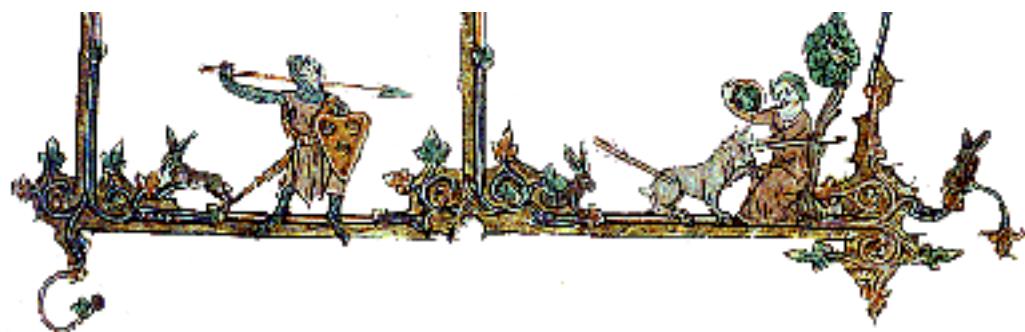
Le *Livre du trésor* est un bestiaire tardif que l'encyclopédiste italien Brunetto Latini (1230-1294) écrivit lors de son exil en France. Il dresse de la licorne un portrait moins avenant encore: «La licorne est une bête redoutable, dont le corps ressemble un peu à celui d'un cheval; mais elle a le pied de l'éléphant et une queue

<sup>10</sup> Voir le texte dans le second tome, au chapitre consacré aux liens entre licorne et rhinocéros.

<sup>11</sup> Pline, *Hist. Nat.*, liv. VIII, 71 et Solin, *Polyhistor*, liv. XXX, 21.

<sup>12</sup> Isidore écrit (*Etymologiæ*, liv. XII, 2): «unicornis unum cornu in media fronte habeat pedum quatuor ita acutum et validum ut, quidquid inpetierit, aut ventilet aut perforet. Nam et cum elephantis saepe certamen habet et in ventre vulneratum prosternit», ce que l'on traduit ainsi: «la licorne a une corne unique de quatre pieds au milieu du front, si pointue et si solide qu'elle projette ou transperce tout ce qu'elle attaque. En effet, elle se bat souvent avec les éléphants et les terrasse en les blessant au ventre». Les abréviations utilisées par les copistes prêtant parfois à confusion, Guillaume le Clerc a pu lire *pedemque* au lieu de *pedum quatuor*, et croire qu'*acutum et validum* se rapportait alors au pied de l'animal.

de cerf, et sa voix est tout à fait épouvantable. Au milieu de sa tête se trouve une corne unique, extraordinairement étincelante, et qui a bien quatre pieds de long, mais elle est si résistante et si acérée qu'elle transperce sans peine tout ce qu'elle frappe. Et sachez que la licorne est si cruelle et si redoutable que personne ne peut l'atteindre ou la capturer à l'aide d'un piège, quel qu'il soit: il est bien possible de la tuer, mais on ne peut la capturer vivante. Cependant, les chasseurs envoient une jeune fille vierge dans un lieu que fréquente la licorne, car telle est sa nature: elle se dirige tout droit vers la jeune vierge en abandonnant tout orgueil, et elle s'endort doucement dans son sein, couchée dans les plis de ses vêtements, et c'est de cette manière que les chasseurs parviennent à la tromper<sup>13</sup>.»



A la fin du Moyen-Âge, la vierge charmant la licorne est parfois représentée tenant un miroir. Le «miroir qui ne ternit pas» était l'un des attributs de la Vierge Marie, mais peut aussi avoir un sens profane, comme symbole de la fidélité dans l'amour humain<sup>14</sup>. On peut aussi, plus prosaïquement, y voir une simple allusion à la vanité de la dame - ou de la licorne. Le Bestiaire préconise l'usage du miroir dans la chasse au tigre, mais n'en dit mot en ce qui concerne la licorne. Enluminure d'un bréviaire du début du XIVème siècle.

La licorne décrite par Brunetto Latini est une étrange chimère, puisqu'elle tient tout à la fois de l'unicorn du *Physiologus*, pour le récit de sa capture, du rhinocéros pour sa puissance de combat, et du monocéros décrit par Pline, pour son apparence physique. C'est cet animal qui, tout sauvage et cruel qu'il soit, succombe au charme des jeunes filles, que le Moyen-Âge finissant légua aux érudits de la Renaissance. Mais avant d'en arriver là, le lecteur, séduit peut-être, tout comme le féroce unicorn, par la jeune fille embusquée dans la forêt,

<sup>13</sup> Brunetto Latini, *Le Livre du Trésor*, in Gabriel Bianciotto, *Bestiaires du Moyen-Âge*, Paris, Stock, 1980, p.237.

<sup>14</sup> Margaret Freeman, *La Chasse à la licorne*, Lausanne, Edita, 1983, pp.46-47.

pardonnera, j'espère, un détour par toutes ces légendes où apparaissent des licornes.

**I**noceron si virginis se inclinare claret  
ut verbum pris celici virgo non generaret  
et maglich repnicheit mag de eynborn  
gefahen. So mochte auch ein jugfaunus ges-  
meyr/ gottes sine entfahen.



**R**ynoceron seu unicornus. ut dicit Isidorus  
libro. 12<sup>e</sup>. capi. sedo. Vnu cornu in media hz  
fronte. pedum quatuor acutu et validu. ut quod  
quod impacterit aut ventilet aut proficeret. Tanta  
viger fortitudine ut nulla venaciun valeat ca-  
pi virtute. Et virgo puella. si venienti sinum  
aperit omni deposita feritate caput ponit.  
sicq; soporat velut mernus caput li. deci-  
moductu de appetitib; rezz dicit q; habet  
bellu. cu elepharib; in longitudine est ut eq;  
Et crura multum hz breuiora. **M**ulta **O**linius  
libro octauo scribit de unicornio.

«Si La licorne [le rhinocéros] s'incline devant une vierge, pourquoi une vierge n'aurait-elle pas apporté la parole de Dieu dans le monde?». Gravure peinte du *Defensorium Inviolatæ Virginitatis Mariæ*, ouvrage attribué à Francis de Retz, imprimé à la fin du XVème siècle et présentant d'autres «merveilles de la Création» comme images de l'Immaculée Conception. Fin du XVème siècle.

L'histoire de sa capture par des chasseurs utilisant une jeune vierge comme appât est le plus ancien des récits impliquant la licorne. Rappelons - cela sera également vrai pour les autres légendes qui vont suivre - , qu'il ne s'agit pas d'un récit mythique, d'un événement qui serait arrivé, une seule et unique fois, dans un passé lointain; bien au contraire, si l'on en croit le *Physiologus*, c'est là une

technique de chasse éprouvée et efficace, sans doute régulièrement utilisée dans les lointaines contrées que hante l'animal farouche et solitaire.



A la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, la scène de la capture de la licorne était devenue classique au point que, lorsque l'animal apparaît à deux reprises dans un même manuscrit, c'est le même épisode qui est représenté à deux reprises, presque à l'identique, par l'enlumineur. Il est vrai que les deux textes, celui du *Bestiaire d'amour* de Richard de Fournival et celui de la *Réponse de la dame*, reposent sur les mêmes analogies. Cependant, pour d'autres animaux du bestiaire, on trouve des images moins similaires.

## La licorne et la fontaine

Les bestiaires ne font aucune allusion au pouvoir qu'aurait la corne de licorne de neutraliser les poisons. Au XIIème siècle, l'abbesse Hildegarde de Bingen, dans son *Liber Subtilitatum de Divinis Creaturis*, préconisait contre la lèpre un onguent à base de foie de licorne et de jaune d'œuf, ainsi que le port d'une ceinture et de chaussures en cuir de licorne, mais elle ignorait tout des propriétés de sa corne<sup>15</sup>.

C'est un bestiaire grec tardif, datant sans doute du XIIIème siècle, qui, semble-t-il pour la première fois, rapporte la scène de la purification de l'eau. Après la description habituelle des caractéristiques de la licorne, le récit de sa capture par une jeune fille et l'interprétation allégorique de l'épisode, l'auteur mentionne un grand lac auprès duquel les animaux se rassemblent pour boire. «Mais avant qu'ils ne soient rassemblés, le serpent vient et lance son poison dans l'eau. Alors les animaux remarquent bien le poison et n'osent pas boire, et ils attendent la licorne. Elle vient et elle se dirige immédiatement vers le lac et, faisant avec sa corne le signe de la croix, elle rend le poison inoffensif. Et tous les autres animaux boivent alors<sup>16</sup>.»

Alors qu'il interprétait longuement le récit de la chasse, le texte ne donne aucune lecture morale ou allégorique de cet incident. De plus, contrairement à la tradition des bestiaires, ce récit se trouve à la fin du chapitre, après le commentaire symbolique de la description et de la capture de la licorne. Tout cela confirme qu'il s'agit là d'un ajout plus récent au corpus traditionnel concernant l'animal, peut-être à l'initiative même du rédacteur de ce bestiaire.

Il n'est pas surprenant que ce récit soit apparu dans le monde byzantin. L'auteur avait sans doute lu l'*Histoire des animaux*, écrite en langue grecque au troisième siècle de l'ère chrétienne par Élien de Préneste. Bien que ce dernier eût

---

<sup>15</sup> Hildegarde de Bingen, *Le Livre des subtilités des créatures divines*, Paris, Millon, 1989, t.II, pp.196-197. Une édition imprimée du XVIème siècle donne au sabot de licorne les propriétés généralement attribuées à sa corne: «L'homme qui craint d'être tué par le poison posera un ongle de licorne sous le plat où sont les mets ou bien sous la coupe où est sa boisson: s'ils sont chauds et qu'il y a du poison dedans, l'ongle les rendra effervescents dans le récipient; s'ils sont froids, il les fera fumer, et ainsi il pourra savoir que du poison a été ajouté.» Sur les textes zoologiques de la mystique rhénane, voir la thèse de Laurence Moulinier, *L'Œuvre scientifique d'Hildegarde de Bingen*, Paris VIII, 1994, et en particulier les pp.185 à 206, sur la zoologie, et 367 à 382, sur l'influence du *Physiologus*.

<sup>16</sup> *Der Physiologus*, Éd. Emil Peters, Munich, 1921, pp.34-35, cité in Margaret Freeman, *La Chasse à la licorne*, Lausanne, 1983, p.27.

été citoyen romain, son texte n'a en effet été traduit en latin qu'au XVI<sup>e</sup> siècle, et restait donc ignoré de la plupart des rédacteurs de bestiaires occidentaux. Or en deux endroits de cet ouvrage, Élien faisait allusion à l'utilisation par les Indiens de la corne de l'«âne sauvage unicorn» et du «cheval unicorn» pour lutter contre le poison: «L'Inde produit des chevaux et des ânes à corne unique. De ces cornes, ils font des coupes pour boire, et si quelqu'un met un poison mortel dans la boisson, celui qui en boit ne souffrira aucun mal. Car il semble que la corne du cheval, comme celle de l'âne, soit un antidote contre le poison<sup>17</sup>.» C'est vraisemblablement l'identification de la licorne à l'âne des Indes d'Élien qui est à l'origine de la croyance aux vertus médicinales de la corne de licorne, et qui a donné naissance à la légende de la purification des eaux.

Ce thème, absent jusque-là de la littérature, comme de l'iconographie, est vite devenu populaire. C'est dans un manuscrit recopié dans le sud de la France à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, que nous le voyons pour la première fois en Occident. Le *Livre des secrez de nature sur la vertu des oyseauls et des poissons pierres herbes et bestes* est un bestiaire atypique, qui s'inspire moins du *Physiologus* que des *Cyranides*, un traité de magie d'origine hellénistique, que la Renaissance néoplatonicienne allait intégrer un temps au corpus hermétique. Le rédacteur du bestiaire affirme d'ailleurs que «le noble roi Alfonse d'Espagne<sup>18</sup> fit transporter [ce texte] de grec en latin». Cela nous ramène au plus tard au début du XIII<sup>e</sup> siècle, mais il est impossible en l'absence du texte latin de savoir à quel moment précis le récit de la purification des eaux, absent des *Cyranides*, a été intégré à ce bestiaire méridional. «L'unicorn est une bête qui naît ès parties d'Inde, laquelle a corps de cheval et pieds d'éléphant et la tête comme le cerf et moult claire voix et enmi le front une corne de quatre pieds de long laquelle est aiguë et tranchante comme un espin. Et en celles parties et déserts où elle demeure a tant de vermine

---

<sup>17</sup> Élien, *Histoire des animaux*, liv.III, 41. Plus loin, citant Ctésias, dont le texte ne nous est connu que par cet intermédiaire, Élien écrit: «J'ai appris qu'il y a en Inde des ânes sauvages qui ne sont pas moins grands que des chevaux... Ils portent une corne sur le devant de la tête, longue d'une coudée et demie... J'ai entendu dire que les Indiens boivent dans ces cornes polychromes, pas tous mais les plus nobles d'entre eux, et ils les ornent d'or, comme les bracelets qu'ils portent aux bras. Et on dit que celui qui boit dans cette corne ne connaît plus les maladies, il n'en est plus atteint. Il ne connaît plus non plus ni spasmes, ni épilepsie, ni les effets du poison. S'il a bu avant quelque chose d'empoisonné, il le vomit et recouvre une parfaite santé.» *Histoire des animaux*, liv.IV, 52.

<sup>18</sup> Alfonse le noble (1158-1214), ou plus probablement Alfonse le Sage (1252-1284).

de serpents et de couleuvres que tous les lacs et lieux aqueux en sont très tout pleins tant que les autres bêtes n'osent boire pour le très grand venin qui y est jusques à tant que l'unicorn y vient boire; car nature les enseigne que cette bête les doit garder de ce venin. Car cette bête unicorn a telle vertu que incontinent que de sa corne que a au milieu du front touche l'eau envenimée, tout le venin et vermine saute fors; et adonc elle boit et toutes les autres bêtes boivent après lui. Et sachez que la corne de cette bête a maintes nobles propriétés car elle vaut contre tout venin et contre toute enflure, donnant du vin ou de l'eau à boire là où la dite corne soit lavée ou de la poudre ou de la rasure d'elle. Et sachez que cette bête est de telle nature que nul ne la peut prendre sinon une belle pucelle laquelle on lui met en sa voie. Et la pucelle quand la voit venir lève le giron de sa robe et elle se vient endormir en son giron. Et adonc vient le veneur qui l'épie et la tue en son giron car autrement ne la peut-on avoir<sup>19</sup>.»

En 1389, le père Johann van Hesse, originaire d'Utrecht, revint d'un pèlerinage en Terre Sainte. Dans sa relation de voyage, il écrivit: «Vers le champ Helyon, dans la Terre Promise, coule la rivière Mara, dont Moïse désinfecta les eaux impures d'un coup de son bâton, afin que les enfants d'Israël puissent boire<sup>20</sup>. Aujourd'hui encore, les animaux maudits corrompent cette eau dès le coucher du soleil, et nul ne peut plus en boire. Mais à l'aurore, la licorne sort de la mer, plonge sa corne dans le flot et en retire le venin afin que les autres animaux puissent boire de cette eau pendant tout le jour. Ce que je décris ici, je l'ai vu de mes propres yeux<sup>21</sup>.» Nous avons même là le seul témoin oculaire de cette scène qui illustre magnifiquement, tout à la fois, la symbolique christique de la licorne et les propriétés médicinales de sa corne. On s'étonne seulement, mais cela renforce encore la magie de l'image, de voir la bête surgir de la mer.

---

<sup>19</sup> Ms Arsenal 2872, cité in Louis Delatte, *Textes latins et vieux français relatifs aux Cyranides*, Paris, Droz, 1942, pp.340-341.

<sup>20</sup> cf. *Exode*, 15:23-25.

<sup>21</sup> *Itinerarium Joannis de Hesse Presbyteri ad Hierusalem*, Cologne, 1499, cité in R.R. Beer, *Einhorn, Fabelwelt und Wirklichkeit*, Munich, 1972, p.113.



La corne de cerf était aussi tenue, depuis l'antiquité, pour un contrepoison, et il est probable que cette croyance est en partie à l'origine de celle concernant la corne de licorne. Sur cette tapisserie flamande du XVIème siècle, le cerf accompagne la licorne mais c'est cette dernière qui trempe la pointe de sa corne dans l'eau. Au premier plan, un serpent s'enfuit.

La scène fut même parodiée, ce qui montre bien sa diffusion et sa popularité. Dans le *Cinquième livre des faicts et dict s héroïques du bon Pantagruel*, publié en 1562, nous lisons en effet: «J'y vis trente deux unicornes... Une d'icelles je vis, accompagnée de divers animaux sauvages, avec sa corne émonder une fontaine. Là me dit Panurge que son courtaut ressemblait à cette licorne, non en longueur du tout, mais en vertu et propriété. Car ainsi comme elle purifiait l'eau des mares et fontaines d'ordure ou venin aucun qui y était, et ces animaux divers, en sûreté, venaient boire après elle, ainsi sûrement on pouvait après lui farfouiller sans danger de chancre, vérole, pisso-chaude, poulains grenés et tels autres menus suffrages, car si aucun mal était au trou méphitique, il émondait tout avec sa corne nerveuse. - Quand, dit frère Jean, vous serez marié, nous ferons l'essai sur votre femme<sup>22</sup>.»

---

<sup>22</sup> *Le Cinquième livre des faicts et dict s héroïques du bon Pantagruel*, ch.XXIX, in Rabelais, *Œuvres complètes*, Classiques Garnier, 1962, t.II, p.394.



Sur cette miniature du *Livre des simples médecines* de M. Platearius, datant de la fin du XVème siècle, les deux légendes s'interpénètrent. La licorne repose dans le giron de la jeune vierge, et trempe sa corne dans les eaux pour les purifier. Cette confusion entre les deux scènes traditionnelles où apparaît la licorne est exceptionnelle et d'autant plus remarquable que, parmi les nombreuses médecines présentées dans cet ouvrage, ne figure nulle part la corne de licorne.

## Chaque homme tue l'être qu'il aime

Outre son absence dans les bestiaires plus anciens, il est une autre raison de penser que la scène de la licorne purifiant les eaux est plus récente que celle de sa capture par une vierge traîtresse. Au vu du récit traditionnel de la chasse à la licorne, dans lequel une jeune fille attire l'animal dans la forêt, pour que les chasseurs puissent le tuer, ou dans des versions plus douces le capturer, puis de l'interprétation symbolique qu'en font les rédacteurs du bestiaire, le lecteur

moderne est pris d'un certain malaise<sup>23</sup>. Lisons, par exemple l'analyse qu'en fait, dans son *Bestiaire*, Guillaume le Clerc de Normandie:

«Cette bête extraordinaire, qui possède une corne sur la tête, représente Notre Seigneur Jésus-Christ, notre sauveur. Il est la licorne céleste qui est venue se loger dans le sein de la Vierge, qui est d'une si grande bonté. En elle, il revêtit forme d'homme, et c'est ainsi qu'il se montra aux yeux du monde. Son peuple ne le reconnut pas; tout au contraire les Juifs l'épièrent, jusqu'au moment où ils s'emparèrent de lui et le lièrent. Ils le conduisirent devant Ponce Pilate, et là, ils le condamnèrent à mort<sup>24</sup>.»



Les miniatures des bestiaires se contentent habituellement d'évoquer l'histoire constituant la «nature» de chaque animal. Ce manuscrit du *Bestiaire divin* de Guillaume le Clerc fait exception, puisque y sont également figurées, à côté des scènes faisant intervenir les différents animaux, les principales lectures qu'en donne le texte. On voit donc ici, à gauche, une licorne à silhouette d'ours capturée par un chasseur qui n'a pas l'air bien méchant. Au centre de la miniature est figurée l'Incarnation, et à droite la Passion, ou plus précisément les juifs menant le Christ devant Pilate

Le commentaire est surprenant, puisque la scène représente successivement l'Incarnation et la Passion. Quant au rôle de la Vierge Marie, il est pour le moins ambigu lorsqu'elle semble livrer elle-même son fils aux juifs «décidés», figurés par les chasseurs, dans un récit qui concorde mal avec les Évangiles. Pour pouvoir traiter ici l'un des thèmes qui furent à l'origine de

<sup>23</sup> Voir sur ce point les fines remarques du dominicain Jean-Pierre Jossua dans son petit livre, *La Licorne, Histoire d'un couple*, Paris, Cerf, 1985.

<sup>24</sup> Gabriel Bianciotto, *Bestiaires du Moyen-Âge*, Paris, Stock, 1980, p.91.

l'antisémitisme occidental, Guillaume le Clerc doit donc violenter les textes sacrés. Tout cela est bien biscornu, un comble en matière de licorne, et l'allégorie semble inadéquate, comme si elle avait été appliquée, brutalement et artificiellement, sur un récit préexistant, qui ne s'y prêtait guère. On peut penser que, si le *Physiologus* fut rédigé vers le 11ème siècle, peut-être à Alexandrie, la légende de la licorne vient d'un Orient plus ancien ou plus lointain, et sans doute moins chrétien.

Certains copistes du Moyen-Âge ont pu, comme nous, être choqués de voir Marie dans le rôle de Dalila<sup>25</sup>; quelques bestiaires omettent, en effet, la lecture allégorique de la chasse à la licorne, qui figurait pourtant dans le *Physiologus* original, alors même qu'ils interprètent symboliquement l'aspect de la licorne, sa force et sa petite taille<sup>26</sup>. Le rédacteur d'un bestiaire toscan, daté de 1468, imagina même une autre interprétation de la scène de la capture de la licorne, qui présentait en outre l'avantage d'expliquer également la force de l'animal: «La licorne, une des plus cruelles bêtes qui soient, a entre les yeux une corne terriblement acérée à laquelle aucune armure ne peut résister. A cause de sa

---

<sup>25</sup> Dans un bestiaire grec du XIIème siècle, les chasseurs se contentent de scier la corne de l'animal avant de le libérer. Tzetzès, *Cinquième Chiliade*, cité in Edward Topsell, *The History of Four-footed Beasts*, Londres, 1658 (1607), p.557.

<sup>26</sup> C'est par exemple le cas de l'un des plus beaux bestiaires enluminés, écrit en latin à la fin du XIIème ou au début du XIIIème siècle, le ms Ashmole 1511 de la Bodleian Library. On y retrouve pourtant des traces de l'allégorie de l'incarnation: «Il est une bête appelée licorne, unicornis, que les Grecs appellent Rhinocéros. C'est une bête de petite taille qui ressemble à un chevreau et qui est particulièrement sauvage. Elle possède au milieu de la tête une corne et aucun chasseur ne peut s'emparer d'elle si ce n'est par le stratagème suivant: le chasseur conduit une jeune fille vierge dans la forêt, là où vit la licorne, et l'y laisse seule. Dès que la licorne voit la pucelle, de bondir vers elle et de se blottir contre son sein. C'est ainsi que l'on capture la licorne. Notre Seigneur Jésus-Christ est une licorne céleste dont on a dit: "Il a été chéri comme le fils des licornes." Et dans un autre psaume: "Ma corne sera élevée comme celle de la licorne." Et Zacharie de dire: "Pour nous, il a élevé une corne de salut dans la maison de David." Le fait que la licorne ne possède qu'une seule corne au milieu du front illustre la parole du Christ: "Mon Père et moi ne sommes qu'Un." La grande sauvagerie de la bête signifie que rien, ni les pouvoirs, ni les trônes, ni les souverainetés, ni l'Enfer, ne purent saisir le pouvoir de Dieu. Pas même le Diable, pourtant si ingénieux, ne parvint à découvrir le lieu et l'heure de son incarnation; c'est par la seule volonté du Père qu'il descendit dans le sein de sa mère pour notre salut à tous. Le fait que la licorne soit petite signifie que le Christ s'est humilié pour nous par son incarnation, et lui même de nous dire: "Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur." La licorne ressemble à un chevreau parce que notre Sauveur lui-même a été fait semblable à notre chair de péché, et par le péché il a condamné le péché. La licorne, lorsqu'elle rencontre des éléphants, engage souvent la lutte et abat son ennemi en le frappant au ventre.» *Le Bestiaire*, Éd. P. Lebaud, 1988, pp.61-62.

férocité, cet animal ne peut être capturé que par ruse. Une pure vierge l'approche et, attiré par l'odeur de la virginité, il se couche à ses pieds et est tué par le chasseur... La licorne symbolise les hommes violents et cruels auxquels rien ne peut résister, mais qui peuvent être vaincus et convertis par le pouvoir de Dieu... Ce fut ce qui arriva à Saul, et depuis à de nombreux autres<sup>27</sup>». Cette lecture, qui néglige la mort de l'animal, est cependant restée très marginale.



Sur les chapiteaux des piliers de l'église Saint-Pierre de Caen, datant du XII<sup>e</sup> ou XIII<sup>e</sup> siècle, la capture de la licorne apparaît dans une série de scènes illustrant la duplicité féminine. L'allusion à cet épisode dans un tel contexte resta cependant exceptionnelle, ne serait-ce que parce que la jeune vierge était de plus en plus souvent considérée comme figurant Marie.

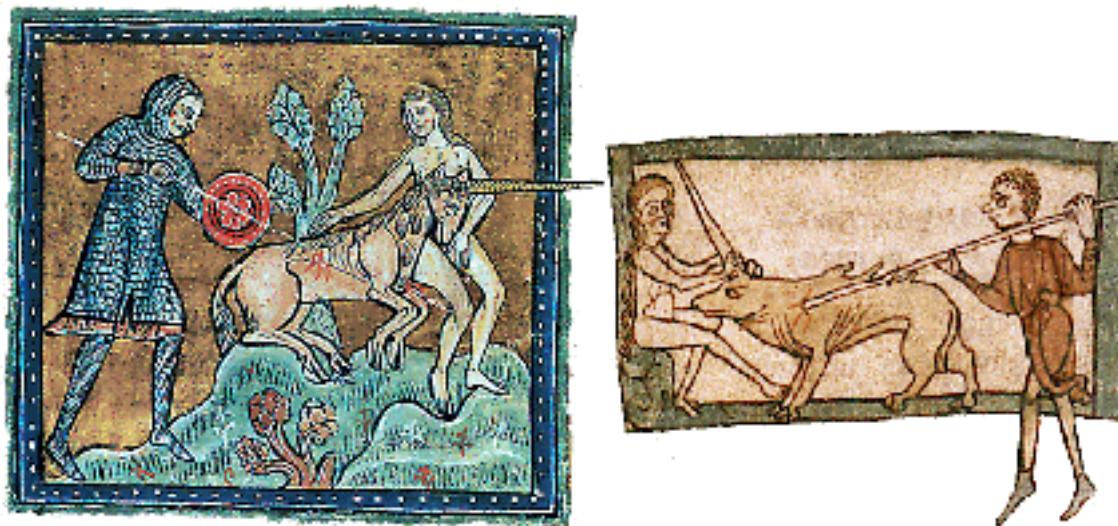
De même, alors que quelques bestiaires indiquent que la jeune fille séduisant la licorne doit sinon être nue, du moins découvrir son sein<sup>28</sup>, elle est cependant très régulièrement représentée vêtue d'une robe riche et élégante, comme il convient à une figure de la Vierge Marie et, plus tard, à un symbole de chasteté. Dans la très riche iconographie de cette scène, nous n'avons trouvé que

---

<sup>27</sup> Max Goldstaub & Richard Wendliner, *Ein toscovenezianischer Bestiarius*, Halle, 1892, pp.32-33.

<sup>28</sup> «Le Rhinocéros, cet animal qui n'a qu'une corne au milieu du front et que nul ne peut vaincre est vaincu par une vierge nue», lit-on par exemple dans un *Isidorus versificatus* du XII<sup>e</sup> siècle. Le texte originel d'Isidore de Séville, au livre XII des *Étymologies*, ne précisait cependant pas ce dernier point.

deux vierges nues, sur un bestiaire anglais du XIIème siècle et sur une copie du XIVème siècle du *Bestiaire divin* de Guillaume le Clerc.



La licorne, endormie dans le giron d'une vierge nue, est tuée par un chasseur. Sur la miniature de gauche, le contraste entre les personnages est renforcé par la cotte de mailles du guerrier.

Le premier bestiaire en langue française, rédigé en Angleterre par le clerc Philippe de Thaon dans le premier tiers du XIIème siècle, faisait déjà de la capture de la licorne l'interprétation chrétienne qui allait devenir traditionnelle. Pourtant, il donnait non seulement de la jeune vierge, mais aussi de la licorne, des images assez maladroites pour des représentations de Marie et du Christ.

«Quant om le volt chacier  
Et prendre e engignier,  
Si vient [en la] forest  
U sit repaires est,  
La met une pulcele  
Hors del sein sa mamele:  
Et par l'odurement  
Monosceros la sent,  
Dunc vient à la pulcele  
Si baise sa mamele,  
En sun devant se dort

Issi vient à sa mort:  
Li om survient atant  
Ki l'ocit en dormant  
U trestut vif le prent...<sup>29</sup>»

Notons au passage que, tout comme il y avait une odeur de sainteté, il y avait donc une odeur de chasteté, qui attirait irrésistiblement ce «monosceros». Ce n'était pas alors, comme ce le deviendrait plus tard, une explication de la singulière technique employée pour chasser la licorne; les merveilles de la Création n'avaient nul besoin d'être expliquées, et cette odeur n'était qu'une merveille de plus. Dans un poème de Guido Cavalcanti, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, il est une dame de Florence dont la vertu est si grande «que le sentent toutes les licornes de l'Inde<sup>30</sup>».

On devine pourtant déjà, à cette attirance pour les jeunes vierges, une certaine lascivité du comportement de l'animal. Remarquons de plus que, si la licorne baise la mamelle de la pucelle, ce n'est certainement pas pour en tirer du lait, le sein d'une vierge n'étant guère nourrissant. Enfin les deux derniers vers montrent une hésitation, qui perdura longtemps, quant au sort, tué ou pris, de l'animal.

La *Summa de Exemplis* du dominicain italien Giovanni di San Geminiano (?-1364) est une vaste encyclopédie, dont le cinquième livre traite des animaux. Ce texte parfois original peut avoir été rédigé d'après un *Physiologus* grec et non d'après d'autres bestiaires médiévaux. On y découvre un récit légèrement différent de la chasse à la licorne, mais ces spécificités elles mêmes nous apprennent beaucoup sur les sous entendus de l'histoire: «les chasseurs qui veulent capturer cet animal ligotent une jeune vierge nue à un arbre, près de l'endroit où il doit passer. En passant, il sent l'odeur de la virginité et change du tout au tout. Il

---

<sup>29</sup> «Quand un homme veut la chasser, la prendre et la tromper, il va dans la forêt où est son repaire. On y place une vierge, qui découvre son sein. La licorne sent son odeur et vient à la pucelle, baise son sein et s'y endort, ce qui entraîne sa mort. L'homme survient alors et la tue dans son sommeil ou la capture vivante.» Philippe de Thaon, *Bestiaire*, éd. E. Walberg, Paris, 1900, pp.15-16.

<sup>30</sup> «Perc'ha si dolce guardia la sua chiostra,  
che'l sente in India ciascun lunicornio,  
e la vertude l'arma a fera giostra,  
vizio pos' dir no i fa crudel ritorno»  
(«Parce que son enceinte a si douce garde  
que le sentent toutes les licornes d'Inde  
et que la vertu l'arme pour une féroce joute  
je puis dire que le mal ne peut y faire d'incursion cruelle»)

Guido Cavalcanti, *Rimes*, Paris, Imprimerie Nationale, 1993, p.183.

abandonne sa férocité dans le giron de la jeune vierge, devenant doux comme un agneau, et on peut le ligoter et le capturer sans peine<sup>31</sup>».

Plus rare, l'allégorie courtoise semble donc bien plus adaptée que la laborieuse interprétation chrétienne, comme le montre le bestiaire d'amour de Richard de Fournival (vers 1200-vers 1250): «C'est exactement de cette manière qu'Amour s'est vengé de moi... [II] plaça sur mon chemin une jeune fille à la douceur de laquelle je me suis endormi, et qui m'a fait mourir d'une mort telle qu'il appartient à Amour, à savoir le désespoir sans espérance de merci<sup>32</sup>.»

---

<sup>31</sup> Giovanni da San Geminiano, *Summa de Exemplis et Rerum Similitudinibus Locupletissima*, Anvers, 1957, liv.V, ch.123, fol.289v°.

<sup>32</sup> Richard de Fournival, *Bestiaire d'amour*, in Gabriel Bianciotto, *Bestiaires du Moyen-Âge*, p.143. Voir aussi le texte du manuscrit fr.412 de la bibliothèque nationale dans une édition du siècle dernier par C. Hippeau. Richard de Fournival, *Le Bestiaire d'amour, suivi de La Réponse de la dame*, Paris, 1860, pp.23,24,72.



Coffret d'ivoire sculpté du XIVème siècle, d'origine française, aujourd'hui exposé au British Museum. Toutes les scènes représentées sur les côtés et le couvercle de cette boîte font référence aux thèmes de l'amour courtois. Des dames assistent à un tournoi, le château de l'amour est défendu par des amours ailés et des jeunes filles armées de roses. Enfin, sur le côté montré ici, on voit une licorne reposant sa tête dans le giron d'une jeune fille tenant un miroir, tandis que le chasseur - l'amour -, les yeux fixés sur la dame, transperce l'animal de sa lance. A gauche, Tristan et Iseult conversent; caché dans l'arbre, le roi Marc observe la scène, et son visage se reflète dans l'eau de la fontaine.

L'ambiguïté du rôle de la vierge apparaît aussi dans la belle chanson de Thibaut de Champagne (1201-1253), Roi de Navarre:

«Ainsi comme unicorn suis  
Qui s'ébahit en regardant  
Quand la pucelle va mirant,  
Tant est lié de son ami;  
Pâmée chiet en son giron,  
Lors l'occit-on en trahison,  
Et moi ont fait de tel semblant,  
Amour et ma dame, pour voir,  
Mon cœur n'en puis point ravoir...<sup>33</sup>»

<sup>33</sup> *Poésies du roi de Navarre*, Paris, 1880, p.70.



Sur cet émail français du XIVème siècle, la scène de la capture de la licorne est devenue totalement profane. La dame contemple son visage dans un miroir. Le chasseur est perché sur un arbre, ce qui nous rappelle qu'il représente ici l'amour, la licorne étant l'amant.



La dame n'apparaît pas sur cette scène, mais la face et le dessus du coffret dont nous voyons ici le dos présentent la dame offrant un anneau à son amant et l'amant enchaîné par sa dame. Ici encore, la capture de la licorne est clairement une allégorie de l'amour.



Au XVème siècle, le thème des hommes et des femmes sauvages envahit l'iconographie<sup>34</sup>. Ces sylvains sont familiers des bêtes sauvages, parmi lesquelles la licorne. Ils peuvent personnaliser la violence des instincts et des passions humaines, et les sauvages sont alors représentés chevauchant la licorne. Ils peuvent aussi mener une calme vie pastorale, comme dans un monde d'avant la chute. Dans la gravure du Maître des cartes à jouer, comme dans la tapisserie alsacienne de la «jeune fille bleue», la scène classique de la vierge et de la licorne est sécularisée par sa transposition dans cet univers arcadien.

<sup>34</sup> Voir Jan Bialostocki, *L'Art du XVème siècle, des Parler à Dürer*, Paris, Pochothèque, 1993, pp. 372-377.



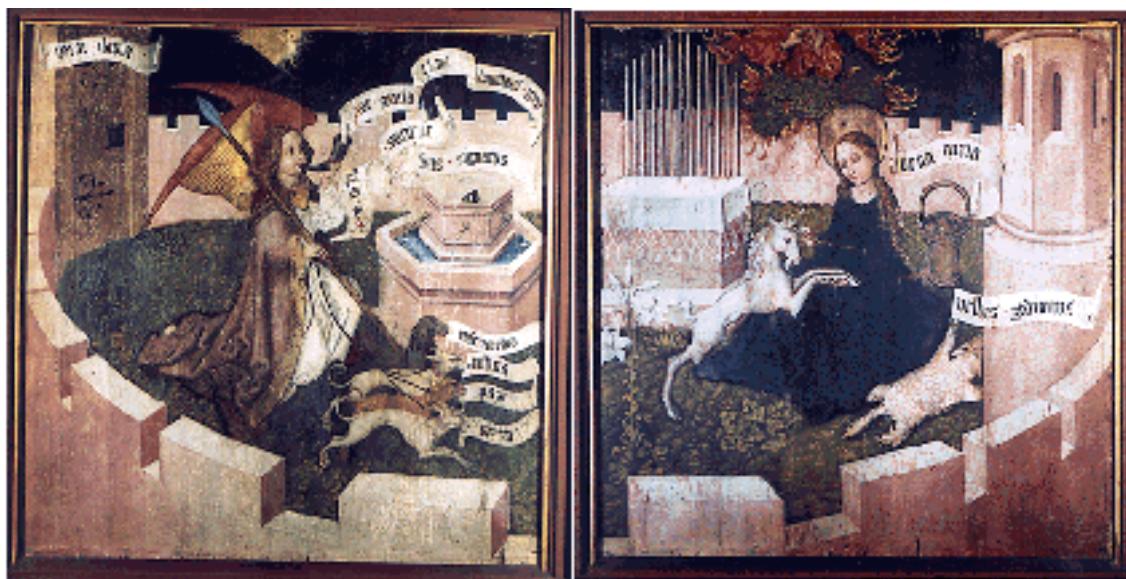
Annonciation à la licorne. L'Ange Gabriel est un veneur sonnant de la trompe. Les lévriers se nomment ici *Castitas*, *Veritas* et *Humilitas*, mais leurs noms peuvent varier. Gravure anonyme, vers 1450.

Le symbolisme de l'agneau pascal convenait bien mieux aux représentations de la Passion. L'iconographie chrétienne de la Renaissance a donc modifié la scène de la chasse à la licorne, pour lui faire signifier l'Annonciation. Vers le milieu du XVème siècle, les chasseurs disparaissent, remplacés par un veneur ailé poussant devant lui ses chiens. En même temps, la licorne perd sa silhouette de chevreau, qui rappelait l'agneau pascal, pour ressembler de plus en plus à un cheval qui n'a rien de sacrificiel. La vierge ne représente plus Marie; elle est, dans une scène désormais purement symbolique, la Vierge Marie. Le veneur est l'ange Gabriel, les chiens sont les vertus chrétiennes<sup>35</sup>. L'ensemble est une allégorie de l'Annonciation, la licorne dardant sa corne dans le sein de la Vierge comme pour la pénétrer. La douceur sereine et un peu triste que peintres et liciers ont mis sur la face de la

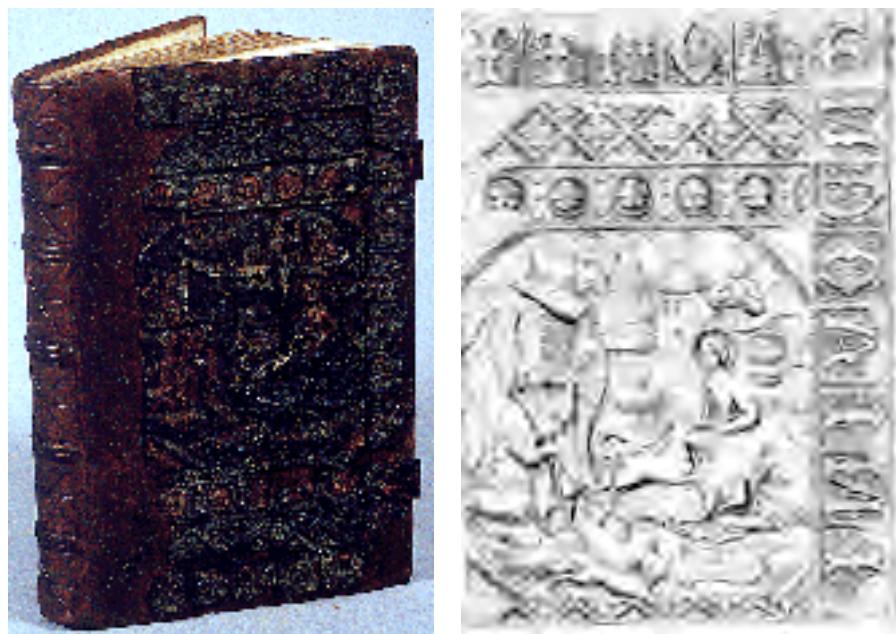
---

<sup>35</sup> cf. Psaume 54.

licorne ne suffit cependant pas à rendre convaincante une chasse qui oublie que la proie est aussi victime, destinée à être prise ou tuée.



Dans ce diptyque de la fin du XVème siècle, attribué à l'entourage de Martin Schöngauer (1450-1491), les chiens se nomment *Misericordia*, *Justitia*, *Pax* et *Veritas*. Outre la licorne, on reconnaît dans cette scène toute une série d'attributs mariaux: la toison d'or, les pommes d'or, la pure fontaine du Paradis..., indiqués par des phylactères. Dieu le père observe la scène depuis le buisson ardent, mais le tableau est judicieusement cadre de manière que le peintre n'ait pas à représenter son visage. Maître autel de l'église des dominicains de Colmar.



Reliure de cuir gravé du XVème siècle. Les Annonciations à la licorne sont fréquemment représentées à l'intérieur des murs du Jardin clos, qui est à la fois une évocation du jardin d'Éden et une image de Marie elle-même.

Des traces de l'ancienne tradition iconographique des Passions à la licorne resurgissent parfois, lorsque le chasseur transperce encore de sa lance le flanc de la licorne. L'on ne sait alors plus bien si la blanche bête est le Christ ou l'Esprit, et la scène, déjà assez sordide, semble se compliquer d'inceste.

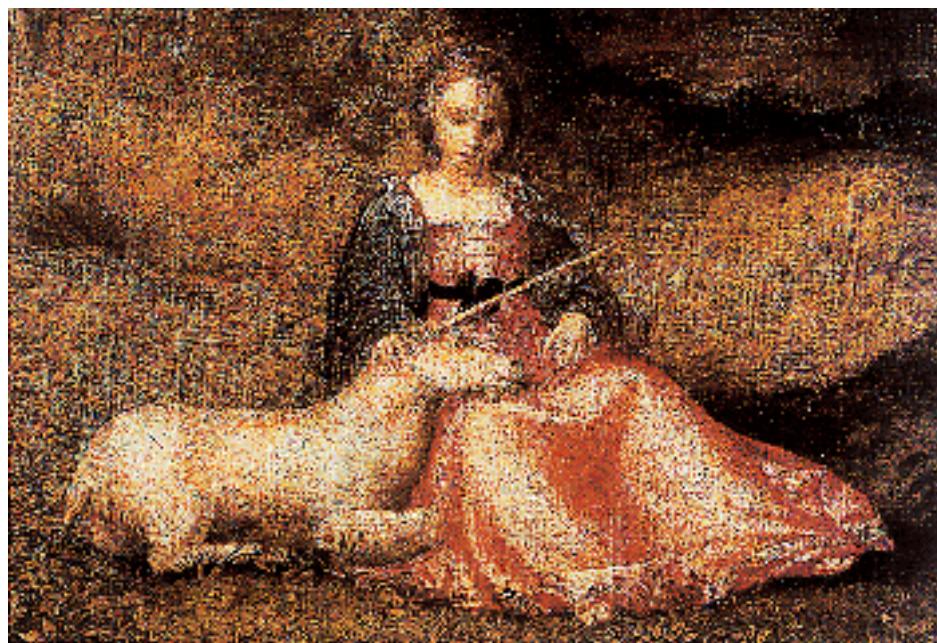


Cette tapisserie rhénane, en laine, soie et argent, tissée vers 1480, figure l'Annonciation, mais l'allégorie s'y complique au point de devenir difficilement intelligible. Comme dans les miniatures médiévales, la licorne christique a le flanc percé par une lance. Le chasseur n'est autre qu'Adam, et Eve, accroupie aux pieds de l'animal, recueille son sang dans une coupe.



Il est difficile de voir une allégorie de l'Annonciation dans une image d'où la Vierge est absente. Le peintre qui dessina les cartons des tapisseries de *La Chasse à la licorne* connaissait cependant la signification habituelle de ces scènes, et s'est peut-être inspiré d'un modèle d'Annonciation. En effet, le chasseur qui sonne du cor à gauche de la scène, comme pour annoncer une nouvelle, est très probablement l'ange Gabriel. Sur le fourreau de son épée, on peut lire *Ave Regina C[œlorum]*.

Chez les peintres italiens de la Renaissance, la référence chrétienne se fait discrète. Chasseurs et chiens ont quitté la scène, laissant la jeune fille seule avec une licorne qui est plus compagne que victime. Ce ne sont plus des chasses, des captures, des Annonciations ni des Passions, mais de simples tableaux intimistes, qui ne font plus directement référence à la légende de la capture de la licorne par une vierge. De son passé marial, la bête à la robe de neige conserve cependant une forte valeur emblématique. Elle représente alors la pureté, la chasteté, la force aussi, des belles dames qu'elle accompagne.



Giorgione (1478-1511), *Allégorie de la chastete*<sup>36</sup>.

---

<sup>36</sup> Sur ce tableau, voir Lionello Puppi, "Il Purissimo lioncorno", in *Verse Gerusalemme, imagini e temi di urbanistica e di architettura simboliche*, pp.107-115, Rome, Casa del libro, 1982.



En 1515, sur la reliure de ce riche manuscrit de la *Grandeur et excellence de la vertu*, la licorne est encore endormie sur les genoux d'une jeune femme. L'animal porte toujours des valeurs nobles; il reste associé à la vierge, mais la genèse de ce couple est bien oubliée puisque la scène symbolise ici... l'espérance

Il en va de même chez les médailleurs italiens des XVème et XVIème siècles, comme Pisanello, qui utilisèrent souvent la licorne aux revers de médailles pour signifier un trait de caractère de la dame dont ils exécutaient le portrait<sup>37</sup>. Pour évoquer les qualités de Covella Marzane, Sperandio de Mantoue a coulé sur une médaille son portrait parmi des animaux symboliques. Elle apparaît de face, sur un trône mi-partie licorne, mi-partie chien; un serpent enroulé autour de son bras gauche semble lui parler à l'oreille. Chasteté, Fidélité, Prudence, sont les vertus de Covella, et, comme l'indique la légende qui entoure le portrait, *Sic itur ad astra*, C'est ainsi que l'on parvient au ciel<sup>38</sup>.

C'est aussi à son long passé d'intimité avec les jeunes filles, et non à la constellation de la licorne qui ne reçut ce nom qu'au XVIIème siècle, que notre fier

<sup>37</sup> Voir p.124 la médaille de Pisanello en l'honneur de Cecilia Gonzaga.

<sup>38</sup> Josèphe Jacquiot, "Le Symbolisme des animaux aux revers de médailles à la Renaissance, XVème-XVIème siècles", in *Le Monde animal au temps de la Renaissance*, Paris, Touzot, 1990, pp.51-62.

animal doit sa présence, purement iconographique, dans quelques traités d'astrologie.



A gauche: La vierge, sixième signe astrologique, gravure de l'édition de 1587 du *Livre d'Arcandam, qui traite des prédictions d'astrologie*, d'Antoine Mizauld.

A droite: Le signe de la vierge, gravure du *Passetemps de la fortune des déz*, 1637.

Le récit de la purification des eaux, même si la licorne ne fait pas toujours le signe de croix avec sa corne avant de la tremper dans les fontaines infectées, ne présente en revanche aucune ambiguïté. L'interprétation chrétienne en est si évidente - le serpent qui empoisonne l'eau est le diable semant le péché dans le monde, la licorne est le Christ rédempteur - qu'elle n'est le plus souvent même pas explicitée. En outre, l'épisode semble également fait tout exprès pour illustrer les propriétés médicinales attribuées, elles aussi depuis la fin du Moyen-Âge, à la corne de la blanche bête.

La structure de ces deux apollogues conduit donc à penser que la scène de la purification des eaux est d'apparition récente, tandis que celle de la capture de la licorne remonte peut-être à un passé très ancien<sup>39</sup>.



Gravure d'un livre d'heures imprimé à Lyon en 1499. La licorne trempe sa corne dans l'eau, et les autres bêtes s'apprêtent à boire. Dans le fond, on distingue un serpent qui s'enfuit le long du fleuve, peut-être vers le château représenté en arrière plan, sur une colline: le monde du péché est celui des hommes, non celui des animaux<sup>40</sup>.

---

<sup>39</sup> Certains auteurs, à la suite de C.G. Jung, ont tenté de rattacher ce récit à des légendes indiennes. On pourra trouver un exemple de leurs démonstrations, elles aussi un peu «tirées par la corne», dans Yvonne Caroutch, *Le Livre de la licorne*, Éd. Pardès, 1989, pp.143-168. Dans un ouvrage récent, *Il Ciclo dell'unicorno*, Marco Restelli est un peu plus convaincant.

<sup>40</sup> Margaret Freeman, *La Chasse à la licorne*, Lausanne, 1983, pp.54-55.



La faune merveilleuse de l'Orient. Miniature de Robinet Testard sur un manuscrit, datant de la fin XVème siècle, du *Secret de l'histoire naturelle contenant les merveilles et choses mémorables du monde*. Le texte parle des licornes vivant en Inde, mais ne fait aucune allusion à la scène de la purification des eaux, pourtant clairement représentée ici. L'eau empoisonnée, grise en amont de la licorne, est purifiée et reprend sa belle teinte bleue en aval. Outre la licorne, on reconnaît de nombreux animaux exotiques, imaginaires (manticore, dragon...) ou réels (crocodile, lion, grues...).

Sur quelques miniatures du XVème siècle, on voit déjà la licorne trempant sa corne dans un fleuve empoisonné, alors même que le texte ainsi illustré, plus ancien, ignore encore cette légende. Sur les gravures et peintures de la Renaissance, la bête est très souvent représentée purifiant les eaux d'une rivière, d'un lac ou d'une fontaine. Rendue vraisemblable, ou du moins symboliquement légitime, par la généralisation de l'usage médical de la corne de licorne, cette scène devint, dans l'art des XVIème et XVIIème siècles, aussi fréquente que celle de la capture de l'animal par une vierge.



La licorne à la fontaine. Tapisserie de la série dite de *La Chasse à la licorne*. Imprudent, le faisan a déjà commencé à boire.

Dans la série de tapisseries de *La Chasse à la licorne*, datant des dernières années du XVème siècle et aujourd'hui conservée au musée des Cloisters, à New York, les chasseurs surprennent la licorne au pied d'une fontaine, purifiant l'eau afin que les autres animaux puissent boire. Dans une autre tenture, incomplète, de la même série, il semble qu'ait été représentée une jeune fille apprivoisant, ou du moins attirant, la licorne. On trouve encore les deux mêmes scènes dans une célèbre série de gravures de Jean Duvet, «le maître à la licorne», datée de 1562<sup>41</sup>. Lorsque, dans les emblèmes et hiéroglyphes de la Renaissance, le symbolisme tourne au délire labyrinthique, la licorne réapparaît fréquemment, tantôt assoupie dans le giron d'une vierge accueillante, tantôt accroupie au bord d'une rivière.

---

<sup>41</sup> Sur l'œuvre de Jean Duvet, voir Jean-Eugène Bersier, *Jean Duvet, Le Maître à la licorne*, Paris, Berger-Levrault, 1977.



Deuxième et quatrième gravures de la série de Jean Duvet (1485-vers 1560), *La Chasse à la licorne*. Les six scènes représentées sont:

1: Un chasseur apporte les fumées à Henri II et Diane de Poitiers pour qu'ils jugent de la taille de l'animal.

2: La licorne trempe sa corne dans la rivière tandis que les autres animaux, prudents, attendent pour boire.

3: La licorne éventre un chasseur

4: La licorne, charmée par une jeune fille, est solidement attachée par les chasseurs

5: La licorne, montée par un amour, est transportée par un char

6: Le triomphe de la licorne

Trois scènes classiques de l'iconographie de la licorne apparaissent ici: la purification des eaux, la capture de l'animal, le triomphe. Elles se succèdent mais ne se mêlent pas, et la cohérence de l'ensemble n'est guère convaincante.

## La licorne tombe de haut

Outre la capture de la licorne et la purification des eaux, le chasseur de licorne observe aussi, moins fréquemment, quelques autres scènes.

«On dit à son sujet qu'elle est redoutable et invincible, ayant toute sa force dans la corne; chaque fois qu'elle se croit poursuivie par plusieurs chasseurs et sur le point d'être prise, elle bondit sur un roc escarpé et se lance d'en haut; pendant sa chute elle se retourne; sa corne amortit le choc et elle reste indemne<sup>42</sup>», avait écrit au VIème siècle de notre ère le marchand moyen-oriental Cosmas Indicopleustès dans sa *Topographie chrétienne*. N'étant pas repris par les bestiaires, ce récit resta à peu près oublié jusqu'au XVIIème siècle, où il réapparut à l'occasion dans les dissertations érudites sur notre animal. En 1703, François Le Large écrivait d'une licorne à laquelle il ne croyait guère: «il y en a qui disent qu'elle est amphibia, que sa corne est mobile, que sa force est dans sa corne, et qu'étant poursuivie par des chasseurs, elle se précipite du haut des rochers et tombe sur sa corne sans se faire de mal. L'inventeur de cette fable devait bien nous dire comment fait cet animal pour se relever, ayant sa corne enfoncée dans la terre.<sup>43</sup>»

## Le dit de l'unicorn et du serpent

L'histoire de Barlaam et Josaphat, dont on connaît de nombreuses versions dans l'Occident médiéval, remonte vraisemblablement à une source byzantine du VIème siècle, et peut-être au-delà, à certains récits, assez similaires, de la vie de Bouddha. L'une des paraboles contées à Josaphat par Barlaam pour le préparer au baptême met en scène une féroce licorne, peut-être à l'origine un rhinocéros, poursuivant le héros. Une version rimée de cette légende se trouve, sous le nom de *Dit de l'unicorn* ou *Dit de l'unicorn et du serpent*, dans quelques recueils hagiographiques des XIIIème et XIVème siècles<sup>44</sup>, on la retrouve également dans

<sup>42</sup> Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, Paris, Cerf, 1968, liv.XI, 7.

<sup>43</sup> François Le Large, *Explications des figures qui sont sur le globe terrestre de Marly*, Bibliothèque Nationale, Ms fr.13366, p.140.

<sup>44</sup> Voici quelques manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal et de la Bibliothèque nationale dans lesquels on pourra trouver le *Dit de l'unicorn*: Arsenal 5204, fol.77sq.; fr.837, fol.77sq.; fr.1444, fol.256sq., fr.1553, fol.430sq.; fr.2162, fol.105sq.; fr.12471, fol.24sq.

des textes plus encyclopédiques comme le *Speculum Historiale* de Vincent de Beauvais (vers 1250)<sup>45</sup>.



L'homme goûtant au miel trompeur des plaisirs du monde,  
lettrine historiée du *Dit de l'unicorn et du serpent*.

En voici une autre variante, celle qu'écrivit l'évêque de Gènes Jacques de Voragine, au XIII<sup>e</sup> siècle, dans la *Légende dorée*: «Il y avait un homme, nommé Barlaam, qui vivait dans le désert près de Senaah et prêchait souvent contre les plaisirs illusoires du monde. Ceux, disaient-ils, qui convoitent les délectations corporelles et qui laissent mourir leur âme de faim ressemblent à un homme qui s'enfuirait au plus vite devant une licorne qui va le dévorer, et qui

---

Un texte de la version rimée a été publié au siècle dernier dans Achille Jubinal, *Nouveau Recueil de contes, dits, fabliaux et autres pièces inédites des XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1842, t.II, pp.113-123. Une autre version se trouve dans Lucy Toumlin-Smith & Paul Meyer, *Les contes moralisés de Nicole de Bozon*, Paris, 1899. Un texte latin du XIII<sup>e</sup> siècle figure dans Louis Herrieux, *Les Fabulistes latins depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la fin du Moyen-Âge*, Paris, 1890, pp.171 & 416. Plusieurs versions figurent dans l'ouvrage de Jean Sonet, *Le Roman de Barlaam et Josaphat*, Paris, 1952. La thèse de Dorothy Lynne Schrader, *Le Dit de l'unicorn*, Florida State University, 1976, est consacrée à ce texte.

<sup>45</sup> Le Tiers volume de Vincent, *Miroir historial*, Paris, chez Antoine Vérard, vers 1495, liv.XVII, ch.15, fol.8-9.

tombe dans un abîme profond. Or, en tombant, il a saisi avec les mains un arbrisseau et il a posé les pieds sur un endroit glissant et friable; il voit deux rats, l'un blanc et l'autre noir, occupés à ronger sans cesse la racine de l'arbuste qu'il a saisi, et bientôt ils l'auront coupée. Au fond du gouffre, il aperçoit un dragon terrible vomissant des flammes et ouvrant la gueule pour le dévorer; sur la place où il a mis les pieds, il distingue quatre aspics qui montrent la tête. Mais en levant les yeux, il voit un peu de miel qui coule des branches de cet arbuste; alors il oublie le danger auquel il se trouve exposé, et se livre tout entier au plaisir de goûter un peu de ce miel. La licorne est la figure de la mort, qui poursuit l'homme sans cesse et qui aspire à le prendre; l'abîme c'est le monde avec tous ses maux. L'arbuste, c'est la vie de chacun, qui est rongée sans cesse par toutes les heures du jour et de la nuit, comme par un rat blanc et un rat noir, et qui va être coupée. La place où sont les quatre aspics, c'est le corps composé de quatre éléments, dont les désordres amènent la dissolution de ce corps. Le dragon terrible est la gueule de l'enfer, qui convoite de dévorer tous les hommes. Le miel du rameau, c'est le plaisir trompeur du monde, par lequel l'homme se laisse séduire, et qui lui cache absolument le péril qui l'environne<sup>46</sup>.»

---

<sup>46</sup> Jacques de Voragine, *La Légende dorée*, GF Flammarion, t.II, p.415.



*Barlaam enseignant Josaphat.* Gravure sur bois de la fin du XVème siècle illustrant une version allemande en prose de la légende. La gueule du dragon s'ouvre sur les feux de l'enfer, la licorne menace d'y jeter l'homme trop avide.

Contrairement aux récits précédents, chasse à la licorne, purification des eaux, combat du lion et de la licorne, cette parabole ne prétend nullement décrire une scène réelle et habituelle, et nous ne nous y attarderons donc guère. Contentons-nous de remarquer que la licorne n'a pas ici le beau rôle.



Gravure sur cuivre de Boetius Adam Bolswert (vers 1580-1634) représentant la parabole de Barlaam. Pour rendre menaçante la traditionnelle licorne chevaline, le graveur a dû lui faire violemment rejeter l'air par les naseaux.

## Le lion et la licorne

Nous avons vu les bestiaires citer les psaumes ou le livre de Job au sujet de la licorne, et il convient donc de préciser comment l'animal est entré dans les Saintes Écritures. Le responsable est la Bible grecque dite des Septante, traduction de l'Ancien Testament réalisée à Alexandrie au troisième ou deuxième siècle avant Jésus-Christ, et destinée aux juifs hellénisés. Les traducteurs butèrent sans doute sur le mot hébreu *Reem*, ou *Remim*, dans lequel on voit aujourd'hui soit un buffle, soit un cerf, soit l'espèce éteinte *bos primigenius*, qui a vécu au Moyen-Orient. Les Septante traduisirent *Reem* par *monoceros*, terme qui voulait peut-être désigner un rhinocéros, dont le nom n'apparaît nulle part dans le texte biblique. Or c'est à partir

de cette Bible en grec, et non du texte hébreu, que fut rédigé à la fin du IVème siècle le texte latin de saint Jérôme, connu sous le nom de Vulgate, qui allait devenir la version officielle de l'église romaine et être diffusé dans toute l'Europe. Les rédacteurs de la Vulgate semblent avoir hésité face au *monoceros* des Septante, qu'ils traduisirent tantôt par *rhinoceros*, tantôt, notamment dans Job, Isaïe et les Psaumes, par *unicornis*. Il était néanmoins évident pour eux que l'animal décrit devait être *unicorn*<sup>47</sup>. Le plus connu des passages bibliques mettant en scène la licorne était le psaume 22<sup>48</sup>, «sauve moi de la gueule du lion et des cornes (sic) de la licorne<sup>49</sup>». La tradition associa donc ces animaux, tous deux puissants, sauvages et exotiques. Ils figurent ainsi parfois, côté à côté ou affrontés, dans l'iconographie de la fin du Moyen-Âge, notamment dans les manuscrits juifs. Bien que le texte du psaume ne fasse pas mention d'un combat, l'affrontement des deux bêtes les mettait en situation, et était un moyen de représenter leur force et leur agressivité.

---

<sup>47</sup> Pour quelques détails supplémentaires sur ce point, et sur les différents passages bibliques concernés, voir notamment Jean-Pierre Jossua, *La licorne, Histoire d'un couple*, Paris, Cerf, 1985, p.18 et surtout Allen H. Godbey, "The Unicorn in the Old Testament", in *The American Journal of Semitic Languages and Litteratures*, Juillet 1939, vol.LVI, pp.256-296. La Vulgate emploie le terme *unicornis* en sept endroits: Nombres, XXIII, 22 ; Deutéronome, XXXIII, 17 ; Psaumes, XXII, 21 ; Psaumes, XXIX, 6 ; Psaume, XCII, 10 ; Isaïe, XXXIV, 7 ; Job, XXXIX, 9-12. Voir aussi infra, t.II, p.157.

<sup>48</sup> ou 21 selon certaines numérotations.

<sup>49</sup> «Libera me ab ore leonis et a cornibus unicornium humilitatem meam» selon le texte de la Vulgate.



Le combat du lion et de la licorne, enluminure d'un livre d'heures anglo-français du XIII<sup>e</sup> siècle. On remarque que l'image du lion n'est guère plus exacte que celle de son adversaire.

La connaissance médiévale faisait beaucoup de cas des «amis» et «ennemis naturels», supports inépuisables de métaphores moralisantes. La licorne, dont la seule amie, très rarement citée, semble avoir été la colombe, a longtemps eu pour ennemi naturel l'éléphant, à la suite d'une confusion avec le rhinocéros, dont nous avons rendu responsable Isidore de Séville. A la fin du Moyen-Âge, elle vit donc soudain se dresser devant elle un nouvel adversaire, le redoutable lion, avec lequel elle n'entretenait, dans la tradition des bestiaires, pas de lien particulier. L'origine de ce récit était déjà bien connue des savants de la Renaissance, puisque Conrad Gesner (1516-1565) l'attribuait au «roi d'Éthiopie, dans une lettre en hébreu au pontife de Rome<sup>50</sup>»; on reconnaît là la fameuse «lettre du Prêtre Jean», célèbre faux rédigé à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, sans cesse recopié, puis imprimé, jusqu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Dans l'une des innombrables versions de ce texte, nous lisons: «Le lyon les occit moult subtilement, car quant la licorne est lassée, elle se mect de costé ung arbre, et lion va entour et la licorne le cuyde fraper de sa corne et elle frappe l'arbre de sy grant vertus, que puys ne la peut oster, adonc le lyon la tue<sup>51</sup>.» De fait, ce récit ne figure ni dans les textes médiévaux inspirés du *Physiologus*, ni dans le *Roman d'Alexandre*, dont beaucoup de merveilles se retrouvent pourtant dans la lettre du Prêtre Jean. Cette légende ne semble pas avoir été connue en Occident avant que le pape ne reçoive la missive du

<sup>50</sup> Conrad Gesner, *Historia Animalium, de Quadrupedibus Viviparis*, Francfort, 1603 (1551), p.692.

<sup>51</sup> *Prestre Jehan à l'empereur de Rome et au roy de France*, s.l.n.d., texte imprimé du XV<sup>e</sup> siècle, cité in Ferdinand Denis, *Le Monde enchanté*, Paris, 1843, p.192.

mystérieux prêtre-roi; si la lettre était authentique, nous y verrions volontiers une légende éthiopienne. Mais il s'agit d'un faux, rédigé selon certains dans le monde byzantin, selon d'autres dans les royaumes francs d'Orient, selon d'autres encore par des juifs de Provence<sup>52</sup>. Sans doute l'image du combat entre les deux animaux a-t-elle été suggérée à l'auteur de la lettre par le psaume 22, ce qui tendrait à renforcer cette dernière hypothèse.



Sur ce cor d'ivoire, sculpté à la fin du XIème ou au début du XIIème siècle, un lion fait face à une licorne trapue, qui, de la pointe de sa corne, touche le feuillage d'un arbre. On peut voir ici la scène du combat entre le lion et la licorne, ce qui signifierait que ce récit est antérieur à la «lettre du Prêtre Jean». Cette interprétation, qui ferait de cet olifant la seule représentation médiévale connue de la licorne plantant sa corne dans un arbre en affrontant le lion, reste cependant très hasardeuse.

La licorne, qui, il est vrai, se fait rarement remarquer par sa modestie, apparaît ici terriblement suffisante. Le récit n'a la sanction ni de l'Écriture Sainte, ni des autorités grecques ou latines, ni même du *Physiologus*. Il eût pu se prêter à une condamnation de la présomption, mais n'a pourtant jamais servi de support à

---

<sup>52</sup> Voir au chapitre suivant la bibliographie générale sur ce sujet déjà longuement discuté.

une quelconque allégorie, chrétienne ou simplement morale<sup>53</sup>. Pour toutes ces raisons, et malgré la fantastique diffusion de la lettre du Prêtre Jean, il n'a pas connu la popularité des légendes précédentes. Les auteurs de la Renaissance qui traitèrent de la licorne citent rapidement cet épisode, sans en faire autant de cas que de la chasse à la licorne ou de la purification des eaux, en retenant surtout que «son plus grand ennemi et plus contraire qu'elle ait est le lion<sup>54</sup>». Les artistes continuèrent à représenter occasionnellement le combat entre la licorne et le lion, mais pas dans la scène de l'arbre<sup>55</sup>. Peu appréciée des érudits, presque ignoré des artistes, ce conte s'intégra néanmoins au corpus légendaire traditionnel sur l'animal.

---

<sup>53</sup> On trouve dans la littérature médiévale quelques allusions à l'orgueil de la licorne, mais rien ne prouve qu'elles soient liées à ce récit. Saint Bernard de Clairvaux encourage ainsi l'homme à lutter contre ses démons intérieurs, «la rage du lion, l'impudeur du bouc, la férocité du sanglier, la superbe de la licorne», *Tractatus de Interiori Domo, seu de Conscientia Ædificanda*, ch.XII, in Migne, *Patrologie latine*, vol.CLXXXIV, col.516-517. Pour Thomas d'Aquin, la licorne «a une corne, et pour cela signifie les puissants et les rois», *Commentaire sur Isaïe*, XXXIV, 7.

<sup>54</sup> Joseph Boillot-Lengrois, *Nouveaux Portraits et figures de termes pour user en l'architecture, composez et enrichiz de diversité d'animaux représentez au vray, selon l'antipathie et contrariété naturelle de chacun*, Langres, 1592, fol.20-21.

<sup>55</sup> Par exemple sur une miniature du *De Nobilitatibus Sapientius et Prudentius Regnum* de Walter de Milimete, peinte vers 1386, qui se trouve à la Christ Church Library d'Oxford (Ms EII (92), fol. 46 v°). Dans ce combat, c'est la licorne qui a visiblement le dessus.



*Le Combat du lion et de la licorne*, tapisserie flamande du XVIème siècle, aujourd'hui dans la chapelle du palais Borromée, sur une île du lac Majeur. Là encore, la licorne semble victorieuse, mais sur la tapisserie suivante, deux autres lions se joignent au premier et la bête solitaire succombe. L'emblème de la famille Borromée était une licorne faisant fuir une vipère, cette dernière figurant sur le blason de la famille rivale des Visconti.

Shakespeare, qui semble sceptique, fait ainsi dire à Decius, pour montrer la naïveté de César:

«...Il aime entendre  
Que les licornes se laissent abuser par les arbres,  
Les ours par les miroirs, les éléphants par les trous,  
Les lions par les rets, les hommes par les flatteurs.  
Mais lorsque je lui dis qu'il hait les flatteurs,  
Il m'approuve, et il est flatté.  
Laissez moi faire!<sup>56</sup>»

Ce récit apparaît à au moins deux reprises dans la poésie anglaise du XVIème siècle<sup>57</sup>. Chez George Chapman, l'homme avide de s'emparer de la

<sup>56</sup> Shakespeare, *Jules César*, II,1.

<sup>57</sup> «Like as a Lyon whose imperial powre  
A proud rebellion Unicorn defyes  
T'avoid the rash assault and wrathful stowre

précieuse corne a pris la place du lion. C'est sous cette nouvelle forme que, sans doute à une date plus récente, l'histoire passa dans le folklore germanique.



Chromolithographie de C. Offterdinger, provenant d'une édition allemande des contes de Grimm.

---

Of his fiers foe, him to a tree applyes  
And when him running in full course he spyes  
He slips aside: the whiles that furious beast  
His precious horne, sought of his ennemyes,  
Strikes in the stocke, ne thence can be releast,  
But to the mighty victor yields a bounteous feast»

Edmund Spenser (1552-1599), *The Faerie Queene*, II.5,10.

«I once did see  
In my young travels through Armenia  
An angrie unicorn in his full carier  
Charge with too swift a foot a Jeweller  
That watcht him for the Treasure of his browe;  
And ere he could get shelter of a tree,  
Naile him with his rich Antler to the Earth.»

George Chapman (1559-1634), *Bussy d'Ambois*, part.I, II.1,52.

On la retrouve, presque à l'identique, dans un conte des frères Grimm, *Le vaillant petit Tailleur*, version populaire des travaux d'Hercule<sup>58</sup>. A cette unique exception près, d'ailleurs assez récente, la licorne, d'origine orientale et classique, est restée presque absente des traditions populaires européennes.

## La dame à la licorne et le chevalier au lion

Le *Roman de la dame à la licorne et du chevalier au lion* est un texte courtois peu connu, dont il ne subsiste qu'un unique manuscrit, conservé à la Bibliothèque nationale. Il conte l'histoire d'une princesse qui était si belle et chaste que le Dieu d'amour lui fit présent d'une licorne, et qu'elle fut désormais appelée «la blanche dame qui la licorne garde». Elle épousa un seigneur de haut lignage, mais devint la dame de cœur du «biau chevalier». En l'honneur de sa dame, le chevalier partit à l'aventure dans le vaste monde, capture et apprivoisa un lion. La Dame reçut un jour la fausse nouvelle de sa mort, et défaillit. Un mauvais seigneur du voisinage en profita pour l'enlever. Croyant à sa mort, le chevalier au lion fut frappé de folie, avant de reprendre ses esprits et de partir, avec la bénédiction de l'époux de sa dame, à l'assaut du château du ravisseur. Il libéra sa bien aimée et ils quittèrent tous deux le château maudit, la dame montée sur la licorne, le chevalier sur son lion<sup>59</sup>.

---

<sup>58</sup> «D'une licorne, répondit le petit tailleur, je m'effraie encore moins que de deux géants. Sept d'un coup, c'est ma devise. Il se munit d'une hache et d'une corde pour partir vers la forêt, suivi de son escorte, à laquelle il donna l'ordre de l'attendre sur la lisière, quand ils y furent arrivés. Et il entra tout seul, comme la première fois, dans la forêt sauvage. Il n'attendit pas longtemps, car déjà la licorne arrivait, fonçant sur lui tête baissée et comme pressée d'en finir avec lui. "Du calme, du calme, dit-il, cela ne vaut rien d'aller si vite." Et il attendit sans bouger, jusqu'au moment où l'animal fut prêt à le toucher. Il se cacha alors lestement derrière un arbre. Lancée de toute la vitesse de son galop, la licorne embrocha l'arbre et enfonça sa longue corne si profondément dans le tronc, qu'elle n'eut pas la force de l'en retirer et resta prisonnière. "Je le tiens, mon petit oiseau", dit le tailleur qui sortit de derrière son arbre pour passer la corde au cou de la licorne, puis dégager sa prisonnière de l'arbre à coups de hache. Après quoi, il la mena devant le roi» [et, bien sûr, épousa la princesse]. Jacob & Wilhelm Grimm, *Le vaillant petit Tailleur*.

<sup>59</sup> *Le Romans de la dame à la lycorne et du beau chevalier au lyon*, éd. Gennrich, Dresde, 1909.

Le psaume 22 est bien oublié. Comme il l'a fait avec la scène de la chasse à la licorne, le monde de l'amour courtois a donné un sens nouveau au couple du lion et de la licorne. Celui-ci est évident: on n'imagine ni un chevalier à la licorne, ni une dame au lion.

Par son pelage, beige sur les tapisseries mais d'un or éclatant dans nombre de blasons, par sa crinière flamboyante, le lion est un animal solaire. C'est de plus, avec le cerf, l'un des rares animaux héraldiques dont la silhouette suffise à indiquer le sexe, masculin. Sur un écu, il signifiait avant tout le courage et la force.

La robe de la licorne est d'une blancheur lunaire, et l'on sait que, pour d'évidentes raisons physiologiques, la lune fut de tous temps associée à la féminité. En outre, la blanche bête était l'amie des jeunes vierges, et nous avons vu qu'elle signifiait la pureté, la chasteté.

Le lion et la licorne sont devenus ici des symboles masculins et féminins - solaires et lunaires disent les textes ésotériques, ce qui est une manière un peu plus prétentieuse d'exprimer la même idée.



*La Dame à la licorne. L'Odorat.* Peu avant 1500

On ignore à quelle occasion furent commandées, vers la fin du XVème siècle, les tentures de *La Dame à la licorne*, qui portent les armes de la famille lyonnaise des Le Viste. De telles œuvres d'art étaient souvent des cadeaux de mariage, et cela pourrait alors expliquer la présence du lion et de la licorne, des deux époux donc, sur chacune des six tapisseries. Certes, cette symbolique ne semble pas avoir été extrêmement répandue, et il est aussi possible que les deux animaux ne figurent ici que pour leur fierté héraldique<sup>60</sup>, comme dans les armes du Royaume Uni.

---

<sup>60</sup> La thèse selon laquelle les tapisseries de *La Dame à la licorne* auraient été tissées à l'occasion d'un mariage ne fait plus aujourd'hui l'unanimité. Alain Erlande Brandenburg (*La Dame à la licorne*, Paris, 1989, p.67) la condamne au nom des règles de l'héraldique: s'il s'agissait d'un cadeau de noces, les armes de la mariée devraient être mi parti, à dextre des armes du mari, à sénestre de celles du père, alors que l'on a ici des armes pleines. Ces règles n'étaient cependant pas toujours strictes, les armes représentées sur un présent pouvant dépendre du prestige comparé des deux familles, ainsi que de la personne et de l'intention de celui qui offrait le cadeau, ou tout simplement du délai nécessaire à la réalisation d'une telle œuvre.

Ce sont en effet des contingences historiques qui ont fait du lion et de la licorne les supports du blason britannique. Les armes anglaises étaient traditionnellement soutenues par un lion et un second animal, différent à chaque règne. Le blason écossais, quant à lui, était supporté par deux licornes. C'est donc tout naturellement que, lors de l'union entre les deux royaumes en 1603, le lion et la licorne vinrent encadrer l'écu du Royaume Uni<sup>61</sup>, et il ne faut voir dans ce couple aucune signification symbolique<sup>62</sup>.

---

<sup>61</sup> Une comptine anglaise, citée par Lewis Carroll dans *De l'autre côté du miroir*, rappelle l'origine de ces supports d'armes:

The lion and the unicorn  
were fighting for the crown  
The lion beat the unicorn  
all around the town  
(Le lion et la licorne  
se disputaient la couronne  
Le lion battit la licorne  
tout autour de la ville)

<sup>62</sup> Il existe un important corpus de textes symbolistes et ésotériques modernes sur l'association du lion et de la licorne. Ils font remonter le double couple lion/licorne et soleil/lune à la plus haute antiquité, s'appuyant invariablement sur le même bas relief des ruines de Persépolis figurant l'affrontement entre un lion et ce qui semble être un buffle licorne. Ils transposent l'opposition entre le lion et la licorne dans la symbolique alchimique, qui semble l'avoir largement ignorée, et ramènent l'essentiel de la légende de la licorne à sa symbolique lunaire. L'ouvrage de Robert Brown, *The Unicorn, a Mythological Investigation*, qui est à l'origine de cette doctrine, parut à Londres en 1881, à une époque où il était de bon ton de voir dans tout ce qui était un peu ancien des représentations solaires et lunaires.

Le caractère unicorn des animaux représentés de profil dans les bas reliefs antiques peut-être discuté. A supposer qu'il soit réel, il est pour le moins osé d'en déduire une continuité symbolique et iconographique entre un bas-relief antique et des miniatures de la fin du Moyen-Âge. Voir sur ce point Cyril G.E. Bunt, "The Lion and the Unicorn", in *Antiquity*, vol.IV, Gloucester, 1930, pp.425-437.



*Le combat du lion et de la licorne*, d'après un bas relief des ruines de Persépolis. Gravure du livre de l'explorateur Carstens Niebuhr, *Voyage en Arabie et en d'autres pays circonvoisins*, Amsterdam, 1779, qui fit connaître cette image en Europe.

## Les démons et la licorne

«Il est difficile d'écrire un paradis quand tout semble vous pousser à écrire une apocalypse», remarque Ezra Pound. La nature lui devenant étrangère, l'homme a créé des monstres à son image; du serpent, il a fait le dragon cracheur de feu, avide d'or et de jeunes vierges; du loup, il a fait le garou; de l'aigle et du vautour, la harpie. La blanche et légère licorne, plus charmante encore que le déjà séduisant cheval, semble faire exception. Christique et marial, son symbolisme habituel est très positif. L'animal, qui apparaît dans les scènes de capture comme une victime presque consentante, n'est que rarement associé au mal, au démon, au vice ou simplement à la violence, même si les bestiaires ne manquent pas de rappeler sa force. Ainsi, alors même qu'Isidore de Séville contait un combat contre l'éléphant, et que la lettre du Prêtre Jean relatait son affrontement avec le sauvage lion, les miniatures présentant la licorne affrontée à d'autres animaux sauvages sont relativement rares<sup>63</sup>.

---

<sup>63</sup> Sur un livre de modèles florentin du milieu du XVème siècle, on voit un dessin à l'aquarelle d'une licorne piétinant une biche et s'apprêtant visiblement à la dévorer (Musée du Louvre, Collection Edmond de Rothschild, n°754-763d.R., fol.5v°). A la même époque, sur la Bible de Borso d'Este, une blanche licorne était représentée affrontant un dragon; la référence à l'iconographie de Saint Georges affrontant le dragon est évidente, et l'albe bête a donc ici, malgré sa violence, une valeur tout à fait positive (Modène, Biblioteca Estense, ms CI 11N132, vol.II, fol.185).



*Des merveilleuses bêtes qu'Alexandre détruisit*, miniature d'un manuscrit français du *Roman d'Alexandre*, copié vers 1460. L'armée du roi de Macédoine, équipée d'armures du XVème siècle, combat contre les cynocéphales, les dragons à deux têtes, et «des bêtes sauvages qui avaient cornes au front, armées et acérées, dont ils perforaient légèrement les écus des gens d'armes». Comme souvent, ces féroces bêtes sont représentées unicorner, avec la silhouette de cheval et la corne noire du monocéros de Pline. Les soldats d'Alexandre combattent ici vingt et une licornes, dont dix gisent déjà à terre, au premier plan. Ces animaux ont cependant ici un caractère de force brute plus que de malignité.



Ce tableau du florentin Jacopo del Sellaio (vers 1441-1493) illustre une scène classique de l'iconographie de la Renaissance. Après son retour des enfers, Orphée, triste et vieux, mène une vie solitaire que seule la musique égaie parfois. Sa musique est si belle qu'elle captive les animaux, même les plus féroces, qui se réunissent en paix autour de l'artiste. La licorne, qui a ici une silhouette chevaline et une mâchoire de carnassier, fait partie de ces animaux sauvages, tout comme le dragon, ici également unicorn. Ceux des animaux qui sont trop loin pour entendre la musique conservent leur féroceur habituelle. L'arche rocheuse derrière le musicien symbolise l'entrée des enfers<sup>64</sup>.

Dans le monde italien et provençal de la fin du Moyen-Âge, la licorne devint cependant parfois, plus nettement encore, une créature du mal<sup>65</sup>.

Ouvrons de nouveau la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, pour y trouver un récit plus connu que la parabole de Barlaam et Josaphat, la tentation de saint Antoine<sup>66</sup>. Les démons, y lit-on, «lui apparurent sous la forme de différentes

---

<sup>64</sup> Sur l'iconographie de cette scène, voir aussi t. II, pp. 202, 266.

<sup>65</sup> Dans son commentaire du psaume XXII, , Bède le Vénérable, écrivait déjà: «Sauve moi, humble serviteur, des cornes, c'est à dire de l'orgueil et de l'arrogance des unicorns, ou plutôt des juifs qui se dressent, forts de la superbe de leur loi unique. Car l'unicorn, qui n'a qu'une seule corne, est comparé aux juifs qui avaient presque une corne, puisqu'ils croyaient en un seul Testament et à la promesse d'une vie terrestre et non aux cieux». Mais, au début du VIII<sup>e</sup> siècle, le saint anglais se faisait de l'unicornis une image qui devait sans doute plus au rhinocéros d'Isidore de Séville qu'au chevreau du Physiologus. Cette allégorie, encore reprise au IX<sup>e</sup> siècle par le théologien allemand Raban Maur dans son *De Naturis Rerum*, fut ensuite délaissée par les bestiaires. cf. Jacques Voisenet, *Bestiaire chrétien, l'imagerie animale des auteurs du Haut Moyen-Âge*, Toulouse, 1994, p.317.

<sup>66</sup> Le dramaturge italien Dario Fo rapportait ainsi un conte sicilien inspiré d'une fable d'Ésope. La licorne, absente de la fable originelle, apparaît dans ce récit sous un jour peu flatteur: Une féroce licorne arrivée depuis peu dans la forêt s'attaquait au lion, à l'ours, au tigre et à tous les autres animaux. Feignant de vouloir la paix,

bêtes féroces, et le déchirèrent à coups de dents, de cornes et de griffes<sup>67</sup>». Le texte ne nomme pas ces bêtes sauvages, mais le miniaturiste italien d'une *Vita Antonii* de la fin du XIVème siècle jugea que la belle licorne pouvait en faire partie. Qui, mieux que le bel animal unicorn irrésistiblement attiré par les jeunes vierges, pouvait figurer l'une de ces tentations démoniaques, la luxure<sup>68</sup>.



Miniature de la *Vie de saint Antoine*, XIVème s..

Si le *Physiologus* est la principale source des bestiaires européens, il existe cependant une autre tradition de même origine, mais de bien moindre importance,

---

ces derniers coupèrent leurs griffes et dirent à la nouvelle venue: «Tu vois, nous n'avons plus de griffes, nous ne sommes plus un danger pour toi. Fais comme nous, et fais scier ta corne en gage de bonne volonté.» Convaincue, la sauvage licorne fit ce qu'on lui suggérait. Mais, contrairement aux griffes, la corne ne repousse pas. L'allégorie était mise au goût du jour par l'écrivain contestataire, la licorne représentant les syndicats réformistes, le lion et l'ours, le patronat.

<sup>67</sup> L'identification des démons aux animaux du bestiaire n'est pas exceptionnel: «onocentraires, poilus, sirènes, lamies, hiboux, autruches, hérissons, aspics, basiliscs, lions, dragons, scorpions» lit-on dans le traité de Jean Cassien, cité par Blaise Cendrars, *Bourlinguer*, Denoël, Folio, p.124.

<sup>68</sup> Voir la thèse de Philippe Brun, *Saint Antoine ermite, Essai de mythologie chrétienne*, Grenoble III, 1992. La licorne apparaît également parmi les tentateurs de Saint Antoine dans le récit de Gustave Flaubert.

dont on retrouve la trace dans quelques textes byzantins et méridionaux. Les *Cyranides*, dont les manuscrits connus ne remontent pas au delà du XIVème siècle, sont un texte d'origine hellénistique, mêlant recettes de médecine et formules de magie dans un syncrétisme gréco-oriental à la mode alexandrine. Le cinquième livre des *Cyranides* est un bestiaire peut-être contemporain du *Physiologus*, mais en partie indépendant de ce dernier. Rhinocéros et monocéros y sont confondus en un seul animal; si celui-ci est attiré par l'odeur et l'aspect des jeunes vierges, c'est en raison de sa grande lascivité, que confirment d'ailleurs les propriétés aphrodisiaques d'une boisson concoctée à partir de ses testicules<sup>69</sup>.

Assez largement ignoré du Moyen-Âge occidental, le texte des *Cyranides* fut redécouvert à la Renaissance, et parfois attribué à Hermès Trismégiste. Malgré sa faible diffusion, il est sans doute à l'origine de quelques remarques sur la lascivité de la licorne dans la littérature des XVème et XVIème siècles.



*L'Intempérance*, gravure de la *Fior di Virtu*, Florence, 1491.

---

<sup>69</sup> La question de savoir jusqu'à quel point le *Physiologus* et les *Cyranides* sont indépendants reste ouverte. Les deux ouvrages ont des origines hellénistiques peut-être contemporaines; leurs contenus sont différents mais similaires. Marco Restelli voit dans les *Cyranides* l'une des sources possibles du *Physiologus* (Marco Restelli, *Il Ciclo dell'unicorno*, Venise, 1992, p.21), mais en l'absence d'une datation précise de ces deux textes il est impossible de se prononcer. Il reste que le *Livre des secrez de nature sur la vertu des oyseauls et des poissons pierres herbes et bestes*, par exemple, montre que les *Cyranides* ont exercé sur le bestiaire médiéval une influence certes marginale, mais distincte de celle, dominante, du *Physiologus*.

Un bestiaire vaudois du début du XVIème siècle ajoute ainsi à l'interprétation classique de la scène de la capture de la licorne, dans laquelle l'animal représente le Christ, une autre où il figure le diable attiré «par l'odeur de la virginité». En 1491, nous lisons dans une édition florentine de la *Fior di Virtu*, traité décrivant les divers vertus et vices: «L'intempérance peut être comparée à la licorne. C'est un animal qui a un tel goût pour la compagnie des jeunes filles que, lorsqu'il en voit une, il va vers elle et s'endort dans ses bras. Alors les chasseurs arrivent et le capturent. Sans cette intempérance, ils n'auraient jamais pu le capturer<sup>70</sup>.» Nous retrouverons la même remarque dans les carnets de Léonard de Vinci<sup>71</sup>.

---

<sup>70</sup> *The Florentino Fior di Virtu*, Washington, Library of Congress, 1953, p.90.  
Léonard de Vinci, *Carnets*, éd. MacCurdy, Gallimard, 1986, t.II, p.460.

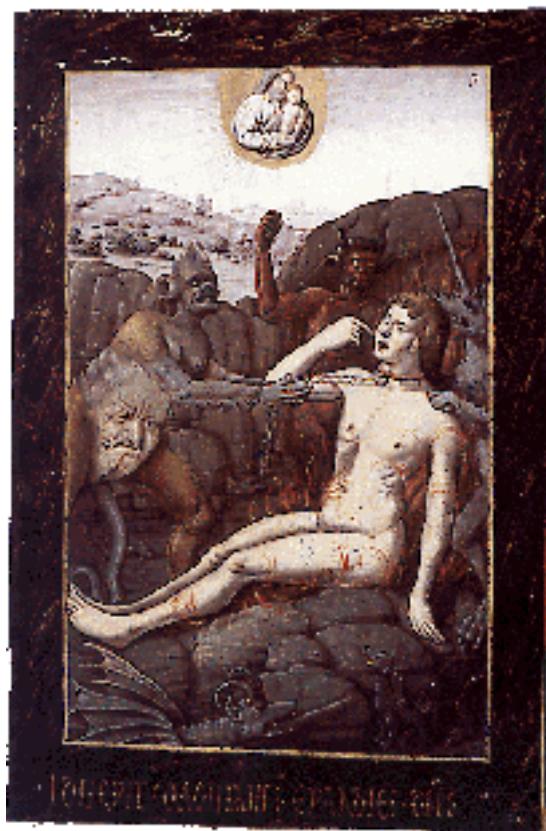
<sup>71</sup> Voir infra, p.157.



*La mort de Procris*, tableau de Bernardino Luini (env. 1475-1532).

La légende conte qu'Athena avait donné au roi de Crète, Minos, un chien qui ne manquait jamais d'attraper sa proie et une flèche qui touchait toujours son but. La légère Procris, amante de Minos, parvint à se les faire offrir. Plus tard, de retour à Athènes, elle soupçonna injustement son époux Céphale d'infidélité, et le suivit dans l'ombre quand il se levait, la nuit, pour chasser avec le chien Lealaps et la javeline magique. Entendant un bruissement de feuilles derrière lui, Céphale crut à une biche et lança le javelot, qui transperça le corps de son épouse. Sur ce tableau

italien du début du XVIème siècle, la luxurieuse Procris est représentée sous la forme d'une blanche licorne.



A gauche: L'enlumineur qui, au début du XVème siècle, illustra ce manuscrit du *Livre des propriétés des choses* de Barthélémy l'Anglais n'avait sans doute pas de modèle pour représenter le satyre. Il lui attribua bien la face humaine et les sabots de bouc indiqués par le texte, mais il imagina la créature quadrupède et orna son front d'une corne unique.

A droite: Cette miniature marque, dans un luxueux livre d'heures du début du XVIème siècle, le début de l'office des morts. Trois démons tourmentent l'âme damnée. L'un n'a pas de cornes; un autre en a deux; le troisième, sur la droite de l'image, porte une corne, et sa silhouette même n'est pas sans rappeler la licorne. Heures dites «de Henri IV», vers 1500.

Les pieds de bouc sont signe de luxure; les ailes membraneuses, comme celles de la chauve souris, parfois remplacées par de grandes oreilles, indiquent les créatures des ténèbres; la queue de singe signale le démon singe de dieu, et ses créatures, singes des anges et des hommes. Ce sont là, dans l'iconographie de la fin du Moyen-Âge et de la Renaissance, les caractéristiques les plus typiques du

diabolique et des siens. Il n'est cependant pas rare que les êtres maléfiques soient représentés cornus. Le plus souvent ces cornes, au nombre de deux, indiquent la puissance virile et l'animalité de ces entités démoniaques. Cette force se double d'une inquiétante étrangeté lorsqu'une corne centrale vient s'ajouter aux deux autres, ou les remplacer, comme sur le crâne de ce démon brandissant une lance par l'un des soupiraux de l'enfer dans une gravure d'Albrecht Dürer (1471-1528). Nous sommes bien loin ici de la blanche licorne, mais cette corne diabolique porte des stries qui font penser aux spirales des cornes de licorne. Ce n'est pas le cas, en revanche, de la corne du diable dans l'une des œuvres les plus connues du graveur de Nuremberg, *Le Chevalier, la Mort, le Diable*<sup>72</sup>, ni du curieux et unique bois de renne qui orne le front de la créature fabuleuse, mi-homme, mi-poisson, venue enlever une jeune villageoise du rivage où elle se baignait.

---

<sup>72</sup> Sur la signification de la corne unique dans cette gravure, on pourra consulter la thèse de Françoise Rücklin, *La Condition humaine d'après Dürer, essai d'interprétation symbolique des Meisterstiche*, Zurich, Thesis Verlag, 1995, p.57. Le subtil distinguo, emprunté au *Bestiaire du Christ* de Louis Charbonneau-Lassay, que l'auteur y fait entre la symbolique de la licorne et celle de l'oryx unicorn est cependant largement infondé.



En haut, à gauche: *Le Diable, le Prêtre et le Pèlerin*, gravure des *Apologi sive Mythologi Esopi...*, recueil de fables publié par Sébastien Brant (1458-1520) en 1501.

En haut, à droite: *Le Monstre marin*, gravure d'Albrecht Dürer, détail, vers 1498.

En bas, à gauche: *La Descente du Christ aux enfers*, gravure d'Albrecht Dürer, détail, 1510.

En bas, à droite: *Le Chevalier, la Mort, le Diable*, gravure d'Albrecht Dürer, détail, 1513.

La corne des créatures maléfiques n'est cependant pas la longue défense spiralée de la licorne. Plus courte, elle est aussi courbée, vers l'avant ou vers l'arrière<sup>73</sup>. Le modèle ici n'est pas la licorne, moins encore le narval, mais bien le

<sup>73</sup> Dürer a cependant également représenté la licorne avec une corne courte et recourbée (voir infra, p.298). On trouvera de petites licornes à corne droite sur la

bouc ou le taureau, et la signification de ces cornes uniques n'est pas différente de celles des deux cornes du diable.



Parmi les chimères et gargouilles redessinées par Eugène Viollet-le-Duc et Jean-Baptiste Lassus pour la restauration de Notre Dame de Paris, la plus emblématique, la plus souvent photographiée, celle que l'on retrouve sur toutes les cartes postales, est une créature bicorne qui, pour le reste, n'est guère différente.

---

frise qui entoure le portail du temple dans une autre gravure de Dürer, *Le Mariage de la Vierge*.



*La Femme de l'Apocalypse et le dragon à sept têtes*, gravure d'Albrecht Dürer, vers 1497. Quatre des sept têtes de la bête sont licornes.

«Alors un autre signe apparut dans le ciel: c'était un grand dragon rouge feu. Il avait sept têtes et dix cornes et, sur les sept têtes, sept diadèmes<sup>74</sup>». Sauf à placer, comme le firent quelques enlumineurs, les dix cornes sur la même tête, il fallait, pour de simples raisons arithmétiques, que certains des chefs de la bête de l'Apocalypse fussent licornes. S'il ne faut donc pas voir là de lien avec la blanche licorne, il reste que les représentations de l'Apocalypse, assez fréquentes, contribuèrent peut-être, dès le Moyen-Âge, à répandre l'image de créatures démoniaques licornes.

---

<sup>74</sup> Apocalypse, XII, 3.



Gravure de Gustave Doré pour une édition moderne de la *Divine Comédie*, parue en 1861.

Dans la *Divine Comédie*, au chant trente-deuxième du Purgatoire, Dante décrit comment, des côtés du char triomphal du griffon, symbole de l'Église, s'élèvent peu à peu les sept têtes hideuses de la bête de l'Apocalypse: «Ainsi transformé, le char sacré fit paraître plusieurs têtes en ses diverses parties, trois au timon et une à chacun de ses coins. Les premières avaient des cornes comme les bœufs, mais les autres n'en avaient qu'une au milieu du front; on ne vit jamais un pareil monstre<sup>75</sup>».

---

<sup>75</sup> Dante, *La Divine Comédie, Le Purgatoire*, chant XXXII.



Sur un recueil de textes religieux et scientifiques juifs, enluminé à Troyes ou à Amiens à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, le serpent d'airain façonné par Moïse et placé sur son étendard pour protéger son peuple de la morsure des serpents est représenté unicorn. Un dragon n'était alors autre qu'un grand serpent, terme qui désignait tous les reptiles. Le thème de la licorne qui combat le poison n'étant pas encore répandu en Occident, la corne unique, si elle n'est pas simplement décorative, est ici vraisemblablement le signe de la sauvagerie des créatures qui attaquent le peuple d'Israël.

## La licorne érotique

«La Dame à la licorne ne nous donnerait pas le spectacle d'une raideur si héroïque sans l'espoir, caressé en secret comme l'équivoque bête de la fable, de voir à temps l'objet de son désir surgir de l'horizon pour lui ravir sa vertu<sup>76</sup>.»

Tant le texte assez obscène dans lequel elle servait de support aux obsessions de Panurge, que la remarque plus fine de Léonard de Vinci, nous rappellent qu'il y a souvent dans le symbolisme, positif ou négatif, de la licorne une dimension érotique latente<sup>77</sup>. Ce n'est pas le moindre paradoxe d'un animal qui signifiait avant tout la virginité. La métonymie qui a, très tôt, transféré à la licorne les caractéristiques essentielles de la vierge - pureté, chasteté - est cause de cette ambiguïté, de cette surcharge symbolique. Le thème de la séduction est, en effet, au cœur du récit de la capture de l'animal et, concurremment à l'allégorie

<sup>76</sup> Marc Petit, *La Traversée du solitaire*, in *Histoires sans fin*, Paris, Stock, 1998.

<sup>77</sup> Sur la signification érotique de la licorne, voir Jean Pierre Jossua, *La Licorne, histoire d'un couple*, Paris, Cerf, 1985, et Gustav René Hocke, *Labyrinthe de l'art fantastique, Le Maniérisme dans l'art européen*, Paris, Gonthier, 1967, pp.197-200.

chrétienne, il fut utilisé comme tel dans une œuvre courtoise comme le *Bestiaire d'amour* de Richard de Fournival<sup>78</sup>. Tout le récit de la capture de la licorne peut être lu à travers la dialectique de la luxure et de la pureté. Dans la Chronique de Georges Chastelain (1403-1475), nous trouvons la description d'un pas d'armes du XVème siècle. Pour s'«inscrire» au tournoi, un chevalier devait toucher de la pointe de son épée un écu pendu à une effigie de bois représentant une dame et, à ses côtés, une licorne<sup>79</sup>. La dame, qui en symbolise l'enjeu et la cause, nous rappelle ici la forte dimension érotique du tournoi. Quant à la licorne, elle figure certes la pureté de la dame, mais elle se retrouve aussi chargé de toute la sensualité ambiante.

---

<sup>78</sup> Richard de Fournival, *Le Bestiaire d'amour*, éd. Hippéau, Paris, 1860, pp.23-24.

<sup>79</sup> Georges Chastelain, *Le livre des faits de Jacques de Lalaing*, in Œuvres, éd. Kervyn de Lettenhove, Bruxelles, 1866, t.VIII, pp.188-202.

Voir aussi Johan Huizinga, *Le Déclin du Moyen-Âge*, Paris, Payot, 1932, p.98.



François Clouet, dit Janet (1522-1572), *Dame au bain*. On a longtemps pensé que la dame ici représentée était Diane de Poitiers.

Dans sa très érudite étude sur *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Gilbert Durand constate que toute corne est susceptible de symboliser la puissance virile, non seulement de par sa forme, mais également parce que, chez de nombreuses espèces, seul le mâle porte des cornes; que l'on pense seulement aux différents usages, en anglais, de l'adjectif *horny*. Une corne unique semblerait plus encore se prêter à une telle interprétation, mais il convient cependant de ne pas s'avancer trop avant dans un domaine où les sources restent discrètes. En outre, il semble bien que les licornes femelles aient été, selon tous les auteurs, armées de même manière que les mâles.

Le passage du *Cinquième et dernier livre des faits et dits héroïques du bon Pantagruel*, que nous avons cité plus haut, est en effet le seul texte relativement ancien dans lequel la corne de licorne ait un sens clairement phallique. On peut voir

des indices dans telle ou telle représentation iconographique, une miniature de la capture de l'animal, la tapisserie du Toucher, une médaille de Pisanello, un croquis de Léonard de Vinci. Dans quelle mesure est-ce forcer les sources?



Ce dessin de Léonard représente des animaux, au premier rang desquels une licorne, combattant devant un homme tenant un miroir enflammé. Sa signification symbolique, peut-être liée au mythe d'Orphée, nous est devenue étrangère. On a proposé de voir dans ce croquis au trait nerveux une allégorie... de la sodomie<sup>80</sup>.

---

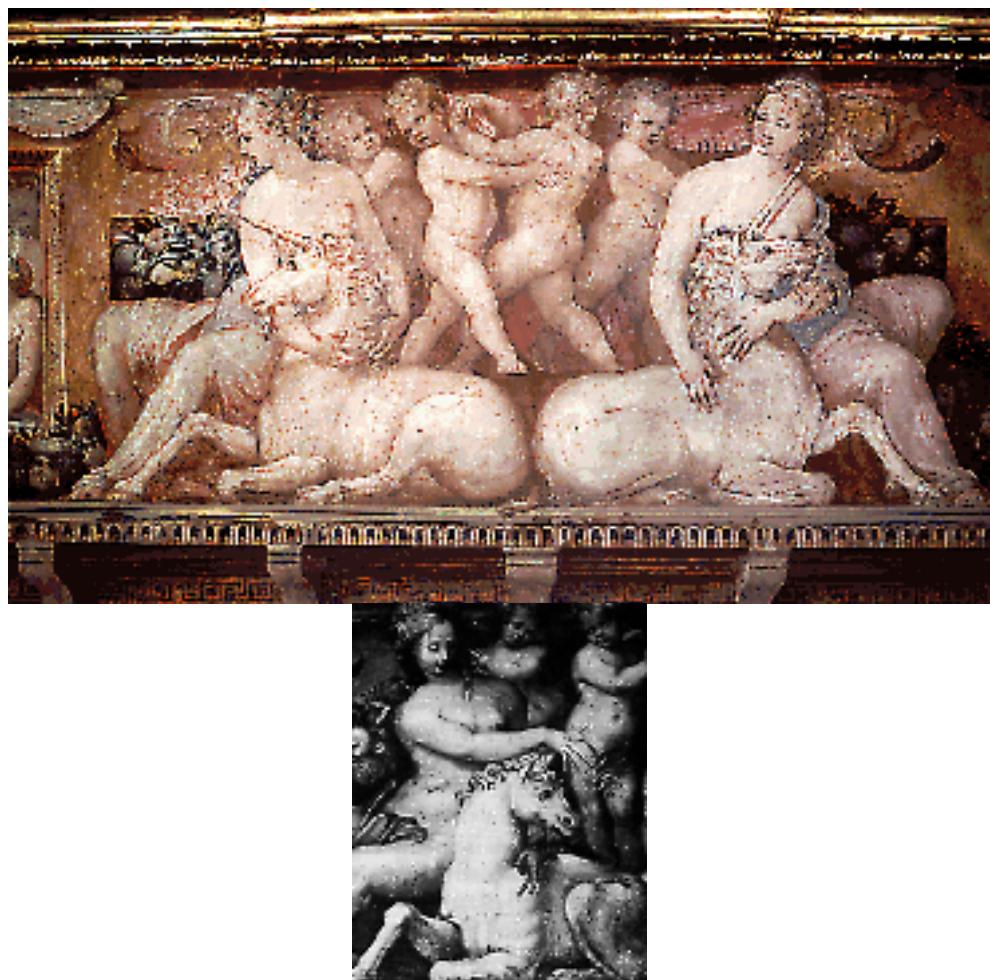
<sup>80</sup> A.E. Popham, *Les Dessins de Léonard de Vinci*, Bruxelles, 1947, n°110.  
Gustav René Hocke, *Labyrinthe de l'art fantastique, Le Maniérisme dans l'art européen*, Paris, Gonthier, 1967, p.198.

Il existe une gravure du XVI<sup>e</sup> siècle, parfois attribuée à Jean Duvet, qui représente cette même scène. Voir Jean-Eugène Bersier, *Jean Duvet, le Maître à la licorne*, Paris, Berger-Levrault, 1972, n°73.

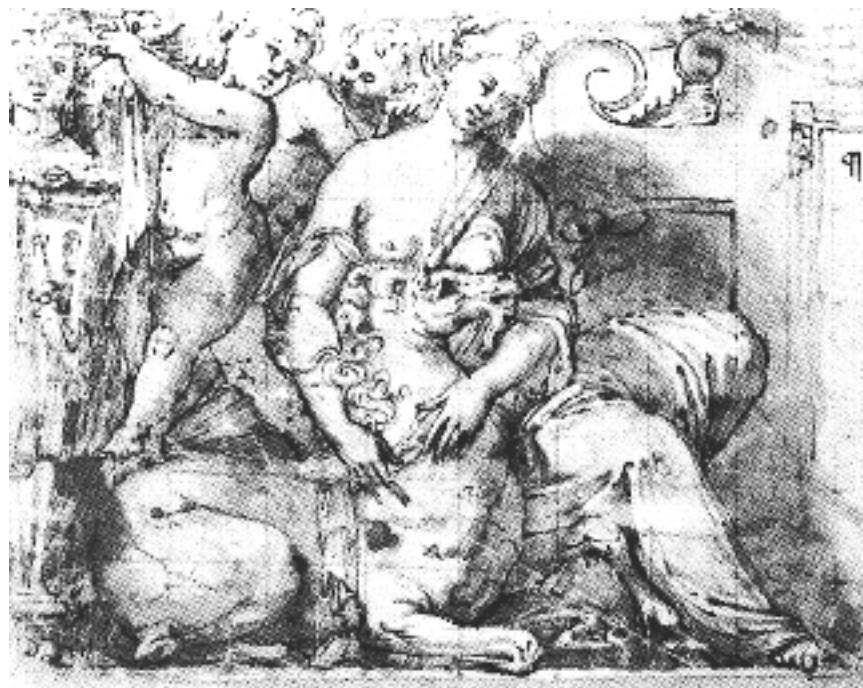


*La Dame à la licorne. La Vue et Le Toucher* (détails). Dans la première tapisserie, la licorne relève la robe de la dame; dans la seconde, c'est le geste de cette dernière qui peut sembler ambigu. Ces deux tentures sont les seules de la série dont la jeune suivante de la dame s'est discrètement éclipsée. Cela prouve sinon que ces tapisseries ont un sens érotique, du moins que, comme la suite de cette étude le confirmera à l'occasion, l'on peut leur faire dire ce que l'on souhaite.

Il reste, à Rome, les fresques du Château Saint-Ange, réalisées pour le pape Paul III de 1543 à 1548 par plusieurs des meilleurs peintres de l'époque. Sur les murs et les plafonds de la salle du Persée, le couple de la jeune fille - on n'ose plus la supposer vierge - et de la licorne est représenté une dizaine de fois. A voir les poses lascives des albes bêtes, à voir les gestes équivoques de leurs compagnes, caressant la corne du bout des doigts, ou la pressant contre leurs seins, il ne fait aucun doute que, pour les auteurs de ces fresques, Perino del Vaga et Domenico Zaga, la connotation érotique était à la fois évidente et recherchée.



Perino Del Vaga et Domenico Zaga, *Fresque de la salle du Persée*, Rome, Château Saint-Ange.



Perino del Vaga (1501-1547), esquisse à l'aquarelle pour les fresques de la salle du Persée.

Cette belle série de fresques fait cependant exception dans l'iconographie de la licorne, et l'on peut y voir un jeu des deux peintres s'amusant à faire d'un symbole de chasteté l'incarnation de la luxure, mettant ainsi en avant un sens érotique habituellement plus discret. Un quart de siècle plus tôt, Alessandro Araldi (?-1528) avait fait figurer, au plafond des appartements de Giovanna da Piacenza, à Parme, plusieurs fresques présentant des exemples de vertu et de piété féminine. A côté de la charitable Pero qui sauva la vie de son vieux père en lui donnant le sein dans leur prison, une licorne se réfugie dans le giron d'une peu discutable vierge fermement sanglée dans l'habit des bénédictines<sup>81</sup>.

Quoi qu'il en soit, on peut être surpris que ce soit Jung<sup>82</sup>, et non Freud, qui se soit intéressé à la licorne. Nous éviterons pourtant de nous en attrister, car les

---

<sup>81</sup> Erwin Panofsky, *La Camera di San Paolo du Corrège à Parme*, Hazan, 1996 (1961), p.27.

<sup>82</sup> Carl-Gustav Jung, *Psychologie et Alchimie*, Paris, Buchet-Chastel, 1970, pp.548-593.

élucubrations du premier n'ont fait que rendre l'animal plus séduisant encore; les déflorations du second lui auraient ôté tout son charme<sup>83</sup>.

Les bestiaires sont assez prolixes sur la licorne, et l'animal est très présent dans l'imagerie des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Mais ce que les textes médiévaux nous apprennent de cet animal se limite à quelques apollogues qui, s'ils nous laissent vaguement deviner une origine assez ancienne de la légende de la licorne, nous révèlent bien peu sur son apparence, sur les lieux où elle vit, sur sa réalité au sens moderne du terme. Rédacteurs et copistes des bestiaires se souciaient fort peu de savoir à quoi ressemblait la bête unicorn, et, si la tradition enseigne comment la capturer, nul ne s'est jamais préoccupé d'organiser une chasse. Pour le lecteur du bestiaire, tout comme pour son auteur, il suffisait de savoir que la licorne était attirée par les jeunes vierges. C'était là sa «nature», tout à la fois sa spécificité et sa raison d'être, puisque cette nature avait pour fonction première de permettre une représentation des mystères chrétiens. Ce statut n'avait rien d'exceptionnel, il était celui de tous les animaux du bestiaire médiéval, et explique que, jusqu'au quatorzième siècle, les rédacteurs de ces textes se soient peu préoccupés d'ajouter à ce corpus les portraits d'animaux européens qu'ils connaissaient bien, comme le lapin ou le loup, ou d'en ôter les descriptions de ceux qu'ils n'avaient jamais vus, comme la licorne, le dragon ou le phénix. La question de l'existence de la licorne ne se posait donc pas, et eût sans doute été jugée incongrue. L'intérêt de sa légende résidait en effet, non en la réalité de ce qu'elle décrivait, mais dans les allégories qu'elle permettait. La licorne eut une âme avant d'avoir un corps.

---

<sup>83</sup> On n'ose imaginer ce qu'un René Girard pourrait faire des relations triangulaires entre la licorne, la vierge et le chasseur ou, plus simplement, de la mort christique de l'animal.

## 1.2 - LES SILHOUETTES DE LA LICORNE

*Un petit chevreau, et d'autres licornes aux silhouettes confuses, variées et multicolores, laissent la place à une fière et blanche haquenée. Les belles licornes des tapisseries et des gravures - profil équin, sabots fendus, barbichette - ne répondent guère aux récits des voyageurs, ni aux considérations des savants. Quelques rares et étonnantes cousins de l'albe cavale unicorn, un renne, une girafe, n'ont pas trouvé place dans notre imaginaire.*

*Quand tout se trouva dit ou fait, le Chevalier s'en alla souhaiter le bonjour à Vénus. Il la trouva qui se promenait sur la pelouse, dans une fraîche robe de mousseline blanche, cueillant des fleurs pour décorer la table de son petit déjeuner. Il effleura son cou d'un baiser.*

*«J'allai justement nourrir Adolphe» dit-elle en montrant un petit réticule plein de brioches qui pendait à son bras. Adolphe était son unicorn apprivoisé. «C'est un tel amour» continua-t-elle; «blanc comme lait de la tête au pied sauf ses yeux noirs, sa bouche et ses narines roses, et son jacques écarlate».*

Aubrey Beardsley,  
*L'Histoire de Vénus et Tannhaüser.*

*C'est une beste félonne à merveilles, du tout semblable à un beau cheval, excepté qu'elle a la teste comme un cerf, les pieds comme un éléphant, la queüe comme un sanglier, et au front une corne aiguë, noire et longue de six ou sept pieds, laquelle, ordinairement, luy pend en bas comme la creste d'un coq d'Inde.*

*Le Cinquiesme et dernier livre des faicts et dicts héroïques du bon Pantagruel.*

*Au galop! Au galop!*  
*J'ai des sabots d'ivoire, des dents d'acier, la tête couleur de pourpre, le corps couleur de neige, et la corne de mon front porte les bariolures de l'arc en ciel.*

*Je voyage de la Chaldée au désert tartare, sur les bords du Gange et dans la Mésopotamie. Je dépasse les autruches. Je cours si vite que je traîne le vent. Je frotte mon dos contre les palmiers. Je me roule dans les bambous. D'un bond, je saute les fleuves. Des colombes volent au dessus de moi. Une vierge seule peut me brider.*

*Au galop! Au galop!*

*Antoine la regarde s'enfuir.*

Gustave Flaubert, *La Tentation de saint Antoine.*

Ce travail se veut d'histoire. Il ne s'agit donc ni d'une très hypothétique mythanalyse, ni d'une aléatoire psychologie des profondeurs. Il reste qu'il s'est trouvé des auteurs, au premier rang desquels Carl-Gustav Jung<sup>1</sup>, pour parler d'un archétype de la licorne traversant le temps, les civilisations et les aires culturelles. Sans aller jusque là, nous devons admettre qu'il existe aujourd'hui dans l'imaginaire occidental une image relativement précise de la licorne, un idéal-type à défaut d'un archétype. Cet animal imaginaire associé à la pureté, notamment féminine, est un cheval blanc, de petite taille, dont le front s'arme d'une longue corne spiralée. Notre propos sera donc ici de voir et de comprendre comment s'est constituée l'image actuelle de la licorne, bien éloignée de ce que laisseraient prévoir les sources qui ont donné naissance, ou du moins prétexte, à sa légende. Nous devrons aussi étudier la manière dont cette jolie construction des peintres et liciers de la fin du Moyen-Âge s'est trouvé plus ou moins validée par une science - cosmographie et histoire naturelle - qui se voulait moderne, fondée sur l'observation et l'expérience. Savants et voyageurs, en effet, ont décrit un «monocéros» que ceux-ci disent avoir vu, et que ceux-là pensaient être à même de connaître. Rejetée plus tard par la géographie et la zoologie moderne, la licorne s'est sagement repliée vers une épaisse forêt qu'elle n'avait jamais vraiment délaissée, celle des symboles et de la poésie, d'où elle observe les chasseurs avec l'amusement distrait que seule permet une très ancienne sagesse.

## Premières licornes

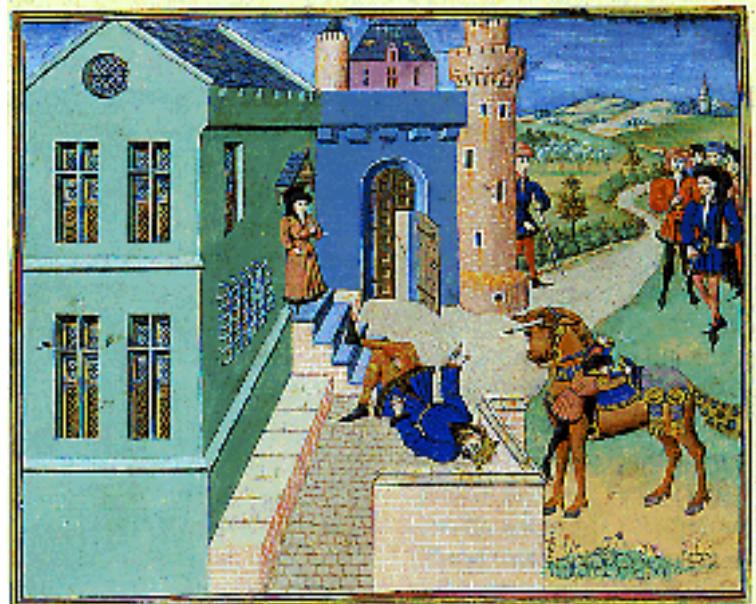
La licorne ne fut pas toujours «la cavale blanche de forme très parfaite» dont nous parle Victor Segalen<sup>2</sup>. Rien d'étonnant à cela quand on sait que le bel animal de la Renaissance descend de l'unicorn médiéval, multiforme, lui-même

---

<sup>1</sup> Dans *Psychologie et alchimie*, Paris, Buchet-Chastel, 1970, pp.548-593.

<sup>2</sup> Victor Segalen, *La Queste à la licorne de Messire Beroald de Loudun*, in *Œuvres complètes*, coll. Bouquins, Robert Laffont, 1995, t.II, p.1004.

imaginé à partir des descriptions grecques de Ctésias, parlant d'un âne des Indes au corps blanc et à la tête pourpre<sup>3</sup>, des traditions selon lesquelles Bucéphale aurait eu une corne au front<sup>4</sup>, du Physiologus qui le décrit parfois comme une chèvre<sup>5</sup>, d'autres traditions orientales peut-être.



Alexandre tue Nectanebo et dompte Bucéphale, Miniature du *Roman d'Alexandre*, XVème siècle. Sur les miniatures et gravures, Bucéphale est parfois représenté armé d'une unique corne frontale, lors même que, comme ici, le texte ne fait aucune allusion à cette singulière caractéristique.

<sup>3</sup> Ctésias cité par Élien, *Sur la Nature des animaux*, IV, 52, in Ctésias, *Histoires de l'Orient*, Paris, Éd. Les belles lettres, 1991, p.126.

<sup>4</sup> Le thème de la corne de Bucéphale n'apparaît pas dans la version du Roman d'Alexandre que j'ai lue (Paris, les Belles lettres, 1993). Jürgen W. Einhorn cite des versions en ancien français ou en haut-allemand du Roman d'Alexandre dans lesquelles Bucéphale est porteur d'une corne, souvent noire (J.W. Einhorn, *Spiritalis Unicornis*, Munich, 1976, pp.130-131). On retrouve ce thème chez Marco Polo, voir infra p.251. Bucéphale l'indomptable était également censé se nourrir de chair humaine, ce qui, comme la corne, symbolise sa puissance. Mais seul Alexandre pouvait le monter, et c'est alors aussi la blanche licorne que seule une pure vierge peut attendrir qui nous vient à l'esprit.

<sup>5</sup> «Il est une bête appelée Licorne (unicornis), que les grecs appellent rhinocéros. C'est une bête de petite taille qui ressemble à un chevreau et qui est particulièrement sauvage», in Bestiaire Ashmole 1511. La plupart des bestiaires inspirés du Physiologus ne donnent aucune description physique de la licorne.



«Voici ce que je discernai: un bouc vint de l'occident, ayant parcouru la terre entière mais sans toucher le sol, et le bouc avait une corne magnifique entre les deux yeux», Daniel, 8.5. La lecture classique de cette prophétie veut que ce soit Alexandre qui ait été qui ait été ainsi annoncé, et l'on voit en dessous sa puissante corne se diviser en quatre branches, figurant les quatre royaumes hellénistiques. Si nul ne prit jamais l'unicorn de la vision de Daniel pour un animal réel, le fait qu'il fut décrit comme un bouc n'est peut-être pas étranger à la silhouette qu'eut souvent, par la suite, la licorne. Commentaire de l'Apocalypse, XIème siècle.

Cosmas Indicopleustès, marchand alexandrin du VIème siècle, n'a pas vu de licornes. Mais il croyait fermement à leur existence et, écrit-il, «J'en ai vu quatre statues de bronze... C'est pour cela que j'ai fait ainsi mon dessin<sup>6</sup>.» On dispose de plusieurs manuscrits illustrés, datant des VIIIème et IXème siècles, de sa *Topographie chrétienne*. Il est probable, mais pas certain, que leurs dessins très similaires sont à peu près fidèles à l'original de Cosmas, et donc à l'idée qu'il se faisait de ce *monocéros*. Ils nous montrent une licorne caprine, parfois noire et parfois blanche, mais toujours de même silhouette, avec déjà la barbichette que l'on retrouve, jusqu'à nos jours, sur la plupart des représentations de l'animal. Plantée au sommet de la tête, la corne est droite, déjà longue, mais pas encore spiralée.

<sup>6</sup> Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, livre XI, Paris, 1973, tome III, p.326.



Le Monocéros sur un manuscrit de la *Topographie chrétienne* de Cosmas Indicopleustès.

Mais le texte de Cosmas, et les illustrations qui l'accompagnent, n'étaient guère connus des compilateurs médiévaux, qui imaginèrent leur licorne d'après le *Physiologus*, l'*Histoire naturelle* de Pline l'ancien, les *Étymologies* d'Isidore de Séville, le *De Animalibus* d'Albert le Grand, pour les plus érudits *L'Histoire des animaux* d'Aristote et quelques autres sources de moindre importance. Si l'on ajoute à cela les récits concernant le rhinocéros, puis, plus tard, les descriptions contradictoires des voyageurs, on croit découvrir non un animal, mais une famille comprenant des races aussi différentes qu'un caniche l'est d'un saint-bernard. Nous verrons plus loin que les désaccords entre ces différentes descriptions ont conduit certains à douter de la réalité de la licorne, mais ont amené d'autres à penser qu'il existe plusieurs espèces d'animaux unicorns.

Déjà, dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, le *Livre des propriétés des choses* du franciscain Barthélémy l'Anglais, conciliait des sources contradictoires en distinguant soigneusement les variétés de licornes: «Certaines ont un corps de cheval, une tête de cerf, une queue de sanglier, et ont une corne noire... On les appelle souvent monocéros ou monoceron. Une autre variété de licornes est appelée églisseron, c'est-à-dire chèvre cornue. Elle est grande et haute comme un cheval, mais semblable à un chevreuil; sa corne est blanche et très pointue... Une autre espèce de licorne est semblable à un bœuf, tachée de taches blanches; sa corne est noire et brune, et elle charge son adversaire comme le fait un taureau<sup>7</sup>.»

<sup>7</sup> Barthélémy l'Anglais (Barthélémy de Glanvil), *Livre des propriétés des choses*,

On reconnaît ici successivement le monocéros de Pline<sup>8</sup>, puis l'unicorn du *Physiologus*, et enfin le rhinocéros tel que le décrivait Isidore de Séville<sup>9</sup>. Le terme d'églisseron, peu courant, est vraisemblablement emprunté à une autre encyclopédie, celle de Thomas de Cantipré.



Miniature du *Livre des propriétés des choses* de Barthélémy l'Anglais, vers 1410.

Sur un manuscrit du tout début du XVème siècle, qui se trouve à la Bibliothèque Nationale, le livre du *Propriétaire* consacré aux animaux est illustré d'une miniature présentant, parmi d'autres animaux, une fine et blanche licorne à la silhouette caprine, déjà très proche de celle que populariserait l'iconographie de la Renaissance, et qui ne répond de fait à aucune de ces trois descriptions. Cela nous fait donc, en un seul ouvrage, quatre licornes.

---

s.v.. unicorn, in Jules Berger de Xivrey, *Traditions tératologiques*, Paris, 1836.

<sup>8</sup> Pline, *Histoire naturelle*, liv.VIII, 33.

<sup>9</sup> Isidore de Séville, *Étymologies*, liv.XII, 2.

## Unicornes médiévales

La licorne, représentée seule ou accompagnée d'une jeune vierge, avec parfois le flanc percé par la pique d'un chasseur, est un thème classique de l'iconographie médiévale. Elle apparaît dans les miniatures des bestiaires, mais aussi fréquemment dans les scènes de Création du Monde, ou dans des enluminures marginales purement décoratives. Voici une liste, non exhaustive, des manuscrits de la Bibliothèque Nationale où nous l'avons observée:

arsenal 592, fol.15	Bible latine, Création du monde
arsenal 3516, fol.205v°	Bestiaire de Pierre de Beauvais, vers 1285, Chasse à la licorne
arsenal 4613, fol.15v°	Armorial de la Table Ronde, Armoiries de Gringalas, fin XVème siècle
arsenal 4860, fol.31	Armorial de la Table Ronde, Armoiries de Gringalas, fin XVème siècle
arsenal 4976, fol.121	Armorial de la Table Ronde, Armoiries de Gringalas, fin XVème siècle
arsenal 5024, fol.9	Armorial de la Table Ronde, Armoiries de Gringalas, fin XVème siècle
arsenal 5076, fol.7	Trésor de sapience, XVème siècle, Paradis terrestre
arsenal 5207, fol.1	Robert Blondel, Livre des XII périls d'enfer, XVème siècle, Licorne héroïdale
fr.18, fol.180v°	Saint Augustin, Cité de Dieu, 1473, Création du monde
fr.19, fol.16	Saint Augustin, Cité de Dieu, 1473, Création du monde
fr.28, fol.66v°	Saint Augustin, Cité de Dieu, fin XVème siècle, Arche de Noé
fr.95, fol.52v°	Robert de Borron, Histoire du Graal, fin XIIIème siècle, Enluminure
fr.145, fol.1v°	Tableaux et chants royaux... d'Amiens, 1518, licornes héroïdales
fr.145, fol.28v°	Tableaux et chants royaux... d'Amiens, 1518, Vierge à la licorne
fr.247, fol.3	Flavius Josèphe, Antiquités judaïques, vers 1415, Création du monde
fr.412, fol.232	Richard de Fournival, Bestiaire d'amour, fin XIIIème siècle, Chasse à la licorne
fr.412, fol.240	R. de Fournival, La Réponse de la Dame, fin XIIIème siècle, Chasse à la licorne
fr.566, fol.80	Brunetto Latini, Livre du trésor, fin XIIIème siècle, bœuf unicorn d'Inde
fr.566, fol.88	Brunetto Latini, Livre du trésor, fin XIIIème siècle, Chasse à la licorne
fr.594, fol.102, fol.134v°	Pétrarque, Triomphes, 1503, Triomphe de la Chasteté
fr.841, fol.1	Thibaut de Champagne, Chansons, Chasse à la licorne
fr.871, fol.1	Métamorphoses d'Ovide moralisées, XVème siècle, Création du monde
fr.871, fol.196v°	Métamorphoses d'Ovide moralisées, XVème siècle, Orphée charmant les animaux
fr.1377, fol.1	Livre des Merveilles du Monde, XVème siècle, L'Afrique

- fr.1378, fol.11v° Livre des Merveilles du Monde, XVème siècle, L'Inde
- fr.1437, fol.115 Armorial de la Table Ronde, fin XVème siècle, Armoiries de Gringalas
- fr.1444, fol.246 v° Guillaume le Clerc, Bestiaire divin, fin XIIIème siècle, Chasse à la licorne
- fr.1444, fol.260v° Richard de Fournival, Bestiaire d'amour, fin XIIIème siècle, Chasse à la licorne
- fr.1537, fol.34, fol.87 Chants royaux... de Rouen, vers 1520
- fr.1553, fol.432 v° Dit de l'unicorn, XIIIème siècle, Licorne, arbre et serpent
- fr.1951, fol.14 Bestiaire d'amour rimé, fin XIIIème siècle, Chasse à la licorne
- fr.2813, fol.7v° Grandes Chroniques de France, vers 1380, Rêve de Childéric, Licorne et autres animaux
- fr.2810, fol.59, 59v° Livre des merveilles, vers 1410, Chasse à la licorne en Inde
- fr.2810, fol.85 Livre des merveilles, vers 1410, Licorne et autres animaux
- fr.9140, fol.327 Barthélémy l'Anglais, Livre des propriétés des choses, 1480, Paradis terrestre
- fr.9141, fol.303v° Barthélémy l'Anglais, Livre des propriétés des choses, vers 1410, Licorne seule
- fr.9342, fol.10v°, 96v°, 108, 131v°, 142, 147, 149v°, 154v°, 175, 184, 185 Roman d'Alexandre, 1448, Bucéphale unicorn
- fr.9352, fol.183 Roman d'Alexandre, 1448, Alexandre combat les licornes et les dragons
- fr.12247, contreplat supérieur Traité de la grandeur et excellence de la vertu, 1515
- fr.12322, fol.188 Matthäus Platearius, Livre des simples médecines, XIVème siècle, Vierge et licorne
- fr.12469, fol.9 Richard de Fournival, Bestiaire d'amour, fin XIIIème siècle, Chasse à la licorne
- fr.12562, 30 miniatures Roman de la dame à la licorne et du chevalier au lion, vers 1330
- fr.14357, fol.30 Armorial de la Table Ronde, Armoiries de Gringalas, fin XVème siècle
- fr.14969, fol.26v° Bestiaire de Guillaume le Clerc, fin XIIIème siècle, Chasse à la licorne
- fr.14970, fol.12v° Bestiaire de Guillaume le Clerc, vers 1285, Chasse à la licorne
- fr.15213, fol.74v° Richard de Fournival, Bestiaire d'amour, fin XIIIème siècle, Chasse à la licorne
- fr.22531, fol.324 Barthélémy l'Anglais, Livre des propriétés des choses, vers 1410, Licorne et lion
- fr.22532, fol.310v° Barthélémy l'Anglais, Livre des propriétés des choses, fin XIVème siècle, Licorne seule
- fr.22541, fol.58v° Pétrarque, Triomphes, vers 1500, Triomphe de la Chasteté
- fr.22543, fol.5 Chants de troubadours, vers 1300, enluminure
- fr.22971, fol.15v° Secret de l'histoire naturelle, vers 1480, Purification des eaux

fr.22971, fol.20	Secret de l'histoire naturelle, vers 1480, Animaux d'Éthiopie
fr.22971, fol.26	Secret de l'histoire naturelle, vers 1480, Animaux d'Inde
fr.24428, fol.63v° personnages	Bestiaire de Guillaume le Clerc, vers 1265, Chasse à la licorne et autres
fr.25566, fol.88v° licorne	Richard de Fournival, Bestiaire d'amour, fin XIIIème siècle, Chasse à la licorne
hebr.48, fol.231	Pentateuque. Démon ailé et licorne.
hebr.418, fol.198	Asher ben Yehiel, recueil talmudique, XVème siècle, lion et licorne dans une lettrine.
ital.450, fol.13v°	Bestiaire, XIVème siècle, Chasse à la licorne
ital. 548, fol.24v°	Pétrarque, Triomphes, XVème siècle, Char tiré par des licornes
lat.6, III, fol.65v°	Bible catalane, vers 1000, Vision de Daniel
lat.6, III, fol.66v°	Bible catalane, vers 1000, Vision de Daniel
lat.1171, fol.56	Heures dites «de Henri IV», vers 1500, démon licorne
lat.1173, fol.2 v°	Heures de Charles d'Angoulême, vers 1480, licorne dans une lettrine
lat. 2843 E, fol.66	Bréviaire, XIVème siècle, Capture de la licorne
lat.3630, fol.76v°	Bestiaire, XIVème siècle, Chasse à la licorne
lat.3630, fol.79	Bestiaire, XIVème siècle, Licorne seule
lat. 3638 A, fol.63 v°	Bestiaire, XIIIème siècle, Chasse à la licorne.
lat.8846, fol.1, 36v°, 47v°Psautier, fin XIIIème, Enluminures	
lat.8878, fol.239	Commentaire de l'Apocalypse, vers 1050, Vision de Daniel
lat.10448, fol.118v°	Bestiaire, XIIIème siècle, Licorne seule
lat.11207, fol.8	Bestiaire, XIIIème siècle, Licorne seule
lat.14284, fol.4v°	Livre d'heures, fin XIIIème siècle, lettrine
lat.14284, fol.4v°	Livre d'heures, fin XIIIème siècle, enluminure, Chasse à la licorne
lat.14429, fol.110v°	Bestiaire, XIIIème siècle, Chasse à la licorne



Ces licornes sont assez conformes à la description, succincte, du *Physiologus*. La comparaison avec le chasseur et la vierge met en évidence la petite taille de la première, qui provient d'un bestiaire d'amour rimé de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. La seconde, qui se trouve sur un manuscrit du *Livre des propriétés des choses* de Barthélémy l'Anglais copié au tout début du XV<sup>e</sup> siècle, a bien la silhouette d'un chevreau. Notons cependant aussi que, alors que le bestiaire ne souffle mot de ces détails, elles ont toutes deux la robe claire et une corne spiralée, caractéristiques qui se sont peu à peu imposées dans les représentations de licornes.



A gauche: Licorne ocre, à corps de biche ou de lévrier et à corne lisse.  
 A droite: monocéros au pelage un peu plus clair, à corne dorée.  
 Le bestiaire anglais du début du XIII<sup>e</sup> siècle d'où proviennent ces images étant aussi fragile que précieux, il n'est plus possible d'en faire de nouvelles photographies, ce qui explique que nous ayons dû nous contenter, pour le féroce monocéros, d'un cliché en noir et blanc.



Licorne bleue, à tête de chien ou de chacal, à corne verte et recourbée, à sabots fendus, sur un bestiaire du XIIème siècle.



Grande miniature, en demi page, illustrant le *Bestiaire d'amour* de Richard de Fournival. C'est un texte profane, et il ne faut sans doute pas voir dans cette licorne à silhouette d'agneau un signe délibéré de la symbolique christique de l'animal.



Licorne caprine bleutée du *Roman de la dame à la licorne et du beau chevalier au lion*, manuscrit du début du XIVème siècle. Bien qu'elle n'intervienne guère dans le récit, la licorne apparaît sur plus de vingt miniatures de l'unique manuscrit de ce roman d'amour courtois, avec toujours la même silhouette et la même robe aux reflets d'acier.



A gauche: Petite licorne brune à silhouette canine, du XIIIème siècle, sur une miniature du *Bestiaire d'amour* de Richard de Fournival.

A droite: Licorne (*monoceros*) fidèle à la description de Pline (on reconnaît notamment les pieds d'éléphant et la courte queue de porc) sur un bestiaire anglais du XIVème siècle<sup>10</sup>.

<sup>10</sup> La Bibliothèque Nationale conserve un bestiaire du XIIIème siècle, le ms lat. 11207, sur lequel est également représenté, au folio 8, un monocéros relativement fidèle à la description de Pline, avec de larges pattes d'éléphant et une courte queue de cochon. Sa corne, lisse et recourbée, est cependant blanche et longue. Il ne m'a pas été possible, pour des raisons techniques, d'en obtenir une reproduction.



Licorne (*unicornis*) à silhouette de lévrier, sur le même manuscrit.

Si, le temps aidant, elle tendit peu à peu vers la forme que nous lui connaissons aujourd’hui, la licorne de l’imagerie médiévale se présenta donc d’abord sous des aspects très variés. Certes, miniatures et enluminures ne cherchaient pas la précision anatomique, mais les animaux unicorns figurés diffèrent fortement, tant par leur taille que par leur silhouette, de chèvre le plus souvent mais parfois de mouton, de biche, de chien, d’ours, voire de lapin<sup>11</sup>, que par leur robe, blanche, bleu acier, ocre, voire brune.

Les artistes qui réalisèrent ces miniatures ne connaissaient généralement la licorne que par les bestiaires qu’ils illustraient, dont les textes ne s’attardent guère à l’aspect physique de l’animal. Richard de Fournival se contente d’indiquer que l’animal a «une corne en la tête». Un peu plus précis, Guillaume le clerc situe cette corne «en mi le front». Certains bestiaires, comme celui de Pierre de Beauvais, indiquent que l’animal est «de petite taille et ressemble à un chevreau». Un texte peu connu, le bestiaire de Gervaise, assure qu’elle est «semblable au bouc<sup>12</sup>». Cela

<sup>11</sup> Sur une miniature représentant la légende de Barlaam et Josaphat et figurant sur un psautier peint à Amiens vers 1275, ms m.729, fol.354 v°, Pierpont Morgan Library, New York.

<sup>12</sup> Paul Meyer, *Le Bestiaire de Gervaise*, in *Romania*, vol.1, Paris, 1872.

s'explique bien sûr par la lecture habituelle de la mort de la licorne, dans laquelle on voyait une allégorie de la Passion. La licorne est ici «l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde» (Jean 1:29), mais aussi ses préfigurations pour la théologie chrétienne, le bélier d'Abraham (Genèse 21:13), et le bouc offert par Aaron (Lévitique 16:9).

Les descriptions restent donc succinctes, et si les bestiaires signalent parfois la petite taille de la licorne, symbole de l'humilité du Christ, aucun des textes issus du *Physiologus* ne donne la moindre indication sur la robe de l'animal ou sur l'aspect de sa corne. Il est vrai que, pour la connaissance médiévale, chaque animal se définissait non par un ensemble de caractéristiques le différenciant de tel ou tel autre, mais par une «nature» spécifique et unique. La nature de la licorne était d'être attirée par les jeunes vierges; son aspect physique n'était pas essentiel, et ne méritait pas que l'on s'y attarde.



Ces deux tapisseries allemandes, du XIVème (à gauche) et du XVème siècle (à droite) présentent la même scène de licorne séduite par une jeune vierge, en l'absence de tout chasseur. A un siècle d'écart, les images, très proches, appartiennent à la même tradition iconographique. A gauche, la jeune fille saisit la corne, symbole de la puissance de cet animal de grande taille, et fait peut-être un signe de la main gauche à un chasseur invisible. A droite, la licorne, plus petite, n'a pas l'air menaçante et le geste de la dame se fait plus caressant.

La licorne n'est d'ailleurs pas le seul animal exotique du bestiaire dont l'image ait été fluctuante: tandis que les lions, éléphants ou griffons figurant dans les miniatures se ressemblent étonnamment, dragons, crocodiles et autruches,

comme la licorne, changent fréquemment de silhouette et de couleur. Quant au redoutable basilic<sup>13</sup>, dont la nature est de tuer par son seul regard, il apparaît dans certaines miniatures comme un reptile, dans d'autres comme un oiseau.

La lettre prétendument «envoyée au pape par le Prêtre Jean», texte qui allait connaître une grande diffusion avec les débuts de l'imprimerie, fut rédigée dès le XII<sup>e</sup> siècle. Le lointain monarque chrétien, parmi d'autres merveilles, écrivait qu'en son pays «sont des licornes, qui ont au front une corne seulement, et sont de plusieurs sortes, des blanches, des noires et aussi des vertes...<sup>14</sup>». Les miniatures du bestiaire semblent lui donner raison.



Étrange licorne bleue sur un bestiaire latin du XIII<sup>e</sup> siècle.

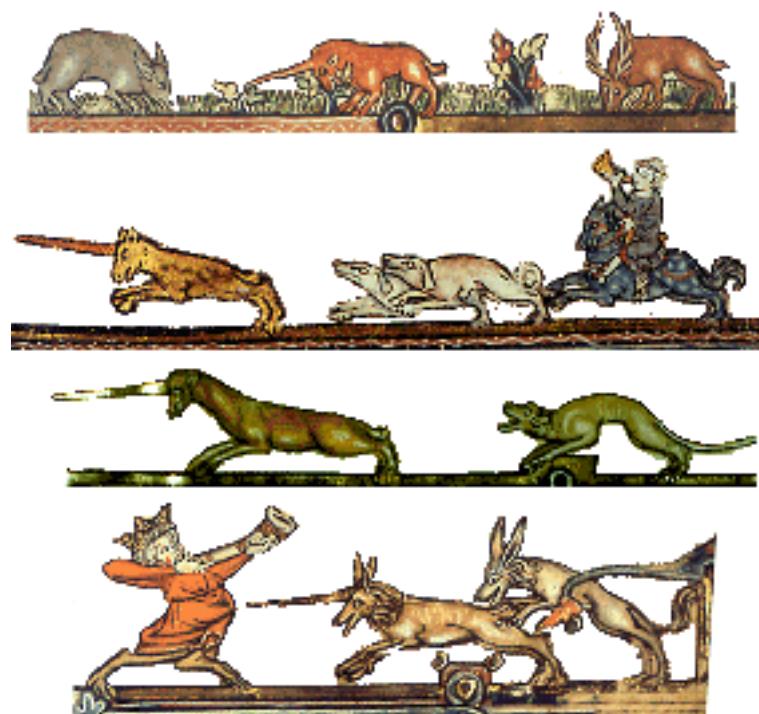
Tout comme les miniatures, les enluminures hésitent beaucoup sur la robe de la licorne. On sait que, alors que les miniatures illustrent le texte, les enluminures peintes dans la marge des livres n'ont le plus souvent qu'une fonction décorative. Elles sont donc sans lien avec le corps de l'ouvrage, et c'est là, entre les lignes et sur le bord des pages, que l'art gothique allait laisser libre cours à son imagination<sup>15</sup>. Entre grylles, dragons et sirènes, la licorne n'y a pas une bien grande place.

---

<sup>13</sup> Les formes *basilisc* et *basilic* se rencontrent toutes deux jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>14</sup> Texte d'une version imprimée à Paris vers 1490, reprise in Ferdinand Denis, *Le Monde enchanté*, Paris, 1843, pp.185-205. Les problèmes posés par la datation des différentes versions de cette lettre sont étudiés par Jacqueline Pirenne, *La Légende du Prêtre Jean*, Strasbourg, 1992. La comparaison qui y est faite des différents textes connus de cette lettre montre que les licornes aux multiples couleurs apparaissent dès les premiers manuscrits (voir le tableau des pp.55-60).

<sup>15</sup> Sur ce sujet, on consultera, avec la prudence qui s'impose quant aux interprétations proposées, le fascinant livre de Jurgis Baltrusaitis, *Le Moyen Âge*



Licornes dans les enluminures d'un bréviaire du XIVème siècle.

Elle apparaît pourtant à sept reprises sur les pages de ce bréviaire de la fin du XIVème siècle. Parmi les licornes représentées, une est rouge, une est noire, trois sont brunes, deux beiges et une dernière est grise. La licorne semble ici un animal assez ordinaire, puisque nous la voyons poursuivie par des chiens ou par un chasseur à cheval, affrontée à un bouc ou broutant tranquillement entre deux cerfs. Curieusement, aucune des scènes de chasse ne représente la légende classique de la capture de l'animal par une jeune vierge.

## L'animal prend sens et corps

Peu à peu, tandis que les textes de savants ou de voyageurs continuaient à décrire des animaux aux pelages et silhouettes fort variés, les artistes se sont

---

*fantastique*, Paris, Flammarion, 1981.

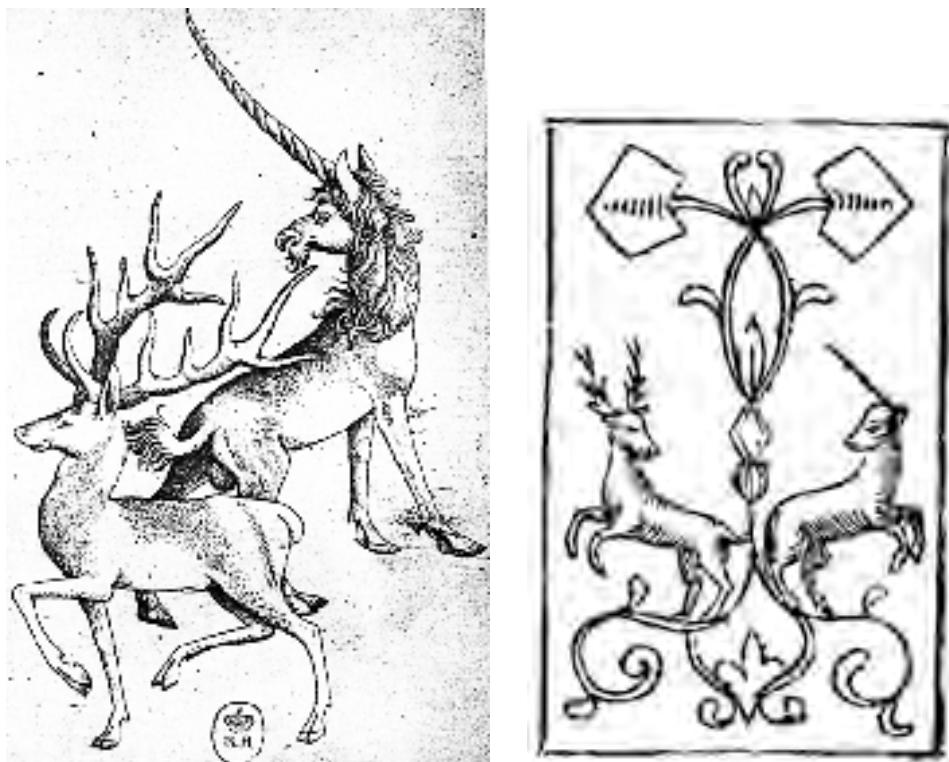
orientés vers la licorne que nous connaissons aujourd’hui, celle des peintures, des tapisseries, de l’héraldique: un cheval de petite taille, à robe blanche, avec des sabots souvent fendus comme ceux d’une chèvre, parfois une barbiche de bouc, toujours une longue corne blanche, droite et spiralée.



Miniature des *Grandes Chroniques de France*. La licorne figure parmi les animaux qui peuplent les visions venues troubler le sommeil du roi Childéric. Le miniaturiste, tout en respectant la figure habituelle de la blanche bête, est parvenu à lui donner un aspect inquiétant. Après avoir interrogé la reine Basine, Childéric apprend le sens des visions qui l’ont tant effrayé, et la licorne apparaît de nouveau sous un jour favorable: «Les premiers héritiers qui naîtront de nous seront de noble prouesse et de haute puissance, et ceci est signifié en la forme de l’unicorn et du lion, qui sont les plus nobles bêtes et les plus hardies qui soient... En la forme de l’ours et du loup sont signifiés ceux qui naîtront de notre fils, qui seront rapineux aussi comme ces bêtes sont... En la forme du chien, qui est bête lâche et de nulle vertu, qui ne peut rien sans l’aide de l’homme, sont signifiées la mauvaiseté et la paresse de ceux qui vers la fin du siècle tiendront le sceptre et la couronne de ce royaume<sup>16</sup>.»

---

<sup>16</sup> *Les Grandes Chroniques de France*, Paris, Société de l’Histoire de France, 1920, t.I, p.36. Le texte original fut rédigé, sans doute à Saint-Denis, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.



A gauche: Carte à jouer (Deux de daims et cerfs), vers 1435-1455. La licorne a une silhouette trapue et des sabots fendus. La série d'où elle est extraite est constituée de cinq familles de dix cartes: oiseaux, fleurs, daims et cerfs, lions et ours, hommes sauvages<sup>17</sup>. Le deux de daims et cerfs est la seule où figure une licorne, que le Maître des cartes à jouer semble donc, malgré sa crinière et sa barbiche, avoir considérée comme un cervidé. On notera que le spécimen représenté ici est visiblement un mâle.

A droite: Carte à jouer allemande du XVIIème siècle (Deux de carreaux). La licorne est, là encore, associée au cerf. Dans les cartes allemandes classiques des XVIème et XVIIème siècles, dont les couleurs étaient le plus souvent carreaux, coeurs, glands et grelots, les glands sont fréquemment illustrés par des cerfs, et la carte où la licorne se rencontre le plus fréquemment est le deux de glands<sup>18</sup>.

<sup>17</sup> Les jeux de cartes de cette époque ne comportaient, comme ceux d'aujourd'hui, que quatre familles. L'une des cinq familles a été imprimée pour en remplacer une autre, que le graveur souhaitait retirer de son jeu.

<sup>18</sup> Dans le catalogue de l'exposition organisée en 1993 par le musée de la carte à jouer de Leinfelden-Echterdingen et le Germanisches Nationalmuseum de Nuremberg, nous avons remarqué 11 licornes parmi 165 jeux, presque tous incomplets. La licorne illustre six fois le deux de gland, deux fois le trois de grelots, et une fois le huit de glands, le six de carreaux, le trois et le six de cœur. Detlef Hoffmann, *Altdeutsche Spielkarten, 1500-1650*, Nuremberg, Germanisches Nationalmuseum, 1993, fig.8 p.23, fig.23 p.33, et n°s 8, 11, 24, 33, 37, 43, 59, 66 et 153.

Parmi les cartes conservés à la Bibliothèque nationale se trouve un jeu parisien du XVIIème siècle dans lequel les as sont des animaux tenant des drapeaux. L'as de coupes est un cheval, celui de deniers un lion, celui de bâton un aigle, et celui d'épée une licorne. C'est sans doute l'assimilation de la longue corne de la licorne à la lame d'une épée qui a inspiré le graveur. Sur un jeu classique de la fin du

## Unicornis ein Einhorn.



Gravure illustrant une traduction allemande (1545) du *De Animalibus* d'Albert le Grand. La silhouette de l'animal tient tout à la fois de la chèvre (sabots fendus, poils plus longs à l'arrière des jambes, barbiche) et du cheval (force musculaire, poitail, crinière, forme du crâne).

La prédominance de la forme chevaline et de la couleur blanche, là où les sources écrites suggéreraient plutôt une silhouette d'âne ou de chèvre, et une robe brune, voire noire, s'explique sans doute par les qualités attribuées à la licorne et les sens allégoriques et symboliques que le Moyen-Âge lui associa.

---

XVII<sup>ème</sup> siècle, l'as de pique est encadré par deux licornes, et le deux de cœur illustré d'un cheval et d'une licorne. Bibliothèque nationale, Cabinet des estampes, Kh 34 a et Kh 34 b.



La présence à ses côtés de la vierge montre que, malgré sa silhouette très chevaline, cette licorne de la fin du Moyen-Âge n'en est pas moins encore, comme indiqué dans le texte, de petite taille. Johannes de Cuba, *Hortus Sanitatis*, 1499.

Le *Physiologus* négligeant l'aspect physique de l'animal, le seul modèle sur lequel auraient pu se fonder les lettrés du Moyen-Âge pour décrire la licorne était le monocéros de Pline, ou son proche cousin le rhinocéros dont quelques descriptions avaient pu parvenir en occident. Certains l'ont fait, puisque l'on se heurte parfois à de massifs monocéros en tournant les pages des bestiaires, et qu'Isidore confond la licorne et le rhinocéros.

Rien, dans le récit classique de la chasse à la licorne, n'indiquait une quelconque virginité de l'animal, son attirance pour les jeunes filles suggérant même plutôt un tempérament luxurieux. Pourtant, la licorne de l'iconographie acquit entre le XIVème et le XVème siècle une fine silhouette et une blancheur virginal car, par une sorte de métonymie, elle se trouva chargée d'un certain nombre de qualités symboliques attribuées originellement à la vierge. Un tel

glissement symbolique n'est pas exceptionnel, et le cheval s'est vu de même attribuer la noblesse et la fierté du chevalier.



*La Licorne captive*, Tapisserie de la série de *La Chasse à la licorne*, vers 1500. La silhouette de la licorne est typique: elle a un profil chevalin, une longue corne spiralée, des sabots fendus et une barbiche<sup>19</sup>.

---

<sup>19</sup> Il n'est pas certain que les sept tapisseries de *La Chasse à la licorne* proviennent d'une même série. Si c'est effectivement le cas, celle-ci serait la dernière. Les flancs percés, les blessures qui saignent encore, cette licorne figure alors le Christ ressuscité, dans une allégorie relativement rare. La barrière ne signifie pas nécessairement l'enfermement, elle peut aussi indiquer le calme, la sérénité du jardin clos. Certains spécialistes pensent que cette tapisserie, ainsi que celle du *Départ de la chasse*, faisaient initialement partie d'une série distincte, dans laquelle la chasse ne se serait pas terminée par la mise à mort de l'animal, mais par sa capture. La licorne captive représenterait alors l'amant prisonnier, et les marques rouges sur sa robe - dues peut-être à des fruits tombés de l'arbre - les blessures de l'amour. Pour la thèse de la série unique, voir Margaret Freeman, *La Chasse à la licorne*, Lausanne, Edita, 1983. Pour celle des deux séries, voir Charles Sterling, *La Peinture médiévale à Paris*, Paris, Bibliothèque des arts, 1990, t.II, pp.390sq.



*A l'unicornie agreable pucelle* peut-on lire dans le phylactère. Cette miniature de Jehan Pichore, peinte au début du XVIème siècle, qui illustre les *Tableau et chants royaux de la confrérie du Puy Notre Dame d'Amiens*, mêle les allégories de l'Annonciation et de la Nativité. La licorne, comme la fontaine qui se trouve au premier plan, est ici un attribut marial.

Déjà moralisée par le *Physiologus*, la légende de la licorne allait à la fin du Moyen-Âge trouver sa place dans l'iconographie chrétienne<sup>20</sup>. L'animal figure ainsi dans deux scènes allégoriques classiques, reproduites sur d'innombrables tableaux ou enluminures. Dans les chasses à la licorne, allégories de la Passion, la licorne transpercée par les flèches ou la lance des chasseurs représente le Christ. Dans les Annonciations dites «à la licorne», la blanche cavale se substitue à la traditionnelle

<sup>20</sup> Sur la licorne dans l'allégorie et la symbolique chrétiennes médiévales, l'ouvrage de référence est celui de Jürgen W. Einhorn, *Spiritalis Unicornis, Das Einhorn als Bedeutungsträger in Litteratur und Kunst des Mittelalters*, Munich, 1976.

colombe. Reposant sa tête dans le giron de la Vierge, dardant parfois sa corne vers ses seins, elle figure l'Esprit-Saint fécondant Marie. Dans les deux cas, la couleur de l'animal se retrouve naturellement être le blanc, déjà associé par l'Occident à la pureté et à la chasteté<sup>21</sup>. Plus rarement, la licorne peut se rencontrer associée à la vierge dans d'autre scènes, comme celle de la Nativité.



Deux licornes d'Antonio Pisanello (avant 1395, vers 1455):

A gauche: *Passion à la licorne*. On distingue nettement la barbiche et les sabots fendus de cet animal, à la silhouette très chevaline. La jeune fille, pourtant complice, semble vouloir protéger la licorne en posant la main sur sa nuque et en retenant les chasseurs d'un geste de la main.

A droite: Revers d'une médaille frappée en 1447 en l'honneur de Cecilia Gonzaga. Morte toute jeune en odeur de sainteté, la princesse est représentée sous un croissant de lune, signe de Diane, déesse de la chasteté, saisissant à deux mains, dans un geste équivoque, la corne d'une licorne-bouc particulièrement velue. L'ambiguïté n'est certainement pas voulue. A cette date, les licornes à silhouette aussi nettement caprine se faisaient cependant plus rares<sup>22</sup>. Cette pièce est exposée au département des objets d'art du musée du Louvre, dans la salle des médailles, mais c'est malheureusement son avers qui est visible.

<sup>21</sup> Selon Michel Pastoureau, dans *Figures et couleurs, Études sur la symbolique et la sensibilité médiévale*, Paris, Le Léopard d'Or, 1987, p.40, les significations du blanc à la fin du Moyen-Âge sont pureté, chasteté, espérance, éternité, justice, mais aussi mort, ambiguïté et désespoir.

<sup>22</sup> C'est de cette gravure que s'inspira sans doute Jean Cocteau pour peindre la licorne sous la lune qui orne la grande salle de sa villa Santo-Sospir. Cette fois, l'ambiguïté est délibérée.



Détail de *Sainte Justine*, tableau de Moretto de Brescia (1498-1555). Alors que la plupart des artistes du temps donnaient à la licorne une longue corne blanche, le peintre a préféré ici une courte corne noire. Peut-être voulait-il rester fidèle à la description de Pline, à moins qu'il n'ait eu l'occasion d'observer une corne de rhinocéros qui lui aurait été présentée comme corne de licorne. Pour le reste, l'animal à robe blanche a une silhouette chevaline, à peine tempérée par son sabot fendu.

On pourrait certes objecter qu'il est peu de plantes ou d'animaux qui n'aient alors été utilisés comme figures du Christ ou de l'Esprit-Saint<sup>23</sup>, et que tous n'étaient pas pour autant représentés en blanc. C'était cependant le cas pour les symboles animaux les plus forts et les plus fréquents: l'agneau, le pélican, la colombe. Plus tard, alors même que cette symbolique religieuse assez grossière était de moins en moins présente dans les œuvres d'art, la licorne allait conserver la couleur emblématique qu'elle semble avoir définitivement acquise au XIVème siècle.

---

<sup>23</sup> Louis Charbonneau-Lassay a dressé un long catalogue de symboles animaux, d'où il ressort que seules les plus récentes découvertes, dodo ou ornithorynque, n'ont jamais été utilisées pour représenter le Christ. Louis Charbonneau-Lassay, *Le Bestiaire du Christ*, Paris, 1940.



*La Sainte Trinité.* Le père est représenté par le pape, la licorne figure le Saint-Esprit. Cette image apparaît dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, illustrant les manuscrits des *Prophéties papales* attribuées à l'abbé Joachim de Flore (en haut, Bodleian Library, ms Douce 88, fol.141, vers 1300). La gravure de gauche provient d'un essai d'interprétation de ces prédictions, l'*Explanatio Imaginum* de Paul Scaliger, parue en 1570<sup>24</sup>. Ce motif était suffisamment connu pour être parodié par les luthériens: sur la gravure de droite, qui date de 1533 et est empruntée à un commentaire par Paracelse des prophéties papales<sup>25</sup>, la licorne fait renverser la tiare pontificale.

<sup>24</sup> Paul Scaliger, *Explanatio Nimirum, Vaticiniorum et Imaginum Ioachimi Abbatis Florensis Calabriae et Anselmi Episcopi Marsichani*, Cologne, 1570.

<sup>25</sup> Paracelse, *Auslegung der Figuren, so zu Nürnberg gefund seind worden*, 1533, reproduit in *Sämtliche Werke*, éd. Karl Studhoff, Munich-Berlin, 1933, t.XII, p.554.

## La licorne héraldique

Dans son traité d'héraldique, Michel Pastoureau remarque que la licorne est restée, jusqu'au milieu du XIVème siècle, largement absente de l'univers du blason. Les bestiaires étant alors des textes répandus, et la légende de la capture de la licorne largement diffusée, il y voit une illustration de la relative autonomie de la tradition héraldique par rapport au reste de la culture médiévale<sup>26</sup>. Le dictionnaire du blason de Johannes de Bado Aureo, rédigé à la fin du XIVème siècle, cite une vingtaine de figures animales (lion, léopard, cerf, dragon, cheval, colombe, pélican...) mais ignore la licorne. Un demi siècle plus tard, celui de Nicholas Upton énumère soixante seize figures animales, parmi lesquelles la licorne, qui n'a cependant droit qu'à une très courte notice - une demi-page dans l'édition de 1654, à comparer aux douze pages consacrées au lion, ou aux trois traitant du léopard ou de la colombe<sup>27</sup>.

---

<sup>26</sup> Michel Pastoureau, *Traité d'héraldique*, Paris, Picard, 1979, pp.156-157.

<sup>27</sup> Johannes de Bado Aureo, *De Armis* (1395) et Nicholas Upton, *De Studio Militari* (1445), p.171, édition groupée par Ed. Bissaeus, Londres, 1654.

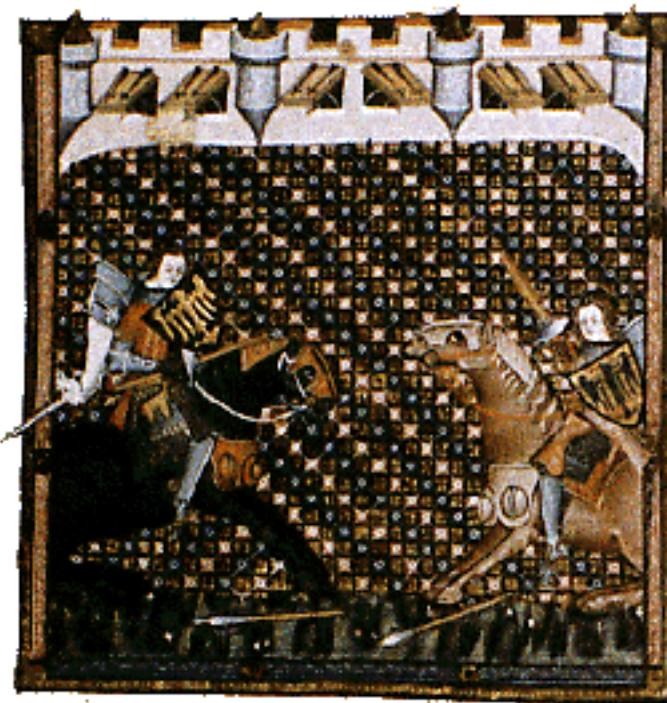


Sur cette tapisserie allemande du XVème siècle, la licorne côtoie des animaux héraldiques, réels ou imaginaires. Lion, cerf et griffon ont tous une forte symbolique christique<sup>28</sup>, renforcée encore par les grelots annonciateurs de la bonne nouvelle.

L'un des plus anciens blasons à la licorne connu est celui que l'on attribua, à la fin du Moyen-Âge, au chevalier de la Table Ronde Gringalas le Fort, qui aurait porté de sable à la licorne d'argent ancornée d'azur. Redondance classique, mais non obligée, son cimier est une tête de licorne d'argent. Comme leurs consœurs des bestiaires, les toutes premières licornes des blasons ressemblaient plus à des chevreaux qu'à des chevaux. Si les règles du genre leur permettaient toutes les teintes, le blanc était cependant, dès l'origine, la robe la plus répandue. Entre le XVème et les XVIIème siècle, les licornes héraldiques acquièrent progressivement une fière silhouette équine, à peine adoucie par une modeste barbiche, qui s'associait mieux aux valeurs chevaleresques.

---

<sup>28</sup> Le lion symbolise le Christ car on pensait alors que les lionceaux naissent inanimés, et que la lionne doit les lécher trois jours durant pour leur insuffler la vie. En outre, dans l'Apocalypse (V, 5), l'expression «le lion de la tribu de Juda» désigne le Christ. Le cerf qui, selon la tradition, ferait fuir les serpents était d'autant plus indiqué pour figurer le Christ que ses bois font penser à la crois. De nombreuses légendes médiévales, comme celle de la chasse de saint Hubert, content que le Christ est apparu sous la forme d'un cerf avec, entre les bois, un crucifix. Quant au griffon, il représente bien sûr la double nature, divine et humaine, du Christ. Pour plus de détails voir, avec prudence, Louis Charbonneau-Lassay, *Bestiaire du Christ*, Paris, Desclée de Brouwer, 1940, pp.37-40; 241-256; 364-377.



A gauche: Rares dans le blason, les licornes étaient plus fréquentes en cimier et en support. Sur cette miniature flamande du XIVème siècle illustrant un *Roman d'Alexandre* en picard, le chevalier de gauche porte un chef de licorne sur son cimier.

A droite: Détail de la fresque de la crucifixion, peinte vers 1416 dans l'oratoire de Saint Jean-Baptiste à Urbino. Il est possible que la présence de cette licorne de sable et de quelques autres animaux héraldiques (lion, griffon, scorpion) soit une allusion à quelques grandes familles romaines, peut-être les commanditaires de l'ouvrage.



A gauche: Les premières licornes héraudiques avaient une silhouette caprine, et certains ont pu s'y tromper. Sur cet armorial manuscrit copié vers 1490, on pouvait lire que Gringalas «portait ses armes de sable à une chèvre d'argent armée d'azur». Une main, guère plus récente que celle du copiste, a rayé le mot chèvre et inscrit au dessus, entre les lignes, «lycorne». A droite: Pièce d'or écossaise connue sous le nom de «licorne», frappée en 1486 sous le règne de James III.

La symbolique du blason, si elle est parfois complexe, n'est pas ésotérique. Elle s'affiche, elle veut être immédiatement comprise, et utilise donc des symboles sans ambiguïté. Comme le lion, l'aigle ou d'autres figures, la licorne est ici simple représentation de vertus chevaleresques. La cavale unicorn, qui représente, dans ce genre très réglé qu'est l'art héraudique, l'alliance de la force, de la modestie et de la vertu, est un support traditionnel d'écus à l'intérieur desquels on la voit bien moins souvent. C'est sous le règne de James III (1460-1488) que deux licornes devinrent les supports des armes écossaises. Ce n'est qu'en 1603, lorsque James VI d'Écosse monta sous le trône d'Angleterre, sous le nom de James I, que la licorne écossaise devint, associée à un lion anglais, l'un des supports des armes britanniques.

Beaucoup plus rare à l'intérieur des écus, où elle n'apparaît guère que dans les pays germaniques, la licorne n'en a pas moins été considérée comme une figure héraudique classique et estimée.

Les qualités morales associées par le Moyen-Âge à la licorne prennent leur source dans les récits des bestiaires: irrésistiblement attirée par les jeunes damoiselles, vierges de préférence, elle n'en est pas moins emblème de chasteté,

valeur chevaleresque tenue en haute estime. Elle est le protecteur des autres animaux, puisqu'en trempant sa corne dans l'eau avant qu'ils ne boivent, elle en ôte le venin. Elle aime la solitude. Elle est d'une force invincible et ne peut être vaincue en combat, bien qu'elle puisse être piégée par une femme. On retrouve dans la légende de la licorne, plus peut-être que dans celle du lion, toutes les valeurs que la chevalerie d'Europe a prétendu représenter. «Sa noblesse d'esprit est telle qu'elle préfère mourir qu'être capturée vivante, en quoi la licorne et le vaillant chevalier sont identiques<sup>29</sup>», nous dit John Guillim dans son classique traité d'héraldique. «Cet animal est l'ennemi des venins et des choses impures; il peut dénoter une pureté de vie et servir de symbole à ceux qui ont toujours fui les vices, qui sont le vrai poison de l'âme<sup>30</sup>», lit-on dans un autre traité, français, celui de Vulson de la Colombière.



La licorne immaculée, symbole de l'innocence et de la foi. Gravure illustrant l'édition allemande de *l'Histoire de la licorne* de Laurent Catelan, 1625.

Du XIVème au XVIIème siècle, la licorne fut non seulement l'animal fabuleux, mais aussi simplement l'animal le plus représenté sur les filigranes de papier; lorsque l'imprimerie se développa, elle devint vite le plus répandu, après le

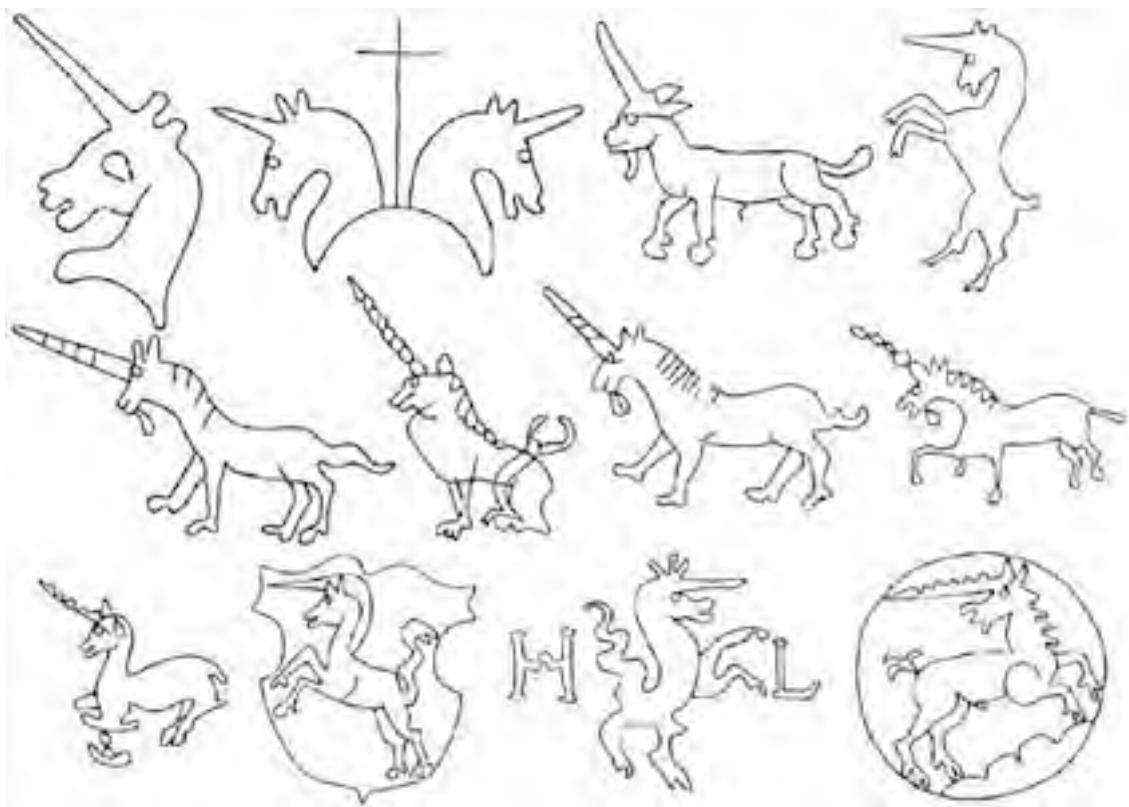
<sup>29</sup> John Guillim, *A Display of Heraldry*, Londres, 1610, livre III, ch.14.

<sup>30</sup> Marc Vulson de la Colombière, *La Science héroïque*, Paris, 1644, s.v. Licorne. Réédition in *La Symbolique du Blason*, Éd. la Place Royale, Paris, 1991.

phénix, dans les marques et enseignes d'imprimeurs, et ce dans toute l'Europe. Elle signifiait sans doute alors la pureté du papier<sup>31</sup>, et celle des intentions de l'éditeur.

---

<sup>31</sup> A la fin du XIXème siècle dernier et dans la première moitié du XXème, on a souvent proposé des filigranes en général, et de ceux à la licorne en particulier, des interprétations symboliques plus téméraires, y voyant généralement les signes de reconnaissances de sociétés secrètes au choix cathares, alchimiques, antichrétiennes, maçonniques, rosicruciennes, ou tout cela à la fois. Voir par exemple les textes de Harold Bayley (*The new Language of Symbolism*, Londres, 1912, t.II, pp.98-99 et *A New Light on the Renaissance Displayed in Contemporary Emblems*, Londres, 1909, pp.14-15), et plusieurs articles de divers auteurs publiés dans le tome de 1903 de la revue britannique *Baconiania* Alexandre Nicolai dans *Le Symbolisme chrétien dans les filigranes du papier*, Grenoble, 1936, pp.15-20, se contente quant à lui de reprendre le symbolisme général de la licorne.



Classés chronologiquement, de 1342 à 1663, quelques uns des 1496 filigranes à la licorne recensés par Gerhard Piccard<sup>32</sup>. Les silhouettes sont diverses, mais la forme chevaline empruntée à l'héraldique est la plus fréquente. Malgré la grossièreté du trait imposée par la technique, les dessinateurs ont souvent représenté avec soin quelques détails caractéristiques de l'animal: sa corne spiralée, sa barbiche, ses sabots bifides.

<sup>32</sup> Gerhard Piccard, *Wasserzeichen, t.X, Fabeltiere: Greif, Drache, Einhorn*, Stuttgart, 1980, pp.221-378. A titre de comparaison, sur la même période, les deux autres animaux fabuleux les plus souvent représentés, le dragon et le griffon, n'ont été observés respectivement que 763 et 195 fois.

Voir aussi Charles-Moïse Briquet, *Les filigranes; Dictionnaire historique des marques du papier dès leur apparition vers 1282 jusque vers 1600*, Paris, 1907, t.II, pp.517-536 et t.IV, n°9222-10457.



À gauche: Frontispice de la première édition, en 1561, des *Histoires prodigieuses* de Pierre Boastuau (?-1566), dans lesquelles, prodige s'il en est, la licorne n'apparaît pas une seule fois.

À droite: La licorne est également absente de ces «Nouveaux avis du royaume de la Chine, du Jappon et de l'Estat du roy de Mogor».



Sur ce linge de table tissé en Italie au XVème ou XVIème siècle, des licornes alternativement adossées et affrontées sont séparées par une fontaine et un arbre (l'arbre de vie?). La licorne est un motif peu fréquent sur de tels tissus, ou abondent plutôt oiseaux, griffons ou lions.

## Les triomphes de la licorne

Même si cette emblématique doit beaucoup au Physiologus, et peu à Pline ou Élien, on comprend bien que la licorne héroïque, chevaleresque, ne pouvait rester le trop modeste chevreau des bestiaires. Elle prit donc la silhouette du cheval, animal noble s'il en est, bien que très rarement blasonné. Quant à la robe blanche, elle s'imposait naturellement pour un animal figurant pureté et modestie, associé à la Vierge, représentant le Christ ou l'Esprit-Saint, neutralisant le poison. C'est à ce titre que la licorne apparut dans les triomphes de la Renaissance, qu'ils soient réels, comme la cavalcade qui accompagna l'entrée de Henri II et Catherine de Médicis à Rouen en octobre 1550, lors de laquelle on vit «un arc de triomphe, des licornes qui tiraient un char, des éléphants, ou des chevaux travestis en éléphants, qui portaient sur leur dos des tours et beaucoup de choses semblables<sup>33</sup>», ou littéraires, comme ceux des poèmes de Pétrarque (1304-1374). «Qui tire ce grand char? Quatre licornes pures» lit-on dans l'éloge d'Elizabeth première d'Angleterre qui termine le troisième livre des *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné (1550-1630)<sup>34</sup>.

---

<sup>33</sup> Bernard de Montfaucon, *Les Monumens de la monarchie françoise*, Paris, 1733, t.V, pp.11-12. Lors de l'entrée du roi Philippe II à Valladolid, en 1544, on put voir de même un char triomphal tiré par quatre chevaux blancs «couverts de toile d'argent, ayant cornes au front comme licornes», *Le Triumphant Tournoy faict aux noces du Prince d'Espagne en Vailleodoly*, Paris, s.d., cité par C.A. Marsden, "Entrées et fêtes espagnoles au XVI<sup>e</sup> siècle", in *Fêtes et cérémonies au temps de Charles Quint*, Paris, CNRS, 1975, p.393-394. De ce recueil d'articles, il ressort néanmoins que si la licorne, comme l'éléphant, participait souvent aux défilés, elle n'était que rarement figurée sur les arcs de triomphe, qui lui préféraient l'aigle ou le Phénix.

<sup>34</sup> Voir Yvan Loskoutoff, "Astrée à la licorne: l'éloge d'Élisabeth I concluant le 3<sup>e</sup> livre des tragiques d'Agrippa d'Aubigné", in *Bibliothèque d'humanisme et de Renaissance*, vol.54, II, 1992, pp.373-384.

Sur l'utilisation des triomphes de Pétrarque, et particulièrement de celui de la chasteté, dans le discours politique du XVI<sup>e</sup> siècle, voir aussi Frances A. Yates, *Astrea, The Imperial Theme in the Sixteenth Century*, Londres, Routledge & Kegan, 1969, pp.112-116.

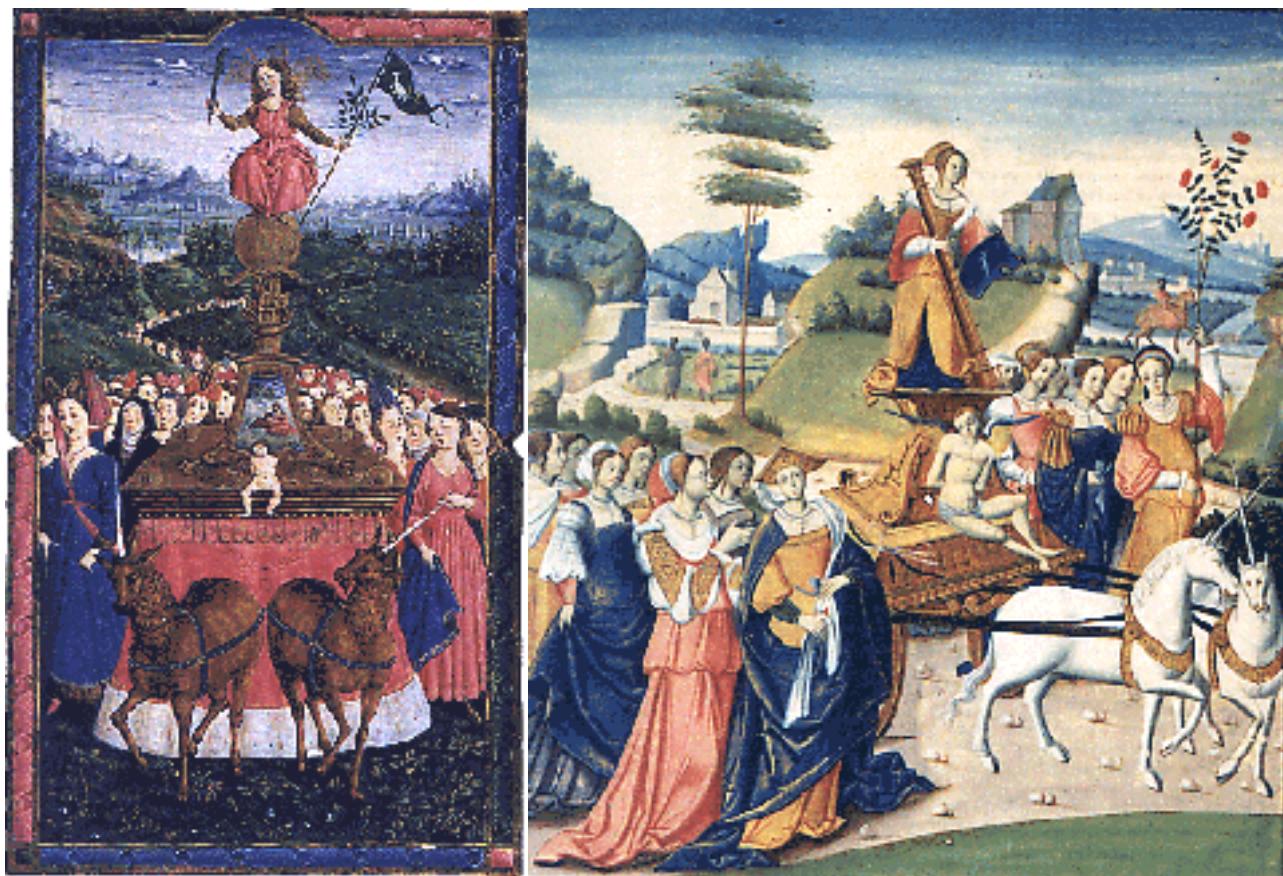


*Le Char de la religion tiré par des licornes*, gravure des *Monumens de la monarchie françoise* de Bernard de Montfaucon. Les licornes sont des chevaux décorés d'une corne et, sur la gravure tout au moins, d'une barbichette. On remarquera que les hommes qui les accompagnent sont vêtus à l'orientale, faisant ainsi de la licorne un animal exotique. Cette gravure recopie l'une de celles qui furent, dès 1550, imprimées à Rouen pour célébrer l'événement<sup>35</sup>.

Chacun des six *Triomphes* - de l'amour, de la chasteté, de la mort, de la renommée, du temps et de l'éternité - contés par Pétrarque est traditionnellement représenté par une scène dont la figure centrale est un grand char triomphal, alors même que le poète italien ne décrit une telle cavalcade que dans le triomphe de l'amour. Le char de la chasteté est invariablement tiré par des licornes, que l'on retrouve également dans un texte largement inspiré de celui de Pétrarque, le *Songe de Poliphile* ou *Hypnerotomachia* de Francesco Colonna (vers 1449-1527). Cette fois, les licornes sont mentionnées dans le poème: «Ce chariot était tiré par des licornes ressemblant à des cerfs par la tête. Leurs colliers étaient de passements de fils d'argent et de soie jaune, ensemble les traits attachés à boucles d'or, avec les autres harnais et garnitures nécessaires. Chaque licorne portait une nymphe vêtue de toile bleue, tissue à fleurs et à feuillages...<sup>36</sup>».

<sup>35</sup> *C'est la dedvuction du somptueux ordre...*, Rouen, 1551. Voir Roy Strong, *Les Fêtes de la Renaissance*, Solin, 1991, pp.89-90.

<sup>36</sup> Francesco Colonna, *Le songe de Poliphile*, trad. Jean Martin, Paris, Imprimerie Nationale, 1994 (1546, 1499 en italien).



*Le Triomphe de la chasteté*, miniatures des *Triomphes* de Pétrarque. Alors que la tradition italienne représentait souvent les *Triomfi* de face, avec des licornes parfois brunes ou rousses, les enlumineurs français préfèrent une scène de profil, avec de fines unicorns à la robe invariablement blanche.



Gravure de l'édition française (1546) du *Songe de Poliphile* de Francesco Colonna.

La mention «ressemblant à des cerfs par la tête», qui montre que Francesco Colonna connaissait son Pline, fait que certaines des licornes représentées dans ces triomphes ont pu avoir le poil brun et une silhouette assez particulière, comme celles peintes par Piero della Francesca dans le hiératique *Triomphe de la duchesse d'Urbino*.



Piero della Francesca (vers 1415 -1492), *Le Triomphe de la duchesse d'Urbino*. Ces licornes en robe sombre n'en sont pas moins symboles de la chasteté de la duchesse Battista Sforza, qui trône, entourées des quatre vertus théologales, sur un char conduit par l'amour.



*La Suite d'Artémise.* Le thème du char tiré par des licornes se retrouve parfois intégré à d'autres épisodes mythologiques. Ce dessin d'Antoine Caron (1520-1598) servit de modèle à l'une des tapisseries figurant l'histoire d'Artémise, veuve du roi Mausole. La tapisserie fut tissée en plusieurs exemplaires, dont l'un se trouve au mobilier national.



Les fines cornes des deux licornes qui tirent le char triomphal de Minerve, illustrant le mois de mars dans les célèbres fresques du palais Schifanoia, à Ferrare, ont été presque effacées par le temps. La présence de licornes est peut-être liée au fait que la décoration du Salon des Mois avait été commandé par Borso d'Este, qui avait fait de cet animal son emblème. Il reste que l'on se serait plutôt attendu à voir les fines cavales entraînant le char de Vénus, que tirent en avril quatre chevaux trapus, ou celui de Diane, qui figurait peut-être sur les fresques disparues d'octobre ou de novembre.

Le procédé permettait une discrète flatterie, et en 1664 encore, dans le *Jeu de cartes des roys de France et des reines renommées*<sup>37</sup>, le char de la reine mère Anne d'Autriche, «reine de France, sainte, sage, d'une bonté merveilleuse et d'une modestie pareille à sa grandeur, petite fille d'empereur, fille et sœur de deux grands rois, femme d'un plus grand encore et toujours victorieux et mère d'une roi donné du ciel à ses vœux, qui surpassera tous les rois du monde» est tiré par deux licornes.

## Emblèmes et hiéroglyphes

Assez rare dans l'héraldique médiévale, la licorne est également presque absente d'une symbolique et d'une iconographie alchimique où abondent pourtant aigles, lions, phénix, pélicans, salamandres et dragons. Elle figure, en 1598, dans l'une des figures du *Traité de la pierre philosophale* de Lambspring<sup>38</sup>, et fait une très discrète apparition, en 1616, dans le texte des *Noces chymiques de Christian Rosenkreutz*<sup>39</sup>.

---

<sup>37</sup> Bibliothèque nationale, Estampes, Kh 32 a Rés.

<sup>38</sup> Voir p.299.

<sup>39</sup> «Voici qu'apparut une belle licorne, d'une blancheur immaculée, avec un collier d'or gravé de quelques caractères. Elle s'avança jusqu'à la fontaine, puis elle s'agenouilla sur les deux pattes de devant, comme pour rendre hommage au lion qui se tenait juché sur la fontaine, immobile au point de ressembler à un fauve de pierre ou de bronze. Le lion saisit l'épée nue qu'il serrait dans ses griffes, puis il la brisa en deux. Je pense que les morceaux tombèrent dans la fontaine. Puis il rugit, jusqu'à ce qu'une blanche colombe lui apportât un rameau d'olivier, qu'elle tenait dans son bec, et que le lion s'empessa d'avaler, ce qui le calma. Puis la licorne regagna joyeusement sa place. Sur quoi la Dame nous fit redescendre de l'estrade par l'escalier en colimaçon...». Johann Valentin Andreae, *Die Chymische Hochzeit Christiani Rosencreutz*, in B. Gorceix, *La Bible des Rose-Croix, Traduction des trois premiers écrits rosicruciens*, Paris, P.U.F., 1970, pp.70-71.



La licorne sous un rosier symbolise l'une des étapes de l'œuvre alchimique. Gravure du *Musaeum Hermeticum*, recueil de neuf traités d'alchimie publié à Francfort en 1625<sup>40</sup>.

La blanche cavale est beaucoup plus présente dans les revers de médailles et dans les livres d'emblèmes des XVIème et XVIIème siècle, où elle signifie toujours la pureté, l'innocence et la force, plus rarement l'amour<sup>41</sup>.

<sup>40</sup> Cette gravure se trouve à la p.269, à la fin d'un texte intitulé *Aquarium Sapientum*. Dans le même recueil, à la p.469, au début du *Liber Alze de Lapis Philosophico*, se trouve une autre gravure, présentant les sept mêmes figures symboliques à l'intérieur d'un cercle inscrit dans un triangle.

<sup>41</sup> Sur la licorne dans les revers médailles, voir Joseph Jacquot, "Le symbolisme des animaux aux revers de médailles à la Renaissance, XVème-XVIème siècles", in *Le Monde animal au temps de la Renaissance*, Paris, Touzot, 1990, pp.51-62. La licorne et l'aigle sont les principaux exemples détaillés dans cet article. A la première, l'auteur associe les valeurs morales de justice, probité et pureté.

Sur la licorne dans les livres de devises et d'emblèmes, on se référera à A. Henkel & A. Schöne, *Emblemata, Handbuch zu Sinnbildkunst des XVI und XVII Jahrhunderts*, Stuttgart, 1978, col.420-424. Outre le *Dialogue des Devises* de Paolo Giovio, dont il sera question plus bas, au chapitre sur le rhinocéros (t.II, p.235), la licorne apparaît dans:

Joachim Camerarius, *Symbolorum et Emblematum ex Animalibus Quadrupedibus*, Nuremberg, 1595 (Devises: Hoc virtutis amor; Nil inexplorato; Pretiosum quod utile).



«Non par la force, mais par la vertu», emblème gravé par Antonio Tempesta (1555-1630).

Dans les cinquante gravures de la *Délie* de Maurice Scève (?-1564), la licorne est le seul animal à apparaître à trois reprises. Le premier emblème, «pour te voir, je perds la vie», inspiré de la légende de la chasse à la licorne, nous montre une petite cavale unicorn, une lance perçant son flanc, la tête posée sur le cou d'une jeune fille. Le vingt-sixième est plus curieux; il découle sans doute d'une lecture erronée de la scène de la licorne purifiant les eaux, puisque l'on y voit, sous la devise «De moi, je m'épouante», une fière cavale unicorn se mirant dans les eaux d'une fontaine<sup>42</sup>. La licorne apparaît également, parmi les animaux charmés par Orphée, pour illustrer l'emblème «à tous plaisir, et à moi peine»

---

Nicolas Reusner, *Emblemata, partim Ethica et Physica, partim Vero Historica et Hieroglyphica*, Francfort, 1581 (Devise: *Victrix casta fides*).

Diego de Saavedra Fajardo, *Idea de un principio politico christiano*, Amsterdam, 1659 (Devise: *Præ oculis ira*).

Joannes Sambucus, *Emblemata et Aliquot Nummi Antiqui Operis*, Anvers, 1566 (Devise: *Pretiosum quod utile*).

Jacob Bosch, *Symbolographia*, Augsburg, 1701 (Devises: *De moi, je m'épouante; Prae oculis ira; Casta placent; Aliis non sibi sudat*). Pour cette dernière devise, la corne de l'animal est seule représentée.

N'exagérons cependant pas la place de la licorne dans ces livres. Le dernier contient plus de deux mille emblèmes; le Phénix y apparaît à près de trente reprises; le lion et même l'éléphant ou la colombe y sont bien plus fréquents que la licorne.

<sup>42</sup> Dans quelques rares représentations médiévales de la scène de la capture de la



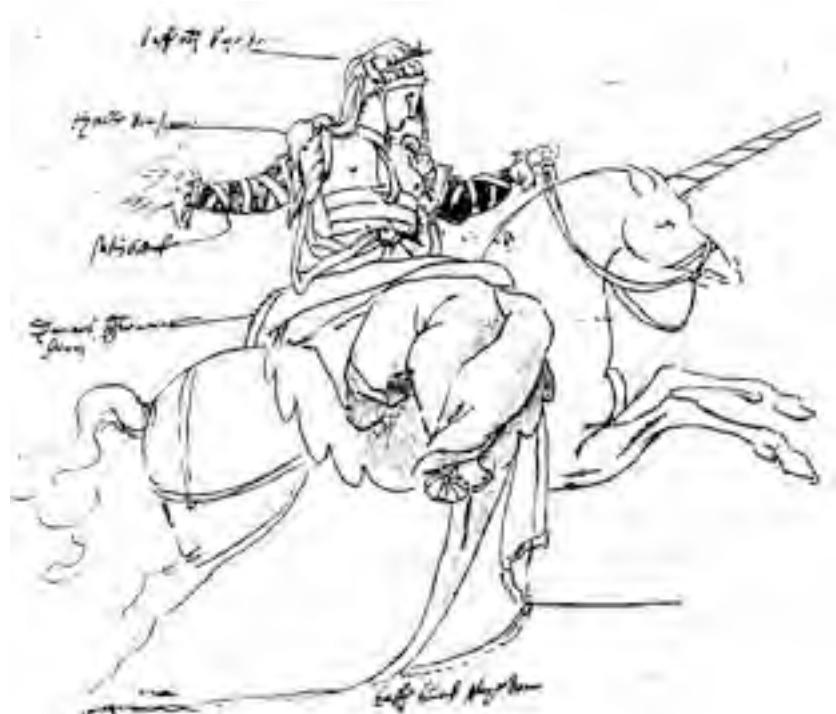
Premier, dix-septième et vingt-sixième emblèmes de la *Délie* de Maurice Scève, dans l'édition de 1544. Sur ces trois gravures, comme sur celles qui les remplaceront dans l'édition de 1564, la licorne a une silhouette chevaline.

## La licorne montée

La petite taille du chevreau du bestiaire interdisait d'en faire une monture. Dans le courant du XVème siècle se répandit l'image de la licorne équine, et l'on pourrait s'attendre alors à la voir fréquemment, dans les peintures et les tapisseries, porter en triomphe quelque amour, déesse ou vertu. C'est oublier que, à l'inverse du cheval, la licorne restait sauvage et indomptable. Aussi les exemples de licorne montée sont ils très rares.

---

licorne, la vierge est figurée tenant à la main un miroir. Cela peut aussi avoir influencé Maurice Scève.



Dessin préparatoire de Francesco Primaticcio (dit Le Primatice, 1504-1570) pour un costume de mascarade. L'actrice - ou l'acteur - se déplaçait vraisemblablement sur un cheval - une licorne - de bois. Les jambes qui apparaissent sur le côté sont factices, celles de la dame étant cachées par le caparaçon. Peut-être le personnage était-il destiné à faire une entrée soudaine et inattendue lors d'une fête ou d'un banquet, tout comme au cours du mariage de Charles le Téméraire et de Marguerite d'York, en 1468, «entra dedans ladite salle une licorne grande et bien artificiellement faite sur laquelle seoit ung lupart (léopard) tenant à une pate banerolle de mondit seigneur, et à la autre une marguerite de laquelle devant la table il fist à icelui seigneur présent<sup>43</sup>».

L'Arioste, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, emprunta à la France médiévale sa chanson de geste, pour la lui restituer sous la forme d'un long poème typique de l'Italie de la Renaissance, l'*Orlando Furioso*. Parmi les nouveautés, deux licornes. Au sixième chant en effet, la Beauté et la Grâce, montées sur des licornes, emmènent Ruggiero à la rencontre d'Alcina. La scène est cependant exceptionnelle, tant dans la littérature que dans l'iconographie de la Renaissance, qui préféraient représenter dames et vertus dans des chars tirés par des licornes que chevauchant l'animal.

<sup>43</sup> Olivier de la Marche, *Description inédite des fêtes célébrées à Bruges en 1468 à l'occasion du mariage du duc Charles le Téméraire avec Marguerite d'York*, Dijon, 1877, cité in Bengt Dahlbæck, "La Tradition médiévale dans les fêtes françaises de la Renaissance", in *Les Fêtes de la Renaissance*, Paris, CNRS, 1956, p.400.



«Cependant voici sortir de la porte de ces murs deux jeunes damoiselles qui, aux gestes et accoutrements, montraient n'être pas sorties de bas lieu, n'y être nourries en mésaise avec les laboureurs, mais entre les délices des palais royaux. L'une et l'autre était assise sur une licorne plus blanche qu'une blanche hermine.» *Le Roland Furieux de messire Loys Arioste traduit d'italien en françois*, Lyon, 1582, p.67. Les dames montées sur des licornes sont à l'arrière plan, à gauche.

## Les hommes sauvages chevauchant la licorne

Si le cheval est rare dans le blason, c'est sans doute à cause de la très vieille symbolique infernale et macabre du cheval chthonien<sup>44</sup>. C'est aussi parce que, maîtrisé par l'homme, il n'a guère de mystères et de secrets. Pas plus que celle d'un homme, la blanche et lunaire licorne ne saurait être la monture de la mort ou du destin. La jument de la nuit - *nightmare*, le cauchemar - est noire et non blanche, et n'arbore pas de corne.

---

<sup>44</sup> Gilbert Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, 1992, pp.78-84.



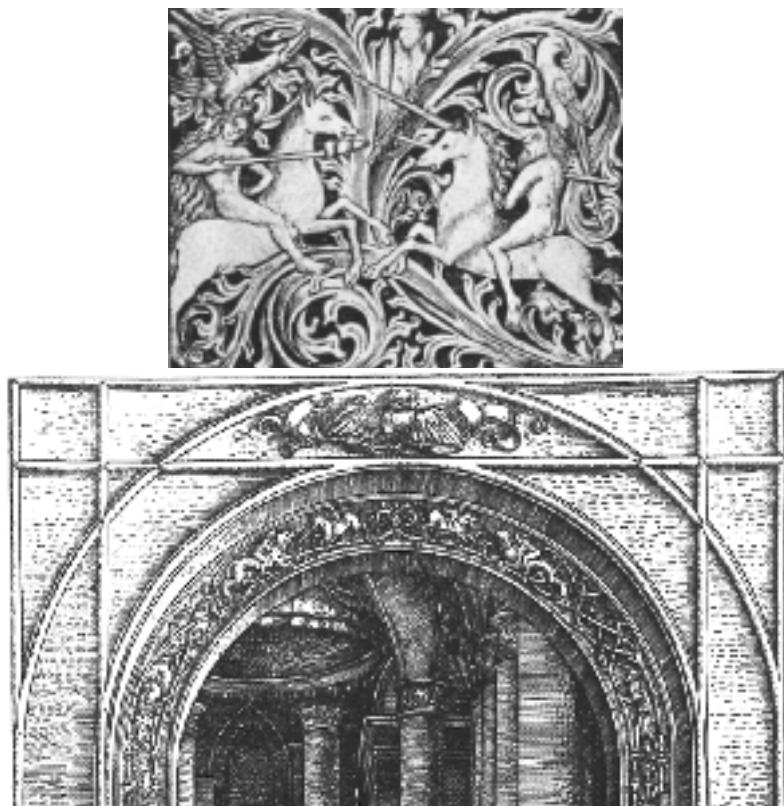
*Le Rapt de Proserpine par Pluton.* Gravure d'Albrecht Dürer, 1516.

Si la belle licorne blanche est absente du superbe manuscrit des *Très riches heures du duc de Berry*, on surprend pourtant au coin d'une page un squelette au rire inquiétant chevauchant un unicorn trapu, au poil brun et frisé<sup>45</sup>. Dans l'iconographie, en effet, les très rares cas où la licorne prend un caractère nettement morbide ou diabolique sont souvent ceux où elle est montée, se rapprochant ainsi du cheval, comme dans les représentations d'hommes ou de femmes sauvages montés sur des licornes<sup>46</sup>, ou dans une gravure de Dürer où l'on a voulu voir, mais cela reste discuté, l'enlèvement de Proserpine. La licorne a alors non seulement la silhouette, mais aussi la taille d'un fier et grand équidé.

---

<sup>45</sup> Musée Condé, Chantilly, ms lat.1284, fol.86 v°.

<sup>46</sup> La licorne n'est ni le seul, ni même le plus commun, des animaux servant de monture aux hommes sauvages. Sur ces sylvains, voir notamment Richard Bernheimer, *Wild Men in the Middle Ages*, Harvard, 1952, pp.134-135, 160-161, ainsi que T. Husband & G. Gilmore-House, *The Wild Man, Medieval Myth and Symbolism*, New York, 1980, et pour un bref survol de la question Jan Bialostocki, *L'Art du XVème siècle, des Parler à Dürer*, Paris, Pochothèque, 1993, pp.369-381.



A gauche: Joute entre un homme et une femme sauvage montés sur des licornes. Gravure d'Israël van Meckenem, fin du XVème siècle.

A droite: Détail du *Mariage de la Vierge*, gravure d'Albrecht Dürer, vers 1505. Sur l'archivolte, des duels opposent des hommes et des femmes, les premiers chevauchant des licornes, les secondes des lions.

Dans les combats symbolisant la lutte des vertus et des vices, la licorne conserve le plus souvent sa valeur positive. C'est là l'une des lectures possibles de ces scènes, qui représenteraient alors la victoire de la chasteté sur la sensualité. Mais il se peut aussi que les deux adversaires aient une valeur négative, comme le suggère la chouette, symbole d'obscurantisme, représentée au dessus de l'arc en plein cintre. En effet, c'est un sanctuaire juif, et non chrétien, qui est représenté ici, et le graveur a pris bien soin de placer la scène sainte devant le temple et non à l'intérieur.



Homme et femme sauvage chevauchant des licornes. Illustrations de jeux de cartes gravés de l'école du Nord, fin du XVème siècle.

L'univers des hommes sauvages est ambigu. Anamorphose septentrionale des satyres de l'Antiquité, ils personnifient les bas instincts et les passions humaines. Mais leur vie libre dans les bois a également quelque chose d'édénique, et les sylvains peuvent aussi figurer la communion innocente avec une nature devenue hostile aux humains. Dans ce cas aussi, la sauvage et indomptable licorne est leur compagne.



«La perfidie règne dans le monde, nous sommes bien en compagnie de ces bestioles» peut-on lire dans le phylactère. La licorne et le griffon figurent ici la face positive, édénique, de la nature sauvage et indomptable. Leurs surprenantes robes ne s'expliquent que par un souci d'harmonie des couleurs et montrent, si besoin était, qu'il ne faut pas toujours attacher de l'importance à tous les détails. La licorne a par ailleurs, plus classiquement, sabots fendus, corne spiralée et barbichette. Tapisserie rhénane, vers 1460.

## Au pays de tapisserie



*La Dame à la licorne. A mon seul désir.* Peu avant 1500.

«Il y a ici des tapisseries, Abelone, des tapisseries... Il y a six tapisseries; viens, passons lentement devant elles. Mais d'abord, fais un pas en arrière et regarde-les toutes à la fois. Comme elles sont tranquilles, n'est-ce pas? Il y a peu de variétés entre elles. Voici toujours cette île bleue et ovale, flottant sur le fond discrètement rouge qui est fleuri et habité de petites bêtes toutes occupées d'elles-mêmes. Là seulement, dans le dernier tapis, l'île monte un peu, comme si elle était devenue plus légère. Elle porte toujours une forme, une femme, en vêtements différents, mais toujours la même. Parfois, il y a à côté d'elle une figure plus petite, une suivante, et il y a toujours des animaux héraldiques: grands, qui sont sur l'île et font partie de l'action. A gauche un lion, et à droite, en clair, la licorne; ils portent les mêmes bannières qui montent, haut au dessus d'eux: de gueules à la bande d'azur chargée de trois croissants d'argent. As-tu vu? Veux-tu commencer par la première?<sup>47</sup>»

Comme le remarque Rainer Maria Rilke, l'univers des tapisseries de *La Dame à la licorne* est d'une grande homogénéité, fortement marquée par l'esthétique du blason. Qu'il soit arbitraire ou symbolique, l'invariable rouge du champ ne cherche pas à représenter la nature; lion et licorne s'y font sagement face avec une fierté héraldique, comme des supports d'armes. Sur les six tapisseries, la licorne apparaît au premier regard semblable, blanche, sabots fendus, corne droite et élégamment torsadée.

---

<sup>47</sup> Rainer Maria Rilke, *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*.



*La Dame à la licorne. Le Toucher et Le Goût* (détails). Musée de Cluny.

Pourtant, il est une variété qui a peut-être échappé à Rilke, ou sur laquelle il n'a pas voulu s'arrêter. Que de différences, en effet, entre la licorne chevaline du *Goût* et la chèvre unicorn du *Toucher*. Certains ont pu trouver un sens symbolique à cette transformation<sup>48</sup>; il est plus sage de supposer, comme le suggère pour d'autres raisons Alain Erlande-Brandenburg,<sup>49</sup> que plusieurs maquettistes, et, plus

<sup>48</sup> Par exemple Simone Hannedouche, "La Dame à la licorne", in *Cahiers d'études cathares*, juin 1964, pp.20-27. L'argumentation y est plus élégante et mieux construite que dans la plupart des lectures ésotériques, souvent délirantes, de cette série de tapisseries. On a ainsi pu faire le lien entre les tapisseries de *La Dame à la licorne* et le livre des morts tibétains (Yvonne Caroutch, *Le Livre de la licorne*, 1989, pp.71-95), ou la structure des atomes de carbone (Édouard Finn, "La Dame à la licorne", in *Question de*, n°40, janvier 1981, pp.73-94. Il ne s'agit pas ici de nier que ces compositions aient un sens caché, quelques minutes de contemplation suffisent à s'en convaincre, mais simplement de reconnaître que, faute d'élément nouveau, des années de méditation ne nous en livreraient sans doute pas la clef. Cela vaut sans doute mieux pour une œuvre qui conserve ainsi tout son mystère et toute sa magie, et a permis aux tenants de toutes sortes de symbolismes reconstruits, cathares, alchimistes ou rosicruciens, d'y découvrir ce qu'ils souhaitaient y trouver. Pour l'orthodoxie guénonienne, avec temple de Salomon, champ de force cosmique et idéogrammes chinois, on pourra consulter Albert Le Normand, "Sur la symbolique de la tapisserie de la dame à la licorne", in *Cahiers de psychologie de l'art et de la culture*, n°6, pp.34-67, 1980. Pour la langue des oiseaux, voir Yves Monin, *Le Message des tapisseries de la Dame à la licorne*, Paris, Point d'O, 1981. Infiniment poétique, mais éloignée de toutes ces élucubrations, la plus belle lecture de ces tentures est sans doute celle de Michel Serres, dans *Les Cinq Sens*, Paris, Grasset, 1985, pp.52-60.

<sup>49</sup> Alain Erlande-Brandenburg, *La Dame à la licorne*, Paris, 1989, pp.74 à 80

vraisemblablement encore, plusieurs liciers, ont travaillé sur cette ambitieuse fresque. Dans la licorne qu'on leur demanda de peindre ou de tisser, certains voyaient une fière cavale héraldique, d'autres se remémoraient la chèvre du bestiaire, et chacun l'a représentée à sa façon. A la même date, sans doute dans la même ville de Flandre, tout cela montre bien que l'image de la licorne, autrefois très diverse, s'était recentrée autour de deux références, la chèvre et le cheval, entre lesquels, faute d'un archétype clair, le modèle imaginaire hésitait encore.



Figure centrale d'une tapisserie allemande du XVIème siècle, cette licorne a une silhouette chevaline, que tempère une position accroupie qui n'est pas celle d'un équidé. Elle apparaît bien petite parmi les fleurs qui l'entourent, et bien grande devant l'arbre à l'arrière plan, nous rappelant que le souci de proportion passait bien souvent, pour les artistes, après l'intérêt décoratif ou l'obligation héraldique.



On voit également sur ces tapisseries, sans doute très légèrement postérieures celles de *La Dame à la licorne*, les deux silhouettes que prend le plus fréquemment cet animal. La féroce licorne traquée dans *la Chasse à la licorne* a un massif corps de cheval, tandis que l'animal représenté en contemplation dans la série de *la Vie de la Vierge* ressemble à une chèvre. La fine cavale qui figure au premier rang des *Animaux veillant le corps de saint Étienne* tient le milieu entre ces deux descriptions.



En haut à gauche: Raphaël (1483-1520), *Portrait de Madalena Strozzi*.  
En haut à droite: *Jeune Fille et licorne*, peinture lombarde anonyme, vers 1450.  
En bas, II Domenechino (1581-1641), *Jeune Fille et licorne*.

Ces trois tableaux représentant la même scène, désormais classique, de la jeune fille et de la licorne, montrent bien les traditions concurrentes qui se retrouvent à la Renaissance dans les représentations de l'animal unicorn. S'il est probable que la toile de Raphaël a été peinte d'après un modèle tenant dans ses bras un minuscule «chien de manchon», il n'en reste pas moins que la licorne représentée ici fait penser au «petit chevreau» du *Physiologus*. La cavale à large croupe peinte par II Domenechino, malgré sa longue corne spiralée et la barbichette qui semble la vieillir, se rattache quant à elle au massif monocéros de Pline, à silhouette de cheval. La plupart des licornes de l'iconographie moderne sont cependant plus grandes que celle qui repose dans les bras de Madalena Strozzi, et plus fines que celle qu'II Domenechino a représenté assoupie dans le giron d'une solide paysanne. Ainsi, l'animal à silhouette de biche et à poil beige peint par un anonyme lombard, qui se veut peut-être fidèle à la description des licornes de La Mecque par le voyageur bolonais Luigi Barthema, semble tenir le milieu entre les deux autres représentations.

Avec le temps, la licorne symbolique, typique, blanche, se rapprocha du cheval, ne conservant même pas toujours sa barbiche et ses sabots caprins, mais resta d'assez petite taille, tandis que l'unicorn que l'on croyait réel connaissait une toute autre évolution. En témoigne, au XVIème siècle, cette très belle gravure illustrant le passage de la Cosmographie de Sébastien Munster consacré à une description de La Mecque. La cavale blanche arbore une corne visiblement dessinée d'après une défense de narval, et n'a plus pour seul caractère caprin que ses sabots visiblement fendus. Les colombes donnent à la scène un aspect virginal et paradisiaque, compensant ainsi l'absence de la vierge, dont la présence eût été incongrue dans un ouvrage géographique.



Excepté pour sa corne éponyme et ses sabots fendus, La licorne de la *Cosmographie* de Sébastien Munster tient exclusivement du cheval.

La gravure, notons-le bien, illustre plus qu'elle ne représente car là aussi, comme nous l'avions déjà vu sur quelques manuscrits, l'animal décrit dans le texte est bien éloignée de cette belle image. Munster reprend en effet, sans le citer, le voyageur Luigi Barthema, et décrit tout d'abord la licorne comme un poulain gris, à tête de cerf, aux poils courts pendant d'un seul côté, aux jambes fines et aux sabots fendus. Il cite ensuite Pline, pour qui l'animal a certes encore la silhouette d'un cheval et la tête d'un cerf, mais aussi une queue de sanglier, des pieds d'éléphant et une corne courte et noire<sup>50</sup>.

---

<sup>50</sup> Sébastien Munster, *La Cosmographie universelle contenant la situation de toutes les parties du Monde*, Paris, 1586, p.1189

## La Licorne



*La Licorne ha unz Lyon le corrage.  
Voix de Tarentau ou po, & crins de Cheval,  
Tete de Cerf que ne de porc sauvage.  
Piedz d'Elephant, promptee, & legiere à mal.  
Lemur n'est pas tout vis ceulz Animal.  
Dessus son front une grand corne excellie.  
Langue de deuc comleez, & male  
Mortelle en emp est un rare au venin.  
Si grand ferte je rend à la pacelle:  
Tant ha doule traiz Vilage l'ennuie.*

La description que le poète Barthélémy Aneau (vers 1500-1565) donne de la licorne dans ses *Décades* (1549) est également empruntée à Pline l'ancien<sup>51</sup>. Mais, là encore, l'animal qu'a représenté le graveur est bien éloigné du féroce monocéros de l'*Histoire naturelle*. Cette licorne, inspirée d'un modèle germanique, a des sabots fendus, une silhouette et un poil plus caprins que chevalins. Le texte suivant est consacré au *Rhinocérot ou naricorne*, preuve que, pour le poète lyonnais, les deux animaux étaient bien différents.



La licorne figurant sur ce dessin de Léonard de Vinci est de petite taille, mais sa silhouette est incontestablement chevaline. S'éloignant de la tradition qui associe l'animal à la pureté et à la chasteté, le peintre écrivait dans ses carnets: «La licorne, par intempérance et parce qu'elle ne sait pas réfréner son goût des jouvencelles, oublie sa férocité et sa sauvagerie. Mettant toute crainte de côté, elle va vers la jeune vierge assise et s'endort sur ses genoux. Ainsi les chasseurs s'emparent d'elle<sup>52</sup>.»

<sup>51</sup> Barthélémy Aneau, *Décades de la description, forme et vertu naturelle des animaulx, tant raisonnables que brutz*, Lyon, 1549.

<sup>52</sup> Léonard de Vinci, *Carnets*, éd. MacCurdy, Gallimard, 1986, t.II, p.460

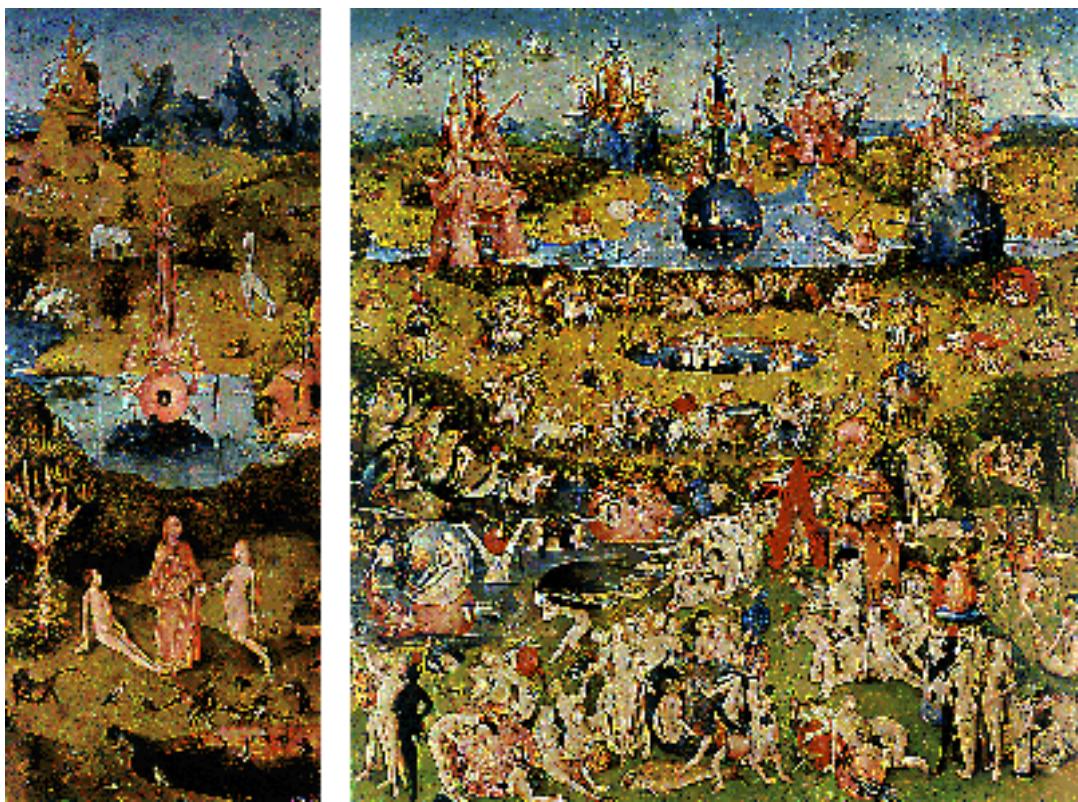
Malgré l'imprécision et la contradiction des sources antiques et médiévales, malgré le fantastique des légendes associées à cet animal, peintres, liciers et graveurs de la Renaissance ont ainsi fait de la licorne cette belle haquenée à la silhouette de poulain, aux sabots fendus, à l'inimitable barbiche. Sa robe, toujours claire, était le plus souvent d'un blanc immaculé. C'était encore parfois un animal symbolique ou allégorique, mais il était aussi parfaitement crédible, autant que tous ceux que les hommes du temps avaient sous les yeux, et bien plus élégant. En comparaison, le rhinocéros est un cauchemar, et la girafe un délire.



*L'embarquement à bord de l'Arche*, milieu du XVIème siècle. C'est peut-être l'hésitation entre l'image traditionnelle de l'animal et ce qu'il en savait par quelque autre source qui conduisit le maître limousin I.C., lorsqu'il réalisa cette coupe en porcelaine émaillée, à représenter sous des robes différentes, blanche et brune, les deux licornes se préparant à embarquer dans l'Arche.

## Le jardin des délices

Au tout début du XVIème siècle, La licorne apparaît à plusieurs reprises sur le fameux triptyque de Jérôme Bosch, *Le Jardin des délices*. Sur l'aile gauche, *Le Paradis terrestre*, une fine cavale blanche boit l'eau du fleuve paradisiaque en y trempant la pointe de sa corne élégamment spiralée, conformément à l'allégorie de la purification des eaux. A ses côtés, un étrange cerf porte un unique bois au milieu du front. Biche, cerf, singe ou éléphant, les animaux qui les accompagnent n'ont rien de fantastique. Sur cette même aile, une licorne noire sort la tête de l'eau, mais cette créature à corps de poisson, à une date où le narval n'était guère connu en Europe, doit être vue comme l'un des fruits de l'imagination fertile du peintre. Elle porte, malgré sa couleur et son habitat marin, la classique barbichette. Sur le panneau central, on voit un autre unicorn aquatique, un grand poisson à très longue corne. Trois quadrupèdes unicorns, au moins, participent à la farandole centrale autour du bassin. L'un, à silhouette de biche, répond à la description classique de la licorne, blanc, sabots fendus, avec une superbe barbichette légèrement retroussée. Le second, cheval d'une blancheur immaculée monté par un homme nu, possède, comme quelques autres des animaux de cette inquiétante ronde, une caractéristique atypique, ici sa corne, curieusement ramifiée. Nulle part ailleurs on ne trouve de licorne ainsi armée, et c'est bien ici, comme pour la licorne de mer de l'aile gauche, l'imagination foisonnante de Jérôme Bosch qui explique seule cette étonnante caractéristique. De même, le troisième unicorn est un cheval armé d'un bois de cerf.



Jérôme Bosch (vers 1450-1516), *Le Jardin des délices*, panneau gauche et panneau central.



Le peintre fit preuve, en dessinant ces six créatures, de son imagination habituelle, mais il ne s'en inspira pas moins de la licorne telle que les lettrés d'alors

se la représentaient. La belle cavale qui, sur le panneau du paradis terrestre, trempe le bout de sa corne dans la rivière a ainsi la couleur blanche, la silhouette équine, les sabots fendus et la corne spiralée de la licorne archétypale. De même, si le noir unicorn aquatique du bas de ce panneau est une création de Bosch, il n'en a pas moins la tête équine, la petite barbiche et la longue corne torsadée caractéristiques des licornes terrestres. La biche unicorn du panneau central est là encore assez proche de certaines représentations de l'époque, et s'il n'y avait leurs étranges cornes ramifiées ou divisées, les autres unicorns de ce tableau ne seraient que de très ordinaires licornes.

## Licornes juives

La Bible des Septante n'était pas utilisée au Moyen-Âge par les juifs d'occident, qui se référaient directement au texte hébreu, et pour les théologiens juifs, le *reem* ne semble pas avoir été unicorn. Les quelques textes qui discutent de l'aspect de l'animal insistent seulement sur sa taille gigantesque<sup>53</sup>. Le Midrash Tehilim, commentant le psaume 22 «sauve moi de la gueule du lion et des cornes du *reem*», indique que l'animal est si grand qu'on pouvait le prendre pour une montagne. Selon le Talmud (*Zebachim* 113b), sa carrure était telle qu'il ne put entrer dans l'Arche, et l'on dut l'y attacher par ses cornes, ce qui indique bien que l'animal devait être bicorne<sup>54</sup>.

Un autre texte talmudique (*Hulin* 59b et 60a) discute du caractère rituel d'un ruminant unicorn, le *keresh*, qui semble bien, lui, être la licorne du bestiaire. Rédigé dans des milieux juifs hellénisés, à la même époque que le *Physiologus*, le traité *Hulin* voulait sans doute parler du même animal: ayant appris l'existence de la licorne, les rabbins se demandaient logiquement quel devait être son statut rituel. En effet, si un ruminant bicorne à sabots fendus était pur, il pouvait y avoir

---

<sup>53</sup> Sur ce sujet, et sur les paragraphes qui suivent, voir:

L. Lewysohn, *Die Zoologie des Talmuds*, Francfort, 1858, pp.149-153

Allen H. Godbey, "The Unicorn in the Old Testament", in *The American Journal of Semitic Languages and Litteratures*, Juillet 1939, vol.LVI, pp.256-296.

Rachel Wischnitzer, "The Unicorn in Christian and Jewish Art", in *Historia Judaica*, New York, 1951, vol.XIII, pp. 141-156.

<sup>54</sup> Les traités talmudiques ont été écrits entre le IIème et le VIème siècle de notre ère, les Midrash entre le IVème et le VIème.

doute dans le cas d'un animal unicorn. Cette licorne fut finalement déclarée bonne pour le sacrifice, mais la question resta sans grand intérêt pratique, et le *keresh* ne réapparut jamais dans la littérature juive.

Pourtant la licorne chrétienne fit de rares apparitions dans l'iconographie juive, prêtant sa fine silhouette, non au modeste *keresh*, totalement oublié, mais au puissant *reem* biblique. On la rencontre ainsi dans des manuscrits enluminés des XIVème et XVème siècles, et ensuite dans le peinture des plafonds des synagogues<sup>55</sup>, généralement associée au lion par référence au Psaume 22. Les deux animaux sont alors des symboles de force, de puissance. Les textes juifs n'étaient pas toujours illustrés par des artistes juifs, qui étaient au demeurant très peu nombreux, et il n'existait pas en Europe à la fin du Moyen-Âge d'école d'enluminure juive spécifique, sauf en Espagne<sup>56</sup>. Les mêmes ateliers illustraient donc souvent des textes religieux juifs et chrétiens, et il n'y a rien d'étonnant à ce que, faute d'une tradition picturale autonome, le modèle de la licorne chrétienne, de *l'unicornis* de la Vulgate, ait été appliqué au *reem* hébreu. Trop marquée par l'allégorie chrétienne, la scène de la capture de la licorne par une jeune vierge ne fut en revanche pas utilisée dans les textes juifs<sup>57</sup>

---

<sup>55</sup> Par exemple dans la synagogue de Gwozdziec, en Galicie, dont le plafond fut peint en 1652, ou dans celle de Horb, en Bavière, dont la peinture date de 1735. Rachel Wischnitzer, op.cit., p.153.

<sup>56</sup> Mais les miniatures juives espagnoles, inspirées de l'art arabe, sont généralement non figuratives.

<sup>57</sup> Rachel Wischnitzer cite cependant un texte astrologique juif de la Renaissance dans lequel la scène illustre le signe du zodiaque de la Vierge. Rachel Wischnitzer, "The unicorn in Christian and Jewish Art", p.152.



Enluminures d'une copie allemande du XVème siècle d'un recueil talmudique d'Ashel ben Yehiel (1240-1327). La licorne et le lion apparaissent dans les deux moitiés de la lettre mem, au dessus d'une miniature représentant vraisemblablement l'auteur de l'ouvrage au travail. La posture de la licorne rappelle les représentations de l'animal trempant sa corne dans les eaux impures. Les thèmes de ces enluminures laissent penser qu'elles furent réalisées par un artiste juif et non par un atelier chrétien.

Le *Mashal ha-Kadmoni* est un traité en hébreu sur les animaux, plus recueil de contes que bestiaire, rédigé à la fin du XIIIème siècle. Il ignore tant le *reem* que la licorne occidentale, mais lorsque le texte fut imprimé, en 1491, une gravure représentant une licorne et une antilope fut pourtant insérée pour illustrer un apologue faisant intervenir deux animaux bibliques, l'*ofer* et l'*aku*, devisant de la cruauté et des tricheries des chasseurs. Si l'*aku* est effectivement une antilope, il semble que l'auteur du XIIIème siècle ait plutôt vu dans l'*ofer* un cerf ou un daim. Le graveur, cependant, connaissait la licorne du bestiaire, l'amie des jeunes vierges, et dut penser qu'elle était mieux placée pour condamner les méchants et s'indigner de leurs fourberies<sup>58</sup>.

<sup>58</sup> Rachel Wischnitzer, "The unicorn in Christian and Jewish Art", p.152.

Plus récemment, au XVII<sup>e</sup> siècle, le *reem* unicorn apparaît de nouveau dans les tentatives de recréation de bannières ou de blasons pour les douze tribus d'Israël. Représenté à l'image d'une licorne devenue entre-temps plus chevaline, il est alors, avec le taureau, l'emblème de la tribu de Joseph, conformément à la bénédiction de Moïse «Sa gloire est celle d'un jeune taureau, ses cornes les cornes du *reem*» (Deutéronome 33:17). Parfois, les deux «demi-tribus» des fils de Joseph, Ephraïm et Manasseh, arborent l'une un taurillon, l'autre une licorne<sup>59</sup>.

## Licornes des voyageurs

Dès les premières années du quinzième siècle, on voit la superbe bête de neige, telle que nous la dessinons encore aujourd'hui, sur les fines miniatures du *Livre des Merveilles*, manuscrit ayant appartenu au Duc de Berry, et regroupant de nombreux récits de voyage de la fin du Moyen-Âge, dont bien sûr celui de Marco Polo<sup>60</sup>. Le Maître de Boucicau - sans doute le peintre flamand Jacques Coene - et son atelier en réalisèrent les nombreuses miniatures, toutes très soignées. Il est aussi amusant qu'intéressant de noter, comme nous l'avions déjà fait pour le *Propriétaire de Barthélémy l'Anglais*, que la gracieuse cavale blanche, bondissant au dessus d'une rivière, représentée, au verso du folio 55 n'est pas vraiment fidèle à la description qu'en donne le texte: «Ils ont maints éléphants sauvages et assez d'unicornes, qui ne sont guère moins gros qu'un éléphant; ils ont le poil du buffle, le pied comme celui de l'éléphant, une corne au milieu du front, très grosse et noire. Et vous dit qu'il ne fait aucun mal aux hommes et aux bêtes avec sa corne, mais seulement avec la langue et les genoux, car sur la langue il a des épines très longues et aiguës. Quand il veut détruire un être, il le piétine et l'écrase par terre avec les genoux, puis le lèche avec sa langue. Il a la tête comme un sanglier sauvage, et la porte toujours inclinée vers la terre; il demeure volontiers dans la boue et la fange parmi les lacs et les forêts. C'est une très vilaine bête à voir, et dégoûtante. Il n'est point du tout comme nous, d'ici, disons et décrivons quand

---

<sup>59</sup> Ibid., pp.154-156.

<sup>60</sup> Sur ce manuscrit et ses belles enluminures, voir la thèse de Christine Bousquet-Labourie, *Les Voyageurs et l'Orient, Étude des rapports entre les textes et les images dans quelques récits manuscrits sur l'Asie aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles*, Tours, 1994.

nous prétendons qu'il se laisse attraper par une pucelle<sup>61</sup>!» On conviendra que ces licornes manquent pour le moins de leur traditionnelle élégance, et que, pour qui ne connaît pas le rhinocéros, l'illustration est ici plus crédible que le texte.



La licorne blanche du *Livre des Merveilles*, vers 1410. Deux autres licornes, tout aussi chevalines, apparaissent dans les miniatures de ce manuscrit. La robe de l'une est blanche, celle de l'autre est beige clair; elles illustrent le récit, conté par Marco Polo, d'une chasse en Inde, mais le texte ne parle alors plus ni de licornes, ni de rhinocéros.

Il reste que Marco Polo était persuadé avoir vu «des licornes», et que la plupart de ses lecteurs en furent aussi convaincus. Ulysse Aldrovandi (1522-1607) dans son *Histoire naturelle des quadrupèdes* fut, semble-t-il, le premier, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, à soupçonner que cette description était d'un rhinocéros: «Quant au monocéros de Paul de Venise (Marco Polo), je pense que personne ne pourra me reprocher d'y voir un rhinocéros. En effet, ils se ressemblent assez, d'après les marques qu'il en donne: sa taille proche de celle de l'éléphant, bien sûr,

<sup>61</sup> Marco Polo, *Le Devisement du Monde*, livre III, chapitre 9, éd. Louis Hambis, Paris, 1956, p.243. La description des licornes par Marco Polo trouverait un écho involontaire, deux siècles plus tard, dans le journal de navigation de Christophe Colomb, à la date du 9 janvier 1493: «L'Amiral dit que l'autre jour, en se rendant au fleuve d'or, il avait vu trois sirènes qui sortaient assez haut au dessus des vagues. Elles n'étaient pas aussi belles qu'on les a décrit; il n'y a que leur visage qui présente une certaine ressemblance avec la figure d'un homme.» C'est ici de lamantins qu'il s'agit. Cité in Jean-Paul Duviols, *L'Amérique espagnole vue et rêvée, les Livres de voyage de Christophe Colomb à Bougainville*, 1985, p.37.

mais aussi sa laideur, sa lenteur, et sa tête porcine, caractéristiques qui décrivent bien le rhinocéros<sup>62</sup>.»

Aisé à disqualifier, ou à requalifier, le témoignage de Marco Polo n'en reste pas moins une exception. La plupart des voyageurs, missionnaires ou aventuriers, qui, dans les siècles suivants, ont dit avoir vu des licornes, ont décrit des créatures qu'il est encore aujourd'hui impossible de rapporter avec certitude à un autre animal plus réel<sup>63</sup>.

Parmi ces témoins, il convient de réservier une place à part à l'Italien Louis Barthema, également appelé Vartoman ou Le Viateur. Non que son récit, qui date du tout début du XVI<sup>e</sup> siècle, soit beaucoup plus précis ou mieux étayé que d'autres, mais il parut plus crédible, plus sérieux à ses lecteurs, et devint la preuve la plus fréquemment avancée de l'existence de la licorne en Afrique. Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, Barthema allait être cité par tous les auteurs discutant de l'existence de la licorne, ainsi que, dans la plupart des dictionnaires, à l'article licorne. Voici ce qu'il rapporta de son séjour à La Mecque en 1503:

«D'un autre côté du temple de La Mecque se trouve un enclos dans lequel il y a deux unicorns vivants, et on les montre comme une grande merveille. Le plus grand est fait comme un poulain d'un an, et a une corne d'environ quatre paumes de long. Il a la couleur d'un bai brun, la tête d'un cerf, le col court, le poil court et pendant sur un côté, la jambe légère comme un chevreuil. Son pied est fendu comme celui d'une chèvre et il a des poils sur les jambes de derrière. C'est une bête fière et discrète. Et ces bêtes furent présentées au Sultan de La Mecque comme la plus belle chose qui soit au monde et un riche trésor. Elles lui furent envoyées par un Roi d'Éthiopie, c'est-à-dire un Roi Maure, en gage d'alliance avec le Sultan de La Mecque<sup>64</sup>.»

---

<sup>62</sup> Ulysse Aldrovandi, *Historia Naturalis de Quadrupedibus*, Bologne, 1616, p.405.

<sup>63</sup> Sur la littérature de voyages de la Renaissance et de l'époque moderne, nous avons notamment utilisé George Percy Adams, *Travel Literature and the Evolution of the Novel*, University Press of Kentucky, 1983, qui discute avec pertinence des rapports entre mensonge et vérité dans les récits des voyageurs. Voir aussi Michel Mollat, *Les Explorateurs du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle: Premiers regards sur un monde nouveau*, Paris, C.T.H.S., 1992 ainsi que, plus anciens mais toujours intéressants, l'ouvrages de Geoffroy Atkinson, *Les Nouveaux horizons de la Renaissance française*, Paris, Droz, 1935.

<sup>64</sup> *Les Voyages de Ludovico di Varthema*, éd. Claude Scheffer, Paris, 1888, pp.53-54.



Les deux licornes du temple de La Mecque, gravure de Jörg Breu pour une édition allemande du récit de Luigi Barthema, *Ritterlich und lobwirdig Rayß*, Augsburg, 1515.

Le texte est court mais précis. Excepté pour la couleur brune du poil - mais pour ses lecteurs, cette originalité renforce paradoxalement la crédibilité de Barthema en montrant qu'il ne reprend pas trop fidèlement la licorne de l'imagerie - la description qui nous est donnée correspond assez au bel animal tel qu'on le représentait à la Renaissance. Et même si, pour le reste, leurs récits diffèrent sensiblement, la tête de cerf, déjà signalée par Pline, semble renforcer le récit du voyageur par l'autorité des classiques. Si l'on néglige la référence au Roi d'Éthiopie, qui nous fait penser aux nombreuses licornes censées vivre dans les palais du Prêtre Jean, on n'y trouve aucun élément de merveilleux ou d'esthétisme. Toutes ces raisons, et les hasards d'une époque où certaines références, sans que l'on sache trop pourquoi celles-ci<sup>65</sup>, se retrouvent à l'identique de livre en livre, ancrèrent l'idée de la présence de licornes en Éthiopie, et firent de Barthema la référence obligée en matière de licornes, qu'il soit cité ou non. Voici par exemple ce que nous dit de La Mecque la *Cosmographie* de Sébastien Munster: «De l'autre côté dudit temple on voit des parcs esquels on garde une paire de licornes, lesquelles on montre au peuple comme un miracle. Ils disent que cette bête est semblable à un poulain de trois mois, elle porte au front une corne élevée qui est noire et longue

<sup>65</sup> Il suffit, en effet, qu'un texte ait été cité par deux ou trois auteurs pour qu'il le soit, par la suite, par des dizaines d'autres qui ont lu les premiers. D'autres témoignages comparables peuvent, en revanche, être absolument oubliés.

de deux ou trois coudées. La couleur est comme d'un cheval moustellé<sup>66</sup>, la tête comme d'un cerf, le col n'est pas fort long, et a fort peu de crins, lesquels pendent seulement d'un côté. Ses jambes sont minces et grêles, les ongles des pieds de devant sont fendus en deux comme une chèvre. La partie extérieure des jambes de derrière est velue et pleine de poil. On amène ces bêtes du Roi des Éthiopes, lequel par le moyen de ce présent entretient amitié avec le Sultan de La Mecque<sup>67</sup>.» La seule différence notable avec le texte cité plus haut concerne les sabots; nous y reviendrons. En 1817 encore, le géographe Conrad Malte-Brun citera Barthema pour appuyer l'hypothèse de la présence de licornes dans les régions reculées d'Afrique<sup>68</sup>.

On notera que, s'agissant d'animaux en captivité, le récit du voyageur bolonais est encore aujourd'hui plausible. Les peuples de l'Himalaya déforment depuis toujours les cornes de certains de leurs boucs pour les joindre en une seule, des notables hindous firent peut-être de même au XIXème siècle pour satisfaire la curiosité des chercheurs de licornes; le procédé, déjà attesté par Pline, peut donc aussi avoir été utilisé au Moyen-Orient, mais, faute d'autre source, cette hypothèse reste très fragile.

Un demi-siècle après Barthema, et c'est peut-être plus qu'une coïncidence, un autre voyageur, Vincent Le Blanc, qui prit la mer en 1567 à l'âge de 14 ans et consacra le plus clair de sa vie à voyager, passa aussi par La Mecque et vit encore une licorne dans le sérail du Sultan<sup>69</sup>. Si l'on admet l'hypothèse de licornes artificielles, pourquoi ne pas imaginer que les précédentes aient été remplacées. Mais s'il avait effectivement beaucoup voyagé sur les quatre continents alors connus, Le Blanc, qui avait une évidente tendance à l'exagération, n'est pas un auteur des plus crédibles<sup>70</sup>. Et s'il parle aussi de licornes dans le récit mouvementé

---

<sup>66</sup> Couleur de belette, mais le latin mustella désigne une famille d'animaux (belette, furet, hermine...) de couleurs assez différentes, bien que toujours claires.

<sup>67</sup> Sébastien Munster, *Cosmographie universelle*, Paris, 1586, p.1189.

<sup>68</sup> Conrad Malte-Brun, *Précis de la géographie universelle...*, Paris, 1817, tome V, p.71.

<sup>69</sup> *Les Voyages fameux du sieur Vincent Le Blanc*, Paris, 1648, p.26.

<sup>70</sup> C'est l'humaniste aixois Nicolas Fabri de Peiresc qui, le premier, avait engagé Vincent Le Blanc à publier le récit de ses voyages, «mais quand on lui remit le manuscrit, il y trouva tant de choses si peu croyables et même tant d'absurdités qu'il ne voulut pas prendre la responsabilité de cette publication». Barre & alii, *Voyageurs et explorateurs provençaux*, 1905, cité in J.P. Duviol, *L'Amérique espagnole vue et rêvée, les Livres de voyage de Christophe Colomb à Bougainville*, 1985, p.407.

de ses aventures à la cour de Pegu<sup>71</sup>, vraisemblablement en Birmanie, la description qu'il en donne, insistant notamment sur sa langue râpeuse, montre surtout qu'il avait lu avec le même soin les *Voyages de Barthema* et le *Million* de Marco Polo.

Ce sont ces mêmes licornes d'Éthiopie que décrivit un siècle plus tard le jésuite portugais Jérôme Lobo, parti à la recherche des sources du Nil, dans sa *Relation de l'Empire des Abyssins*, traduite en Français en 1672: «...C'est là que l'on a trouvé la source du Nil et que l'on a vu la véritable Licorne... Pour la Licorne, on ne peut la confondre avec le Rhinocéros, car le Rhinocéros a deux cornes, et elles ne sont pas droites mais courbées... Elle est de la grandeur d'un cheval de médiocre taille, d'un poil brun tirant sur le noir; elle a le crin et la queue noire, le crin court et peu fourni... avec une corne droite longue de cinq palmes, d'une couleur qui tire sur le blanc. Elle demeure toujours dans les bois, cet animal fort peureux ne se hasardant guère dans les lieux découverts. Les gens les plus barbares du monde sont les peuples de ces pays; ils mangent de la chair de ces bêtes comme de toutes les autres...<sup>72</sup>». La licorne de Barthema était captive, celle-ci est sauvage et en liberté, mais les descriptions diffèrent assez peu. On peut penser que Jérôme Lobo a repris plus ou moins consciemment l'essentiel de la description de Barthema. Il reste que le Père jésuite portugais doit être cité car son récit fut, après celui du voyageur italien, le plus fréquemment invoqué pour défendre la thèse de l'existence de la licorne. Après lui, les jésuites seraient nombreux à témoigner, jusqu'au XIXème siècle pour le père Huc, en faveur de la douteuse réalité de notre animal.

En 1690, le *Dictionnaire universel* d'Antoine Furetière, reprend largement dans son article «Licorne» la description de Jérôme Lobo: «Il a une corne blanche au milieu du front, de cinq palmes de longueur... il est de la grandeur d'un cheval de médiocre taille, d'un poil brun tirant sur le noir, ayant le crin court et peu fourni, et noir, aussi bien que la queue». Plus loin, Furetière exprime cependant de sérieux doutes sur la réalité de ce quadrupède, puisqu'il assure que «les plus sensés tiennent que c'est un animal fabuleux». Nous tenons donc là non seulement la

---

<sup>71</sup> Ibid., pp.225-230.

<sup>72</sup> Jérôme Lobo, *Relation de l'Empire des Abyssins*, in Melchisédech Thévenot, *Relations de divers voyages curieux*, Paris, 1672, tome IV.

description de référence de la licorne en laquelle croyaient certains, mais aussi celle de la licorne en laquelle d'autres ne croyaient pas.

La licorne prit aussi parfois, par exception, l'allure d'une antilope, et l'on se souvient alors que, à la suite d'Aristote, la Renaissance crut longtemps que l'oryx était licorne. L'erreur est sans doute due en grande partie à un glissement sémantique, car, aussi peu réel qu'il soit, cet oryx licorne n'était pas le même animal que l'antilope à laquelle les premiers naturalistes allaient donner ce nom. Au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle encore, Samuel Bochart (1599-1667), auteur d'un monumental ouvrage d'érudition sur les animaux dans l'Écriture Sainte, identifiait le Reem biblique, la licorne et l'oryx<sup>73</sup>.



*Le Reem.* Gravure de la première édition du *Hierozoycon, sive de Animalibus Scripturæ* de Samuel Bochart (1663). On remarquera les sabots fendus de ces animaux à la silhouette élancée, et la barbiche du spécimen de gauche, peut-être censée désigner le seul mâle de la scène.

---

<sup>73</sup> Samuel Bochart, *Hierozoycon, sive de Animalibus Scripturæ*, Leipzig, 1793 (1663), t.I, liv.III, ch.26 & 27, col.903-972.



La licorne représentée par le graveur Étienne Delaune (1520-1595) dans la scène de gauche, extraite de la série des *Combats et triomphes*, tient beaucoup de l'antilope, et peut-être un peu de la chèvre. A l'inverse, celle qui figure dans la thériomachie anonyme de droite a une silhouette franchement équine.

L'érudit danois Thomas Bartholin (1619-1680) cite un «Africain du Congo arrivé à Copenhague» qui, en 1652, décrivait ainsi un animal censé vivre dans son pays: «de la grandeur d'un cheval moyen, de couleur grise comme un âne, avec une ligne noire sur toute la longueur du dos, et une corne au milieu du front longue de trois spithames<sup>74</sup>». On apprend plus loin, mais ce témoignage unique n'a été apparemment repris par aucun autre auteur, que le mâle seul est armé d'une corne.

Les descriptions étudiées jusqu'ici sont suffisamment proches de la licorne de l'imaginaire et de l'iconographie pour que le lecteur puisse considérer qu'il s'agit du même animal, même quand il s'en distingue par quelque point de détail, le plus souvent la couleur de la robe. S'il veut être cru, l'aventurier devait en effet se rattacher à une tradition, tout en montrant qu'il n'en était pas un copiste de plus. La licorne vivait donc en Inde ou en Éthiopie, sa silhouette rappelait la chèvre, l'antilope ou le cheval, mais elle avait souvent le poil bai ou brun. Pourtant, parmi les récits des voyageurs, il en est quelques-uns qui savent rester parfaitement fidèles à la vision devenue archétypale de la licorne. Postérieure à celle de Barthema, mais antérieure à celle de Lobo, voici la description d'un autre voyageur portugais, Marmol Caravajal: «La licorne, qu'on trouve dans les montagnes de Beth

<sup>74</sup> Thomas Bartholin, *De Unicornu Observationes Novæ*, Amsterdam, 1678, p.219

en la Haute Éthiopie, est de couleur cendrée, et ressemble à un poulain de deux ans, hormis qu'elle a une barbe de bouc, et au milieu du front une corne de trois pieds, qui est polie et blanche comme de l'ivoire et rayée de raies jaunes, depuis le haut jusqu'en bas<sup>75</sup>.» La licorne que nous décrit Marmol est bien celle de la Renaissance, et si les stries en spirale de la corne de narval font place à des raies jaunes, c'est peut-être que l'auteur non seulement n'a jamais vu de licorne, mais n'a vraisemblablement pu observer ni corne de licorne-défense de narval, ni même un animal sculpté; il prend donc les traits obliques figurant sur une peinture ou une tapisserie pour des rayures et non des stries. Cette description trop conforme ne doit pourtant pas faire oublier que dans la plupart des récits de voyageurs la licorne s'éloigne, au moins par la couleur, de son modèle pictural.

---

<sup>75</sup> *L'Afrique de Marmol dans la traduction de Nicolas Perrot, sieur d'Ablancourt*, Paris, 1667, tome 1, p.65.

## D'autres licornes

Tout au contraire, il nous faut aussi parler ici de descriptions curieuses, atypiques, ne correspondant ni à l'image que l'on se fait aujourd'hui de la licorne, ni vraisemblablement à celle que l'on s'en faisait généralement lorsqu'elles furent écrites.

«Au reste, les auteurs écrivent tant de choses incertaines du monocérot, que par là il est aisé à juger qu'ils n'en ont jamais vu», écrivait ainsi, au milieu du XVIème siècle, le naturaliste, médecin et voyageur portugais Garcia da Orta, avant de poursuivre: «Je raconterai en cet endroit ce que j'en ai appris par des personnes dignes de foi. Ils disent qu'entre le promontoire de Bonne Espérance et celui qu'on appelle des Courantes, ils ont vu une certaine espèce d'animal terrestre, encore qu'il se plaît aussi fort en la mer, lequel avait la tête et le crin d'un cheval (toutefois ce n'était pas un cheval marin) ayant une corne de deux empans de long, mobile, et laquelle il tournait tantôt à dextre, tantôt à sénestre, tantôt la haussant, tantôt la baissant. Que cet animal combat furieusement contre l'éléphant, et que sa corne est fort prisée contre les venins<sup>76</sup>. Le voyageur lusitanien exclut par ailleurs soigneusement toute confusion avec le «ganda ou rhinocérot» décrit dans le paragraphe précédent.

Quelques années plus tard, le cosmographe français André Thevet (1502-1590), par ailleurs, dans d'autres textes, très sceptique quant à l'existence de la licorne, allait donner un nom et une description précise, validée par une gravure, à cet animal. Le camphur, qui vit non plus en Afrique mais dans les îles Moluques, diffère fondamentalement de la licorne classique par ses pieds arrière palmés, sa corne mobile, son habitat amphibia, et son alimentation à base de poissons<sup>77</sup>. Il s'en rapproche encore par sa silhouette générale, «de la grandeur d'une biche», et par sa corne en vrille, «rare et riche, et très excellente contre le venin<sup>78</sup>». Si l'on peut ramener certaines descriptions de licornes atypiques à des antilopes ou des rhinocéros mal observés, on voit cependant mal quel animal réel a pu conduire à la peu vraisemblable description du camphur.

Le même André Thevet décrivit également, dans le même ouvrage, un animal d'Amérique du Sud, le Pirassoupli, qui ressemblerait en tout à la licorne des

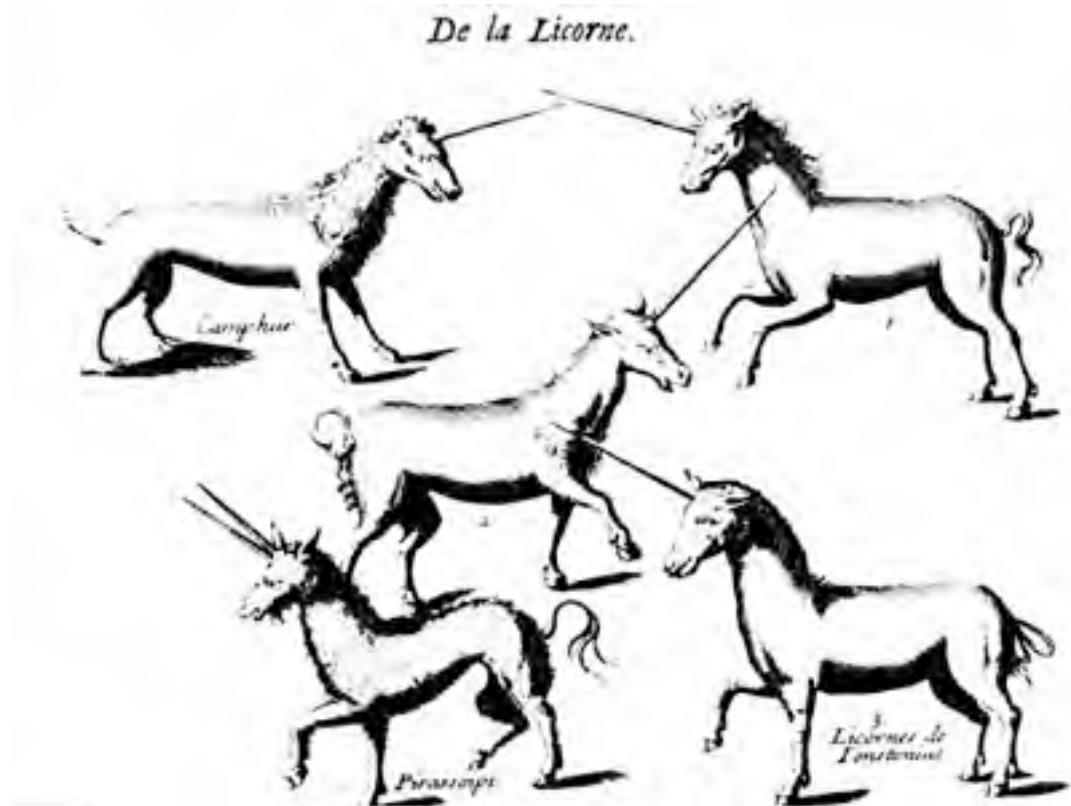
---

<sup>76</sup> Garcias ab Horto, *Histoire des drogues, espiceries et de certains medicaments qui naissent ès Indes*, Paris, 1602 (1563), livre I, ch.14, p.77.

<sup>77</sup> Mi-chèvre, mi-cheval, la licorne emblématique est indiscutablement herbivore.

<sup>78</sup> André Thevet, *Cosmographie universelle*, Paris, 1575, liv.XII, ch.5.

peintres s'il avait une corne et non deux. Il parle aussi en plusieurs endroits d'ânes unicunes ou de monocéros, sans jamais en donner de description précise<sup>79</sup>.



Bien que le botaniste Pierre Pomet (1658-1699) ait été très sceptique quant à l'existence réelle de tous ces animaux, il n'en plaça pas moins ces cinq figures, parmi lesquelles on reconnaît le Pirassoupi et le Camphur, en tête du bref chapitre sur la licorne de son *Histoire générale des drogues*.

Ambroise Paré, qui attaque avec violence dans son *Discours de la licorne*<sup>80</sup> la croyance en les propriétés alexitères<sup>81</sup> de la corne de licorne, n'est pas aussi catégorique lorsqu'il s'agit de discuter l'existence de l'animal. Parmi les descriptions qu'il énumère, en remarquant leurs contradictions, nous citerons celle de son confrère chirurgien Louis Paradis, que le sceptique Paré considérait comme un témoin digne de foi: «Son poil était couleur de castor, fort lissé, le cou grêle, de petites oreilles, une corne entre les oreilles fort lissée, de couleur obscure,

<sup>79</sup> Voir infra, le chapitre consacré à André Thevet.

<sup>80</sup> Ambroise Paré, *Discours de la licorne*, 1582, in *Œuvres Complètes*, Genève, 1970, tome III, pp.491-519.

<sup>81</sup> Contrepoison.

basanée, de longueur d'un pied seulement, la tête courte et sèche, le mufle rond, semblable à celui d'un veau, les yeux assez grands, ayant un regard fort farouche, les jambes sèches, les pieds fendus comme une biche, la queue ronde et courte comme celle d'un cerf. Elle était tout d'une même couleur, excepté un pied de devant qui était de couleur jaune<sup>82</sup>.» Malgré les nombreux détails, l'idée que l'on se fait de l'animal après lecture de ce puzzle anatomique reste singulièrement confuse.

D'autres descriptions peuvent rester claires, mais l'on y retrouve longtemps plus la trace des auteurs classiques généralement cités en référence, Pline, Élien ou Ctésias, que celle de la licorne blanche des peintures. Le seul portrait précis que nous ayons d'une licorne d'Amérique se trouve dans un texte paru en allemand et en hollandais<sup>83</sup>, à la fin du XVIIème siècle, à une date où l'Amérique du Nord commençait pourtant à être bien connue. *Die unbekannte neue Welt* (Le nouveau monde inconnu) est une longue description des diverses régions de l'Amérique, rédigée par un géographe hollandais, Olfert Dapper, qui s'était spécialisé dans ces traités abondamment illustrés, compilés d'après des sources hétéroclites et peu soucieux d'exactitude<sup>84</sup>. On peut reconnaître dans sa licorne l'âne indique<sup>85</sup> de Ctésias, aux yeux bleus sombres, mais on y retrouve surtout le monocéros de Pline: «On voit souvent près de la frontière canadienne, nous dit le médecin allemand, des animaux ressemblant à des chevaux, mais avec des sabots fendus, le poil dru, une corne longue et droite au milieu du front, la queue d'un porc, les yeux noirs et le cou d'un cerf<sup>86</sup>». Les yeux bleus profonds sont devenus noirs, mais la seule entorse notable à la description classique est l'absence de toute mention de la couleur du poil, qui permet à l'auteur comme au lecteur de le voir blanc s'il le souhaite, et la transformation de la tête de cerf, difficilement compatible avec la licorne archétypale, en un plus modeste cou de cerf que l'on peut imaginer supportant un chef chevalin. Sur la gravure très réaliste qui illustre ce passage, on voit un superbe aigle d'Amérique emporter une licorne au pelage clair

---

<sup>82</sup> Ibid., p.496.

<sup>83</sup> Albertus Montanus, *De nieuwe en onbekende weereld of beschrijving van America en't Zuid-land*, Amsterdam, 1667;

Olfert Dapper, *Die unbekannte neue Welt*, Amsterdam, 1673.

<sup>84</sup> On doit également à Olfert Dapper des ouvrages comparables sur le Moyen-Orient, la Chine, l'Afrique, les îles de l'océan Indien.

<sup>85</sup> Des Indes. Jusqu'au XVIIème siècle, cette forme est généralement préférée à indien.

<sup>86</sup> Olfert Dapper, *Die unbekannte neue Welt*, Amsterdam ,1673, pp.145-146.

correspondant assez bien à la description. On notera notamment le soin avec lequel le graveur a représenté la queue tire-bouchonnée comme celle d'un porc. La présence, pour le moins suspecte, de palmiers à la frontière canadienne ne doit pas nous surprendre. Comme la licorne, même s'ils existaient réellement, ailleurs, ces arbres étaient, surtout pour un graveur hollandais, une figure exotique typique.



Aigle d'Amérique emportant une licorne, gravure de *l'Unbekannte neue Welt* d'Olfert Dapper (?-1690).

En un autre lieu du même ouvrage, les licornes d'Amérique du Nord sont décrites comme «des chevaux sauvages au front armé d'une longue corne, avec une tête de cerf, ayant le poil de la belette, le cou court, une crinière pendant d'un seul côté, les pattes fines, des sabots de chèvres<sup>87</sup>». La crinière asymétrique et le poil de belette permettent de reconnaître sans le moindre doute les deux animaux observés deux siècles plus tôt à La Mecque par Luigi Barthema. Rien d'exceptionnel ou de neuf, donc, dans ces unicorns du Nouveau monde, sinon un habitat quelque peu excentrique.

---

<sup>87</sup> *ibid.*, p.241.

La licorne des voyageurs, qu'ils assurassent l'avoir vue de leurs propres yeux ou seulement avoir recueilli sur place des témoignages fiables, portait visiblement la marque tout à la fois du rhinocéros, de la chèvre et de la gazelle. Mais ne s'identifiant parfaitement à aucun ces animaux, elle constituait une espèce originale, que les naturalistes allaient être amenés à prendre en compte dans leurs traités, à décrire de manière aussi scientifique que possible, alors même que leurs sources restaient, et pour cause, rares et contradictoires.

## Monocéros des savants



Dans les premières années du XVIème siècle, alors que les gravures imprimées étaient encore grossières et approximatives, les dernières miniatures issues de la tradition des bestiaires donnaient de la licorne une image précise à défaut d'être exacte, comme le montrent ces deux profils du même animal, curieusement appelé Honicorn, sur un *Herbarium et Bestiarium* abondamment illustré, copié vers 1600.

Artistes et aventuriers ne sont pas les seuls à s'être intéressés à la licorne. La Renaissance est aussi l'époque de vastes compilations encyclopédiques de la nature, dont certaines sont consacrées exclusivement au règne animal. Les auteurs de ces ouvrages avaient généralement fait des études de médecine, comme Conrad Gesner (1516-1565) et Ulysse Aldrovandi (1522-1607). Alors même que griffons et dragons rejoignaient lentement sinon la mythologie, du moins la légende, la licorne dans leurs ouvrages est plus réelle que jamais. On pense à la belle définition d'André Breton, pour qui «l'imaginaire est ce qui tend à devenir réel<sup>88</sup>».

Tandis que peintres et graveurs reproduisaient par tradition un modèle de licorne désormais à peu près stabilisé, hésitant entre la chèvre et le cheval, les voyageurs en donnaient chacun leur propre description, plus ou moins originale. Les lettrés désireux de faire le point sur le sujet se trouvaient donc devant d'abondantes données peu compatibles entre elles. Le monocéros de Pline n'est pas la licorne de Barthema, qui ne ressemble elle-même guère au Camphur de Thevet. Avec le temps, opinions et témoignages difficilement conciliaires s'accumulèrent, et en 1703 François Le Large pouvait écrire: «Les uns disent qu'elle [la licorne] ressemble à un cheval, les autres à un âne, à un cerf, à un bouc, à un éléphant, à un rhinocéros, à un lévrier<sup>89</sup>». Ceux qui voyaient dans ces contradictions la marque de la fantaisie des récits en ont parfois déduit que la licorne n'existe pas. D'autres ont expliqué cette diversité par l'existence de plusieurs variétés de quadrupèdes unicunes - jusqu'à huit dans les planches illustrant l'*Histoire naturelle des quadrupèdes* du polonais Jan Jonston<sup>90</sup> - qu'ils aient ou non reconnu à tous ces unicunes le droit au beau nom de licorne.

---

<sup>88</sup> André Breton, *Le Révolver à cheveux blancs*

<sup>89</sup> François Le Large, *Explications des figures qui sont sur le globe terrestre de Marly*, Bibliothèque nationale, ms fr.13366.

<sup>90</sup> Jan Jonston, *Historia Naturalis de Quadrupedibus*, Amsterdam, 1657.



Ces deux aquarelles du XVII<sup>e</sup> siècle proviennent d'un recueil anonyme conservé au cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale. Aux côtés d'une licorne blanche arborant une superbe défense de narval, le peintre a également dessiné cet «âne sauvage de l'Inde», à poil roux et à courte corne noire, plus conforme aux descriptions des auteurs classiques. Curieusement, c'est l'âne sauvage, et non la licorne, qui porte une barbichette, et aucun de ces deux unicorns n'a les sabots fendus.

D'autres enfin ont quelque peu forcé leurs sources, ou n'en ont retenu que certaines. Le médecin Jean de Renou, après avoir présenté plusieurs descriptions de licornes difficilement compatibles, a seulement pu conclure que «si nous voulons suivre la plus commune et plus vraie opinion de ceux qui ont navigué au nouveau monde, et qui en décrivent l'histoire, nous saurons que la licorne est un animal plus petit et plus mince qu'un éléphant<sup>91</sup>», ce qui laisse une assez large marge d'imprécision. Beaucoup ont laissé le débat ouvert, se contentant, comme nous

<sup>91</sup> *Les Œuvres pharmaceutiques de Jean de Renou*, Lyon, 1636, p.450.

l'avons nous-mêmes fait jusqu'ici, d'énumérer toutes sortes de descriptions. C'est ainsi que dans la *Cosmographie universelle* de Munster, on trouve, l'une suivant l'autre, les deux descriptions de Barthema et de Pline<sup>92</sup>. Rabelais, ou du moins le plagiaire qui écrivit son cinquième livre, car la question de son authenticité reste ouverte<sup>93</sup>, s'est moqué de ces portraits contradictoires et composites: «J'y vis (au pays de Satin) trente deux unicorns; c'est une bête félonne à merveilles, du tout semblable à un beau cheval, excepté qu'elle a la tête comme un cerf, les pieds comme un éléphant, la queue comme un sanglier et au front une corne aiguë, noire et longue de six ou sept pieds, laquelle ordinairement lui pend en bas comme la crête d'un coq d'Inde; elle, quand veut combattre ou autrement s'en aider, la lève raide et droite<sup>94</sup>.» On reconnaît là tout à la fois le cheval blanc des peintures et tapisseries, le monocéros de l'*Histoire naturelle* de Pline, l'une des références habituelles de Rabelais, et peut-être la corne «mobile comme pourrait l'être la crête d'un coq d'Inde» du Camphur d'André Thevet<sup>95</sup>.

Le *Liber de Subtilitate* de Jérôme Cardan (1501-1576) parut en 1550. Ce n'est que l'un des deux cent vingt-deux ouvrages publiés par ce mathématicien de talent, médecin à ses heures mais aussi philosophe néoplatonicien, qui fit scandale en dressant l'horoscope de Jésus-Christ<sup>96</sup>. Ce livre qui frappe par sa rigueur quasi scientifique, sa volonté de ne rien dire qui ne soit avéré, allait être traduit en de nombreuses langues européennes. S'il ne s'attardait guère sur le monocéros, Cardan ne mettait nullement en doute son existence et en avait une image relativement précise: «Sur l'animal appelé monocéros, vulgairement licorne (unicorniu). Le monocéros est différent du rhinocéros, seuls leurs noms les

<sup>92</sup> Sébastien Munster, *Cosmographie universelle*, Paris, 1586 (1536), p.1189.

<sup>93</sup> La première édition du cinquième livre date de 1562, neuf ans après la disparition de Rabelais. Le ton du cinquième livre en fait un pamphlet politique et religieux plus violent que les œuvres publiées du vivant de Rabelais, alors même que la verve et la fantaisie des personnages ne sont plus ce qu'elles étaient dans le Quart Livre. Cf. Pierre Jourda, "Le Problème de l'authenticité du cinquième livre", in Rabelais, *Œuvres complètes*, t.II, éd. Classiques Garnier.

<sup>94</sup> *Le Cinquiesme et dernier livre des faicts et dictz héroïques du bon Pantagruel*, ch.XXIX.

<sup>95</sup> Ce qui tendrait incidemment à prouver que le cinquième livre est effectivement apocryphe, la première édition du texte de Thevet étant parue quelques années après la mort de Rabelais. Mais peut-être Rabelais et Thevet ont-ils eu une source commune que nous ne connaissons pas. Tous deux étaient de grands originaux, et l'originalité n'est-elle pas, selon le mot d'Ambrose Bierce, «l'art de dissimuler ses sources».

<sup>96</sup> Voir l'autobiographie étonnamment lucide de Jérôme Cardan, *Ma Vie*, trad. Jean Dayre, Belin, 1992.

rapprochent. C'est un animal sauvage, rare, de la taille d'un cheval, de la couleur de la belette, avec une tête de cerf, une corne longue de trois doigts au milieu du front, large à sa base et très acérée, le cou court, le poil peu fourni, les cuisses semblables à celles d'un chevreuil, les sabots fendus. Excepté par sa corne, il ressemble beaucoup au cerf. Cet animal vit dans le désert d'Éthiopie et certains disent que sa corne est souveraine contre les poisons<sup>97</sup>.» La description de Cardan reprend presque mot à mot, une fois de plus, le récit sans cesse cité de Barthema. La seule entorse concerne la longueur de la corne, qui retombe de trois coudées à trois doigts; peut-être est-ce une simple erreur de copie, les auteurs ayant généralement plutôt tendance à allonger cet attribut qu'à le raccourcir. La tête de cerf, la «cruauté» de l'animal, font encore penser au monocéros de Pline mais, tentant de concilier les descriptions classiques avec la licorne de l'iconographie et de l'imaginaire de son époque, l'auteur a préféré aux pattes d'éléphant les plus légères cuisses de chevreuil décrites par Luigi Barthema. Quant à l'indication selon laquelle la robe de la licorne est semblable à celle de la belette, elle tient le juste milieu entre le blanc des tapisseries et le noir ou le gris des descriptions classiques.

L'*Histoire des animaux* de Conrad Gesner (1516-1565)<sup>98</sup>, parue à Zurich en 1551, est le précurseur des ouvrages qui, un siècle plus tard, fonderaient l'Histoire naturelle moderne<sup>99</sup>. S'il n'était déjà plus possible à un lettré, comme à l'époque d'Isidore de Séville ou d'Albert le Grand, de tout savoir et de tout écrire de la science de l'époque, on pouvait encore alors prétendre à l'exhaustivité sur des sujets aussi vastes que «le monde animal», et c'était là l'ambition du médecin suisse ou, un demi siècle plus tard, de son confrère bolonais Ulysse Aldrovandi<sup>100</sup>.

Conrad Gesner ne peut être accusé de reprendre systématiquement les légendes héritées du Moyen-Âge, puisque dans un ouvrage qui se veut exhaustif, il ignore totalement, ou disqualifie en quelques phrases, de nombreux autres monstres du bestiaire, griffons ou sirènes, auxquels on ne croyait plus guère à son époque. Il prend bien garde de rester très prudent sur tout ce qui concerne le monocéros<sup>101</sup>, mais par le fait même de consacrer un long article à cet animal, il

---

<sup>97</sup> Hieronymus Cardanus, *Liber de Subtilitate*, Paris, 1556 (1550), liv.X, p.216.

<sup>98</sup> Conrad Gesner, *Historia Animalium*, Zurich, 1551. Sur le personnage et les œuvres de l'érudit zurichois, on pourra consulter Hans. H. Wellisch, *Conrad Gesner, a Bio-Bibliography*, Zug, 1984.

<sup>99</sup> Sur Jonston et la genèse de l'histoire naturelle, on pourra se référer à Michel Foucault, *Les Mots et les choses*, pp.140-144.

<sup>100</sup> Ulysse Aldrovandi, *De Quadrupedibus Solipedibus*, Bologne, 1616.

<sup>101</sup> Conrad Gesner, *Historia Animalium, Liber Primus, De Quadrupedibus Viviparis*,

montre que son existence était pour lui sinon certaine, du moins probable. Il cite les auteurs classiques habituels, Aristote, Pline, Ctésias, Élien, soulignant la contradiction entre leurs descriptions et celles des voyageurs plus récents, Marco Polo, Louis Barthema, Alvise Cadamosto et quelques autres. Ne s'attardant guère sur les questions de forme ou de couleur, admettant que la licorne puisse, comme le cheval, avoir des robes très diverses, il disserte longuement de la question alors curieusement très discutée de la forme des sabots de l'animal.



La licorne de l'*Historia Animalium* de Conrad Gesner.  
A droite: têtes de cheval et de chèvre dans le même ouvrage.

L'ouvrage de Gesner fit longtemps référence en ce qui concerne les animaux, et singulièrement la licorne. Malgré le commentaire prudent de l'auteur sur cette figure «de qua certa nihil habeo», la seule gravure de cet animal qui s'y trouve allait être abondamment reproduite, reprise dans de nombreux autres ouvrages<sup>102</sup>, et faire en quelque sorte figure de représentation «officielle» de l'unicorn. On y voit un animal de couleur claire, au poil assez fourni. Son corps est plutôt celui d'un cheval; sa crinière abondante couvre entièrement le poitrail; ses

---

Zurich, 1551. L'article Monocéros se trouve aux pages 689 à 695 dans l'édition de Francfort, 1603, sur laquelle j'ai travaillé. Le texte comprend, outre l'article de l'édition de 1551, un corollaire écrit pour la seconde édition, parue en 1559.

<sup>102</sup> Par exemple dans Benjamin Coryat, *Crudities, or Traveller for the English Wits*, Londres, 1616, ou dans Laurent Catelan, *Histoire de la nature, chasse, vertus, proprietez et usage de la lycorne*, Montpellier, 1624.

sabots sont fendus à la manière de ceux d'une chèvre; sa tête tient le milieu entre ces deux animaux. La corne, assez longue, a indiscutablement les stries et les dimensions de la défense de narval.

Cette gravure, agrémentée d'un arrière plan montagneux, se retrouve par exemple dans *l'Histoire de la nature, chasse, vertus, proprietez et usages de la lycorne* du pharmacien languedocien Laurent Catelan<sup>103</sup>, alors que la «vraye lycorne» décrite plus loin par le marrane de Montpellier, qui la distingue soigneusement de l'âne unicorn des Indes ou de l'oryx unicorn, est le monocéros de Pline, peu compatible avec ce dessin.



Cette gravure fait exception dans l'iconographie moderne de la licorne, puisque l'artiste, négligeant la tradition picturale héritée de Gesner et des peintres de la Renaissance, est resté parfaitement fidèle à la description de Pline: silhouette de cheval, sabots d'éléphant, tête de cerf, queue de porc, corne courte. L'ouvrage duquel elle est extraite, le *Gobierno moral y político hallado en las fieras y animales sylvestres* d'Andrés de Valdecebro, paru à Madrid en 1658, se rattache cependant plus à la tradition des livres d'emblèmes qu'à celle des traités de zoologie, et il est possible que son auteur ait ignoré l'ouvrage de Conrad Gesner.

Comme le font d'ailleurs la plupart des ouvrages de la Renaissance, nous discuterons de l'aspect de la corne dans le chapitre qui sera spécifiquement consacré à cet attribut. Qu'il nous suffise de remarquer ici que, quelle qu'ait été leur opinion quant à l'allure générale de l'animal, les auteurs s'accordaient presque tous pour parler d'une corne droite et pointue. De plus, sans que cela soit toujours

---

<sup>103</sup> Laurent Catelan, *Histoire de la nature, chasse, vertus, proprietez et usage de la lycorne*, Montpellier, 1624, p.IV.

dit explicitement dans le texte, la corne était le plus souvent, dès le Moyen-Âge et vraisemblablement avant que les dents de narval ne se répandent en Europe, représentée spiralée. Cette caractéristique originale ne figurait pourtant pas chez Pline ou Ctésias, ni dans le *Physiologus*. Les auteurs divergeaient en revanche quand à la longueur et à la couleur, généralement blanche ou noire, de cette corne.

La description de la licorne que l'on trouve dans une dissertation universitaire publiée à Wittenberg à la fin du XVIIème siècle<sup>104</sup>, et qui est pour l'essentiel un résumé du *De Unicornu Observationes Novæ* de Thomas Bartholin, est fidèle aussi, pour l'essentiel, au monocéros de Pline. On note cependant la volonté de l'auteur, qui croyait à l'existence de la licorne, de concilier tant que faire se peut cette description avec la belle cavale des gravures et tapisseries: «*Unicornu... est brutum quadrupes, unico longo cornu præditum in fronte, indomitum, ferocissimum, solitarium... Equi magnitudinem & jubam; caput, pedes, crura cervina, caudam caprinam aut suillam habens...*<sup>105</sup>» Les pieds d'éléphant ont disparu, permettant à G.K. Kirchmaier d'être à peu près fidèle tant aux classiques qu'à l'imaginaire de l'époque, mais l'animal qualifié de «brute», au sens de lourd et massif, se rapproche plus du monocéros de Pline que des belles licornes des tapisseries. La description de Ctésias et d'Élien n'aurait pas demandé de tels arrangements, mais aucun d'eux n'avait alors la réputation de sérieux de Pline, qui avait pourtant vu des pégases dans le désert de Libye.

Ulysse Aldrovandi (1522-1607), naturaliste bolonais, fut un peu le Conrad Gesner du début du XVIIème siècle. Il compila une vaste encyclopédie de la Nature, une vingtaine de tomes consacrés aux plantes, aux minéraux, à la zoologie, publiée pour l'essentiel dans la décennie qui suivit son décès. Son *De Quadrupedibus Solipedibus* est un grand in folio dont plus de 30 pages traitent du monocéros, et deux de l'âne cornu des Indes<sup>106</sup>, avatar du rhinocéros. «Sur la réalité du monocéros ou licorne, écrit-il, certains sont dubitatifs, d'autres affirmatifs, d'autres la nient fermement. Pour ma part, je les citerai tous

---

<sup>104</sup> Georg Caspar Kirchmaier, *De Basilisco, Unicornu, Phœnix, Behemoth, Leviathan, Dracone, Araneo, Tarantula et Ave Paradisi Dissertationes*, Wittenberg, 1669, p.43

<sup>105</sup> «La licorne est un gros animal, avec une longue corne au milieu du front, indomptable, très féroce, solitaire. Elle a la silhouette et la crinière d'un cheval, la tête, les pattes et les sabots d'un cerf, une queue de chèvre ou de porc.»

<sup>106</sup> Ulysse Aldrovandi, *De Quadrupedibus Solipedibus*, Bologne, 1616, pp.382-413.

fidèlement, laissant le lecteur en juger.» Le naturaliste se garda bien de faire graver la silhouette d'un animal dont l'aspect restait mystérieux, et il ignorait sans doute que le graveur qui dessinera le frontispice du traité des quadrupèdes, paru dix ans après la mort de son auteur, y ferait figurer une licorne équine. Aldrovandi cite en revanche à peu près tout ce qui avait été écrit avant lui sur la licorne, s'attardant notamment sur quelques descriptions, celle de Pline, celle d'Élien de Préneste citant Ctésias (de la taille d'un cheval, le corps blanc, la tête rouge, les yeux bleus, la corne noire à la base, blanche au centre et rouge à sa pointe), celle de Marco Polo (de la taille d'un petit éléphant, gris, se vautrant dans la boue...). Suit bien sûr le récit moderne alors considéré comme le plus sérieux, celui de Luigi Barthema. Mais ces descriptions contradictoires ne font que renforcer Aldrovandi dans son idée que «*Magis dubitandum est*<sup>107</sup>». Plus loin, le naturaliste cite également avec la même méfiance Cardan et Munster, «qui n'ont vu de licornes qu'en peinture», puis André Thevet, dont la description ne lui paraît pas plus digne de foi<sup>108</sup>. Si, dans les premières pages, Aldrovandi ne semble donc guère croire à la réalité de la licorne, il admet cependant dans une seconde partie que les descriptions très diverses d'animaux unicernes peuvent s'appliquer à des animaux différents, hypothèse que l'on retrouvera souvent au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il faut faire ici la part des canons de la dissertation qui obligeaient alors, en quelque sorte, à dire une chose et son contraire. La synthèse pourra prendre des formes surprenantes, nous y reviendrons.

Gesner et Aldrovandi étaient un peu sceptiques. Pourtant, il est significatif que tous deux se soient crus obligés de traiter longuement de la licorne dans des recueils savants consacrés aux animaux réels. Toutes les autres rubriques ne répondent sans doute pas, surtout chez Gesner, aux critères de la Science d'aujourd'hui, mais les animaux fantastiques, comme le griffon ou le basilic, sont soit totalement absents de ces ouvrages, soit traités avec prudence et très rapidement. Cela montre bien le statut particulier de la licorne pour l'histoire naturelle naissante, moins réelle que le cheval ou même le lion, dont l'existence était indiscutable, mais bien plus vraie que le dragon ou le manticore - tigre d'Inde à trois rangées de dents décrit par Pline -, dont on ne parlait plus guère dans les ouvrages savants. Il est intéressant de noter qu'un autre animal sur l'existence

---

<sup>107</sup> *ibid.*, pp.387-388.

<sup>108</sup> *ibid.*, pp.392-393.

réelle duquel Gesner avait quelques - très légers - doutes, la girafe, aurait un avenir plus assuré et moins romantique.



Frontispice du *De Quadrupedibus Solipedibus* d'Ulysse Aldrovandi

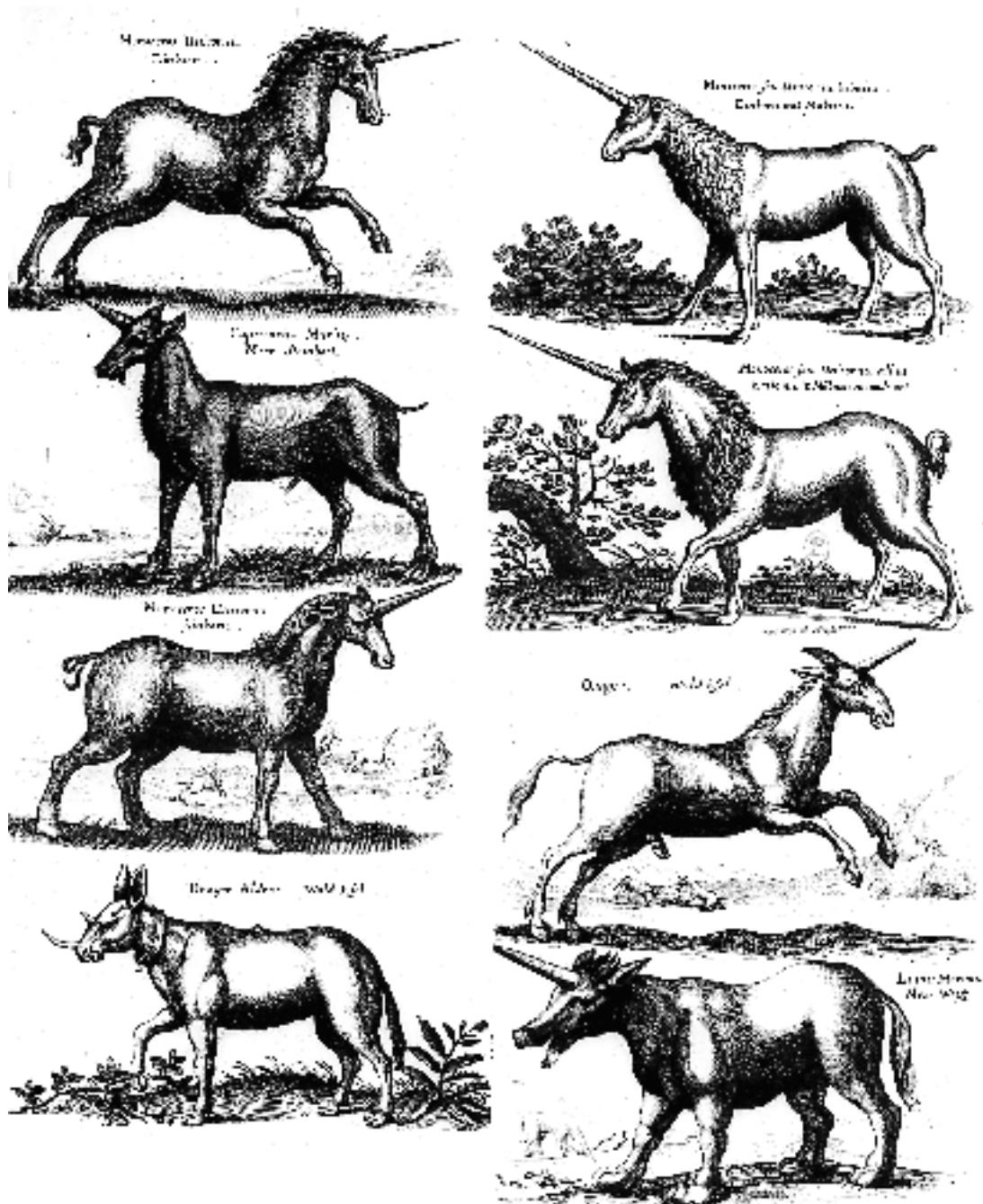
Pour le graveur qui illustra le traité sur les quadrupèdes, la licorne était sans doute aussi réelle que le cheval, le zèbre ou l'éléphant puisqu'une licorne très classique, chevaline, blanche, avec une barbiche mais apparemment des sabots entiers, côtoie ces animaux sur le frontispice.

L'*Historia Naturalis de Quadrupedibus* de Jan Jonston, parue en 1657, est tenue par Michel Foucault pour l'ouvrage fondateur de l'histoire naturelle moderne. En héritiers lointains du Moyen-Âge, Gesner ou Aldrovandi dans des ouvrages volumineux écrivaient, récitaient pourrait-on dire, tout ce qu'ils savaient de chaque animal: son apparence, ses mœurs, mais aussi ce que les anciens en avaient dit, les analogies et correspondances auxquelles il se prêtait, l'usage que l'on faisait des diverses parties de son corps, bref, tout, jusques et y compris les légendes, même si ces dernières étaient autant que possible traitées à part et rapidement. Jonston est moderne dans sa démarche, même s'il n'en sait objectivement pas plus que ses prédecesseurs, et ses articles ont un ton scientifique et descriptif qui tranche avec les productions antérieures, du moins si l'on s'intéresse aux animaux sur lesquels les données sont nombreuses, objectives, peu sujettes à controverse, ce qui n'est guère le cas de la licorne. Pour distinguer, au sujet du chat ou du cheval, ce qui appartenait à la légende et ce qui relevait de l'Histoire naturelle naissante, il suffisait d'observer un chat ou un cheval. Pour faire de même en ce qui concerne la licorne, il eût fallu en avoir vu une. Le ton de l'article Monocéros est ainsi beaucoup moins scientifique que celui des articles Âne ou Chien, et moins objectif que pourraient le laisser penser des gravures d'une rare précision. Jonston ne consacre

à la licorne que deux pages, où il reprend brièvement les témoignages cités par ses prédécesseurs Gesner et Aldrovandi. Il entre à peine dans le débat sur les propriétés médicinales de la corne, et contourne avec soin celui sur l'existence de l'animal<sup>109</sup>. En effet, tout ce qu'il écrit concernant la licorne est toujours une citation de tel ou tel, et lui-même n'affirme ni qu'elle existe, ni qu'elle n'existe pas, ni même qu'il doute de son existence. Il ne prend pas plus position quant à l'authenticité des cornes de licorne qu'il décrit assez longuement. Il reste que, quels qu'aient été ses doutes, Jonston a publié, ou laissé publier, en annexe de son ouvrage, huit représentations de licornes d'allures très scientifiques, chacune accompagnée d'un nom en latin et en allemand. Certes, on peut aussi voir parmi les gravures de l'ouvrage trois dragons, un manticore et un griffon, et même des centaures sur le frontispice, mais de ces créatures à la fonction essentiellement décorative, il n'est jamais question dans le texte du traité.

---

<sup>109</sup> Jon Jonston, *Historia Naturalis de Quadrupedibus*, Amsterdam, 1657 (1652), pp.37-40



Les huit unicorns de l'*Historia Naturalis de Quadrupedibus* de Jan Jonston.

Aucune des huit variétés de licornes n'est individuellement décrite, ou même simplement nommée, dans le corps de l'ouvrage qui se contente de citer tour à tour Pline, Barthema, Aldrovandi, etc.... Le graveur a en fait représenté des chevaux, ânes, moutons ou antilopes joliment agrémentés d'une corne unique. Certaines images s'inspirent de l'édition allemande de l'*Histoire de la nature, chasse, propriétés et usages de la licorne* de Laurent Catelan, les autres provenant

presque sans modification d'un recueil du graveur italien Antonio Tempesta, *La curiosa raccolta di diversi animali quadrupedi*. Deux de ces licornes, *unicornu*, tout simplement, et *unicornu jubatus*, ont pour corne la défense de narval, les autres portant des cornes lisses ou plus courtes. La plupart sont dotées de la queue de porc, ultime vestige de la description de Pline. L'*onagre* licorne est l'âne sauvage des Indes de Ctésias et Aristote; on distingue en arrière plan deux mâles s'affrontant devant une «jument», qui ne porte pas de corne; Élien a écrit que les licornes se battent à mort pour les femelles. A ses pattes arrières palmées, on reconnaît le Camphur d'André Thevet, rebaptisé du nom plus scientifique de *capricornus marinus*. L'*onager* *aldo*, inspiré de *l'asinus indicus* d'Aldrovandi, résulte d'une confusion entre l'âne licorne de Ctésias et le rhinocéros bicorné. Le hideux et hilare *lupus marinus* fut visiblement dessiné d'après les récits de Marco Polo, Vincent le Blanc, peut-être Pline, voyageurs cités par Jonston et qui ont mal décrit, sous le nom d'unicorn ou de monocéros, le rhinocéros d'Inde. Dernier vestige d'une légende à laquelle il n'est pourtant même pas fait allusion dans le texte, mais peut-être est-ce un ajout personnel du graveur, on voit en arrière plan un loup de mer, qui n'est pourtant ni la plus élégante ni la plus archétypale de ces licornes, trempant sa corne dans l'eau et faisant fuir les serpents. Souvent reproduites ou utilisées comme modèles, ces gravures firent plus que bien des discours pour entretenir la croyance en l'existence de la licorne<sup>110</sup>.

## Les sabots de la licorne

Si l'on excepte sa singulière corne, qui a donné lieu à une littérature spécifique presque aussi riche que celle concernant l'animal, les pieds de la licorne furent la partie de son anatomie qui porta le plus à discussion, à controverse

---

<sup>110</sup> À Madrid, au Musée du Prado, se trouve une étonnante peinture de Jan van Kessel le Vieux (1626-1679), intitulée *Les animaux* ou *Les Quatre parties du monde*. Elle est constituée de 39 carreaux de cuivre peints. Sur chacun de ces carreaux sont représentés une dizaine d'animaux, presque tous réels - même s'il faut noter, en bas à gauche, une scène avec sirènes et tritons. Sur l'une des images centrales figurent deux licornes bien différents l'un de l'autre. L'un est une superbe licorne chevaline blanche, barbichue, arborant une longue corne spiralée; l'autre est l'âne indique de Ctésias, avec son corps blanc et sa tête rouge, représenté d'après la gravure de l'*Historia Naturalis de Quadrupedibus* de Jan Jonston ou celle du *De Quadrupedibus Solipedibus* d'Ulysse Aldrovandi.

presque. Quelque minime qu'il paraisse, le problème des sabots de la licorne illustre bien le double univers de référence, antique et médiéval, des penseurs de la Renaissance.

Ctésias avait parlé d'un âne des Indes, Aristote fit donc logiquement de cet animal un solipède, comme l'âne. D'ailleurs, explique-t-il, les bisulques (à sabots fendus) lorsqu'ils ont des cornes en ont deux, et les solipèdes (à sabots entiers) comme le monocéros et l'oryx, que l'on croyait alors unicorn, n'en ont qu'une<sup>111</sup>. Mais le logicien faisait aussitôt une exception pour un autre animal, l'oryx bisulque et unicorn. Quant au *Physiologus* alexandrin, il décrivait l'unicorn «comme un chevreau», et les caprins ont les sabots fendus.

Le Moyen-Âge ne s'était guère préoccupé de décrire la licorne, insistant surtout sur ses «propriétés» et «moralités». Lorsque les artistes de la Renaissance ont voulu représenter l'animal, lorsque les auteurs ont voulu le décrire, ne sachant sans doute trop que peindre ni penser, ils ont construit une créature hybride, mi-équidé, mi-caprin, croisement de la chèvre du bestiaire avec l'onagre de l'Antiquité. Le plus souvent, nous l'avons vu, sa silhouette est d'un cheval, sa carrure et sa barbiche d'une chèvre. Il n'est donc pas étonnant que ceux qui croyaient à l'existence réelle de l'animal se soient alors demandés à laquelle des deux familles le rattacher, d'autant plus que les classifications retenues par les auteurs des premières histoires naturelles distinguaient essentiellement deux catégories de quadrupèdes, les solipèdes au pied entier et les bisulques ou fissipèdes «à l'ongle fourché». Peu conformes à l'imaginaire de l'époque, les pieds d'éléphant de la licorne-rhinocéros de Pline n'étaient bien sûr plus cités que pour mémoire, et méprisés par l'illustrateur.

Dans l'*Historia Animalium* de Conrad Gesner, dont la gravure a longtemps fait autorité, nous voyons une licorne assez caprine, avec des sabots fendus. Le naturaliste suisse écrivait pourtant, avec la même prudence que quand il abordait l'existence même de l'animal, que «la licorne doit être imaginée plutôt solipède que fissipède, les ongles étant de même nature que la corne». Il cite sur ce point Aristote<sup>112</sup>, mais on pense aussi à l'héritage des similitudes et correspondances médiévales. C'est sans doute aussi pour respecter la classification aristotélicienne qu'Ulysse Aldrovandi, qui cite des témoignages contradictoires et ne prend pas

---

<sup>111</sup> Aristote, *Histoire des Animaux*, II.2, 8.

<sup>112</sup> Conrad Gesner, *Historia Animalium, Liber Primus, de Quadrupedibus Viviparis*, Francfort, 1603 (1551), p.690.

partie sur ce point dans son texte, a inséré son *De Monocerote sive Unicornu proprie dicto* dans le livre sur les solipèdes.



A gauche: Cette licorne figure dans l'*Arca Noe* du jésuite Athanase Kircher, parue en 1675.

A droite: Gravure de Philippe Pelletier pour la série *Les Quadrupèdes*, vers 1580.

Malgré leurs silhouettes indiscutablement équines, ces deux licornes ont les sabots fendus des caprins.

Mais si les naturalistes professionnels, les seuls sans doute à aller sur ce point de détail consulter Aristote, voyaient parfois dans l'unicorn - l'âne indien - un solipède, les humanistes moins spécialisés l'imaginaient plus souvent, tout comme le graveur qui illustra l'œuvre de Gesner, avec des sabots fendus. C'était l'opinion de Jérôme Cardan, médecin et contemporain de Gesner, pour qui le monocéros a «l'ongle fourchée<sup>113</sup>». Ce fut aussi le point de vue de la grande majorité des illustrateurs, de la Renaissance à nos jours, à l'exception notable des heraldistes anglo-saxons, dont la licorne, équine jusqu'aux sabots, n'a plus de caprin qu'une modeste barbichette.

Sans y voir nécessairement une explication, on peut remarquer que les quadrupèdes à sabots fendus, chèvres ou antilopes, s'accroupissent en pliant tout

---

<sup>113</sup> *Les livres de Hieronyme Cardanus, médecin milanois, intitulés de la Subtilité et subtiles inventions...*, Paris, 1556 (1550), liv.X, p.27.

d'abord les membres antérieurs, contrairement aux équidés qui s'assoient sur leurs pattes postérieures repliées. Cette particularité était bien sûr connue des encyclopédistes de la Renaissance que sont Gesner et Aldrovandi. Pliant ses pattes avant pour laisser reposer sa tête dans le giron d'une jeune vierge, la licorne était représentée par les miniaturistes du Moyen-Âge dans une position naturelle aux caprins, jamais observée chez un équidé; trempant sa corne dans l'eau pour la purifier, la licorne est là aussi, le plus souvent, dessinée dans une stature accroupie propre aux fissipèdes. Ces deux scènes sont d'autant plus importantes dans la représentation classique de la licorne qu'elles illustrent toutes deux la symbolique christique de l'animal. Sans que nos naturalistes en soient nécessairement conscients, car cet argument n'est jamais avancé dans leurs ouvrages, ces images de licornes agenouillées sont peut-être en partie responsables de la conviction, assez générale, selon laquelle la licorne a des sabots fendus. Mais la question des sabots de la licorne appela aussi des réponses plus originales.

Une autre solution à la divergence des descriptions sur ce point consistait à distinguer plusieurs animaux unicorns, que l'on donnât à tous le nom de licorne ou qu'on le réservât à quelques-uns. Elle apparaissait déjà à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, dans le *Livre du Trésor*, un bestiaire tardif, quelque peu encyclopédique, qui s'affranchissait des interprétations religieuses et ajoutait aux créatures du *Physiologus* de nombreux autres animaux d'origines diverses. Brunetto Latini y distinguait plusieurs variétés d'unicornes: le monocéros a un corps de cheval, et donc le sabot massif; l'églisséron est une grande chèvre unicorn<sup>114</sup>. Le voyageur André Thevet ne le contredit pas vraiment, en affirmant que l'on trouve à Madagascar «deux sortes de bêtes unicorns, dont l'une est l'âne indique, n'ayant le pied fourché, comme ceux qui se trouvent au pays de Perse, l'autre est ce que l'on appelle Oryx ou pied fourchu<sup>115</sup>». Pour Thomas Bartholin, au XVII<sup>e</sup> siècle, les sabots de la licorne peuvent selon le sol, la région, le climat, prendre des formes différentes<sup>116</sup>. Et plusieurs siècles plus tard, certains allaient encore tenter d'expliquer les contradictions entre les diverses descriptions de la licorne par l'existence de plusieurs variétés d'animaux unicorns, certains équidés, d'autres

---

<sup>114</sup> Brunetto Latini, *le Livre du Trésor*, s.v. *unicorn*.

<sup>115</sup> André Thevet, *Les singularités de la France antarctique, autrement nommée Amérique, et de plusieurs terres et îles découvertes de notre temps*, Paris, 1557, ch. XXIII.

<sup>116</sup> Thomas Bartholin, *De Unicornu Observationes Novæ*, Padoue, 1645, pp.180-182.

caprins: «Le mot grec Monocéros, et le latin unicornu, sont rendus en français par licorne et ces trois mots sont synonymes. Or il y a plusieurs sortes d'animaux terrestres dans l'Éthiopie et les Indes qui n'ont qu'une corne, les uns sur le front, les autres sur le nez, les autres sur la tête; tels que des taureaux, des chevreaux, des ânes, des daims, des chèvres...<sup>117</sup>».

Louis Barthema, dans la description qu'il a donné des licornes de la Mecque, propose incidemment une curieuse synthèse. Les deux créatures qu'il aurait vues avaient des sabots de chèvre, fendus, aux pattes avant et des sabots chevalins, massifs, aux pattes arrière. Le traducteur français, dont nous avons donné le texte plus haut, a négligé ou mal compris ce détail qui apparaît dans le texte latin et dans les autres traductions. «Ses jambes sont minces et grêles, les ongles des pieds de devant sont fendus en deux comme une chèvre» dit la *Cosmographie* de Munster, citant le voyageur bolonais. Barthema étant régulièrement cité comme l'un des plus dignes de foi des voyageurs ayant décrit la licorne, nombreux d'auteurs postérieurs dissertant sur cet animal ont repris un détail qui, presque miraculeusement, parvient à rendre compatibles des thèses jusque là perçues comme contradictoires. Preuve peut-être que le débat avait peu d'intérêt pratique, aucun auteur, pas même le marrane Laurent Catelan dont nous savons, par les notes de voyage de Félix Platter<sup>118</sup>, que la famille respectait scrupuleusement les interdits alimentaires, ne semble s'être demandé si, dans ces conditions, la viande de licorne pouvait être considérée comme casher.

Gesner, qui s'attarde longuement sur ce sujet, conclut que solipèdes et fissipèdes peuvent tous deux porter une corne unique. Il admet donc qu'il puisse exister des licornes à sabots massifs, d'autres à sabots fendus, d'autres encore ayant les sabots avant fendus et les sabots arrière pleins<sup>119</sup>. Le débat resta donc ouvert, cette nouvelle hypothèse s'ajoutant finalement aux précédentes. On ne peut que regretter que la science moderne ait rendu définitivement obsolète cette élégante synthèse.

---

<sup>117</sup> François-Alexandre Aubert de la Chesnaye des Bois, *Dictionnaire raisonné des animaux*, Paris, 1759, s.v. Licorne.

<sup>118</sup> Félix et Thomas Platter à Montpellier, *notes de voyage de deux étudiants Bâlois*, Marseille, Laffitte reprints, 1979, p.38.

<sup>119</sup> Conrad Gesner, *Historia Animalium, De Quadrupedibus Viviparis*, Francfort, 1603 (1551), p.690.

## Le bouc

Une autre caractéristique de la licorne, que l'on retrouve dès le XIVème siècle, et jusqu'à aujourd'hui, sur une bonne moitié des représentations de l'animal, est sa singulière barbiche de bouc. Cette constance est d'autant plus frappante qu'aucun des textes décrivant l'animal, qu'il s'agisse des sources classiques, des traités d'histoire des animaux ou des récits de voyage, ne semble jamais avoir mentionné cette particularité. Même les artistes qui donnèrent clairement à l'albe bête une silhouette de cheval y ajoutèrent souvent cette marque. On pourrait voir dans ce bouc un signe de vieille sagesse, ou au contraire la marque de la lubricité de cette amie des damoiselles, mais il semble plutôt que ce ne soit qu'un reste de la tradition des bestiaires, qui comparaient l'animal à un chevreau.



*La Licorne captive* (détail).

La corne, la barbiche et, dans une moindre mesure, les sabots fendus sont ainsi devenus, au XVème siècle, des codes iconographiques permettant de reconnaître au premier coup d'œil l'animal licorne. Et si les témoignages n'ont jamais confirmé la présence de cette barbichette, ils ne l'ont pas non plus infirmée.

## Le renne à trois cornes

Quelques ouvrages des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles signalent en Scandinavie un curieux animal, le rangifère. C'est bien sûr de notre renne, qui porte encore le nom savant de *rangifer*, qu'il s'agit, mais d'un renne encore mal connu et mal décrit. Et si l'histoire littéraire des cornes du renne est moins riche que celle de l'unique corne de la licorne, elle est néanmoins assez mouvementée.

«Thevet en sa cosmographie récite qu'en Finlande il y a une sorte de rangifère demi-cerf et demi-cheval qui est pareillement unicorn et qui est une bête forte et grandement puissante, d'où vient qu'on l'emploie à l'attelage des chariots et des charrettes<sup>120</sup>», écrivait Laurent Catelan en 1614 dans son *Histoire de la licorne*. Sa source était inexacte, et de cette erreur naquit le rarissime rangifer unicorn, que l'on retrouve dans quelques traités de médecine, sans doute écrits par des lecteurs du pharmacien montpelliérain; si Thevet parlait certes du rangifère à deux reprises, dans son *Gentil Traité de la licorne*, l'animal était pour lui, comme pour tous les cosmographes et naturalistes du XVI<sup>e</sup> siècle «une bête portant trois rameaux de cornes<sup>121</sup>.»

Si quelques uns ne reconnaissaient qu'une corne au rangifère, ils étaient donc beaucoup plus nombreux à lui en attribuer généreusement trois, suivant en cela Albert le Grand qui, déjà, dans son traité *De Animalibus*, avait distingué le ramifer bicorne du rangifer tricorne. L'animal figure, attelé, sur la grande planche présentant les animaux des pays septentrionaux dans la cosmographie de Sébastien Munster, l'une des principales sources de Thevet. Conrad Gesner nuance quelque peu en précisant, en 1551, dans son traité *De Quadrupedibus Viviparis* que «le rangifère a habituellement trois cornes, mais il arrive que certains individus n'en aient que deux... Deux de ses cornes, au même emplacement que les cornes du cerf, sont plus grandes que la troisième<sup>122</sup>.» Les sources classiques sur cet animal sont presque inexistantes, mais on a la surprise d'y voir néanmoins réapparaître le même passage de la Guerre des Gaules<sup>123</sup> fréquemment allégué, parfois dans les mêmes ouvrages et par les mêmes auteurs, au sujet de la

---

<sup>120</sup> Laurent Catelan, *Histoire de la Nature, chasse, proprietez, vertus et usages de la licorne*, Montpellier 1624, p.9.

<sup>121</sup> André Thevet, *Cosmographie universelle*, Paris, 1575, liv.V, cap.5.

<sup>122</sup> Conrad Gesner, *Historia Animalium, de Quadrupedibus Viviparis*, Francfort, 1603 (1551), p.839.

<sup>123</sup> «Il y a (dans les forêts de Germanie) un bœuf ayant l'allure d'un cerf qui porte au milieu du front une corne plus haute et plus droite que toutes les autres cornes de nous connues.» *De Bello Gallico*, VI, 26.

licorne<sup>124</sup>! L'animal vu par César avait une corne au milieu du front, certes, mais puisqu'il avait l'allure d'un cerf il pouvait en avoir deux autres, plus classiquement placées!



Le Rangifère, extrait d'une gravure présentant les animaux des pays nordiques dans la *Cosmographie* de Sébastien Munster

L'*History of Four-footed Beasts* d'Edward Topsell, parue en Angleterre en 1607, est pour l'essentiel une traduction légèrement condensée du traité de Gesner. Alors que la licorne ne l'a pas générée, le révérend Topsell a jugé bon de supprimer le trop douteux rangifère. La notice concernant l'animal tricorne a donc disparu, mais quelques éléments peuvent en être retrouvés dans celle consacrée au renne bicorne, ainsi qu'une gravure raccourcie pour rogner les bois de l'animal. Pourtant, en 1657, on trouve encore un rangifère tricorne parmi les planches de l'*Histoire naturelle* de Jan Jonston, dont l'article sur cet animal est un condensé de celui de Gesner<sup>125</sup>.

---

<sup>124</sup> ibid., p.840 et Jon Jonston, *Historia Naturalis de Quadrupedibus*, p.95.

<sup>125</sup> Jon Jonston, *Historia Naturalis de Quadrupedibus*, Amsterdam, 1657 (1652), s.v. *Rangifer*, p.95.



Le Rangifère de l'*Historia Animalium, de Quadrupedibus Viviparis* de Conrad Gesner et le Renne de l'*History of Four-footed Beasts* d'Edward Topsell.



Le Rangifère de l'*Historia Naturalis de Quadrupedibus* de Jan Jonston. Gravure empruntée à Antonio Tempesta, *La curiosa raccolta de diversi animali quadrupedi*, Rome, 1636.

Contrairement à la licorne, le rangifère ne vivait pas dans des régions lointaines; la Scandinavie était mieux connue que l'Inde et l'Éthiopie. Il n'avait rien de sauvage ou d'indomptable: la gravure de Munster montre un rangifère attelé à un traîneau, celle de Gesner un rangifère femelle trait par une fermière scandinave. Ce dernier auteur nous apprend d'ailleurs qu'en Norvège on montait le rangifère

aussi couramment que le cheval en Europe. Mais comme la licorne, le rangifère était un animal assez peu fantastique, que seule une corne centrale distinguait du reste du règne animal. Il n'était donc guère plus difficile de croire à l'existence de celui-ci qu'à la réalité de celle-là.

On comprit cependant au XVII<sup>e</sup> siècle que le ramifère, bicorne, et le rangifère, tricorne, n'étaient qu'un seul et même animal, le renne, dont les premiers andouillers, longs et aplatis, avaient pu passer, aux yeux d'un observateur inattentif, pour une troisième corne. Linné disposait donc de deux noms possibles pour l'espèce «renne»; il choisit celui de *rangifer*, et non de *ramifer*.

## La girafe unicorn

Plus rare que le renne à trois cornes, et totalement absente des traités d'histoire naturelle, la girafe unicorn apparaît parfois dans l'iconographie, notamment italienne, de la Renaissance. Elle ne se rencontre pas isolée, mais au sein de vastes fresques du monde animal, la création du monde, Adam nommant les animaux, l'arche de Noé. La girafe unicorn voisine parfois avec une plus classique licorne, ce qui montre bien que les deux animaux n'étaient pas confondus. Elle ne côtoie en revanche jamais de girafe normalement bicorne: nous avons donc là une inexactitude dans la figuration de l'animal générique, et non une variété de girafe unicorn tenue pour distincte. Le premier à avoir commis cette erreur semble être Raphael dans la série de fresques du Vatican représentant la *Création du Monde*<sup>126</sup>. Très connue dès le XVI<sup>e</sup> siècle, ces fresques ont sans doute inspiré les autres artistes qui reproduisirent cette faute<sup>127</sup>.

---

<sup>126</sup> Les girafes mâles ont certes, comme certaines antilopes, une bosse cartilagineuse au milieu du front, recouverte de peau, mais cette excroissance n'a rien de commun avec les deux cornes de l'animal et son existence était ignorée des naturalistes de l'époque.

<sup>127</sup> Voir infra la tapisserie *Adam nommant les animaux*, p.247, et la fresque de Raphaël *La Création des animaux*, t.II, p.156.



Antonio Tempesta, *La Création des animaux*, vers 1630.

Plus que par leur présence, c'est par ce qu'elles nous révèlent de l'idée que les hommes d'alors se faisaient des animaux exotiques que ces girafes sont intéressantes. Un animal unicorn n'avait, pour le temps, rien d'inconcevable ni même de réellement remarquable. Ceux qui ont dessiné ces girafes avaient une certaine connaissance de l'animal, de son long cou, de sa robe tachetée, mais ils n'avaient certainement rien lu d'une corne unique sur laquelle nul n'avait jamais rien écrit. Cela ne les empêcha nullement d'imaginer unicorn le mystérieux camelopardal, ou caméléopard - notre girafe.



Girafe, unicorn et lynx. Tapisserie animalière flamande du XVIème siècle, faisant partie de la très riche série exécutée pour le roi de Pologne Sigismond-Auguste. Cette girafe est la seule qui apparaisse sur ces tentures.

## L'antilope unicorn

Après un siècle des Lumières qui ne se passionna guère pour les licornes, les deux premiers tiers du XIXème siècle virent une certaine renaissance de la croyance en l'existence réelle de notre animal. Mais celui-ci avait subi de profondes métamorphoses, et la licorne décrite entre 1800 et 1870 ne ressemble plus guère, ni à celle de la Renaissance, ni à celle de Ctésias ou Pline. Les deux rumeurs de la présence de licornes en Afrique du Sud et au Tibet étaient sans doute indépendantes, mais on y trouve les mêmes ingrédients. L'animal se rattache, ne

serait-ce que par un nom, à la licorne mythique. Décrise comme une variété d'antilope, que l'on baptisa même très scientifiquement *antholops hodgsonii*, du nom de l'Anglais censé avoir prouvé son existence, cette licorne ne semblait pas incompatible avec la rationalité scientifique. Et les descriptions qui en furent données peuvent atteindre un étonnant degré de précision.

On a ainsi peine à croire que Henri-Jules Klaproth n'a pas vu de ses propres yeux l'animal qu'il nous décrit aussi précisément dans le *Nouveau journal asiatique* de Septembre 1830: «La forme du tchirou est gracieuse, comme celle de toutes les autres antilopes; il a aussi les yeux incomparables des animaux de cette espèce. Sa couleur est rougeâtre, comme celle du faon, à la partie supérieure du corps, et blanche à l'inférieure. Ses caractères distinctifs sont: d'abord une corne noire, longue et pointue, ayant trois légères courbures, avec des anneaux circulaires vers la base; ces anneaux sont plus saillants sur le devant que sur le derrière de la corne; puis deux touffes de crin qui sortent du côté extérieur de chaque narine; beaucoup de soie entoure le nez et la bouche, et donne à la tête de l'animal une apparence lourde. Le poil du tchirou est dur, et paraît creux comme celui de tous les animaux qui habitent au nord de l'Himalaya... Ce poil a environ cinq centimètres de longueur; il est si touffu qu'il présente au toucher comme une masse solide. Au dessus du poil, le corps du tchirou est couvert d'un duvet très fin et doux, comme presque tous les quadrupèdes qui habitent les hautes régions des monts Himalaya, et spécialement comme les chèvres dites de Kachemir<sup>128</sup>.» La robe de l'animal n'est pas sans rappeler l'âne des Indes de Ctésias, au corps blanc et à la tête rouge. On peut y voir une lointaine réminiscence, ou le signe que les deux descriptions seraient fondées sur la même variété d'antilope, réelle mais bicorné, l'*antholops cervicapra*. Mais l'essentiel est ici la précision scientifique, la crédibilité a priori de la description d'un animal qui n'a plus rien de fantastique.

Il en va un peu différemment de la licorne d'Afrique du Sud; en effet si les colons et voyageurs qui en ont parlé s'accordent tous à la classer parmi les antilopes, aucun à notre connaissance n'affirme l'avoir vue de ses propres yeux et les descriptions en restent donc assez succinctes. Parmi les plus précises, voici celle qu'en donne Henri Clöete, d'après le récit que lui aurait fait un Hottentot: «Elle ressemble à un cheval, de couleur gris clair, avec des rayures sur les pattes antérieures. Elle a une corne unique, surgissant au milieu du front, aussi longue que le bras et aussi large à sa base. Ses sabots sont ronds comme ceux d'un

---

<sup>128</sup> *Nouveau journal asiatique*, septembre 1830, p.231.

cheval mais fendus comme ceux d'un bœuf<sup>129</sup>.» La silhouette de cheval et les pattes arrière rayées peuvent faire penser aujourd'hui à un okapi, animal alors inconnu et suffisamment extraordinaire pour qu'un témoin oculaire ait pu, par la suite, lui imaginer une corne. Quant à l'étonnante précision de la description des sabots de l'animal, elle nous renvoie au débat sur leur forme hérité de la Renaissance.

## La licorne californienne

Il n'est plus personne aujourd'hui pour croire à l'existence de la licorne, dans notre monde réel du moins. La bête à la robe de neige n'en a pas pour autant disparu de notre univers de référence, et elle retrouve sans doute dans l'art, la symbolique, la littérature surtout, une nouvelle existence.

Nous avons désormais plusieurs Moyen-Âges. Le premier, le Moyen-Âge historique, celui que nous connaissons le moins bien, s'est certes intéressé à la licorne, mais nous avons vu que ses bestiaires en ont laissé des descriptions contradictoires, pas toujours séduisantes, et en tout cas bien éloignées de l'image aujourd'hui convenue, la belle cavale immaculée à la corne torsadée. Apparue progressivement, marquée par l'esthétique de la Renaissance, la belle licorne à la robe de neige n'en appartient pas moins aujourd'hui, comme le dragon cracheur de feu et les chevaliers de la Table Ronde, à un autre Moyen-Âge, celui des légendes et des féeries, aujourd'hui transporté dans les multiples mondes de l'*heroic fantasy*, la fantaisie héroïque américaine.

Si la licorne est absente du *Seigneur des anneaux* de J.R.R. Tolkien, c'est parce que l'écrivain et philologue britannique a construit son épopée sur la base de sagas celtes et nordiques qu'il connaissait bien, pour les avoir étudiées et souvent traduites, et que la licorne est absente de cet univers de mythes, de glaces et de brumes. Mais les quelques prédecesseurs de Tolkien, et ses innombrables épigones, n'avaient et n'ont, pour la plupart, ni la profonde culture, ni le souci de précision du maître. La licorne du bestiaire, d'origine orientale, n'apparaît pas dans les sagas scandinaves, dans les légendes celtes, et bien peu dans les romans

---

<sup>129</sup> George Percy Badger, *The Voyages of Ludovico di Varthema*, Londres, 1863, note 2 p.47.

médiévaux à la «manière de Bretagne<sup>130</sup>». Pourtant, dans l'imaginaire occidental actuel, la licorne n'est plus un animal du Sud, du désert, mais une créature des forêts, du Nord; on l'imagine plus volontiers dans la forêt de Brocéliande que dans les déserts d'Afrique. Rien d'étonnant donc à ce que, dans l'abondante littérature d'épopée fantastique, aujourd'hui surtout américaine, la licorne des forêts, blanche, pure et forte, soit très présente. Voici la description de la licorne vivant dans le monde parallèle d'Ambre, dans un texte de Roger Zelazny:

«Une douceur blanche et frémissante l'enfermait, comme si elle eût été couverte de duvet plutôt que de poil et d'une crinière; ses petits sabots fendus étaient dorés, de même que la corne spiralée et fine qui ornait sa tête étroite. Elle se tenait sur une des petites roches et broutait le lichen qui y poussait. Ses yeux, quand elle les tourna vers nous, étaient d'un vert émeraude brillant. Elle demeura aussi immobile que nous durant de brefs instants. Puis elle eut un geste nerveux, rapide, des pieds de devant, battant l'air et frappant la pierre par trois fois. Puis elle se brouilla et disparut comme un flocon de neige, sans un bruit, peut-être dans les bois qui se dressaient à notre droite<sup>131</sup>.»

---

<sup>130</sup> La licorne n'apparaît à notre connaissance que dans deux romans médiévaux mineurs: *Le Roman de la dame à la licorne et du chevalier au lion*, dont nous avons déjà parlé et *Le Chevalier au papegau*, un roman arthurien tardif dans lequel elle ne joue pas un grand rôle.

<sup>131</sup> Roger Zelazny, *Le Signe de la licorne*, Paris, Denoël, 1978, p.94.



Dessins de Florence Magnin, pour le *Tarot d'Ambre* d'après l'œuvre de Roger Zelazny. La corne et les sabots sont dorés.

On croit revoir ici la belle licorne du livre des merveilles, à la robe d'un blanc éclatant. Le texte va même jusqu'à préciser que les sabots de l'animal sont fendus, alors qu'il est bien peu probable que Roger Zelazny, dont l'œuvre au symbolisme lourd est écrite rapidement et sans grand souci de références, soit allé se documenter sérieusement sur le sujet. Plus qu'un archétype, c'est un idéal-type de la licorne qui s'est finalement créé, cavale blanche et barbichue, aux sabots fendus et à la corne en spirale, qui appartient désormais à l'imaginaire collectif occidental. Influence de l'esthétique américaine, la corne de la licorne d'Ambre n'est plus blanche ou noire comme le pensaient les savants de la Renaissance, elle est maintenant dorée, tout comme ses sabots.

La dernière licorne décrite par Peter Beagle, dans le charmant petit roman qui porte ce nom, se passe de ces artifices métallisés, un peu tape-à-l'œil. Sa silhouette est plus d'une biche que d'un cheval, mais l'auteur explique que les hommes, n'ayant plus vu de licornes depuis bien longtemps, en ont une image un peu déformée: «Son cou était si long et si fin que sa tête en paraissait plus petite. Sa crinière, qui retombait presque jusqu'au milieu du dos, était douce comme les aigrettes du pissenlit et souple comme des cirres. Elle avait des oreilles pointues et

des pattes fines... Sa longue corne, surmontant ses yeux, brillait du même éclat nacré que les coquillages au plus profond de la nuit.<sup>132</sup>»



Trois cartes du jeu *Magic, The Gathering*, basé sur les clichés de l'*heroic fantasy* américaine. Les cartes blanches représentent les forces du bien, les noires celles du mal. La licorne de gauche est une entité bénéfique: on notera la silhouette équine de l'animal, qui ne porte pas de barbiche. La carte centrale donne un bonus aux créatures du malin, orques, gobelins et morts-vivants: rien ne leur remonte plus le moral qu'un festin de licorne. L'image de droite montre une licorne guérisseuse, idée sans doute liée à l'usage que l'on fit longtemps de sa corne; bien qu'elle provienne d'un lot de cartes au thème orientalisant, cette dernière licorne ne s'en découpe pas moins sur un fond de vertes prairies et de forêt de sapin.

Dans le charmant petit conte de Lord Dunsany *La Fille du roi des elfes* ce sont les licornes qui signifient l'entrée dans le royaume enchanté<sup>133</sup>. Dans un texte néo-arthurien, *The once and future King*, Terence White conte une chasse à la licorne effectuée dans les règles de l'art, avec une jeune vierge pour appât... dans les forêts d'Angleterre<sup>134</sup>. Dans *The Well of the Unicorn* de George Fletcher, écrit

<sup>132</sup> Peter S. Beagle, *The Last Unicorn*, Viking Press, 1980.

<sup>133</sup> Lord Dunsany, *La Fille du roi des elfes*, Paris, Denoël, coll. coll. Présence du futur, 1976 (1924).

<sup>134</sup> Terence H. White, *The once and future King*, Londres, 1958 (1939), pp.256-270. La chasse décrite par T.H. White est particulièrement conforme au récit du bestiaire. Il est vrai que l'auteur était aussi un érudit et éditeur, quelques années plus tard, une traduction anglaise d'un bestiaire en latin du XII<sup>e</sup> siècle (T.H. White, *The Bestiary, a Book of Beasts, being a Translation from the Latin Bestiary of Twelfth Century*, Londres, 1954).

comme *Le Seigneur des anneaux* au lendemain de la seconde guerre mondiale, c'est des eaux de la fontaine de la licorne que les forces du bien tirent toute leur force<sup>135</sup>. Dans la trilogie de *Lyonesse*, Jack Vance greffe une annexe sur notre Moyen-Âge historique, une vaste île au large de la Bretagne, divisée en nombreux royaumes; sur cette île se trouvent le Graal et la cité d'Avallon, ainsi que des licornes blanches, assez rares cependant pour n'être utilisées que par les familles royales<sup>136</sup>. Dans *l'Histoire sans fin* de Michael Ende, c'est parce qu'un chasseur a tué l'animal pour s'emparer de l'escarboucle qui brillait à la pointe de sa corne qu'une malédiction s'abat sur la cité d'Amarganth<sup>137</sup>; dans le film tiré de ce conte, c'est en enroulant trois de ses doigts en spirale, à la manière d'une corne de licorne, que l'enfant héros fait comprendre qu'il revient du pays enchanté. On trouverait sans peine d'autres licornes, toujours blanches, toujours pures, toujours bonnes, dans la littérature d'épopée fantastique, et même au cinéma. Dans le film *Legend* de Ridley Scott, les licornes sont de fins chevaux arabes à la robe blanche ou grise, dont le front s'orne d'une corne factice, qui vivent dans les profondeurs des forêts et au bord des rivières, et c'est une corne de licorne, utilisée comme arme de poing et de lancer, qui met fin aux trop longs jours du démon<sup>138</sup>.

Dans l'imagerie californienne, que ce soit dans le registre de la fantaisie héroïque ou dans celui de la mièvrerie new-age, la licorne est toujours blanche et solitaire. Si elle est parfois du même blanc pur que sa robe, sa corne est le plus souvent dorée, ou argentée. Je m'étais récemment procuré trois petites licornes de plomb, des figurines pour jeux de rôles. Confiées à des amis peintres, familiers de ces univers parallèles, elles me sont revenues toutes trois blanches, dont une avec des reflets argentés, les sabots fendus. Une corne est blanche, une autre d'argent, la troisième d'un or éclatant.

---

<sup>135</sup> George Fletcher, *The Well of the Unicorn*, New York, 1948.

<sup>136</sup> Jack Vance, *Le Jardin de Suldrun*, *La Perle verte*, Madouc, Paris, Presses Pocket, 1984-1990.

<sup>137</sup> Michael Ende, *l'Histoire sans fin*, Stock, 1984, p.279.

<sup>138</sup> Dans un autre film, de science-fiction celui-ci, *Bladerunner*, Ridley Scott a réutilisé une scène de licornes galopant dans la forêt pour figurer le rêve du héros. Et, lorsqu'il découvre une licorne de papier, un origami, c'est le souvenir de ce rêve précis qui permet au héros ambigu de deviner enfin la vérité sur lui-même.

D'animal unique, aux mœurs chevaleresques et aux propriétés magiques, la licorne est devenue pour les naturalistes du XVIIème siècle un unicorn parmi d'autres tout aussi douteux. Pour ceux qui voulaient encore y croire, elle n'était plus au XIXème siècle qu'une antilope un peu particulière, et c'est sans doute ce qui lui permit de survivre à ses vieux complices, le dragon et le basilic. Ne vivant plus que dans l'art, la littérature et la symbolique, elle obéit maintenant à d'autres lois qui lui permettent de redevenir le plus souvent blanche et chaste, comme cinq siècles plus tôt, dans les bestiaires. Du moins est-elle toujours restée sauvage, et belle.

### 1.3 - L'HABITAT NATUREL DE LA LICORNE

*La licorne voyage d'Afrique en Inde, des haras du Prêtre Jean au jardin d'Éden, des introuvables sources du Nil aux lointains plateaux du Tibet. Elle prend sa part du débat sur le passage du Nord Ouest, et se permet quelques rares escapades cartographiques vers l'Amérique nouvellement découverte, et une terre australe toujours à découvrir.*

*Ce champ de seigle était bordé du côté polonais par un bois dont l'orée n'était que de bouleaux immobiles. Du côté tchèque d'un autre bois, mais de sapins.. A midi, sous un ciel pur, la nature entière me proposait une énigme, et me la proposait avec suavité.*

*- S'il se produit quelque chose, me disais-je, c'est l'apparition d'une licorne. Un tel instant et un tel endroit ne peuvent accoucher que d'une licorne.*

Jean Genet, *Journal du voleur.*

*Un prosateur chinois a observé que la licorne, du fait même de son anomalie, doit passer inaperçue. Les yeux voient ce qu'ils sont habitués à voir.*

Jorge Luis Borges, *La Pudeur de l'histoire.*

*J'avais oublié cet entretien, lorsque deux semaines plus tard je parcourrai avec ma suite le marché de Baalouk réputé pour sa diversité et l'origine lointaine des objets qu'il rassemble. J'ai toujours été curieux des choses étranges et des êtres bizarres que la nature s'est plu à inventer. Sur mes ordres, on a installé dans mes parcs une sorte de réserve zoologique où on nourrit des témoins remarquables de la faune africaine. J'ai là des gorilles, des zèbres, des oryx, des ibis sacrés, des pythons de Séba, des cercopithèques rieurs. J'ai écarté, comme par trop communs et d'un symbolisme vulgaire, les lions et les aigles, mais j'attends une licorne, un phénix et un dragon que des voyageurs de passage m'ont promis, et que je leur ai payés à l'avance pour plus de sûreté.*

Michel Tournier, *Gaspar, Melchior et Balthazar.*

*Mais plus encore lui manquaient déjà la forêt et l'étang de Landeskrone... Il lui semblait que sa véritable mère était cette nature broussailleuse où trottaient des cerfs et peut-être des licornes.*

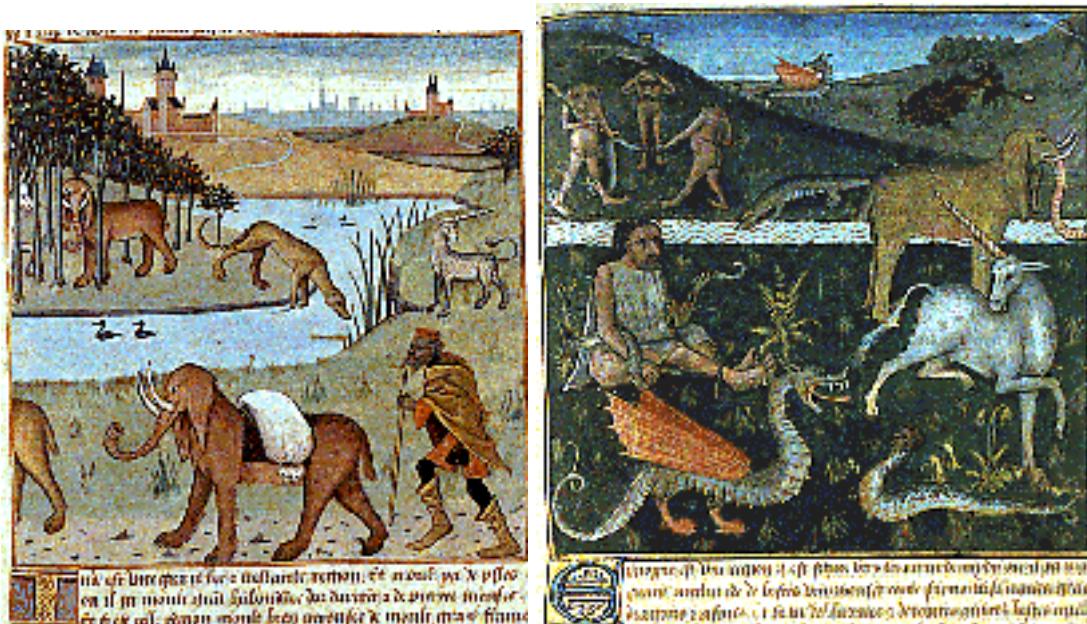
Frédéric Tristan, *Les Tribulations héroïques de Balthasar Kober.*

*Il est vrai que pour nous, c'était difficile de ne pas être surpris à chaque minute par l'écureuil bleu, l'hermine aux yeux rouges dressée comme une colonne au milieu d'une clairière d'émeraude éclaboussée d'oranges sanglantes, le troupeau de licornes, que nous avions prises d'abord pour des chamois, qui bondissaient sur un contrefort dénudé de l'autre versant, ou le*

*lézard volant qui se jetait, devant nous, d'un arbre à l'autre en claquant des dents.*

René Daumal, *Le Mont Analogue*

L'une des questions essentielles que se pose un savant étudiant une espèce animale est celle de son habitat. Nous oserons donc, concernant l'albe bête, la même interrogation. C'est certes sur les coteaux fumeux du Mont Analogue, ou au «Pays de Tapisserie», où Rabelais situait le Phénix, que l'on peut rencontrer les plus belles, les plus blanches licornes. Mais l'animal fut aussi aperçu en bien des endroits des cinq continents, et tout particulièrement en Inde et en Éthiopie. Notre étude devra donc, comme tout travail d'Histoire naturelle, répertorier les différentes régions du monde où l'animal vit, ou vivait, ou était censé vivre, en se basant pour ce faire sur les témoignages des voyageurs comme sur les opinions des savants.



La faune de l'Inde (à gauche) et de l'Éthiopie (à droite). Miniatures d'un manuscrit du *Secret de l'histoire naturelle contenant les merveilles et choses mémorables du monde*, datant des années 1480-1485, réalisé pour Charles d'Angoulême par l'enlumineur poitevin Robinet Testard. Outre la licorne, on reconnaît de nombreux animaux imaginaires (dragon, serpent à tête humaine...) ou réels (éléphant, crocodile...), ainsi que quelques uns de ces hommes monstrueux dont on pensait alors qu'ils habitaient ces régions. Sur la miniature présentant la faune d'Égypte apparaît également une licorne (voir supra, p.61).

On distingue, en étudiant l'habitat attribué par les diverses époques à la licorne, une constante et un mouvement. D'une part, elle fut toujours associée à deux régions, dont la localisation et les frontières étaient, il est vrai, mouvantes, l'Inde et l'Éthiopie. Dans un ouvrage anonyme de la fin du XVème siècle, tout imprégné encore de pensée médiévale, nous lisons que «Ethiopie est une région qui est située vers la partie de midi ou il y a grand multitude de bêtes venimeuses comme serpents, basilics, grands dragons et aspics, et il y a des licornes et de toutes bêtes cruelles a si grand abondance qu'il semble que ce soit fourmis qui saillent d'une fourmilière tant y en a<sup>1</sup>». Quelques pages plus loin, nous apprenons qu'«en Inde sont licornes, éléphants et dragons en grand multitude et que aucunes

<sup>1</sup> C'est le *Secret de l'histoire naturelle contenant les merveilles et choses mémorables du monde*, sans lieu ni date, ch.XVII, fol.19. Bibliothèque nationale, Réserve des imprimés, Rés S 741. Une autre édition, tout aussi rare, se trouve à la Bibliothèque de l'Arsenal (8° S 8627). Sur ce texte, voir Jean Céard, *La Nature et les prodiges, L'insolite au XVIème siècle en France*, Genève, Droz, 1977, pp.60-71.

fois on en voit tant en une journée que on ne les peut nombrer<sup>2</sup>». Cette première cosmographie est encore riche de merveilles, fontaines miraculeuses et peuples monstrueux, auxquels les savants de la Renaissance refuseraient bientôt de croire - mais la licorne survivrait tant aux savants qu'aux dragons. Quand l'Inde s'est déplacée, notre blanche bête a voyagé avec elle. En cela, la licorne se rapproche du griffon, dont les aires, faute d'une trop hypothétique Hyperborée, furent presque toujours situées dans les montagnes de l'Inde et du Caucase.

Mais l'habitat de la licorne, comme celui de ces Amazones auxquelles on peut s'étonner qu'elle n'ait jamais été associée, fut aussi sans cesse repoussé aux bornes de l'univers connu, comme pour en marquer la limite. Quand les côtes de l'Afrique furent explorées, puis colonisées, la sauvage licorne s'enfuit vers l'intérieur des terres, l'épaisseur des forêts. Quand les blancs commencèrent à manquer sur les cartes de l'Ancien Monde, elle franchit les océans pour réapparaître sur les terres nouvellement découvertes, ou sur d'autres qui ne le seraient jamais.

Le plan géographique que nous avons choisi, rompant délibérément avec la chronologie des témoignages, semble privilégier les constances. Mais c'est aussi pour mieux montrer, à l'occasion de tel ou tel déplacement apparemment infime, de telle ou telle découverte géographique, le mouvement à l'œuvre derrière ces constantes. Nous verrons ainsi la licorne faire d'incessantes allées et venues entre un exotisme charmant et un discours géographique revendiquant haut et fort modernité et scientificité.

## Licornes en Terre Sainte

Outre les dents de narval et les défenses de mammouth, on trouve dans les trésors d'Europe, sous l'appellation licorne, de nombreuses cornes d'antilope ou de rhinocéros, originaires d'Orient, dont on peut penser qu'un certain nombre ont été ramenées par des pèlerins ou des croisés. Si l'on peut expliquer ainsi l'idée de la présence de licornes en Terre Sainte, l'utilisation abondante de la bête unicorn

---

<sup>2</sup> *ibid.*, fol.27.

dans l'iconographie chrétienne de la fin du Moyen-Âge<sup>3</sup> a pu aussi, pour beaucoup, y contribuer. Croisés puis pèlerins ont été fort nombreux; on ne connaît pourtant que deux témoignages précis de voyageurs ayant vu des licornes en Palestine, sans doute parce que cette terre était finalement assez bien connue depuis l'occupation franque.

*L'Histoire des Croisades* de Jacques de Vitry, évêque de Saint-Jean d'Acre au début du XIII<sup>e</sup> siècle, est moins une chronique des événements d'Orient, comme celle de Guillaume de Tyr, qu'une recension de tout ce que l'auteur avait vu ou entendu dire de l'Orient, proche ou lointain. Largement tributaire du roman d'Alexandre, le premier livre décrit ainsi de nombreux animaux que l'«on voit dans la terre de promission et dans d'autres contrées de l'Orient» et que l'«on ne trouve point dans les autres pays du monde<sup>4</sup>». Outre les lions, panthères, caméléons et éléphants, Jacques de Vitry cite le rhinocéros, que l'on attire en présentant à ses regards «une jeune fille belle et bien parée qui lui ouvre son sein», et le «monocéros ou licorne», «espèce de monstre horrible» dont la description est empruntée à Pline<sup>5</sup>. Certes, l'auteur n'affirme pas que ces animaux vivent en Palestine, mais il reste que leur description, comme celle de l'éléphant, du castor ou du féroce manticore à trois rangées de dents, est intégrée à un ouvrage traitant essentiellement de la Terre Sainte, et a pu faire croire à leur présence dans cette région.

Le témoignage du prêtre d'Utrecht Johann van Hesse, parti pour Jérusalem en 1389, est intéressant car nous tenons là, semble-t-il, le seul témoin oculaire de la scène de la purification de l'eau, importante dans la symbolique de la licorne. Sur les lieux mêmes où, durant l'Exode, Moïse toucha de son bâton les eaux infectes pour que le peuple d'Israël pût boire, il assista en effet à une répétition de ce miracle, une licorne sortant des eaux pour plonger la pointe de sa corne dans le fleuve empoisonné. Nul doute que Jean de Hesse était un saint homme, puisqu'il dit plus loin avoir aussi eu la chance de contempler les murs du Paradis et

---

<sup>3</sup> Sur la riche iconographie religieuse de la licorne, il faut consulter Jürgen W. Einhorn, *Spiritalis Unicornis; Das Einhorn als Bedeutungsträger in Litteratur und Kunst des Mittelalters*, Munich, 1976, pp.203-212.

<sup>4</sup> Jacques de Vitry, *Histoire des Croisades (Historia orientalis seu hierosolymitana)*, in François Guizot, *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, Paris, 1825, vol.22, p.182.

<sup>5</sup> ibid., pp.186-187.

d'entendre les chœurs célestes, mais il semble qu'assez rapidement son récit n'ait plus été pris très au sérieux. Peut-être est-ce simplement parce qu'en ce Moyen-Âge finissant, on situait plus volontiers le Paradis terrestre en Extrême-Orient qu'en Terre Sainte<sup>6</sup>. Johann van Hesse n'est déjà plus cité par les nombreux auteurs qui, à partir de 1550, ont disserté de l'existence de la licorne.

Un demi-siècle plus tard, deux hommes d'église, le père Bernard von Breydenbach, de Mayence, et le dominicain Felix Faber, accompagnés de l'imprimeur Ehrard Reuwich, se rendirent en Palestine. Le dernier publia ensuite les récits des deux premiers, qui donnent une bonne idée de l'ambiance d'idéalisme des pèlerinages, et sont, en comparaison du texte de Johann van Hesse, infiniment plus «sérieux». Breydenbach et Faber rapportent à peu de choses près la même histoire: «Vingt jours après avoir quitté Jérusalem, nous entrâmes dans une montagne déserte dont la végétation se bornait seulement à quelques buissons épineux, les pèlerins en cueillirent quelques branches parce que, disait-on, la couronne du Christ fut tressée de ces épines. Il était à peu près midi quand nous vîmes dans le désert un étrange animal. Nous pensâmes d'abord à un chameau, mais notre guide nous assura qu'il s'agissait d'une Licorne, ou rhinocéros des sables. Il nous montra sa corne unique et longue de quatre pieds, si pointue et si dure qu'il n'est rien qui par elle ne soit percé, et par conséquent la plus grande prudence doit accompagner nos faits et gestes si nous ne voulons pas, par elle, être tous décousus<sup>7</sup>».

---

<sup>6</sup> Sur ce sujet, voir Jean Delumeau, *Une Histoire du Paradis, Le Jardin des délices*, Paris, 1992, pp.203-227.

<sup>7</sup> Bernard von Breydenbach, *Le Saint Voyage et pèlerinage de la Cité Sainte de Jérusalem*, Paris, 1489.



*La faune de la Terre Sainte.* Planche des *Peregrinationes in Montem Syon*, Mayence, 1486, de Bernard von Breydenbach. Cette gravure d'Erhard Reuwich se retrouve à l'identique, y compris le commentaire latin, dans l'édition française de 1489. Outre la licorne, on remarque aussi l'homme sauvage «dont on ne connaît pas le nom», également très présent dans l'imaginaire exotique de la fin du Moyen-Âge et de la Renaissance.

Suit le récit alors classique de la capture de la licorne par une jeune vierge, où l'on apprend aussi que la licorne captive se laisse dépérir, mais qui n'est plus un témoignage oculaire. Comme il n'y eut jamais de rhinocéros en Palestine, on est tenté aujourd'hui de penser que les auteurs de ce texte sont des observateurs de bonne foi, mais ont tout simplement vu un chameau; il reste que le livre de Bernard von Breydenbach, considéré comme une bonne relation de la Terre sainte, fut abondamment traduit et fréquemment réédité, et de temps à autre cité à l'appui de la thèse de l'existence de la licorne, accréditant du même coup l'idée que l'animal vivait près des rives du Jourdain.

Les cornes d'antilope ramenées par les pèlerins ne correspondaient plus à l'image devenue dominante de la corne de licorne, une longue lance ivoirine,

blanche et spiralée, la défense du narval. Trop connue, trop fréquentée, la Terre Sainte ne pouvait rester longtemps le pays des merveilleux unicorns. Le pèlerinage de Jérusalem devint à la fin du Moyen-Âge un voyage balisé, ritualisé, dont tout, même les dangers - de l'attaque de caravane aux petites escroqueries des guides turcs - était prévu et répertorié. La place de la licorne ne saurait être dans le monde connu, dans le «par-deçà», et l'animal se réfugia dans le «par-delà». Mais la référence chrétienne est toujours présente quand on aborde les témoignages, beaucoup plus nombreux et sur une bien plus longue période, concernant les licornes d'Éthiopie. Le mythe médiéval du Prêtre Jean donna en effet naissance à la croyance persistante en la présence de licornes en Abyssinie.

## L'Éthiopie et la cour du Prêtre Jean

Ctésias, suivi par Aristote et Élien, situait la licorne «aux Indes», terme à la signification très vague, désignant, de l'Antiquité au Moyen-Âge, toutes les contrées lointaines auxquelles on ne savait attribuer un autre nom. Le Physiologus ne se préoccupait guère de savoir où vivait la licorne, l'essentiel étant pour lui la lecture morale que l'on pouvait faire de sa nature. Quant aux copistes des bestiaires médiévaux, quand bien même ils eussent eu des idées géographiques plus précises, la question de l'habitat de l'unicorn ne les aurait sans doute guère inquiétés. L'Inde et l'Éthiopie désignaient au Moyen-Âge deux pays lointains, que l'on disait différents mais que l'on ne cherchait guère à distinguer<sup>8</sup>. La légende du Prêtre Jean, puissant roi chrétien menacé par les infidèles et censé venir au secours de toutes les croisades, illustre cette confusion et explique bien des choses quant à la localisation ultérieure des licornes.

Au VIème siècle de notre ère, Cosmas Indicopleustès, marchand chrétien d'Alexandrie, écrivit une *Topographie chrétienne*, ouvrage dans lequel des récits de

---

<sup>8</sup> Élisée Reclus faisait déjà remarquer le sens très fluctuant, au cours de l'histoire, du terme d'Éthiopie: «Le nom d'Éthiopie, de même que tant d'autres expressions géographiques, a changé de valeur pendant le cours des siècles. Comme le terme de Lybie, il a servi à désigner l'ensemble du continent africain; il a même eu un sens plus étendu, puisqu'il s'est appliqué à toutes les régions du Sud, y compris les Indes, à tous les pays de la "zone torride" qu'habitent "les hommes noircis par le soleil"», *Nouvelle Géographie universelle*, Paris, 1885, t.X, 1ère partie, pp.104-105. Le mot Éthiopie vient du grec Aethiops, signifiant «face brûlée», et s'appliquait donc à l'origine à l'ensemble des régions habitées par des noirs.

voyages, relativement fiables en ce qui concerne l'Égypte, illustrent des thèses mystiques nestoriennes<sup>9</sup>. «Je n'ai pas vu (de licorne vivante), nous dit Cosmas, mais j'en ai vu quatre statues de bronze exposées en Éthiopie, dans la demeure royale aux quatre tours<sup>10</sup>». Ce texte d'un auteur qui n'affirme pas avoir vu de licorne ne mériterait pas d'être cité ici si l'on n'y voyait pas déjà apparaître la «demeure royale d'Éthiopie», qui deviendrait dans d'autres récits, quelques siècles plus tard, le «palais du Prêtre Jean». De plus, Cosmas décrivit le monocéros parmi d'autres animaux bien réels, entre le musc et le phacochère, sans mettre en doute son existence. La description laisse penser qu'il parle de statues et non de bas reliefs, et qu'il existait donc bien en «Éthiopie», terme il est vrai assez vague, sinon des licornes vivantes, du moins des unicorns de bronze. Si les dessins qui figurent sur les manuscrits de la Topographie chrétienne qui nous sont parvenus<sup>11</sup> sont fidèles aux originaux de Cosmas, on a bien là une licorne caprine qui n'a rien d'un rhinocéros.

Lorsque le pape reçut d'un évêque arménien, au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, la première lettre censée avoir été écrite par ce puissant et lointain souverain chrétien, on situait alors le Royaume du Prêtre Jean en Inde, à l'extrême de l'Orient. A en croire cette missive, qui passa pour d'autant plus crédible que l'on y retrouvait bien des merveilles déjà présentes dans *l'Histoire Naturelle* de Pline ou dans le *Roman d'Alexandre*, ce riche et lointain pays était peuplé de griffons, de bœufs à sept cornes, d'hommes à quatre yeux, et de toutes sortes de créatures fabuleuses. Ce sont pourtant les plus modestes, et à peine fantastiques, licornes du Prêtre Jean qui allairent passer à la postérité. Cette lettre dit: «Sachez qu'en notre terre sont les licornes qui ont en leur front une corne seulement, et il y en a de trois manières, des vertes, des noires et aussi des blanches...<sup>12</sup>» Suit le récit du

<sup>9</sup> Wanda Wolska-Conus, introduction à la *Topographie chrétienne* de Cosmas Indicopleustès, Paris, 1968.

<sup>10</sup> Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, livre XI, Paris, 1973, tome III, pp.326-327.

<sup>11</sup> Et dont un, qui se trouvait alors dans la bibliothèque des Médicis, a été consulté par Thomas Bartholin pour la rédaction de son *De Unicornu Observationes Novæ*, Padoue, 1645.

<sup>12</sup> "Le Prêtre Jean", in Ferdinand Denis, *Le Monde Enchanté*, Paris, 1843, p.192. Le texte provient d'une édition du XVI<sup>e</sup> siècle de la lettre qui fut considérée jusqu'à ce siècle considérée comme l'original.

On trouvera une brève synthèse des travaux sur cette lettre dans la première partie du petit livre, déjà cité, de Jacqueline Pirenne, *La Légende du Prêtre Jean*. Sérieux et fort documenté jusque-là, comparant avec soin et pertinence les diverses versions de la lettre, le livre dérape soudainement à la page 89, et le

combat de la licorne et du lion; on retrouve cette scène, nous l'avons vu, jusque dans un conte de Grimm<sup>13</sup>. Le pape Alexandre III (?-1181) répondit à cette lettre, et dès lors le nom du Prêtre Jean a figuré dans une foule de récits; les lettres qui parvenaient de sa cour ont été l'objet de mille discussions; les croisés ont espéré son arrivée providentielle, qui prendrait Musulmans à revers. La localisation de la cour de ce puissant souverain devint ensuite assez fluctuante, parfois en extrême Orient, près du Paradis terrestre, comme l'écrit Jean de Mandeville, mais le plus souvent en Éthiopie, où régnait effectivement un fort modeste monarque chrétien. Que l'on se rassure, qu'il résidât en Inde ou en Éthiopie, le Prêtre Jean emmenait presque toujours avec lui ses licornes. Les lettres signalèrent régulièrement leur présence, tant à la cour du souverain que dans la faune sauvage d'Éthiopie, tandis que les autres merveilles se faisaient discrètes, et peu à peu disparaissaient. Avec le temps, la légende du Prêtre Jean perdit de sa force, mais ce titre résonna encore longtemps dans l'imaginaire occidental. En témoignent les missionnaires portugais qui continuèrent jusqu'au XVIIème siècle à désigner sous ce nom l'empereur d'Éthiopie<sup>14</sup>. «L'Éthiopie présente cette singularité d'avoir été un objet d'investissement de l'imaginaire occidental particulièrement fort, durable et significatif<sup>15</sup>», et cela explique tant le Prêtre Jean que ses licornes.

---

dernier chapitre fait du Prêtre Jean le roi pécheur, gardien du Graal, roi du monde, demi-frère de Perceval et allié secret des templiers...

Plus sérieusement, on pourra consulter la thèse de Marie-Paule Caire-Jabinet, *La lettre du Prêtre-Jean, Étude critique de la confection, de la diffusion et de l'utilisation d'un faux dans l'Europe médiévale*, Paris I, 1984.

<sup>13</sup> *Le vaillant petit Tailleur*.

<sup>14</sup> Le Prêtre Jean semble avoir particulièrement inspiré les historiens, et la bibliographie sur ce sujet est foisonnante. Voir, parmi d'autres: Jean Delumeau, *Une Histoire du Paradis*, Paris, 1992, pp.99-128 ; J. Richard, "L'Extrême-Orient légendaire au Moyen-Âge, Roi David et Prêtre Jean", in *Annales d'Éthiopie*, 1957, pp.225-242; Jacques Paviot, "L'Imaginaire géographique des découvertes au XVème siècle", in *Actes du colloque «La Découverte, le Portugal et l'Europe»*, Paris, 1990, et la thèse de Marie-Pierre Caire-Jabinet, citée un peu plus haut.

<sup>15</sup> Cette remarque est empruntée à la thèse de Bertrand Hirsch, *Connaissance et figures de l'Éthiopie dans la cartographie occidentale du XIVème au XVIème siècle*, Paris I, 1991, p.4. Bien qu'il fasse l'impasse complète sur les animaux et leur représentation, on pourra consulter ce travail très érudit pour tout ce qui concerne la cartographie de l'Éthiopie et les premiers rapports de voyageurs en Abyssinie.

Pour une vision plus large de la perception du monde africain par les européens, voir le livre de François de Medeiros, *L'Occident et l'Afrique (XIIIème-XVème siècle)*, Paris, Khartala, 1985, qui ignore également la question des animaux, réels ou imaginaires.

Dès le début du XVème siècle, le Bourguignon Bertrandon de la Brocquière, écuyer de Philippe le Bon, rapporta avoir rencontré en Terre Sainte «un Napolitain de Naples qu'on appelait Pierre de Naples, lequel était marié en la terre de Prêtre Jean», qui lui décrivit la faune d'Abyssinie comme composée de «Lyons, éléphans, sçarafes, licornes et goristes ainsi que ung homme sauvage, excepté qu'ilz ont bien deux piéz et demi de queue<sup>16</sup>». On ne doit cependant pas oublier ici que licorne et rhinocéros étaient aussi semblables et différents, pour l'homme du Moyen-Âge, qu'Inde et Éthiopie. Le *Recueil de diverses histoires* de Boemus, l'un des premiers textes géographiques imprimés en français, sans cesse réédité tout au long du XVIème siècle, situe également la licorne en Éthiopie où «ils ont lions, licornes, basilics, léopards et dragons, lesquels par multitude de nœuds qu'ils font de leurs queues étouffent et tuent les éléphants<sup>17</sup>.»

On dispose de très nombreux comptes-rendus de séjours en Éthiopie de marchands portugais, ou de missionnaires jésuites et franciscains partis à la cour du Négus. Ces voyageurs, dont les récits couvrent tout le XVIème siècle et la première partie du XVIIème, signalent bien sûr l'existence de licornes parmi la faune locale. En 1632, le monarque abyssin sombra dans l'hérésie et bannit les jésuites, mais rien n'interdit de penser que sans cela on aurait encore eu d'autres rapports confirmant la présence de licornes en Éthiopie.

Jodo Bermudez (vers 1500-1575), qui partit en 1535 «à la recherche du Prêtre Jean» fut le premier à prétendre qu'il existait dans les montagnes d'Abyssinie des licornes ayant l'apparence de petits chevaux unicernes<sup>18</sup>. Quarante ans plus tard, ces dires furent confirmés par un autre voyageur, Luis del Caravajal Marmol, selon lequel des licornes, dont nous avons déjà donné la description, vivaient «en haute Éthiopie, dans les montagnes de Beth, ou de la Lune<sup>19</sup>». Le récit de Marmol serait cependant plus crédible s'il n'affirmait pas à la page suivante que dans la même région, on rencontre également des griffons, que l'aventurier

---

<sup>16</sup> *Le Voyage outremer de Bertrandon de la Brocquière, premier écuyer tranchant de Philippe le Bon, duc de Bourgogne*, Paris, éd. Claude Scheffer, 1892, p.144.

<sup>17</sup> Cette dernière scène est empruntée aux bestiaires médiévaux, qui décrivent fréquemment le combat du dragon et de l'éléphant. Dans un bestiaire anglais du XIIIème siècle, nous lisons ainsi que «le dragon se cache au bord des chemins qu'empruntent les éléphants et enchaîne leurs pattes en faisant des nœuds, et de les faire périr en les étouffant».

<sup>18</sup> John Bermudez, in *Purchas, his Pilgrimes*, Glasgow, 1907, t.VII, p.363. Le texte original, que je n'ai pas vu, est dans Jodo Bermudez, *Breva relaçao de ambaixada do Jodo Bermudez do Emperador Preste Joao*, Lisbonne, 1565, ch.51.

<sup>19</sup> *L'Afrique de Marmol dans la traduction de Nicolas Perrot, sieur d'Abancourt*, Paris, 1678, tome I, p.65.

s'abstient de décrire puisqu'ils sont «faits de même qu'on les dépeint dans les tapisseries». Marmol, qui avait été de longues années prisonnier des Arabes en Afrique du Nord, donne des descriptions du Maroc et de la Tunisie qui n'ont rien de fantastiques. En revanche, il ne connaissait visiblement guère l'Éthiopie et se fiait sans doute pour la décrire à des récits de seconde main, qu'il ne mit cependant jamais en doute. Nicolas Perrot d'Ablancourt, le traducteur de l'édition française des voyages de Marmol, parue en 1678, était pour le moins sceptique. Il ajouta en effet dans la marge, face au paragraphe concernant les griffons: «On doute fort de cet animal, ainsi que du précédent [la licorne]. On voudrait bien que l'auteur se fût passé de conter des fables sur le rapport d'autrui<sup>20</sup>». Perrot d'Ablancourt réutilisa cette même licorne dans la suite qu'il a donné à sa traduction d'un texte grec, *l'Histoire véritable* de Lucien, lui faisant côtoyer le Phénix dans un royaume cette fois «réellement imaginaire»<sup>21</sup>.

Dans les premières années du XVIIème siècle, le franciscain Luis de Urreta<sup>22</sup> situait également les licornes, mais les licornes seulement, dans les «Montagnes de la Lune»<sup>23</sup>, nom donné depuis Ptolémée aux sommets du Haut Nil. «La raison pour laquelle on a si rarement vu de licorne», précisait-il, «est que ces montagnes sont presque inaccessibles». Une explication bien commode que l'on retrouverait pour le Tibet deux siècles plus tard.

Au milieu du XVIème siècle, le chroniqueur italien Paolo Giovio (1485-1552), que Brantôme qualifiait de «grand menteur», entreprenait de conter, dans un livre épais mais d'une lecture fort divertissante, les grands événements de son époque. Au cœur d'un très beau chapitre consacré à l'Éthiopie, royaume du Prêtre Jean, nous trouvons une description de la licorne qui peut résumer ce que pensaient sur ce sujet les lettrés d'alors: «Or, en nous enquêtant amplement de la source du Nil, trouvions qu'il y a au Royaume Gogian, qui s'étend depuis celui de Sceva vers le pôle antarctique, un immensurable monceau de très hautes montagnes, beaucoup

---

<sup>20</sup> *ibid.*, p.66.

<sup>21</sup> *L'Histoire véritable de Lucien traduite et continuée par Perrot d'Ablancourt*, Nancy ,1984, p.69.

<sup>22</sup> Luis de Urreta, in *Purchas, his Pilgrimes*, Glasgow ,1907. Le texte original, que je n'ai pas vu, est dans Luis de Urreta, *Historia de los grandes y remotos Reynos de la Etiopia, Monarchia del Emperador llamado Preste Juan*, Valence, 1610.

<sup>23</sup> Les amateurs de correspondances fumeuses, et ils sont légion chez les chasseurs de licornes, ne manqueront pas de faire le lien avec l'aspect lunaire de la licorne dans la symbolique astrologique, alchimique et rosicrucienne.

plus élevées que Caucase et Atlas, et que ces nôtres Alpes d'Europe. Leurs coupeaux, environnés de neiges perpétuelles et tous raides de gelées, semblent se mêler avec les nues et soutenir le ciel. De tant excessivement grands et gros rochers est manifeste que les places du milieu et les bases sont revêtues de très épaisses forêts d'arbres fort longs et hauts. Lesquelles places, inaccessibles aux hommes, sont tanières de bêtes sauvages et bellues<sup>24</sup> de toutes sortes. Car elles sont couvertes de lions à grands crins, de panthères, de tigres, d'ours et de sangliers. Mais les troupeaux d'éléphants vagabondent aux champs, qui sont au bas du pied des montagnes. Aussi assurent les habitants du royaume Gogian qu'en ces vallées s'engendrent des dragons avec des ailes lesquels, ayant pieds semblables à ceux des oies, marchent sur terre petit à petit, et qu'illec se trouve le caméopardal, que ceux de notre quartier nomment Girafe, autrefois vu à Florence, présent fait par le Grand Soudan à Laurent de Médicis auquel il l'envoya. Autant en affirment-ils de la licorne<sup>25</sup>. Laquelle, étant de la forme d'un poulain de couleur cendrée, de col à crins et de barbe de bouc, est armée sur le devant de son front d'une corne de deux coudées, laquelle corne, polie et blanche comme ivoire mais bigarrée de pâles couleurs, est estimée avoir merveilleuse puissance à diminuer et assoupir les venins et poisons... De ces tant âpres et immesurables rochers, qui sont nommés Monts de la Lune par les chorographes, sortent efforcément, par fréquente et abondante source, les fontaines du Nil, en lieu fort caché qui se nomme Beth, c'est-à-dire désert en langue Abyssine<sup>26</sup>.» Le grand succès de l'ouvrage de Paul Jouve, fréquemment cité par les auteurs du siècle suivant, a fait beaucoup pour la renommée de la licorne d'Éthiopie.

Entré dans la compagnie de Jésus à l'âge de seize ans, le missionnaire portugais Jérôme Lobo (vers 1595-1678) eut une vie mouvementée, qui le mena en Angola, au Brésil, en Éthiopie, puis dans les établissements portugais des Indes. Il séjourna longuement, à deux reprises, en Éthiopie, et quitta définitivement ce pays lorsque, en 1632, le négus, sombrant dans l'hérésie, expulsa les pères

---

<sup>24</sup> de *bellua*, æ: animal sauvage de grande taille.

<sup>25</sup> D'autres listes du XVIème siècle sont un peu plus pertinentes, abandonnant licornes et ours, mais elles n'en sont pas pour autant exemptes d'erreurs: «Il y a en ces régions presque toutes sortes de bêtes et d'oiseaux, comme sont éléphants, lions, tigres, loups cervins (lynx), taissons (?), singes et cerfs.» Abraham Ortelius, *Théâtre de l'univers, contenant les cartes de tout le monde*, 1598 (1581), fol.114.

<sup>26</sup> *Histoires de Paolo Iovio, Comois, Evêque de Nocera, sur les choses faites et advenues de son temps en toutes les parties du monde*, Lyon, 1552, liv.XVIII, pp.298-299.

jésuites. De retour en Europe après un voyage mouvementé, au cours duquel il fut capturé par des pirates, il se rendit aux cours de Lisbonne, Madrid puis Rome pour tenter, sans succès, d'obtenir l'envoi d'une expédition militaire en Abyssinie. Dépité sans doute par ce peu d'empressement à rétablir la vérité de la foi, il repartit pour les Indes en 1640 et devint provincial de Goa, avant de venir terminer ses jours au Portugal, où il rédigea sa description de l'Abyssinie<sup>27</sup>. Celle-ci ne fut, curieusement, pas publiée dans son pays, mais il en parut plusieurs traductions en Angleterre (1669 et 1735) et en France (1672 et 1728)<sup>28</sup>.

Le récit que le père jésuite nous a laissé est aussi le plus détaillé et le plus circonstancié concernant la licorne d'Éthiopie, et il vient d'un homme qui avait suffisamment vécu dans ce pays pour être tenu par tous pour digne de foi. Son rapport est aussi celui qui fut le plus souvent repris par la suite, et il mérite donc d'être intégralement cité.

Nous possédons plusieurs versions quelque peu différentes de ce texte.

La première fut éditée en 1669 à Londres par Peter Wyche. Le texte n'est pas de Lobo lui-même mais de Robert Southwell, anglais résidant à Lisbonne, qui avait communiqué à l'éditeur le contenu des conversations qu'il avait eues avec le jésuite portugais, dont Peter Wyche semble avoir même ignoré le nom<sup>29</sup>. Ce texte fut traduit en français, simultanément, par Melchisédech Thévenot (1620-1692), qui le publia en 1672 dans sa collection des *Divers Voyages curieux*, et par Henri Justel (1620-1693), pour ses *Recueils de divers voyages faits en Afrique et en l'Amérique*, parus en 1674. Les deux traductions sont assez proches. Si nous avons choisi de nous limiter à la version de Thévenot, ce n'est pas tant parce qu'elle est plus ancienne de deux ans que parce que le compilateur y a ajouté quelques commentaires intéressants. Thévenot, qui avait beaucoup voyagé en Europe et maîtrisait de nombreuses langues orientales, passait pour l'un des hommes les plus instruits de son temps et fut, en 1684, nommé garde de la bibliothèque du roi. Il

---

<sup>27</sup> Charles Beke, *Mémoire justificatif en réhabilitation des Pères Pierre Paez et Jérôme Lobo*, Paris, 1848.

<sup>28</sup> *A Short Relation of the River Nile*, Londres, 1669.

*Relation de l'Empire des Abyssins*, in Melchisédech Thévenot, *Relation de divers voyages curieux*, Paris, 1672, t.IV.

*Relation historique d'Abyssinie*, Paris, 1728.

*A Voyage to Abyssinia*, Londres, 1735.

On trouvera les passages concernant la licorne des deuxième et troisième de ces textes dans le chapitre consacré à l'*habitat naturel de la licorne*.

<sup>29</sup> Peter Wyche, *A short Relation of the River Nile*, Londres, 1669, cité par Odell Shepard, *The Lore of the Unicorn*, Boston, 1930, p.296.

entretenait une correspondance avec M. Toinard, un ami du père Lobo. Il cite donc, ce que n'avait pas fait Wyche et que ne ferait pas Justel, le nom du missionnaire portugais, et il ajoute dans son introduction quelques détails supplémentaires recueillis auprès de Jérôme Lobo par Toinard. Que ces précisions concernent particulièrement la licorne montre bien la fascination qu'une simple référence à une possible existence réelle de l'animal pouvait faire renaître, même si Thévenot semble par ailleurs sceptique, moins pourtant qu'à la même date Nicolas Perrot, le traducteur de Marmol.

Voici donc l'unique mais long passage concernant la licorne tel qu'il apparaît dans le recueil de Thévenot:

«Anciennement l'empire Abyssin contenait plusieurs royaumes, leurs Annales ou Histoires en comptent jusqu'à vingt, avec autant de Provinces, maintenant on croit communément qu'il ne contient que cinq royaumes, chacun de la grandeur du Royaume de Portugal, et six Provinces, chacune de l'étendue de celle de Beyra, au Portugal. Agaos, la plus grande de ces provinces est divisée en plusieurs territoires, c'est dans celui de Tonküa qu'on a trouvé la source du Nil, et que l'on a vu la véritable licorne.

«Pour la licorne comme nous la voyons souvent mentionnée en l'écriture sainte, on ne peut pas dire qu'elle ne soit, ni aussi la confondre avec l'Abada; car l'Abada ou Rhinocéros a deux cornes, elles ne sont pas droites mais courbées. La licorne véritable vient d'Afrique dans la province Agaos du Royaume de Damote; elle est de la grandeur d'un cheval de médiocre taille, d'un poil brun tirant sur le noir; elle a le crin et la queue noire, le crin court et peu fourni; ils disent en avoir vu en d'autres endroits de cette province, qui avaient le crin plus long et plus épais, avec une corne droite longue de cinq palmes, d'une couleur qui tire sur le blanc; ils disent qu'elle demeure toujours dans les bois, et que cet animal étant fort peureux, il ne se hasarde guère dans les lieux découverts. Les gens les plus barbares du monde sont les peuples de ces pays; ils mangent de la chair de ces bêtes comme de toutes les autres que les bois leur fournissent.

«Un de nos pères qui a passé quelque temps dans cette province, après avoir employé beaucoup de soins pour avoir cet animal si rare, en eut enfin un jeune que ceux du pays lui apportèrent, mais il mourut en peu de jours tant il était délicat à nourrir. J'ai entendu dire à un capitaine portugais, homme d'âge et de crédit, qui était en grand estime auprès des plus grands seigneurs de ces pays, que retournant de l'armée où il allait tous les ans à la suite de l'empereur Malesceged,

ayant avec lui une troupe de vingt cavaliers portugais, ils avaient mis pied à terre dans une petite vallée entourée de bois fort épais pour faire paître leurs chevaux; à peine étaient-ils assis qu'ils virent sortir hors du plus fort du bois un animal tout à fait semblable à un cheval; ils eurent assez de temps pour l'examiner, ils remarquèrent qu'il avait une corne droite sur le devant de la tête; les soldats n'ayant pas leurs armes en l'état, se levèrent pour l'entourer mais la licorne ne leur en donna pas le temps, et se jeta en un moment dans le fort.

«Dans un autre endroit de cette province, nommé Nanina, qui est plein de montagnes, ils ont vu souvent cette bête paître avec d'autres. Cette place est un lieu d'exil et le tyran Adamas Seght y reléguait sans raison plusieurs portugais qui disent avoir vu des licornes du haut des rochers, cependant qu'elles paissaient dans des plaines qui sont au bas. Ces rapports, et particulièrement celui du bon vieillard Jean Gabriel, avec la relation de mon frère, me font croire que la licorne dont il a été parlé se trouve en effet dans cette province<sup>30</sup>».

Jérôme Lobo n'a pas vu lui-même le bel animal qu'il nous décrit en reprenant assez fidèlement et succinctement la description déjà ancienne de Barthema, mais son rapport est déjà une accumulation de témoignages variés. On y voit un effort pour situer géographiquement la licorne, et en dire le plus possible non seulement sur son aspect mais aussi sur ses mœurs. L'indication, au premier abord déroutante, selon laquelle les indigènes mangent couramment la viande de licorne montre de plus une volonté de ne pas s'en tenir à l'imagerie occidentale classique concernant l'animal charmé par les jeunes filles ou purifiant les eaux. Visiblement, Lobo, à moins que ce ne soit plutôt Southwell, l'auteur réel du texte anglais, ne se contente pas de raconter, il cherche à convaincre. Il sait que les Européens doutent souvent de l'existence de la licorne, mais lui qui a été en Éthiopie sait qu'elle existe dans ce pays et veut faire partager sa conviction au lecteur. Encore aujourd'hui, il s'en faut parfois de peu qu'il y parvienne.

Melchisédech Thévenot, qui publia dans ses *Relations de divers voyages curieux* le récit de Lobo, ainsi que celui d'un autre jésuite portugais, Balthazar Tellez (1595-1675), nous apprend dans son introduction que «Le public attendait avec impatience de bons et de sûrs mémoires de toutes ces choses, dont nous n'avions jusqu'à cette heure que des chimères de savants et gens d'esprit, faites sur de fausses informations, lorsque ces bons pères ont pleinement réparé toutes

---

<sup>30</sup> Ieronymo Lobo, *Relation de l'Empire des Abyssins*, in Melchisédech Thévenot, *Relations de divers voyages curieux*, Paris, 1672, tome IV.

les injures qu'Urreta et tant d'autres avaient faites au public et la vérité». Plus loin, Thévenot cite sa correspondance avec Toinard:

«...M. T. m'écrit de Lisbonne, 1667: "Le père Lobo m'a assuré que dans la province où est la source du Nil, il se trouve des licornes, les unes blanches, les autres baies, avec une corne blanche au front de la longueur du bras, elles sont fort farouches. Il a eu aussi un petit poulain bai qui lui fut envoyé et qui ne vécut que huit ou dix jours pour n'avoir pas eu une jument qui lui donne à téter." La même personne dans une autre lettre, parlant de la licorne et de la relation du Père Lobo m'en écrit en ces termes: "Son compagnon en a eu un petit qui mourut, ayant été pris à sa recommandation par les habitants du lieu; il s'en est vu aussi plusieurs dans la Comarca Narina, qui est la dernière des provinces de Agaus"<sup>31</sup>».

Que Thévenot ait justement extrait de sa correspondance avec Toinard des passages concernant la licorne montre que, aussi marginale qu'elle puisse paraître, la question de l'existence de l'animal était encore, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, de celles qui excitaient les hommes cultivés. De plus, ces citations sont particulièrement attendrissantes, nous rappelant la licorne nourrissant ses petits dans un roman arthurien tardif, *Le Chevalier au papegau*. En choisissant ces extraits, Thévenot montrait aussi que la licorne qu'il imaginait n'avait pas seulement l'apparence de celle des bestiaires médiévaux, mais qu'elle en conservait au moins vaguement, inconsciemment, des attributs symboliques.

Joachim Legrand, de retour du Portugal où il avait été secrétaire de l'ambassadeur du Roi de France, publia en 1728 sous le titre de *Relation historique d'Abyssinie* une traduction française d'un manuscrit du père Lobo, dont le texte original ne fut jamais imprimé, qu'il avait pu consulter à Lisbonne. Le passage concernant la licorne diffère quelque peu de celui donné par Thévenot, et l'on remarquera que, se trouvant juste après un autre texte concernant le rhinocéros, il exclut toute confusion entre les deux animaux.

«On a vu dans la province des Agaus, qui est un pays fourré et plein de bois, cette licorne si fameuse et si peu connue jusqu'à présent. Comme cet animal passe vite d'un bois à un autre, on n'a pas eu le temps de l'examiner; on l'a néanmoins assez bien considéré pour pouvoir le décrire. Il est de la taille d'un beau cheval bien fait et bien proportionné, d'un poil bai, avec la queue et les extrémités

---

<sup>31</sup> Melchisédech Thévenot, "Remarques sur les relations d'Éthiopie des RR.PP. Ieronimo Lobo et Balthazar Tellez, jésuites", in *Relations de divers voyages curieux*, Paris, 1672, tome IV.

noires. Les licornes de Tuaçua ont la queue fort courte, celle de Ninina, qui est un canton de cette province, l'ont au contraire très longue, et leurs crins tombent jusqu'à terre. La licorne est si peureuse qu'elle ne va jamais qu'en compagnie de plusieurs animaux capables de la défendre. Les cerfs, les chevreuils, les gazelles se rangent autour de l'éléphant, qui se contentant de feuilles et de racines, défend tous ces timides animaux contre les bêtes féroces et carnivores qui les voudraient dévorer<sup>32</sup>».

Moins précis que le précédent, ce récit est néanmoins augmenté du «détail qui ne s'invente pas», à savoir que les licornes de Ninina ont la queue plus longue que celle de Tuaçua. Quelques pages plus loin, nous apprenons que le père Lobo tenait bien cette licorne pour celle de la tradition, puisque, mordu par un serpent, il tenta de se soigner par la pierre de Bézoard, concrétion calcaire qui se forme dans l'estomac de certaines chèvres, et par la corne de licorne, les deux antidotes classiques de la pharmacopée de la Renaissance. Le missionnaire ne précise cependant pas quelle apparence avait cette corne de licorne, ni comment il se l'était procurée. Le mal continuant à s'aggraver, il dut se résoudre à un remède extraordinaire qu'il prit «avec une répugnance infinie»: des goussettes d'ail.

L'abbé Legrand, qui n'avait jamais été en Afrique, ajouta au récit du père Lobo des considérations personnelles, sous la forme d'une série de dissertations (sur le Prêtre Jean et les Rois d'Abyssinie, sur la reine de Saba, sur la circoncision, sur les erreurs religieuses des Abyssins, etc....). L'une de celles-ci nous apprend qu'il était convaincu de l'exactitude du rapport du père Lobo et donc de la présence de licornes en Éthiopie: «On a douté longtemps s'il y avait des licornes; ceux qui en ont écrit ne convenaient point entre eux et ont mêlé tant de fables dans ce qu'ils ont rapporté, qu'on avait encore plus de raison de ne rien croire. Cet animal est rare, on n'en a vu que dans le royaume de Damot et dans la province des Agaus...<sup>33</sup>». À une époque où la croyance en la licorne était plutôt en perte de vitesse, Joachim Legrand ne faisait pourtant pas preuve, loin de là, de la même prudence que Melchisédech Thévenot trente ans plus tôt.

Ce n'est pas en Éthiopie mais en Arabie que Louis Barthema avait vu, en 1503, «deux unicorns vivants» qui auraient été envoyés au «sultan de la Mecque»

---

<sup>32</sup> Jérôme Lobo, *Relation historique d'Abyssinie*, Paris, 1728, pp.70-71.

<sup>33</sup> Joachim Legrand, "Dissertation sur la côte orientale d'Afrique...", en annexe à la *Relation historique d'Abyssinie* de Jérôme Lobo, Paris, 1728.

par «un roi d'Éthiopie, c'est-à-dire un roi Maure<sup>34</sup>». Nous sommes certes en Arabie mais, par leur origine, c'est bien une fois de plus des licornes d'Abyssinie dont il est question ici. Au milieu du XVIème siècle, dans la cosmographie de Sébastien Munster, de tels cadeaux étaient devenus coutumiers puisque l'on croit comprendre que le «Roi des Éthiopes» aurait envoyé régulièrement des licornes au Sultan de La Mecque pour entretenir leur amitié, ce qui suppose que les licornes aient été plus rares en Arabie que sur l'autre rive de la Mer Rouge<sup>35</sup>. «Barthema, homme illustre, qui écrit avoir vu deux licornes à La Mecque, est digne de foi» écrivit Scaliger dans sa réfutation de Cardan<sup>36</sup>, et de fait, le récit du voyageur bolonais apparaît au lecteur prudent bien plus crédible, moins systématiquement merveilleux, que ceux de nombre de ses contemporains. Des nombreux voyageurs témoignant en faveur de la licorne d'Éthiopie, Barthema fut le plus souvent cité. Il est même le seul à figurer, en 1690, dans le court et prudent article «licorne» du dictionnaire d'Antoine Furetière.

Il reste que pour Barthema, dont le récit est assez original et vraisemblablement de bonne foi, l'Éthiopie était la patrie naturelle des licornes, et l'on pense bien sûr ici en entendant parler d'un Roi d'Éthiopie offrant ces nobles animaux à son allié à la légende des licornes du Prêtre Jean. Cela est plus clair encore dans le récit de Leonard Rauchwolf (?-1596) qui nous apprend que le Roi de Perse avait, à Samarcande, non seulement de nombreuses licornes mais également deux griffons qui lui avaient tous été envoyés en cadeau par le Prêtre Jean<sup>37</sup>! L'aventurier allemand, dont les récits font pour le reste assez peu de place au merveilleux, reconnaît certes ne pas avoir vu lui-même ces animaux. Il tenait cependant le voyageur persan qui lui avait fait ce récit pour digne de foi, puisque ses autres informations, portant sur les plantes poussant en Perse, s'étaient avérées exactes.

---

<sup>34</sup> *Les Voyages de Ludovico di Varthema, in Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIIIème jusqu'à la fin du XVIème siècle*, Paris, 1888. André Malraux connaît-il ce témoignage, quand il écrit «je voudrais être calife, envoyer au calife une licorne qui apparaîtrait couleur de soleil dans le palais»?

<sup>35</sup> Sébastien Munster, *La Cosmographie universelle contenant la situation de toutes les parties du Monde*, Paris, 1586, p.1189.

<sup>36</sup> Jules-César Scaliger, *Exoticarum Exercitationum Liber Quintus Decimus, de Subtilitate ad Hieronymum Cardanum*, Paris, 1557, ex.205, pp.274-275.

<sup>37</sup> *A Collection of curious Travels and Voyages in two tomes, the first containing Dr Leonhart Rauwolff's itinerary into the eastern Countries*, Londres, 1693, t.1, cap.8, pp.194-195.

Sur une carte du monde du XIII<sup>e</sup> siècle qui se trouve dans la cathédrale d'Hereford, en Angleterre, une licorne à la corne aussi longue que le corps est représentée dans la région du Haut-Nil. Comme la quasi-totalité des voyageurs qui, dans les siècles suivants, décrivirent cette région, cette carte distingue bien la licorne du rhinocéros, également représenté en Éthiopie.



Le rhinocéros et le monocéros de la carte de la cathédrale d'Hereford, d'après le dessin figurant dans M. Jomard, *Les Monuments de la Géographie*, Paris, 1854.

La présence d'une licorne sur une carte qui héberge tout le bestiaire médiéval, du lion au griffon et du basilic au dragon, ne doit pas nous étonner. C'est la représentation relativement fidèle du rhinocéros qui est finalement ici plus surprenante, montrant bien que si les deux créatures avaient alors le même degré de réalité, ou d'imaginaire, elles n'en étaient pas, dans l'esprit du peintre, distinctes.

On ne peut accorder trop d'importance aux représentations d'animaux sur des cartes qui étaient plus des objets d'art que des outils, et n'étaient donc pas

perçues comme des références précises. Ainsi, on serait tenté de s'arrêter à la présence de licornes sur la superbe mappemonde d'Henri II, peinte au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>38</sup>, mais là aussi des monstres en tous genres, sortis pour moitié du bestiaire médiéval, pour moitié des récits de Marco Polo ou Jean de Mandeville, décorent le moindre blanc sur la carte. Il reste que trois licornes sont représentées, deux à la robe beige en Éthiopie, et une à la robe blanche en Égypte, ce qui laisse penser que le peintre associait quand même cet animal à l'Afrique de l'Est.

Les vastes déserts d'Arabie et du Sahara ne semblent pas avoir été propices aux licornes, que l'on imagine généralement plutôt se réfugiant au cœur d'épaisses forêts. Il reste un témoignage isolé, que nous découvrons dans une conférence assez sceptique sur la licorne donnée à Paris en juin 1640, au *Bureau d'Adresse* de Théophraste Renaudot: «Marc Scherer, Allemand renégat, depuis nommé Idaith Aga, ambassadeur du Sultan Soliman auprès de l'empereur Maximilien, assure en avoir vu des troupeaux entiers dans l'Arabie déserte<sup>39</sup>».

Le lecteur est tout d'abord un peu dépité de ne pas croiser une licorne dans les extraordinaires voyages de Jean de Mandeville. Cela montre sans doute qu'au XIV<sup>e</sup> siècle, l'animal n'était pas jugé assez merveilleux, assez original, pour figurer dans cette véritable somme de merveilles, compilation des passages les plus étonnantes et exotiques de tous les récits de voyage de la fin du Moyen-Âge. Edward Webbe, un explorateur anglais dont les aventures sont à peine moins féeriques et mouvementées assure quant à lui: «J'ai vu dans un enclos jouxtant le palais du Prêtre Jean cinquante-trois licornes et éléphants vivant ensemble<sup>40</sup>. Ils étaient si bien apprivoisés que j'ai joué longuement avec eux comme on peut jouer avec de jeunes agneaux<sup>41</sup>». Mais il est vrai que, tout comme Vincent Le Blanc, Edward Webbe n'est pas ce que l'on peut appeler un témoin digne de foi. C'était déjà l'opinion de Samuel Purchas (1577-1628) qui, sans avoir lui-même jamais quitté l'Angleterre, avait publié à Londres, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, une très impressionnante collection de récits de voyages: «Aucun auteur digne de foi, écrit-

<sup>38</sup> Voir l'image infra, p.276.

<sup>39</sup> *Quatrième centurie des questions traitées aux conférences du bureau d'adresse*, Paris, 1641, p.245-246. Ce passage est repris d' Ulysse Aldrovandi, *De Quadrupedibus Solipedibus*, Bologne, 1616, p.384.

<sup>40</sup> La licorne et l'éléphant étant alors considérés comme des ennemis naturels, le fait qu'ils vivent ici ensemble donne une idée des étonnantes pouvoirs du Prêtre Jean, et rend le récit plus merveilleux encore pour ses lecteurs.

<sup>41</sup> *Edward Webbe - His Travailles*, Londres, 1590.

il, n'a vu de licornes depuis un siècle, car Webbe, qui dit en avoir vu dans les haras du Prêtre Jean, est un affabulateur (*a mere fabler*)<sup>42</sup>».

Dans les dernières années du XVIIème siècle, alors que l'on doutait fort de l'existence de la licorne, il était admis que si celle-ci existait, c'était en Afrique et plus précisément en Éthiopie. En témoignent les premières phrases, largement inspirées du récit de Lobo, de l'article «licorne» du dictionnaire d'Antoine Furetière: «La licorne se trouve seulement dans l'Afrique. Son vrai pays est dans la province d'Agoas au Royaume des Damotes<sup>43</sup> en Éthiopie. C'est un animal fort craintif qui se retire dans les bois et qui pourtant se hasarde quelquefois à venir dans la plaine...». Un siècle plus tard, si l'Encyclopédie niait formellement l'existence de la licorne, elle ne l'en situait pas moins dans cette région: «Licorne: animal fabuleux. On dit qu'il se trouve en Afrique, & dans l'Éthiopie.»

On retrouve la licorne dans la faune locale d'une *Histoire d'Éthiopie* écrite par l'orientaliste allemand Job Ludolf (1624-1704), qui ne quitta jamais l'Europe mais parlait couramment l'éthiopien et était le meilleur spécialiste de ce pays: «On y rencontre une bête puissante et féroce appelée Arweharis, ce qui signifie licorne. Elle ressemble à une chèvre, mais court beaucoup plus rapidement. J'ignore s'il s'agit du monocéros décrit par les anciens... Les Portugais nous disent que l'un de ces animaux a été récemment observé par J. Gabriel<sup>44</sup> dans la province d'Agawi du royaume de Damota. Les descriptions qu'en donnent les Portugais sont vraisemblablement exactes<sup>45</sup>.»

Au XVIème et au début du XVIIème siècle, lorsque les témoignages rapportant la présence de licornes en Éthiopie étaient les plus nombreux, il se trouva aussi des voyageurs qui, dans la faune de ce pays, ne mentionnèrent pas notre bel animal. C'est ainsi qu'un autre jésuite, le R.P. Balthazar Tellez (1595-1675), décrivant à la même date les mêmes régions que le père Lobo, omit de la signaler parmi les animaux d'Éthiopie<sup>46</sup>. Cela n'a pas été sans intriguer le

---

<sup>42</sup> Samuel Purchas, *Purchas, his Pilgrimes*, Londres, 1625, liv.V, ch.2.

<sup>43</sup> Un terme désignant alors l'Éthiopie.

<sup>44</sup> Ce nom était cité par Lobo, qui est sans doute la source essentielle de Ludolf en matière de licornes. Le nom donné ici à l'animal, Arweharis, ne provient cependant pas des récits du père jésuite.

<sup>45</sup> Job Ludolphus, *New History of Ethiopia*, Londres, 1682, liv.I, ch.10.

<sup>46</sup> Balthazar Tellez, *Relation de la Haute Égypte, écrite sur les lieux*, in Melchisédech Thévenot, *Relations de divers voyages curieux*, Paris, 1672.

compilateur français des *Divers Voyages curieux* qui, publiant ces deux récits conjointement dans une description de l'Abyssinie, s'étonna: «D'où vient que le Père Tellez, qui décrit la girafe et le zèbre, ne parle point de la licorne<sup>47</sup>?»

La cour du Prêtre Jean, les Montagnes de la Lune, les sources du Nil, le pays de la Reine de Saba... On comprend que le Haut-Nil et l'Éthiopie aient été des lieux particulièrement indiqués pour y trouver, selon l'époque, les dernières licornes, les mines du Roi Salomon ou l'Arche d'Alliance. Si nous entrons dans cette logique fantasmatique, où bien des chasseurs de licornes se sont perdus corps et âme, il n'est qu'un autre lieu où les licornes puissent vivre en paix: les hauts plateaux du Tibet. Nous y serons bientôt.

## Les licornes amphibies d'Afrique de l'Est et de l'Océan Indien

Nous disposons de trois récits sur l'étrange animal qui reçut finalement le nom de Camphur. Le premier est dû au voyageur et naturaliste portugais Garcia da Orta qui, vers le milieu du XVIème siècle, décrivit un quadrupède terrestre à silhouette de cheval «se plaisant aussi fort en la mer», portant une courte corne «orientable à souhait», et vivant dans l'extrême sud de l'Afrique<sup>48</sup>. Le voyageur français André Thevet (1502-1590) a donné, dans sa *Cosmographie universelle*, un nom à l'unicorn amphibie, qu'il disait vivre, quant à lui, dans les îles Moluques, dans l'Océan Indien. «Le Roi de Moluque est nommé Camphruch... Ce nom de camphruch est le nom d'une bête amphibie, qui participe de l'eau et de la terre comme le crocodile... ayant une corne au front, mobile...<sup>49</sup>». On a là avec cet étrange unicorn des plages une très curieuse digression dans la longue légende de la licorne. Parallèlement à la grande histoire de la licorne, on pourrait écrire une petite histoire du camphur, qui fut encore cité pendant plus d'un siècle par de nombreux auteurs. Avec sa corne souple, avec les pattes arrière palmées que lui

---

<sup>47</sup> Melchisédech Thévenot, "Remarques sur les Relations d'Éthiopie des RR.PP. Iéronime Lobo et Balthazar Tellez", in *Relations de divers voyages curieux*, Paris, 1672.

<sup>48</sup> Garcias ab Horto, *Histoire des drogues, espiceries et de certains médicaments...*, Lyon, 1602 (1563), p.77.

<sup>49</sup> André Thevet, *Cosmographie universelle*, Paris, 1581, liv.XII, cap.5, pp.431-432.

attribua en outre Thevet, on serait tenté de dire que le camphur n'a plus rien d'une licorne. Garcia da Orta, qui en traite dans son chapitre «de l'Ivoire», l'assimilait pourtant très clairement au «monocéros» et Thevet nous dit bien que «Il y a quelques uns qui sont persuadés que c'était une espèce de licorne et que sa corne, qui est rare et riche, est très excellente contre le venin». Ambroise Paré fit beaucoup pour la célébrité du camphur en citant longuement son ami Thevet dans son *Discours de la licorne*. Peu au fait de la géographie, le chirurgien situa cependant les îles Moluques en Éthiopie, ramenant ainsi le camphur dans la traditionnelle terre d'élection des licornes.

## La rumeur d'Afrique du Sud

L'Afrique centrale et méridionale resta longtemps peu connue, et nombre de curieux et de savants ne voulurent pas nier l'existence de l'animal avant que ce continent n'ait été entièrement exploré. Séparer comme nous le faisons ici les témoignages de la présence de licornes en Éthiopie de ceux qui la situent en d'autres régions de l'Afrique est un peu artificiel, du moins pour les récits les plus anciens, ceux du Bas Moyen-Âge et de la Renaissance, époque où les termes géographiques n'avaient pas les mêmes significations précises qu'aujourd'hui. Mais cela revient en fait à un départ dans le temps, entre les témoignages plus ou moins reliés au thème du Prêtre Jean, dont nous avons traité plus haut, et ceux, généralement plus récents, sans lien direct avec ces légendes.

Du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, les Européens qui posaient le pied sur le continent africain s'attendaient souvent à y trouver des licornes. Si aucun n'eut cette chance, les récits de voyage montrent qu'il suffisait de peu pour les convaincre de l'existence d'un animal dont la description, il faut le rappeler, n'avait le plus souvent rien d'invraisemblable.

«Aloysius Cadamustus, en sa Navigation, dit qu'en une certaine région des terres neuves l'on trouve des licornes, que l'on prend vives», écrivit Ambroise Paré dans son *Discours de la licorne*<sup>50</sup>. Le chirurgien se trompait, citant sans doute de

---

<sup>50</sup> Ambroise Paré, *Discours de la licorne* (1582), in *Œuvres complètes*, Genève, 1970, t.III, p.495.

mémoire le navigateur vénitien Alvise de Ca da Mosto qui, vers 1460, longea toute la côte occidentale de l'Afrique, allant plus au sud et parfois, remontant les fleuves, plus loin à l'intérieur des terres que n'avaient coutume de le faire les commerçants portugais. Son récit, paru dans les volumineux recueils des *Navigationi e viaggi* de Giovanni Battista Ramusio, est particulièrement sobre et précis, et nulle part, non plus que dans aucune autre édition, je n'ai pu retrouver ce passage<sup>51</sup>. Il reste que Ca da Mosto semble avoir cru à la présence de licornes en Afrique; nous lisons en effet à la fin de son récit qu'un esclave noir capturé par les Portugais et emmené à Lisbonne leur donna des informations sur son pays. La seule qui parvint aux oreilles du navigateur italien fut que, dans ce royaume, vivaient des licornes<sup>52</sup>. Nous pouvons, aujourd'hui, penser à des rhinocéros, mais Ca da Mosto, dont le texte fait par ailleurs très peu de place aux «merveilles et singularités», n'avait, lui, aucune raison de mettre en doute ou simplement de discuter cette information.

La plupart des témoignages concernant la licorne se ressemblent. Ils sont le fait de voyageurs, missionnaires, marchands ou aventuriers, de retour d'Afrique ou d'Asie. Cela fait d'autant mieux ressortir ceux, moins nombreux, qui prennent une autre forme. Thomas Bartholin, dans l'édition de 1678 de ses *Nouvelles Observations sur la licorne*, a inséré quelques éléments qui ne se trouvaient pas dans le texte de 1645. L'un d'entre eux est emprunté à Ole Worm, qui ne croyait par ailleurs pas beaucoup à la licorne. Un «ambassadeur du Roi de Congo» arrivé à Copenhague en 1652 aurait été, dit-il, impressionné par la corne de licorne du roi de Danemark, si différente de celle des licornes de son pays<sup>53</sup>. Il faut dire que l'arme de ces dernières se caractérisait essentiellement par sa couleur jaune vif et la touffe de poils rouges ornant sa pointe.

---

<sup>51</sup> Voir la thèse de Marie-Pierre Laurent du Tertre, *Les Navigations atlantiques du vénitien Alvise Da Mosto et la navigation du Portugais Pedro de Sintra, écrites par Alvise Da Mosto. Traductions, édition critique, annotations et commentaires des éditions*, Paris I, 1987.

<sup>52</sup> *Relation des voyages à la côte occidentale d'Afrique d'Alvise de Ca' da Mosto*, Paris, 1895, p.194.

<sup>53</sup> Thomas Bartholin, *De Unicornu Observationes Novæ*, Amsterdam, 1678 (1645), pp.218-221.

Ole Worm, *Museum Wormianum seu Historia Rerum Rariorum*, Amsterdam, 1655, p.287.

Nous avons déjà cité le Portugais Garcia da Orta, décrivant un animal amphibie, à corne unique et mobile, vivant près du cap de Bonne Espérance<sup>54</sup>. André Thevet, modeste voyageur quelque peu mythomane, auteur prolifique de cosmographies fortement enjolivées<sup>55</sup>, semble avoir été fasciné par le thème de l'animal licorne, qui revient très régulièrement dans ses ouvrages. Les licornes d'Afrique du Sud y apparaissent à deux reprises: «Là se trouvent plusieurs sortes d'animaux, différents en espèce de ceux de la Basse Afrique, entre autres un que ceux du pays nomment Naharaph, et d'autres Monocéros, ayant la tête et crin d'un cheval. Or quoique cette bête se plaise et aime près de la mer et autres lieux marécageux, si n'est-ce pourtant le cheval marin, et moins ce qu'on estime la licorne<sup>56</sup>». Dans un autre ouvrage, il se contente de signaler au lecteur que «Il s'y trouve [au cap de Bonne Espérance] aussi grande quantité d'ânes sauvages, et une autre espèce portant une corne entre les deux yeux, longue de deux pieds<sup>57</sup>». Non loin de là, à Madagascar, «de bêtes il y a l'éléphant en grand nombre, deux sortes de bêtes licornes, dont l'une est l'âne indique, n'ayant le pied fourché, comme ceux qui se trouvent au pays de Perse, l'autre est ce que l'on appelle Oryx ou pied fourchu<sup>58</sup>». La faune réelle de Madagascar, terre des lémurs et d'étranges lézards, est déjà assez fantastique, rien d'étonnant à ce que l'on y ajoute la licorne. Un siècle plus tard, de retour de l'île dont il avait été gouverneur dans les années 1840, Étienne de Flacourt en décrivit longuement la faune dans son *Histoire de la grande île Madagascar*. Entre l'âne sauvage et le caméléon, nous y lisons que «Breh est un animal que les Nègres de Manghabei disent être dans le pays des anstianactes, qui a une corne sur le front, grand comme un grand cabri, et fort sauvage. Il faut que ce soit une licorne<sup>59</sup>». Ce passage est visiblement la source d'André Phérotée de La Croix qui, en 1688, dans sa *Relation de l'Afrique* indiquait que «Bréhis est une bête qui n'a qu'une corne au milieu du front, elle est aussi grosse qu'une chèvre, et elle est fort sauvage. Elle se tient principalement dans la Province d'Ansianacte. Il n'y a point en ce pays là d'éléphant, de tigre, de cheval ni de lion, ni d'aucun animal à quatre pieds qui soit nuisible à l'homme, comme

---

<sup>54</sup> Garcias ab Horto, *Histoire des drogues, espiceries et de certains médicamens...*, Lyon, 1602, p.77.

<sup>55</sup> Sur le personnage de Thevet, voir plus loin au chapitre qui lui est consacré (pp.3 sq.).

<sup>56</sup> André Thevet, *Cosmographie universelle*, Paris, 1575, liv. I, ch. 7, p. 95.

<sup>57</sup> André Thevet, *Description de la France Antarctique*, Paris, 1878 (1558), p. 108.

<sup>58</sup> ibid., p.118.

<sup>59</sup> Étienne de Flacourt, *Histoire de la grande île Madagascar*, Paris, 1661, p.153.

quelques uns ont écrit<sup>60</sup>». Mais là où sa source première, Flacourt, laissait entendre qu'il ne parlait que par ouï-dire, de la Croix semblait tenir l'existence de cet animal, qui avait entre-temps gagné une terminaison d'allure plus scientifique, pour assurée, tout comme d'ailleurs celle de la licorne d'Éthiopie, qu'il décrit classiquement d'après Barthema<sup>61</sup>.

Plus sceptiques que ceux des siècles précédents, les voyageurs du XVIIème et de la première moitié du XVIIIème siècle ne parlèrent guère de licornes, ni en Afrique ni ailleurs. Mais à la fin du XVIIIème siècle, l'animal sembla connaître une nouvelle vie, lorsque resurgit la rumeur de sa présence au sud du continent.

Dans *Tout au contraire*, le romancier sud-africain André Brink écrit le journal imaginaire d'un aventurier bien réel, Étienne Barbier, qui vécut au Cap dans les années 1730 et prit part à quelques expéditions dans l'intérieur des terres: «Et je vois la licorne. Elle apparaît, héraldique et plate devant le soleil, debout dans une attitude vigilante, la tête dressée, plus grande que les gazelles de la région, avec une forme rappelant celle du cheval, une créature avec une crinière d'un blanc pur - autant qu'on peut le distinguer devant le disque ardent du soleil - et sa longue corne unique se dresse comme un cimenterre sur son front<sup>62</sup>.» Si l'original de ce récit n'existe pas, André Brink a vraisemblablement rencontré l'idée de la licorne dans des textes légèrement postérieurs qu'il a utilisés pour construire son roman. En effet, en compulsant les lettres et les récits de voyages en Afrique du Sud à la fin du XVIIIème et au début du XIXème siècle, écrits pour la plupart par des chasseurs et explorateurs anglo-saxons, dont aucun ne reconnaît cependant avoir vu ces antilopes unicorns de leurs propres yeux, on constate que cette croyance était alors très répandue. On croit parfois relire dans les récits des voyageurs anglais ou hollandais les textes écrits, deux siècles plus tôt, par les jésuites portugais en Abyssinie.

C'est sans doute le livre d'un naturaliste suédois, rapidement traduit en français, anglais et allemand, qui relança la rumeur. Anders Sparrman, déjà, extrapolait à partir de bien peu de choses: «Il existe dans une plaine du pays des Hottentots-Chinois, sur la surface unie d'un rocher, un dessin représentant une

---

<sup>60</sup> André Phérotée de la Croix, *Relation universelle de l'Afrique ancienne et moderne*, Lyon, 1688, tome IV, p.419.

<sup>61</sup> ibid., tome III, p.288.

<sup>62</sup> André Brink, *Tout au contraire*, Stock, Paris, 1994, p.44.

licorne, et qu'on nous peint ordinairement sous la forme d'un cheval, ayant une corne au front. Quoique le dessin soit grossièrement tracé, et tel qu'on peut l'attendre d'un peuple sauvage et sans arts, c'est le même animal que nous appelons licorne. La personne qui m'a positivement assuré ce fait était un ancien voyageur, un des plus attentifs observateurs de la nature que j'aie connus, le même Jakob Kok dont j'ai souvent parlé ci-devant; et c'est de lui seul que je tiens cette particularité. Les Hottentots-Chinois lui dirent que celui qui avait tracé cette esquisse avait voulu représenter un animal semblable en tout aux chevaux sur lesquels lui et sa suite étaient montés, excepté qu'il avait une corne au front. Ils ajoutèrent que cet animal était extrêmement léger à la course, méchant et furieux, en sorte que, quand il courait après eux, ils n'osaient l'attaquer en champ clos, ni se montrer devant lui en plaine, mais qu'ils grimpaients sur quelque rocher escarpé, où ils faisaient quelque bruit retentissant; que l'animal naturellement curieux venait au son, et qu'alors ils pouvaient sans danger le tuer à coups de flèches empoisonnées<sup>63</sup>. Une fois éliminé tout ce qui peut-être sujet à caution, il ne nous reste qu'une antilope de profil, grossièrement dessinée sur un caillou. Mais Sparrman renforçait son argumentation en expliquant qu'«il ne paraît pas probable que les Hottentots Chinois, barbares et grossiers comme ils sont, aient pu, par la seule force de leur imagination, se représenter un être de cette espèce, s'il n'était que chimérique, et surtout inventer une relation aussi circonstanciée de la manière de la chasser». Si l'argument fait aujourd'hui sourire, il pouvait alors paraître sérieux.

Il reste que le récit du savant suédois n'était que le premier d'une longue liste. On quitte ici le domaine de la légende pour celui de la rumeur. De 1780 à 1860 environ, des hommes vivant parfois là depuis de longues années, connaissant souvent bien l'Afrique, exprimèrent régulièrement leur conviction de la présence de licornes dans le sud du Continent. Aucun d'entre eux pourtant n'écrit jamais avoir vu l'animal; ils en ont entendu parler par des indigènes, ou par de mystérieux explorateurs dont on ne retrouve jamais le témoignage de première main, ils ont vu des gravures ou des statuettes qui ne prouvent objectivement pas grand chose, mais tous sont convaincus.

---

<sup>63</sup> André Sparrman, *Voyage au Cap de Bonne Espérance et autour du Monde avec le Capitaine Cook*, Paris, 1787.

«Je descends de cheval, je charge mon fusil en prenant bien soin malgré mes mains tremblantes que la poudre, le plomb et la bourre sont bien enfoncés à leur place, je m'agenouille pour appuyer le canon sur un des nombreux rochers pointus, je vise et je fais feu. Inutile de recharger: je suis assez bon tireur. En roulant doucement sur lui même, l'animal s'effondre sur place. Une seule tache rouge au dessus de ses yeux noirs et humides, sous sa corne unique. Je m'élance vers l'animal et je reste là longtemps stupéfait par la beauté de cette créature. Une émotion étrange m'envahit: non pas l'ivresse d'avoir d'un seul coup de fusil introduit une créature mythique dans le domaine du possible, voire du réel, mais la tristesse. Je me tiens sur une frontière solitaire, et personne ne peut dire ce qu'il y a au delà<sup>64</sup>.» C'est bien sûr le journal imaginaire d'Étienne Barbier que nous venons de lire, mais si nul ne l'a accompli, nombre de voyageurs ont rêvé cet exploit ambigu.

En 1791, le Baron allemand von Wurmb écrivait ainsi à un correspondant en Europe qu'il espérait bientôt voir une licorne, «animal qui vient juste d'être découvert dans l'intérieur du pays. Un Boer a vu un animal d'allure équine, de couleur gris-cendré, avec une corne unique sur le front et des sabots fendus... Un Hottentot a confirmé ce rapport, et les gens de ce pays croient généralement à l'existence de la licorne... Des potentats locaux ont donné l'ordre à leurs hommes de capturer un de ces animaux, si possible vivant, si bien que la question [de l'existence de la licorne] sera bientôt définitivement close<sup>65</sup>». Deux ans plus tard, dans la même région, le colon hollandais Cornelius van Jong croyait toujours à la présence de licornes. Il avait même promis trois mille florins de récompense à quiconque lui amènerait l'animal vivant, et espérait bientôt voir son offre satisfaite, tant les témoignages des Hottentots étaient nombreux et convaincants, et tant il lui semblait improbable que les indigènes aient pu entendre un jour les légendes européennes sur la licorne<sup>66</sup>.

George Percy Badger, publant en 1863 une traduction anglaise des voyages de Barthema, ajouta sous les passages concernant les licornes de La Mecque une longue note citant plusieurs témoignages à l'appui de sa conviction de l'existence réelle de la licorne, en Afrique ou au Tibet. Pour l'Afrique du Sud, outre Sparrman, il citait le récit d'un néo-zélandais, Henry Cloete, selon lequel un groupe de

---

<sup>64</sup> André Brink, *Tout au contraire*, Stock, Paris, 1994, p.44.

<sup>65</sup> cité par Odell Shepard, *The Lore of the unicorn*, Boston, 1930, p.204.

<sup>66</sup> Cornelius de Jong, *Reisen nach dem Vorgebirge der guten Hoffnung*, Hambourg, 1803, liv.I, p.201.

chasseurs aurait aperçu un troupeau de neuf étranges animaux unicorns, à l'allure de chevaux sauvages, et tué l'un d'entre eux<sup>67</sup>.

On trouve encore la même conviction dans le long développement de John Barrow, qui décrit la licorne, d'après des témoignages de seconde main, comme une variété d'antilope cheval. Il consacra une dizaine de pages de son récit de voyage en Afrique du Sud à une longue digression montrant la plausibilité de l'existence de l'animal<sup>68</sup>, citant Lobo et Barthema, et rappelant que l'on avait parfois, jusqu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, douté de l'existence réelle de la girafe. John Barrow nous donne même une reproduction du dessin, gravé sur un rocher, sur lequel s'est fondée sa conviction.



Dessin de John Barrow

Cinquante ans plus tard, en 1853, la rumeur n'était pas éteinte, puisque l'explorateur Francis Galton se posait encore la question de l'existence de la licorne, et penchait pour l'affirmative: «Les Bushmen, spontanément et sans qu'on les ait amenés sur le sujet, parlent de la licorne. J'ai comparé avec soin leurs descriptions, ils s'accordent à décrire un animal unicorn, de la forme et de la taille d'une antilope, avec au milieu du front une corne unique pointée vers l'avant.... Il serait curieux que finalement la licorne s'avère avoir une existence réelle. Des voyageurs en Afrique tropicale en ont aussi récemment entendu parler, et croient en son existence. Il y a bien de la place pour des espèces encore ignorées ou mal connues dans la large ceinture de *terra incognita* au centre du continent<sup>69</sup>». Il serait intéressant de savoir si la légende européenne de la licorne s'est trouvée coïncider

<sup>67</sup> George Percy Badger, *The voyages of Ludovico di Varthema*, Londres, 1863, note 2 p.46.

<sup>68</sup> John Barrow, *Travels in Southern Africa*, Londres, 1801, vol.1, pp.267-275.

<sup>69</sup> Francis Galton, *The Narrative of an Explorer in tropical South Africa*, Londres, 1853. Ne disposant pas du texte anglais, j'ai travaillé sur la traduction allemande: John Galton, *Bericht eines Forschers im tropischen Südafrika*, Leipzig, 1854, p.162.

avec une tradition indigène, ou si ces récits concordants s'expliquent seulement par l'imagination des Boers, et l'adaptation des récits des Hottentots à ce que des colons, avides de tradition autant que de fantastique, avaient envie d'entendre. Il reste que l'on voit dans le texte de Galton qu'avec une meilleure connaissance de l'Afrique du Sud, la licorne ne disparut pas des convictions des Européens; elle se retira seulement vers l'intérieur des terres, l'Afrique tropicale moite, touffue et encore largement inexplorée.

L'ampleur prise par cette rumeur vers la fin du siècle apparaît dans la réédition, en 1878, de la *Description de la France Antarctique* d'André Thevet. Les notes que l'éditeur Paul Gaffarel a ajoutées sous le texte original montrent que, pour lui, l'existence d'unicornes en Afrique du sud ne faisait aucun doute. Lorsque Thevet écrit qu'il y a au Cap de Bonne Espérance des ânes unicorns portant une corne entre les deux yeux, la note précise que «L'animal portant une corne entre les deux yeux, dont parle Thevet, est sans doute l'harrisbuck ou peut-être encore l'oryx du cap<sup>70</sup>». Mieux encore, quand Thevet nous apprend qu'une variété d'oryx unicorns vit à Madagascar, Paul Gaffarel ajoute que «Ces oryx unicorns ne se trouvent plus maintenant que sur le continent, dans l'Afrique australe<sup>71</sup>».

Nous laisserons cependant encore le dernier mot au journal d'Étienne Barbier qui, dans les geôles du Cap, quelques années après son improbable exploit, commence à douter de ses souvenirs: «Je veux bien reconnaître que je me suis peut-être trompé à propos de la licorne. Le soleil se trouvait juste derrière elle, je l'avais dans les yeux quand je l'ai vue pour la première fois; et quand je suis arrivé près du corps abattu, il commençait à faire sombre. Et le lendemain matin, je me suis mis en route avant le lever du soleil. C'était peut-être - je ne peux pas le dire avec certitude - un oryx avec une seule corne<sup>72</sup>.»

## Dans l'intérieur de l'Afrique

---

<sup>70</sup> André Thevet, *Description de la France antarctique*, Paris, 1878, p.108.

<sup>71</sup> ibid., p.118.

<sup>72</sup> André Brink, *Tout au contraire*, Stock, Paris, 1994, p.418.

David Livingstone lui-même, sans doute l'un des meilleurs connaisseurs de la faune africaine à cette époque, croyait à la présence de licornes au cœur du continent, comme en témoigne un article publié en 1860 par la revue littéraire *l'Athenæum*. On y lit que «la licorne ne peut être considérée comme un être fabuleux, même si notre représentation nationale<sup>73</sup> peut s'avérer fantaisiste» et qu'il existe vraisemblablement en Afrique tropicale «un animal qui se situe quelque part entre le massif rhinocéros et un cheval léger<sup>74</sup>». Qui sait si Livingstone n'espérait pas rencontrer la bête de neige lorsque, quelques année plus tard, il partit chercher les sources du Nil? On se souvient que c'est là que le père Lobo, trois siècles plus tôt, avait vu des licornes.

Dans la même revue, nous trouvons en 1862 une lettre de William Balfour Baikie, datée de «Bida-Nupe, Central Africa». «Les vastes forêts et les savanes d'Afrique centrale, écrit-il, abritent certainement de nombreuses curiosités zoologiques encore inconnues à l'homme de science, et parmi elles il peut y avoir cet étrange animal unicorn dont on a tant parlé, même s'il ne correspond peut-être pas exactement à la licorne traditionnelle anglaise<sup>75</sup>». Un autre voyageur anglais, W. Winston Reade, consacra un chapitre de ses souvenirs d'Afrique à discuter des créatures mythiques ou fabuleuses censées vivre en Afrique; s'il ne croyait pas à la réalité du dragon ou de l'oiseau roc, il restait convaincu de l'existence d'hommes à queues et, bien sûr, de licornes qui auraient fui les hommes pour se réfugier dans l'intérieur des forêts<sup>76</sup>. Si seul le nom de Livingstone nous est encore familier, Baikie n'en était pas moins également un explorateur réputé, et les voyages de W.W. Reade s'étalèrent sur plusieurs années. Nous avons donc affaire ici à des habitués de l'Afrique, a priori bien peu susceptibles de se laisser séduire par le merveilleux. Cela montre l'ampleur prise à cette date par une rumeur qui allait ensuite assez rapidement s'éteindre, au point que vers 1870, plus grand monde ne semblait croire sérieusement à la réalité de cette licorne d'Afrique.

L'un des textes les plus précis dont nous disposons sur les licornes africaines, est une lettre de Fulgence Fresnel, consul de France à Djeddah, parue

---

<sup>73</sup> C'est-à-dire la licorne chevaline blanche qui supporte les armes britanniques.

<sup>74</sup> *The Athenæum*, 22 décembre 1860, p.874.

<sup>75</sup> *The Athenæum*, 16 août 1862, p.212 .

<sup>76</sup> W. Winston Reade, *Savage Africa, being the Narrative of a Tour in equatorial, south-western and north-western Africa*, Londres, 1863, pp.471-476.

dans le numéro de mars 1844 du *Journal asiatique*<sup>77</sup>. «La licorne existe en Afrique, telle que nous la représentent les textes sacrés, et telle, à peu près, que Pline nous l'a décrite» écrit M. Fresnel, qui assure se baser sur des témoignages dignes de foi. Il décrit ensuite longuement une sorte de buffle unicorn appelé «abou-karn» qui serait couramment chassé par les indigènes du Bargou (aujourd'hui au Soudan). Cet animal n'a rien de commun avec la licorne de l'imaginaire européen, pas même sa corne qui est «mobile et susceptible d'érection», mais possède pourtant l'extrémité rouge vif signalée par Ctésias. Force érudition à l'appui, Fulgence Fresnel s'emploie ensuite à établir l'identité de cet abou-karn avec le monocéros de Pline et le Reem de l'Ancien Testament. L'auteur, qui connaît fort bien tant les classiques grecs que les textes bibliques, semble ignorer cependant les récits de voyageurs ayant précédemment vu des licornes en Éthiopie ou en Afrique du Sud, et on ne peut établir un lien direct avec les autres témoignages modernes. Avec un siècle et demi de recul, on n'a guère de mal aujourd'hui à retrouver dans l'abou-karn le monocéros de Pline, et sans doute aussi le rhinocéros blanc d'Afrique, alors mal connu.

A une bien moindre échelle, la persistante rumeur de la présence licornes dans le Sud de l'Afrique peut avoir fait renaître la croyance en leur existence au Nord Est du continent. Jusque là, le dernier témoignage direct faisant état de licornes en Éthiopie était celui du père Lobo, daté de 1632, et la rumeur semblait s'être éteinte. Mais en 1836, Albrecht von Katte, qui voyageait alors en Abyssinie, rapporta avoir entendu dire par des indigènes «que la licorne vit dans les vallées sauvages de ce pays...Ceux qui prétendent l'avoir vue en donnent une description semblable à celle de Pline. Ils disent qu'elle a la forme et les sabots du cheval, de couleur grise, avec une grande corne au milieu du front, et qu'elle est de la taille d'un âne. Lorsque j'ai montré aux indigènes la licorne des armes anglaises, ils m'ont assuré qu'elle lui ressemblait beaucoup. Lorsque je leur ai montré un dessin du rhinocéros, ils m'ont dit sans hésiter "ce n'est pas cela, c'est un tout autre animal". Je suis donc fortement tenté de croire que la licorne sera un jour découverte dans les hautes et inaccessibles montagnes de ce pays<sup>78</sup>». Et lorsque, en 1888, le géographe Claude Scheffer édita, parmi d'autres anciens récits de voyage, le texte de Louis Barthema, il ajouta cette note sous le texte concernant

---

<sup>77</sup> Fulgence Fresnel, "Extraits d'une lettre sur certains quadrupèdes réputés fabuleux", in *Journal asiatique*, mars 1844, pp.130-159.

<sup>78</sup> Albrecht von Katte, *Reisen im Abyssinien im Jahre 1836*, Stuttgart, 1838, p.89.

les licornes de La Mecque: «Pendant le voyage que j'ai fait en 1862 sur les côtes de la Mer Rouge, j'ai entendu les Danaki parler d'un animal à corne unique vivant dans les forêts les plus épaisses des montagnes de l'Abyssinie. Ils l'appelaient Abou-Qarn et ne le confondait pas avec le rhinocéros qu'ils appelaient Baghal-Wahchy<sup>79</sup>». Et dans l'édition de 1850 du livre du père Huc, dont il sera question plus loin lorsque nous aborderons les licornes d'Asie, on trouve sous le passage où le jésuite décrit l'antilope unicorn du Tibet la note suivante: «L'antilope-licorne du Thibet est probablement l'oryx-capra des anciens<sup>80</sup>. On le trouve encore dans les déserts de Haute Nubie, où on le nomme ariel<sup>81</sup>»<sup>82</sup>.

La plupart des témoins que nous avons cités sont anglo-saxons, et si l'on excepte le trop lettré Fresnel, il ne se trouve à notre connaissance aucun Français parmi les voyageurs du XIXème siècle témoignant en faveur de la licorne d'Afrique. Si la première raison est bien sûr que les Français étaient alors fort peu nombreux en Afrique du Sud britannique, le démenti formel apporté par Cuvier en 1827<sup>83</sup> à tous les chercheurs de licornes y est peut-être aussi pour quelque chose. Dans la première édition, datée de 1817, de la *Géographie universelle* de Conrad Malte-Brun, l'auteur s'avouait impressionné par les nombreux témoignages de la présence de licornes en Afrique et semblait prêt à se laisser convaincre: «On a récemment prétendu, écrit-il, retrouver ici la licorne, ou le monocéros des anciens; circonstance qui, si elle pouvait être démontrée, jetterait un grand intérêt sur cette région<sup>84</sup>». Le passage, visiblement inspiré par la lecture du *Voyage d'Afrique du Sud* de John Barrow, dans lequel le géographe rapportait les témoignages de la présence de licorne en Afrique du sud<sup>85</sup>, disparut des éditions postérieures à 1830.

---

<sup>79</sup> *Les Voyages de Ludovico di Varthema, in Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIIIème jusqu'à la fin du XVIème siècle*, Paris, 1888.

<sup>80</sup> Aristote n'attribuait qu'une seule corne à l'oryx.

<sup>81</sup> Évariste Huc, *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine*, Paris, 1850, p.420.

<sup>82</sup> Encore de nos jours, la rumeur peut parfois renaître, comme en témoigne le récit, paru dans un récent numéro de la revue *Corto*, dans lequel on voit un journaliste, il est vrai très sceptique, se laisser entraîner dans une chasse à la licorne en Erythrée. *Corto*, n°1, Mai 1985, pp.6-16.

<sup>83</sup> Georges Cuvier, notes sous l'édition de 1827 de l'*Histoire Naturelle* de Pline. Voir infra, t.II, p.290, le texte de cette note.

<sup>84</sup> Conrad Malte-Brun, *Géographie universelle*, Paris, 1817, tome V, p.71.

<sup>85</sup> Voir infra, t.II, p.285.

Lorsque des savants ou des explorateurs du XIXème siècle cherchaient la licorne, comme on cherche aujourd’hui le yéti, ils s’intéressaient donc avant tout à l’Afrique. En témoigne le naturaliste bordelais Jean-François Laterrade (1780-1858), dans un article visant à démontrer l’existence de la licorne: «Objectera-t-on que les modernes n’ont point vu cet animal? Combien d’autres espèces qu’ils n’ont pas observées! D’ailleurs, l’habitat de la licorne est l’intérieur de l’Afrique, et c’est précisément cette partie que nous ne connaissons pas; et comme l’Afrique ainsi que les autres régions a vu s’augmenter chez elle le nombre des individus de l’espèce humaine, certains animaux ont bien pu paraître autrefois sur les côtes et s’être relégués ensuite dans le centre des forêts<sup>86</sup>».

## La licorne au Jardin d’Éden

On se souvient que le médecin grec Ctésias, plus ancienne référence connue en matière de licorne, écrivait qu’«il y a dans l’Inde des ânes sauvages de la grandeur des chevaux, et même de plus grands encore. Ils ont le corps blanc, la tête couleur de pourpre, les yeux bleuâtres, une corne au front longue d’une coudée<sup>87</sup>». Le texte est ici celui d’une édition du XIXème siècle, telle qu’ont pu la lire des hommes comme le père Huc, mais la traduction qui en est donnée aujourd’hui n’est guère différente. Aristote, citant sans doute Ctésias, parlait aussi de l’âne sauvage unicorn d’Inde. Pline l’ancien, entre les pégases d’Éthiopie et le basilic de Cyrénaique, écrivait que «La bête la plus sauvage de l’Inde est le monocéros ou unicorn<sup>88</sup>», qu’il distinguait soigneusement du rhinocéros.

---

<sup>86</sup> Jean-François Laterrade, *Notice en réfutation de la non-existence de la licorne*, Bordeaux, 1836.

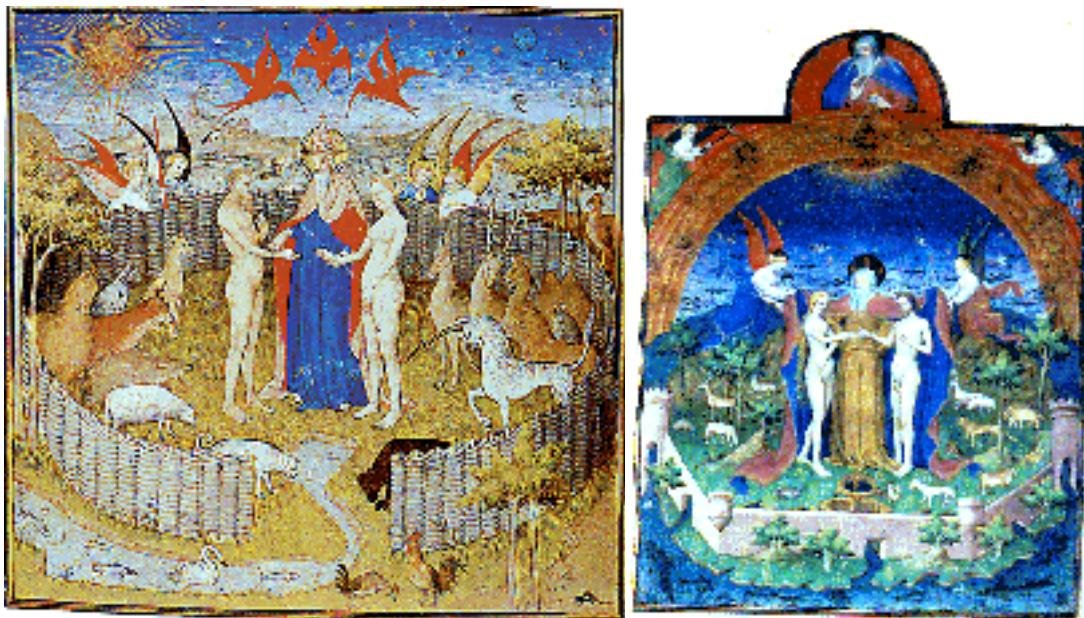
<sup>87</sup> Ctésias, *Voyage en Inde*, in Edouard-Thomas Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, Paris, 1856, tome I, p.163. Le texte original de Ctésias ne nous est pas parvenu, et il n’est connu que par les citations qu’en firent Élien de Prénesté, au IIIème siècle, dans son traité *De la Nature des animaux*, puis au IXème siècle Photius, patriarche de Constantinople, dans sa *Bibliothèque* (éd. Müller, Paris, 1877).

<sup>88</sup> Pline, *Histoire naturelle*, liv.VIII, 31.



*La Chasse aux ânes sauvages en Inde*, gravure sur cuivre de J. Collaert, vers 1600. Le commentaire indique que l'animal est chassé avec la permission du roi, et que sa corne est bonne contre les poisons. C'est l'une des rares illustrations modernes directement inspirée par les textes d'Élien de Préneste et Ctésias de Cnide.

Nous avons vu qu'au Moyen-Âge, les termes d'«Inde» et d'«Éthiopie» n'avaient pas de signification très précise, et que la cour du Prêtre Jean a pu du XIIème au XVIème siècle se déplacer de l'une à l'autre, emmenant avec elle ses équipages de licornes. La vague croyance en l'existence de la licorne, comme en celles de ces autres animaux aussi mal connus qu'étaient le lion ou le dragon, la panthère ou le griffon, n'avait alors pas besoin d'un support géographique précis. L'idée de la présence de licornes «en Inde» s'est cependant maintenue alors même que ce terme acquérait une signification plus précise. C'est ainsi que la légende de la licorne semble se retourner sur elle-même, revenant parfois au rhinocéros d'Inde qui en était peut-être l'origine.



Dieu mariant Adam et Eve dans l'enclos du paradis terrestre.

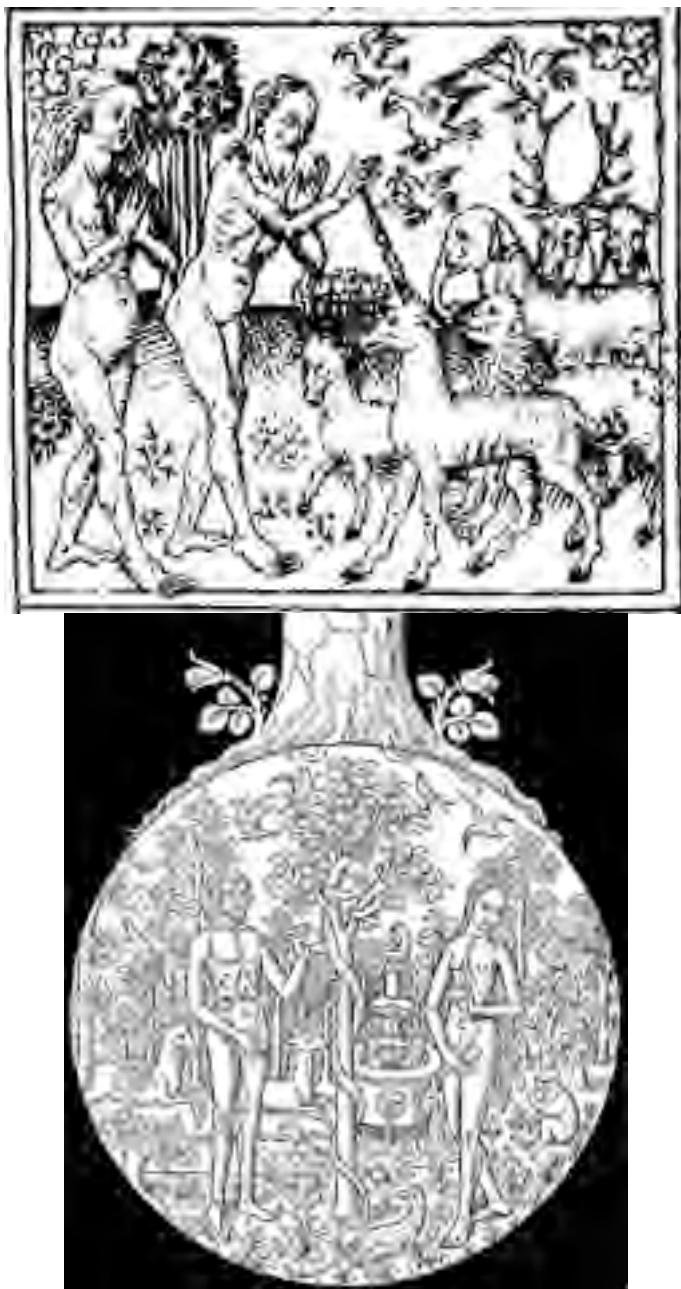
A gauche, miniature d'un manuscrit du *Livre des propriétés des choses* de Barthélémy l'Anglais..

A droite, miniature de la *Cité de Dieu* de saint Augustin. La licorne est sur la droite de l'image, derrière un mouton.

Les deux miniatures datent des premières années du XVème siècle

Il est une autre autre légende que l'on ne peut séparer totalement de celle de la licorne. Du Moyen-Âge au XVIIIème siècle, le débat sur l'existence réelle et la situation actuelle du Jardin d'Éden de nos premiers parents est resté ouvert et animé. Isidore de Séville distinguait soigneusement le Paradis céleste, où les âmes des justes attendent la résurrection, de celui, terrestre, où furent placés Adam et Eve. Sur ce dernier, le prélat écrit, lorsqu'il traite de la géographie de l'Asie: «Celle-ci comprend de nombreuses provinces et régions dont je vais énumérer brièvement les noms et les sites, en commençant par le Paradis. Le Paradis est un lieu de l'Orient dont le nom traduit du grec en latin a donné *hortus*. En hébreu, il est appelé *Éden*... Il est planté de toutes sortes d'arbres, en particulier d'arbres fruitiers, et il contient aussi l'arbre de vie: là, le froid et la canicule sont inconnus, l'air est toujours tempéré... Depuis le péché, l'accès de ce lieu est interdit à l'homme. Il est en effet entouré de tous côtés par une flamme semblable à une épée à double tranchant...<sup>89</sup>».

<sup>89</sup> Isidore de Séville, *Etymologiæ*, cité par Jean Delumeau, *Une Histoire du Paradis*, Paris, 1992, p.67.

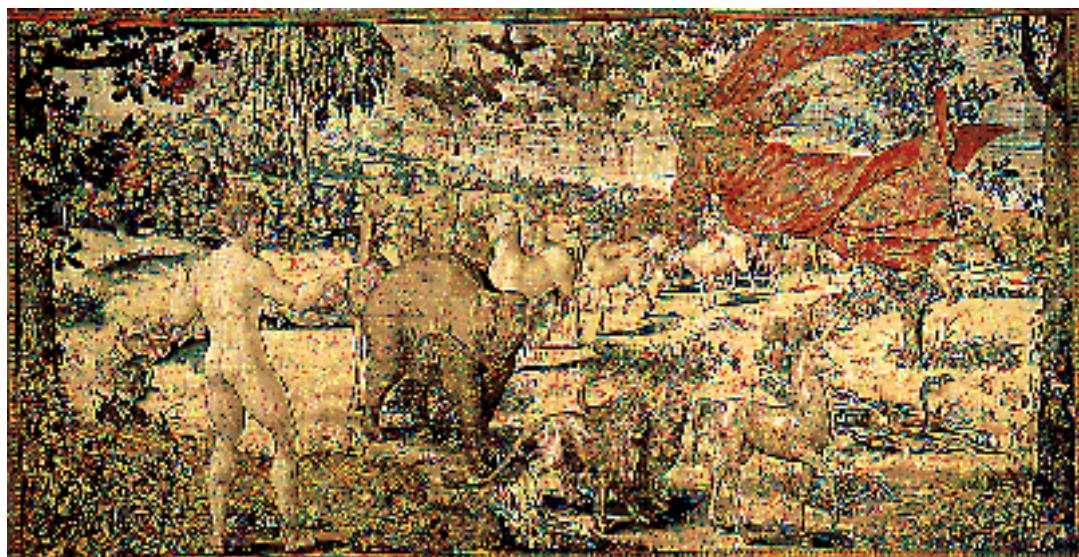


A gauche: Adam nommant les animaux, gravure d'une bible flamande, vers 1440.

A droite: Le jardin d'Éden, gravure de la bible historiée de Petrus Comestor, Paris, 1499.

Respectant cette tradition, les cartes du Moyen-Âge et de la Renaissance ont longtemps situé le paradis terrestre à l'extrême Est. Nul ne disposa jamais de la liste des animaux censés vivre en ce lieu, dont on savait surtout qu'il restait

inaccessible, mais la licorne figure classiquement, souvent au premier rang, sur beaucoup de représentations, sculptées, peintes ou gravées, du Jardin d'Éden.



*Adam nommant les animaux*, tapisserie flamande de la série *La Création de l'homme et le Péché originel*.

Sur cette tenture du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, la licorne est l'unique animal imaginaire. C'est elle qui mène, seule en tête, d'une démarche fière, le défilé des grands quadrupèdes, les «bêtes». Le lion n'est qu'au second rang, suivi d'autres animaux orientaux, léopard, éléphant, girafe, chameau. Le premier occidental, le noble cheval, n'arrive qu'en sixième place. Il faut sans doute voir dans la place d'honneur de la licorne, plus qu'une résurgence de sa symbolique christique, le signe de la noblesse et de la beauté qui étaient alors associées à cet animal exotique.

A l'automne 1992 a été organisée, au musée Chagall de Nice, une exposition de gravures de la Bibliothèque Nationale intitulée «Adam et Eve, de Dürer à Chagall». Un peu plus de cent images, certes un peu tardives pour notre propos, ont été exposées. Vingt-huit d'entre elles, en exceptant bien sûr celles où figure le seul serpent tentateur, montrent nos premiers parents entourés d'animaux. Sur sept de ces vingt-huit gravures, une fois sur quatre donc, la licorne figure dans une création par ailleurs fort réaliste puisque l'on n'y rencontre jamais ni griffon, ni dragon, ni aucun autre animal fantastique<sup>90</sup>. En effet, même lorsque la croyance en la licorne s'était sensiblement affaiblie, la blanche bête a continué à être souvent

<sup>90</sup> *Adam et Eve, de Dürer à Chagall*, Paris, Musées nationaux, 1992, n°s 23, 36, 49b, 56, 58c, 60, 63.

représentée aux côtés d'Adam et Eve, souvent au premier rang, lorsque celui-ci n'était pas occupé par le cerf, symbole christique.

On a parfois vu dans cette étrange persistance une signification ésotérique, rendue vraisemblable par le fait, difficilement explicable, que la licorne, et elle seule, est parfois solitaire dans les représentations de l'arche de Noé<sup>91</sup>, alors que tous les autres animaux embarquent, fort logiquement, en couple. Mais cette singularité peut aussi s'expliquer par la symbolique christique de l'animal.



*La Création d'Adam et Eve*, gravure d'Edme Charpy pour une édition de la *Semaine de Du Bartas*, texte d'où la licorne est absente, en 1611.

La localisation du Paradis terrestre en Orient pouvait logiquement faire penser que, si l'animal merveilleux vivait encore sur notre terre, ce devait être dans ces régions.

---

<sup>91</sup> Par exemple sur un plat en verre figurant dans le trésor des Médicis exposé à Florence.

Au XVI<sup>e</sup> siècle encore, si Luther pensait comme beaucoup que le Déluge n'avait rien laissé subsister du Jardin d'Éden, Calvin situait précisément le Paradis terrestre, à l'Est du Tigre, sur la carte qui accompagnait sa Bible<sup>92</sup>.



A gauche: *Le paradis terrestre*, tableau de Lucas Cranach l'Ancien (1472-1553) (détail).

A droite: *L'Enclos du Paradis terrestre*, en Asie, gravure de la Cosmographie Universelle de Sébastien Munster (1552).

Sur quelques scènes profanes dont l'iconographie s'inspirait fortement de ces images de la Création, la licorne a également sa place, qui n'est plus nécessairement en Orient. Elle se transporte, accompagnée du lion, de l'éléphant et de quelques autres animaux exotiques, dans l'univers de la mythologie grecque, qui l'avait jusque là ignorée. Elle apparaît ainsi sur une fresque du plafond du *studio* de Francesco Ier de Médicis, exécutée en 1572 et figurant *La Nature et Prométhée*. Nous la verrons plus loin attentive au chant de la lyre d'Orphée<sup>93</sup>.

## Licornes d'Orient

Le *Speculum Historiale* du dominicain Vincent de Beauvais, terminé vers 1250, est une vaste encyclopédie qui mêle descriptions des pays lointains, histoire

<sup>92</sup> Jean Delumeau, *Une histoire du Paradis*, Paris, 1992, p.214.

<sup>93</sup> Voir t.II, p.202 et 266, et supra p.81

grecque et romaine et vies des saints. Au début du chapitre «de l'Inde et de ses merveilles» nous lisons que «L'Inde porte de grands éléphants et une bête monoceros qui n'a qu'une corne»; au verso du même folio, à la fin du chapitre, nous lisons également que «là sont taureaux merveillables, et unicorns, et anguilles de trois cent pieds de longs, et pommiers de soixante pieds de haut, et oiseaux très grands et plusieurs autres merveilles<sup>94</sup>». Un peu plus haut, au détour de considérations sur «l'œuvre du sixième jour», Vincent de Beauvais avait déjà signalé l'existence des «ânes d'Inde qui ont une corne<sup>95</sup>». La traduction est fidèle, et le texte latin parle d'abord *d'asinus indicus*, puis de *monoceros*, et ensuite *d'unicornis*, qui semblent bien avoir été, pour l'encyclopédiste, deux animaux distincts. L'Inde abritait donc, pour Vincent de Beauvais, au moins deux et sans doute trois espèces de licornes: l'âne indique d'Aristote, le *monoceros* de Pline, et *l'unicornis* du bestiaire.

Lorsque Marco Polo se rendit en Inde et en Chine à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, il s'attendait bien sûr à trouver des licornes. Il en vit, mais on sent pourtant un certain désappointement dans l'image qu'il a laissé de cet animal gris et trapu, «guère moins gros qu'un éléphant», peu pressé de se laisser attendrir par une pucelle<sup>96</sup>. Malgré la mention inexacte de la corne sur le front et non sur le nez, l'homme d'aujourd'hui n'a guère de peine à reconnaître dans sa description le lourd rhinocéros, ce que faisait déjà Samuel Purchas notant, en 1625, dans la marge de sa traduction anglaise du *Million*: «Unicornes, or rather some kind of Rhinoceros<sup>97</sup>». Les lecteurs du voyageur vénitien n'en furent pas moins, le plus souvent, confortés dans leur idée qu'il y avait en Inde des licornes. En témoignent la miniature illustrant ce passage dans le *Livre des Merveilles*, manuscrit des premières années

<sup>94</sup> *Le Premier livre de Vincent, Miroir historial*, Paris, chez Antoine Vérard, vers 1495, liv. II, ch. 54, fol 37.

<sup>95</sup> Le passage est une savoureuse relecture des considérations d'Aristote sur la classification des animaux et la formation des cornes à la lumière de la providence divine: «En aucunes bêtes sont faites cornes pour vigueur et pour aide. Autres qui ont les cornes faibles et non pas pour force ni bataille et autres qui n'ont nulles cornes à qui nature donna autre manière de vigueur et de force, comme légèreté aux chevaux, grandeur aux chameaux et aux éléphants. Et aussi aux autres bêtes, pour ce leur ôta-t-Il les cornes que il leur donna autres vertus, fors aux ânes d'Inde qui ont une corne, et la multitude de rameaux que les cerfs ont à leurs cornes est plus à leur nuisance qu'à leur aide. Et pour ce leur donna-t-Il habilité de course.» *Le Premier volume de Vincent, Miroir historial*, Paris, vers 1495, liv. II, ch. 28, fol. 22.

<sup>96</sup> Marco Polo, *Le Devisement du Monde*, livre III, ch. 9, éd. Louis Hambis, Paris, 1956, p. 243. Voir le texte de Marco Polo plus loin, au chapitre traitant du rhinocéros, t. II, p. 223.

<sup>97</sup> Samuel Purchas, *Purchas his Pilgrimes*, Glasgow, 1906, t. XI, p. 295.

du XVème siècle, qui nous montre une superbe licorne blanche, et trois autres scènes présentant la licorne dans la faune d'Inde alors même que le texte n'y fait aucune allusion.



*Chasse en Inde.* Miniature du *Livre des Merveilles* illustrant le *Devisement du Monde* de Marco Polo.

De Marco Polo, on citera aussi ce curieux passage «Et l'on a dit à l'auteur que naguère auparavant, on pouvait trouver en cette province des chevaux descendus de la semence du cheval à corne unique du roi Alexandre, nommé Bucéphale; lesquels naissaient tous avec une étoile et une corne sur le front comme Bucéphale, parce que les juments avaient été couvertes par cet animal en personne. Mais toute la race de ceux-ci fut détruite. Les derniers se trouvaient au pouvoir d'un oncle du roi, et quand il refusa de permettre au roi d'en prendre un, celui-ci le fit mettre à mort; mais de rage de la mort de son époux, la veuve anéantit ladite race, et la voila perdue...<sup>98</sup>» L'idée d'un Bucéphale, voire d'un Alexandre, cornu se trouvait déjà dans certains textes du Roman d'Alexandre.

---

<sup>98</sup> Marco Polo, *le Devisement du Monde*, éd. Louis Hambis, Paris, 1956, p.55.



*Les Créatures de l'Inde*, gravure des *Esopi Apologi sive Mythologi cum Quibusdam Carminum et Fabularum Additionibus* de Sébastien Brant (1501). Outre la licorne, on reconnaît ici un taureau d'apparence fort classique, mais aussi le redoutable manticore, avec sa queue de scorpion et ses trois rangées de dents, et le très rare Odenthos tricorne.

Jourdain de Séverac, missionnaire parti pour l'Orient en 1320, avait peut-être en tête les récits de Marco Polo. S'il n'alla pas aussi loin, il n'en affirma pas moins que les véritables licornes (*unicornes veri*) se trouvaient en Inde, tout comme d'ailleurs les griffons, les hommes à tête de chien, et les dragons portant une escarboûcle sur le front. Mais il est vrai que le voyageur écrivait aussi de l'Inde: «je ne l'ai pas vue, je n'y ai pas été, mais j'en ai entendu dire bien des merveilles par des témoins dignes de foi<sup>99</sup>».

Le texte des *Voyages* de Jean de Mandeville fut écrit vers le milieu du XIVème siècle. Aujourd'hui encore, les historiens ne s'accordent pas sur la personnalité exacte de l'auteur de ce récit, qui cherchait et parvint à retrouver les recettes qui avaient déjà fait le succès du *Devisement du Monde* de Marco Polo. Si certains pensent que les tribulations de ce «voyageur en chambre» se limitèrent à quelques allers-retours entre France, Angleterre et Bourgogne, d'autres soutiennent que la première partie de son livre, concernant le traditionnel pèlerinage à Jérusalem, est un récit original et authentique. Il reste qu'il n'alla

---

<sup>99</sup> Cité par Claude Kappler, *Monstres, démons et merveilles à la fin du Moyen Âge*, Paris, 1980, p.64.

jamais ni en Inde, ni en Chine, pays qu'il décrit avec un luxe de détails empruntés à Pline, au Roman d'Alexandre, et à toute la littérature merveilleuse médiévale. Le livre de Jean de Mandeville fut sans doute le plus lu des récits de voyages de la fin du Moyen-Âge, son succès et sa renommée dépassèrent ceux du *Devisement du Monde*. Dans le texte princeps, comme dans la plupart des versions françaises, la licorne est absente d'une faune orientale où abondent pourtant griffons, dragons et autres merveilles<sup>100</sup>. L'odenthos ou loerancz tricorne d'Inde, emprunté à Pline, est un dérivé du rhinocéros, peut-être aussi un vague ancêtre ou cousin du Rangifer, cerf à trois cornes des pays septentrionaux<sup>101</sup>. Mais de licorne, du moins dans la version originelle, on ne trouve point. Peut-être le simple cheval unicorn n'était-il pas assez fantastique pour figurer aux côtés des caméléons aux couleurs changeantes, des sangliers à six pieds et de l'éléphant à l'invraisemblable trompe. La licorne ne tarderait pourtant point à se glisser, au moins dans les versions allemandes du texte, à partir de la traduction d'Otto von Diemeringen, en 1398. Le texte français nous dit en effet que la cité de Cassaie (Hangzhou, dans le sud de la Chine<sup>102</sup>) abrite une grande «abbaye de moines où se trouvent beaucoup de religieux de leur religion. Dans cette abbaye il y a un très beau et grand jardin, avec beaucoup d'arbres fruitiers de diverses espèces... Toutes sortes de bêtes sauvages vivent dans ce jardin, babouins, singes, marmottes et diverses autres bêtes. Quand la communauté du couvent a mangé, l'aumônier fait porter les restes au jardin et fait tinter une clochette d'argent qu'il tient en main. Aussitôt, toutes les bêtes dont j'ai parlé descendent de la montagne, environ trois ou quatre cents, elles se rangent comme des pauvres et on leur donne les restes du couvent dans de beaux bassins d'argent doré... Ces religieux disent que ce sont les âmes des nobles hommes qui sont entrées en ces nobles bêtes et c'est pour cela qu'ils leur donnent à manger pour l'amour de Dieu. Et ils disent que les âmes des vilains entrent après leur mort dans les bêtes viles...<sup>103</sup>» Si le texte allemand de 1398 suit

---

<sup>100</sup> Il existe une bonne édition récente, due à Christiane Deluz, du texte de Jean de Mandeville, *Voyage autour de la terre*, Paris, Les Belles lettres, 1993. Voir aussi le petit article de J. Richard, "Voyages réels et voyages imaginaires, instruments de la connaissance géographique au Moyen-Âge", in *Culture et travail intellectuel dans l'occident médiéval*, Paris, CNRS, 1981, pp.211-220, qui resitue dans leur contexte les textes des voyageurs en chambre, en faisant des sortes d'encyclopédies populaires plus que des «mystifications» qui n'avaient guère lieu d'être.

<sup>101</sup> Jean de Mandeville, *Voyage autour de la terre*, Paris, 1993, p.218.

<sup>102</sup> Selon l'opinion de Christiane Deluz, traductrice de l'édition citée plus haut, qui a reconstitué d'aussi près que possible la géographie de Jean de Mandeville.

<sup>103</sup> Jean de Mandeville, *Voyage autour de la terre*, Paris, Les Belles lettres, 1993, p.157.

fidèlement le récit original, la liste des animaux est profondément modifiée, devenant « babouins, lapins, licorne et écureuil<sup>104</sup>», ce qui nous vaut, dans l'une des premières versions imprimées des voyages de Jean de Mandeville, cette émouvante gravure:



Moine «chinois» en habit de franciscain donnant à manger à une licorne et un lapin. Gravure de l'édition de Johann Prüss (Strasbourg, 1488) des *Voyages* de Jean de Mandeville.

Nous savons donc non seulement que la licorne vit dans le sud de la Chine, mais qu'elle peut être apprivoisée et surtout, cela réjouit le cœur, qu'elle y est considérée comme un noble animal en lequel il est honorable d'être réincarné.

Nous avons déjà croisé le voyageur Vincent le Blanc (1554-1640), qui vit à La Mecque une des deux licornes déjà observées par Barthema. Il dit avoir également aperçu cet animal en Inde, «dans le sérail du Roi de Pegu», et découvert sur les marchés hindous «deux cornes de licornes, dont l'une avait encore la moitié de la tête». La description que donne plus loin l'aventurier marseillais ressemble trop à celle de Marco Polo pour être véritablement originale, mais là encore le voyageur nous assure que cette «bête assez sale et qui se plaît dans l'ordure, à la langue longue et raboteuse» n'est autre que la si renommée licorne<sup>105</sup>.

---

<sup>104</sup> Jürgen W. Einhorn, *Spiritalis Unicornis*, Munich, 1976, p.124.

<sup>105</sup> *Les Voyages fameux du sieur Vincent Le Blanc*, Paris, 1648, p.228.

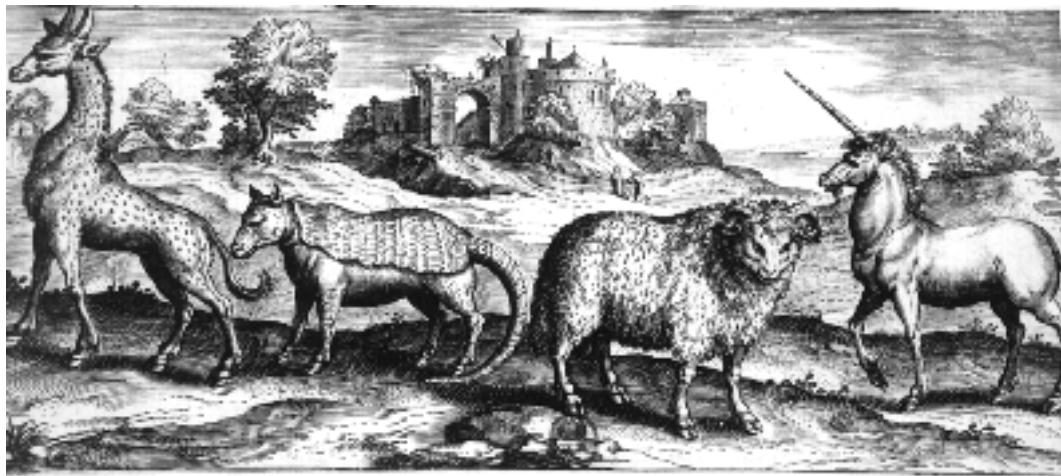


Planche d'un recueil du graveur brugeois Marcus Gheeraerts, *Animalium Quadrupedum Omnis Generis Verae et Artificiosissimae Delineationes*, Amsterdam, 1583. En l'absence de commentaires écrits, on ne peut que présumer de l'intention du graveur, mais il semble bien que les quatre animaux figurant ici représentent les quatre continents alors connus: la girafe, l'Afrique; le tatou, l'Amérique; le bétier, l'Europe; la licorne, par conséquent, l'Asie. Dans les allégories des quatre parties du monde, il arrive aussi que la licorne soit associée à l'Amérique (voir infra, p.267)

Contemporain de Vincent Le Blanc, l'aventurier anglais Benjamin Coryat (1577-1617), qui nous a laissé dans ses *Crudities* un récit circonstancié de ses pérégrinations à travers l'Europe, a passé quelques mois en Inde. Dans l'une de ses lettres, datée de «La cour du grand Mogol, dans la ville d'Asmere, en Inde orientale, en l'an 1615», il informe son correspondant que le puissant monarque «possède de nombreuses bêtes sauvages: Lions, éléphants, léopards, ours, antilopes et licornes (unicorns), dont j'ai vu deux à sa cour. Ce sont les plus étranges bêtes au monde, elles lui ont été amenées du Bengale<sup>106</sup>». En l'absence de toute description, il est malheureusement impossible ici de savoir si l'auteur entendait parler du rhinocéros, ou d'un autre animal répondant plus à l'idée que nous nous faisons de la licorne. Quoiqu'il en ait été, la gravure figurant dans le livre, copie de celle de l'*Historia Animalium* de Conrad Gesner, montre une licorne très classique. Si cela ne nous renseigne guère sur ce que Benjamin Coryat entendait par unicorn, nous pouvons donc en déduire que pour l'éditeur et le

<sup>106</sup> Thomas Coryat, "Letters from India", in *Crudities, Traveller for the english Wits*, Londres, 1776, tome IV, pp.24-25.

graveur, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'était bien de la licorne décrite par Gesner, et non du massif et brutal rhinocéros, qu'il était question ici.

On sait que, dès le Moyen-Âge, nombre d'auteurs ont affirmé que la licorne n'était autre que le rhinocéros, et que les récits concernant les deux animaux se sont souvent mêlés. Le vilain rhinocéros avait alors d'autant plus de chance d'être identifié à sa charmante et lointaine cousine qu'il vivait, comme elle, en Inde. En 1610, le voyageur hollandais Jan Huyghen van Linschoeten rapporte avoir vu en Inde des rhinocéros, et poursuit ainsi: «Certains pensent que c'est là la véritable licorne, car l'on n'en a pas encore trouvé d'autre, si ce n'est par ouï-dire ou en peinture<sup>107</sup>». Suit un récit montrant le rhinocéros purifiant l'eau en y trempant sa corne avant les autres animaux, qui nous rappelle la chasse au rhinocéros à l'aide d'une jeune vierge que racontait, sept siècles plus tôt, Isidore de Séville. Pourtant, sur la carte accompagnant la première édition en latin du récit de Linschoeten, on voit en Inde des licornes chevalines dont la silhouette est bien éloignée de celle du pataud rhinocéros. On repense là à la superbe cavale du *Livre des Merveilles*, illustrant la description par Marco Polo du rhinocéros. Comme le miniaturiste du XV<sup>e</sup> siècle, le graveur du XVII<sup>e</sup> n'imagine la licorne que blanche, chevaline, fière.

Aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, les licornes d'Éthiopie semblent avoir fait oublier celles d'Inde, et l'on n'a plus guère de relations de cette partie du Monde faisant état de la présence de licornes. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on n'a pas entendu dire que les colonisateurs anglais aient aperçu cet animal dans leurs possessions indiennes, et la croyance en la licorne était alors très faible.

On citera cependant, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, le jésuite Johann Grueber, qui signala sans s'y attarder la présence d'ânes unicorns aux frontières sud de la Chine: «Sining est une grande cité construite sur la grande muraille, autour de la porte que doivent franchir pour entrer en Chine les marchands venus d'Inde. Des escaliers permettent de monter sur la murailles. Pour se rendre de la porte de Sining à celle de Soochew, à dix huit jours de route, nombreux sont ceux qui voyagent sur la muraille. Ils ont ainsi une superbe vue sur les innombrables habitations d'un côté de la muraille, et sur les nombreuses bêtes sauvages qui vivent dans les terres désertiques de l'autre côté. On y voit des bœufs sauvages, des tigres, des lions, des éléphants, des rhinocéros et des monocéros, qui sont des

---

<sup>107</sup> Jan Huyghen van Linschoeten, *Voyages*, Londres, 1598, liv.I, ch.47.

ânes ayant une corne sur le front<sup>108</sup>». J. Grueber n'affirme nulle part avoir vu lui-même ce monocéros, et contrairement à d'autres voyageurs, il ne semble pas avoir attaché une grande importance à cet animal, dont la présence dans ces régions était pour lui tout à fait naturelle. Sans doute avait-il lu Élien, dont le passage sur l'âne des Indes inspire visiblement sa brève description du monocéros.

Athanase Kircher (1602-1680), personnage haut en couleur, si tant est que cette expression puisse s'appliquer à un père jésuite, utilisa sans doute le témoignage du père Grueber dans sa volumineuse *China Illustrata*. Il y écrit que l'on rencontre en Chine «un animal appelé *vacca velox*, dont la rapidité est telle qu'il peut en une journée parcourir 300 stades (60 kilomètres). Il porte au front une corne longue et spiralée, et pour cela certains l'appellent monocéros, mais ils se trompent car sa description ne correspond nullement à celle du monocéros<sup>109</sup>». Et l'astucieux jésuite de renvoyer le lecteur désireux d'en savoir plus sur la licorne à un autre de ses ouvrages; qui suit ce conseil risque d'être quelque peu déconcerté, car l'audacieux Kircher explique en substance, au huitième livre du *Mundus Subterraneus*, que la licorne est un poisson des mers septentrionales<sup>110</sup>.

John Bell of Antermony, dans le récit de ses voyages en Asie centrale, raconte que: «L'un des chasseurs du village me fit le récit suivant, confirmé par ses voisins. En mars 1713, alors qu'il chassait, il découvrit la trace d'un cerf, qu'il suivit, et lorsqu'il découvrit l'animal il fut surpris de constater qu'il n'avait qu'une seule corne, au milieu du front. Il captura l'animal et le ramena au village où il fut admiré par tous... Je me suis renseigné avec soin sur la taille et la forme de cet unicorn, et l'on me dit qu'il ressemblait très exactement à un cerf<sup>111</sup>». Ce cerf unicorn, qui fait quelque peu penser à celui décrit par Jules César dans *la Guerre*

---

<sup>108</sup> "Ex Litteris Grueberi Kirchero Inscriptis", in Melchisédech Thévenot, *Relations de divers voyages curieux*, tome IV, Paris, 1672.

<sup>109</sup> Athanase Kircher, *China Monumentis Illustrata*, Anvers, 1667, part.IV, ch.VII, p.192.

<sup>110</sup> Athanase Kircher, *Mundus Subterraneus*, Amsterdam, 1665, t.II, pp.66-67. Sur le singulier personnage du père Kircher, qui reviendra de temps à autre dans cette étude, on peut consulter la petite étude de Joscelyn Godwin, *Athanasius Kircher, un homme de la Renaissance en quête du savoir perdu*, Paris, Pauvert, 1980, ou la biographie «officielle» rédigée par le R.P. Reilly, *Athanasius Kircher, S.J., Master of a Hundred Arts*, Rome, 1974.

<sup>111</sup> John Bell of Antermony, *Travels from Saint Petersburg in Russia to various Parts of Asia in 1716, 1719, 1722...*, in John Pinkerton, *A General Collection of the Best and most Interesting Voyages and Travels in all Parts of the World*, vol VII, Londres, 1811, p.333.

*des Gaules*, peut fort bien avoir été un accident de la nature comme il s'en trouve parfois, et ne mérite donc pas de retenir plus avant notre attention.

Mais c'est au début du XIXème siècle, en même temps que se répandait la rumeur des licornes d'Afrique du Sud, que l'arrivée des premiers Européens dans les hautes vallées de l'Himalaya allait donner une nouvelle vie à la licorne d'Inde. Tout comme le Haut-Nil, le Tibet est en effet l'endroit rêvé pour trouver un animal farouche qui, chacun le sait, fuit l'homme et ne vit que dans des régions reculées et inaccessibles.

Le capitaine britannique Samuel Turner rapporte ainsi une conversation qu'il aurait eue, dans les dernières années du XVIIIème siècle, avec le Rajah du Bhoutan: «Le raja me dit encore qu'il possédait un animal très curieux; c'était un cheval avec une corne dans le milieu du front. Il en avait un autre de la même espèce qui était mort. A toutes les questions que je lui fis sur le pays d'où venait ce cheval, il répondit seulement qu'il venait de fort loin (Biourra duré !). Je dis au Raja que nous avions des tableaux où étaient représentés des animaux pareils à celui dont il parlait, mais qu'on les regardait comme fabuleux. Alors il m'assura de nouveau que le sien était comme il le disait, et il me promit de me le montrer. Cet animal était à quelque distance de Tassisudon, et les Bhoutaniens avaient pour lui une vénération religieuse. Il ne m'a pas été possible de le voir<sup>112</sup>». Partant du Bhoutan, ce «très loin» ne peut guère nous mener que vers l'intérieur du Tibet, mais le capitaine Turner reste extrêmement sceptique quant à «ces choses merveilleuses que je suis éloigné de croire mais que je rapporterai cependant avec fidélité». Il faut dire que le raja lui avait auparavant signalé l'existence dans le nord du Tibet d'hommes ayant une queue courte et rigide qui les obligeait à creuser un trou dans la terre avant de s'asseoir...

Vingt ans plus tard, un autre militaire britannique en poste à l'Est du Népal, le major B. Latter, était, lui, persuadé de la présence de licornes au Tibet: «Dans un manuscrit tibétain, la licorne est placée en tête du chapitre concernant les animaux à sabots fendus... Ayant demandé au tibétain qui m'a fourni le manuscrit de quel type d'animal il s'agissait, quelle ne fut pas ma surprise de l'entendre me décrire très précisément la licorne des classiques, disant qu'elle vivait à l'intérieur du Tibet, était très sauvage et rarement capturée vivante, bien qu'elle soit fréquemment tuée pour sa viande. La personne qui me fit ce rapport a vu à

---

<sup>112</sup> Samuel Turner, *Ambassade au Tibet et au Boutan*, Paris, 1800, t.I, p.241.

plusieurs reprises cet animal, et a mangé de sa chair. Les licornes vivent en troupeaux, et on en voit fréquemment en bordure du grand désert qui se trouve à un mois de route de Lhassa, dans la région habitée par les nomades tartares<sup>113</sup>. Le Major Latter aurait même par la suite reçu d'un lama tibétain une corne de licorne, et en 1821 il espérait recevoir bientôt un crâne entier, du moins si l'on en croit un article de la *Calcutta Government Gazette*, cité par le traducteur anglais de Barthema, parmi d'autres témoignages, à l'appui de la thèse de l'existence réelle de l'animal<sup>114</sup>. C'est donc bien sûr dans la région la plus reculée du monde, là même où d'autres cherchent aujourd'hui l'homme des neiges, que l'on pensait alors trouver la licorne. Une note publiée par l'*Asiatic Journal* sous la lettre du Major Latter nous apprend d'ailleurs qu'une expédition était en train de se monter afin de ramener un spécimen vivant de l'antilope licorne du Tibet. Si elle est réellement partie, l'expédition ne semble pas avoir eu le succès escompté.



Licorne du Tibet, dessin du major Latter publié par l'*Asiatic Journal* en 1820.

Le *Nouveau Journal asiatique* commença en septembre 1830 la publication d'une traduction française d'une description chinoise du Tibet originellement rédigée au XVIII<sup>e</sup> siècle. Si le texte ne mentionne qu'incidemment la licorne du Tibet, la note qu'y adjoignit l'orientaliste Henri-Jules Klaproth (1783-1835) est bien plus précise. Citant un Anglais résidant au Népal, Brian Hodgson, il indique que: «la licorne vit dans la belle vallée ou plaine de Tingri, située dans la partie méridionale de la province tibétaine de Tsang, qui est arrosée par l'Aroun. Pour se rendre du

<sup>113</sup> *The Asiatic journal*, décembre 1820.

<sup>114</sup> Cité in George Percy Badger, *The Voyages of Ludovico di Varthema*, Londres, 1863, note 2 p.47.

Népal dans cette vallée, on passe le défilé de Kouti ou Nialam. Les Népalais appellent la vallée de l'Arroun Tingri-Meïdam, de la ville de Tingri qui s'y trouve sur la gauche de cette rivière; elle est remplie de couches de sel autour desquelles les tchirous (licornes) se rassemblent en troupeaux<sup>115</sup>. Une telle précision géographique quant à l'habitat de la licorne n'avait encore été jamais atteinte, mais M. Klaproth nous apprend plus loin que si les témoignages restent malgré tout si vagues et peu nombreux, c'est que, tout comme les licornes d'Éthiopie décrites par le père Lobo, les sérous unicorns du Tibet «ne se laissent approcher par personne et s'enfuient au moindre bruit».

Au XVII<sup>e</sup> siècle, le récit du père Lobo donna du poids à l'hypothèse de la présence de la licorne en Éthiopie. Au XIX<sup>e</sup> siècle, celui d'un autre jésuite, le père Huc (1813-1860), de retour du Tibet, eut un grand retentissement. Les *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Tibet et la Chine* d'Evariste Huc, parus en 1850, sans cesse réédités et traduits dans de nombreuses langues, sont encore considérés comme un témoignage relativement fiable de la vie dans les régions himalayennes à cette époque. Si le père Huc, qui voyagea au Tibet en 1844 et 1846, parle très longuement de la licorne, en en donnant une description très précise, il n'a pas plus vu l'animal que les auteurs précédents: «La licorne, qu'on a longtemps regardée comme un être fabuleux, existe réellement dans le Thibet. On la trouve souvent représentée parmi les sculptures et les peintures des temples bouddhiques... Les habitants d'Atdza parlaient de cet animal sans y attacher une plus grande importance qu'aux autres espèces d'antilopes qui abondent dans leurs montagnes. Nous n'avons pas eu la bonne fortune d'apercevoir de licorne durant nos voyages dans la haute Asie, mais tout ce qu'on en nous a dit ne fait que confirmer les détails curieux que M. Klaproth a publiés sur ce sujet dans le *Nouveau Journal Asiatique*...<sup>116</sup>». Suit une description très précise des mœurs et de l'apparence de l'antilope licorne, appelée Sérou en tibétain. Le sérou ou tchirou licorne n'est pas une invention d'orientalistes romantiques, il appartient à l'imaginaire traditionnel himalayen, et est encore aujourd'hui fréquemment représenté en peinture gardant les portes des mandalas, ou en sculpture sur les toits des monastères.

---

<sup>115</sup> *Nouveau Journal asiatique*, septembre 1830, pp.230-231.

<sup>116</sup> Évariste Huc, *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine*, Paris, 1850, tome II, pp.415-416.

Quel que soit le retentissement de son livre, les révélations du père Huc arrivaient à une époque où la croyance en la licorne, qui avait connu un regain depuis les années 1780, était de nouveau en train de s'éteindre. La longue description scientifique de l'antilope *hodgsonii* unicorn empruntée au journal asiatique disparaîtrait des traductions et des éditions ultérieures de ses souvenirs de voyage, pour ne laisser que le court passage que nous avons cité. Et un autre voyageur, le Russo-Polonais Nicolas Prjevalski, sans doute le mieux placé pour chercher la licorne puisqu'il avait redécouvert le cheval préhistorique dans les régions même où était censée vivre la bête de neige, ne croyait pas du tout à son existence, et pensait que les rumeurs de la présence de licorne dans l'Himalaya étaient dus à une ancienne confusion avec le rhinocéros, mal connu des habitants des montagnes et des hauts plateaux<sup>117</sup>.

Les notes portées par les traducteurs ou les éditeurs sous les textes classiques faisant allusion à la licorne sont intéressantes car elles nous montrent l'opinion sur son existence, et parfois son habitat naturel, de personnes certes lettrées mais qui n'étaient ni voyageurs, ni naturalistes<sup>118</sup>. Les nombreux témoignages de la présence de licornes en Éthiopie, en Afrique méridionale et centrale, et au Tibet, eurent suffisamment d'écho pour donner lieu, par exemple, en 1856, à la note suivante sous le texte de Ctésias «On ne désespère pas encore de parvenir à la découverte de cet animal: les indigènes en Asie, comme en Afrique, attestent la réalité de son existence avec une singulière énergie<sup>119</sup>».

## Licornes d'Europe

Éthiopie, Inde, Afrique du Sud et Tibet ont, parfois successivement, parfois simultanément, passé pour la patrie naturelle de la licorne. Quelques spécimens isolés, cependant, ont aussi été observés dans plusieurs régions d'Europe, mais les

---

<sup>117</sup> Nicolas Prjevalski, *Voyage en Mongolie et Pays des Tangoutes*, Paris, 1880, p.269. Voir aussi *infra*, t.II, p.284.

<sup>118</sup> Excepté bien sûr pour les éditions de Pline annotées par Cuvier, sur lesquelles nous reviendrons.

<sup>119</sup> Ctésias, *Voyage en Inde*, dans le recueil de récits de voyages publié par le géographe Édouard-Thomas Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, Paris, 1856, tome I, p.163.

textes qui en ont fait foi, manquant quelque peu d'exotisme, n'ont jamais eu grand retentissement.

Les érudits de la Renaissance cherchant à prouver l'existence de la licorne citaient souvent *la Guerre des Gaules*. César n'était certes pas homme à se laisser aller au merveilleux, et ses descriptions sont habituellement aussi exactes que minutieuses. «Il y a (dans les forêts de Germanie), écrit-il, un bœuf ayant l'allure d'un cerf qui porte au milieu du front une corne plus haute et plus droite que toutes les autres cornes de nous connues<sup>120</sup>». Mais César n'affirme pas avoir lui-même vu l'animal, et il ressort de la description qu'il s'agissait vraisemblablement d'un renne ou d'un élan - il pouvait y en avoir alors dans ces régions - observé d'assez loin. Ce texte fut à l'origine de la rumeur, que l'on retrouve de temps à autre dans les ouvrages des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle, selon laquelle certains bisons d'Europe auraient arboré une corne unique. Le cas est cependant presque toujours présenté comme exceptionnel<sup>121</sup>; nous n'avons trouvé qu'un auteur, le médecin italien Antonio Anguisciola, en 1587, pour classer le bison d'Europe parmi les quadrupèdes licornes<sup>122</sup>.

L'aventurier bavarois Hans Schiltberger, dont les voyages remontent au premier quart du XV<sup>e</sup> siècle, rapporte une légende arménienne. Au IV<sup>e</sup> siècle, une licorne et un dragon terrorisaient la population de Rome et des environs. Le pape Sylvestre fit donc appel au Roi d'Arménie Tiridates, alors en visite à Rome, qui se rendit dans la montagne où vivaient les deux monstres et profita d'un combat entre eux pour les tuer. Il ramena en Arménie la tête du dragon, tandis que celle de la licorne fut offerte au pape<sup>123</sup>.

---

<sup>120</sup> «Est bos cervi figura, cujus a media fronte inter aures unum cornu existit, excelsius magisque directum his quæ nobis nota sunt cornibus.» *De Bello Gallico*, VI, 26.

<sup>121</sup> Thomas Bartholin, *De Unicornu Observationes Novæ*, Padoue, 1645, p.109.  
Christophore Hartknoch, *Alt und neues Preussen oder preussischen Historien*, Francfort, 1684, pp.211-213.

<sup>122</sup> Antonio Anguisciola, *Compendium Simplicium et Compositorum Medicamentorum*, Piacenza, 1587, p.175.

<sup>123</sup> Valentin Langmantel, *Hans Schiltbergers Reisebuch nach der Nürnberger Handschrift herausgegeben*, Tübingen, 1885, pp.103-104.

*The Bondage and Travels of Johan Schiltberger, 1396-1427, translated from the Heidelberg ms*, Londres, 1879, pp.90-91.



*Le Combat de la licorne et du dragon*, gravure illustrant le *Reisebuch* de Hans Schiltberger, Augsburg, 1476.

Il fallait donc, dès la fin du Moyen-Âge, aller en Arménie pour rencontrer la croyance en la présence de licornes dans le lieu le mieux connu du monde chrétien, les environs de Rome. On notera cependant que Schiltberger ne met nulle part ce récit en doute, affirmant même que la tête de licorne est encore conservée à Rome.

L'Europe étant généralement bien connue, il devint à la Renaissance difficile de croire qu'y rodaient des licornes, que les grandes chasses des XVème et XVIème siècles n'auraient pas débusquées. Si la blanche bête survivait, ce ne pouvait être qu'en des lieux lointains et mystérieux, et le vieux continent en comptait de moins en moins. Conrad Gesner pourtant, discutant des cornes de licornes, écrivit en avoir vu une en Pologne qui, à l'inverse de toutes les autres, était recourbée. Il l'expliquait par la présence dans le sud du pays d'une espèce particulière, «le chamois unicorn, en polonais Skalna koza, qui vit dans les Carpathes (sic) et que l'on voit parfois jusque dans les environs de Cracovie<sup>124</sup>».

---

<sup>124</sup> Conrad Gesner, *Historia Animalium, de Quadrupedibus Viviparis*, Francfort, 1603 (1551), p.695.

J'ai cru un moment avoir débusqué une licorne silésienne en découvrant un paragraphe consacré au *Monoceros* dans le *Theorio-Tropheum Silesiae in quo Animalium hoc est, Quadrupedum, Reptilium, Avium, Piscium, Insectorum Natura, Vis & Usu* de Caspar Schwenckfeld, daté de 1603, mais il n'y est question que de l'utilisation par les médecins de la région de la corne de cet animal qui vivrait, plus classiquement, en «Arabie, Assyrie, Inde et dans les régions "désertissimes".»

## Le passage du Nord-Ouest

En 1576, Humphrey Gilbert tenta de convaincre la Reine d'Angleterre Elizabeth de financer les recherches du passage du nord-ouest. Il dut affronter les arguments d'Anthony Jenkinson, partisan du passage du nord-est. Ce dernier se prévalait entre autres de la découverte d'une corne de licorne sur la côte de «Tartarie», c'est-à-dire au-delà de la Finlande. La licorne vivant en Inde, cette corne apportée par la mer aurait donc prouvé l'existence de ce passage du Nord-Est. Je ne résisterai pas au plaisir de citer dans son anglais savoureux la réponse d'Humphrey Gilbert: «First, it is doubtful whether those barbarous do know an Unicorns horne, yea, or no: and if it were one, yet it is not credible that the Sea could have driven it so farre, being of such nature that it will not swimme... There is a beast called Asinus Indicus (whose horn most like it was) which hath but one horn like an Unicorn in his forehead, whereof there is great plenty in all the north parts thereunto adjoyning, as in Lappia, Norvegia, Finnmarke. And as Albertus saieth, there is a fish which hath but one horne in his forehead like to an Unicorn, and therefore it seemeth very doubtful from whence it came and whether it were Unicorn's horne, yea, or no<sup>125</sup>». Humphrey Gilbert assimile ici le renne et l'âne indien d'Élien, ce dernier vivant donc en Scandinavie, ce que son nom n'aurait jamais laissé deviner, mais les distingue très soigneusement de la véritable licorne, toujours censée vivre en Inde.

---

<sup>125</sup> «Premièrement, il est douteux que ces barbares connaissent la corne de licorne. Et si c'en est une, il est impossible que la mer l'ait amené de si loin, puisqu'elle ne flotte pas... Il y a un animal appelé Asinus indicus (dont la corne ressemble à celle-ci) qui a comme la licorne une corne unique sur le front, et ces animaux sont très nombreux dans les pays du Nord, Laponie, Norvège, Finlande. Et comme l'a dit Albert [Le Grand] il y a un poisson qui porte une corne au front comme la licorne, et par conséquent on ne sait trop d'où vient ceci, et si c'est oui ou non une corne de licorne.»

Richard Hakluyt, *Voyages in Search of the North-West Passage*, Londres, 1886, p.55.

## Peu de licornes dans le Nouveau Monde

Les terres nouvellement découvertes furent d'abord considérées comme un prolongement extrême-oriental de l'Asie; les rapports concernant la présence de licornes dans ce dernier continent ayant été nombreux et relativement concordants, on pourrait donc s'attendre que la bête de neige ait excité l'imagination des premiers explorateurs de l'Amérique. Ce ne fut pourtant guère le cas, et les textes faisant état d'animaux unicernes dans le nouveau monde sont bien rares.

Le franciscain espagnol Marcos de Niza, celui là même dont le récit est à l'origine de la légende des sept cités de Cibola<sup>126</sup>, affirme dans sa description de ce pays avoir reçu des Indiens un cuir de vache appartenant à «un animal qui n'a qu'une corne sur le front». Pourtant, même si les Indiens assuraient que cet animal était très commun dans le pays, le frère de Niza reconnaît ne l'avoir point vu de ses propres yeux<sup>127</sup>. Parmi les mille rumeurs qui coururent sur le pays de Cibola, sur ses cités aux murs pavés d'émeraudes et de turquoises, il en était une qui disait que «plus loin, à l'intérieur des terres, il y a des chameaux et des éléphants», une autre qui affirmait que les habitants des sept cités se vêtaient de tuniques de soie<sup>128</sup>. Rien d'étonnant à cela, car les explorateurs du Mexique pensaient que le nord du continent américain communiquait avec l'Asie, et à la même époque une autre rumeur faisait état de navires chinois au large de la Californie<sup>129</sup>. En remontant vers le nord, on pouvait donc s'attendre à rencontrer la faune et les richesses légendaires de l'Asie. Mais, parmi ces merveilles, la licorne semble avoir été généralement oubliée.

Tout juste si Antonio de Herrera (1559-1625) signale rapidement, sans lui donner de nom, «un animal grand comme un cheval avec une corne ronde sur le front<sup>130</sup>». A la même époque un autre explorateur, Antonio de Leon Pinelo, semble

---

<sup>126</sup> Sur les récits et le personnage de Fray Marcos de Niza, voir Jean-Pierre Sanchez, *Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique*, Rennes, 1996, t.1, pp325-377.

<sup>127</sup> Fr. Marcos de Niza, *Relation de Cibola*, in Ternaux-Compans, *Recueil de documents et mémoires originaux sur l'histoire des possessions espagnoles de l'Amérique*. Paris, 1840, pp.266-267.

<sup>128</sup> Jean-Pierre Sanchez, *Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique*, Rennes, 1996, t.1, p.359.

<sup>129</sup> ibid., p.73.

<sup>130</sup> Antonio de Herrera y Tordesillas, *Historia general de los hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del mar Oceano*, Madrid, 1934, cité in J.P.

avoir cru que la licorne, décrite comme une chèvre au poil roux, vivait dans les hautes vallées des Andes<sup>131</sup>, mais l'opinion générale des espagnols semble avoir été, comme l'écrit Lopez de Gomara, qu'«il n'y a point dans nos Indes de licornes ni d'éléphants<sup>132</sup>».

Le témoignage de l'Anglais John Hawkins, qui se trouvait en Floride en 1564, est particulièrement intéressant: «Les Indiens de Floride portent autour du cou des morceaux de corne de licorne... Ils ont chez eux beaucoup de ces licornes, et disent que c'est un animal à corne unique, qui trempe sa corne dans l'eau avant de boire... on pense qu'il y a non seulement des licornes, mais aussi des lions... En effet, le lion est l'ennemi de la licorne, car toute bête a son ennemi... et là où se trouve l'un, l'autre ne peut être absent<sup>133</sup>». Ce récit nous montre comment un homme sensé pouvait alors de simples dents de requins portées par les indigènes déduire la présence en Floride non seulement de licornes, mais même de lions, sans qu'il lui soit nécessaire pour se prononcer d'avoir vu l'un ou l'autre animal. Il lui était d'autant plus facile de trouver ces preuves qu'il était sans doute par avance à demi convaincu.

---

Sanchez, *Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique*, Rennes, 1996, t.I, p.108.

<sup>131</sup> Antonio de Leon Pinelo, *El Paraíso en el nuevo mundo*, Lima, 1943 (1656), p.46, cité in J.P. Sanchez, , *Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique*, Rennes, 1996, t.I, p.108.

<sup>132</sup> Francisco Lopez de Gomara, *Hispania Victrix. Primera e segunda parte de la historia general de las Indias*, Madrid, Ed. Atlas, 1946, t.I, p.202, cité in J.P. Sanchez, *Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique*, Rennes, 1996, t.I.

<sup>133</sup> Hakluyt's *Voyages*, extra series, Glasgow ,1904, vol.VII, p.418.

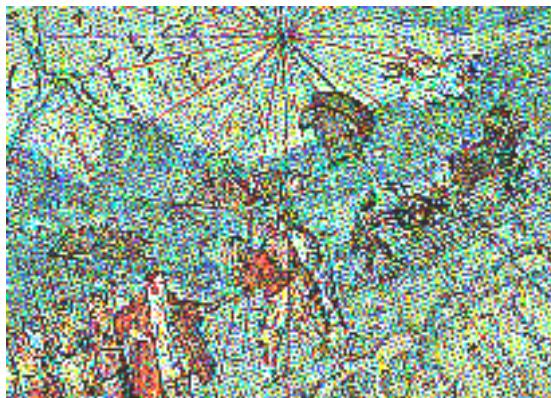


Les quatre parties du monde, Europe, Asie, Afrique et Amérique, ont souvent inspiré les artistes des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle. Ici, dans un groupe d'orfèvrerie de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, l'Amérique est représentée par une indienne à coiffure de plumes chevauchant une licorne. L'allégorie de l'Asie est un chameau monté par une femme, celle de l'Afrique un noir chevauchant un lion, celle du vieux continent Zeus, sous forme de taureau, enlevant Europe<sup>134</sup>.

Curieusement, alors que les témoignages sur ce point sont presque inexistant, la croyance en la présence de licornes au nord du nouveau continent semble, en revanche, avoir été assez répandue jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Les licornes apparaissent en effet très régulièrement en Amérique septentrionale sur les premières cartes et mappemondes où figurent les terres d'Extrême Occident.

---

<sup>134</sup> Vincent Laloux et Philippe Cruysmans, *L'Œil du hibou, le bestiaire des orfèvres*, Paris-Lausanne, Acatos, 1994.



Mappemonde de Pierre Descelliers, vers 1550 (détail).

Rédigé dans les années 1540, le routier de Jean Alphonse de Saintonge, navigateur portugais, pilote de l'expédition de Roberval au Canada, signale rapidement que «les sauvages [de la côte canadienne] disent qu'il s'y trouve des unicorns<sup>135</sup>». Un curieux passage des mémoires de Pietro della Valle (1586-1652), voyageur italien à la vie rocambolesque, mais au témoignage habituellement digne de foi, nous apprend qu'en 1620 encore, «on croyait communément qu'il se trouvait des licornes en certaines contrées de l'Amérique septentrionale fort peu éloignées de celles de Groenland, de sorte qu'il n'est pas incroyable qu'il ne s'en rencontre dans Groenland même, qui n'est pas éloigné de ces quartiers-là...<sup>136</sup>». L'argument est ici utilisé par un navigateur anglais, affirmant l'authenticité de la corne de licorne qu'il a trouvé au Groenland.

Nous n'avons pourtant trouvé aucun témoignage oculaire de la présence de licorne dans le nord de l'Amérique, et les ouvrages de géographie ne l'y signalent habituellement pas. Seule exception, le *Nouveau monde inconnu* d'Olfert Dapper, paru en 1673, dont nous avons vu qu'il décrivait de puissantes licornes canadiennes. Sans doute son auteur avait-il aperçu sur quelque carte une licorne dans le nord de l'Amérique. Travaillant sans grande rigueur d'après des sources multiples, visiblement plus soucieux d'accrocher le lecteur par de nombreuses et fines gravures que de décrire la réalité des pays d'outre-mer, il introduisit l'animal

<sup>135</sup> "Le routier de Jean Alphonse de Xanctoigne", in *Jacques Cartier, Voyages de découverte au Canada entre les années 1534 et 1542*, Paris, Anthropos, 1968, p.87.

<sup>136</sup> *Quatriesme et dernière partie des fameux voyages de Pietro della Valle, gentilhomme romain, surnommé l'illustre voyageur*, Paris, 1664, p.6.

dans sa faune canadienne mais se reporta, pour le décrire, aux sources classiques<sup>137</sup>.

En introduisant dans l'imaginaire européen de nouvelles créatures bien réelles - ocelot, lama, paresseux et surtout tatou - qui abondent dans les gravures du XVIème siècle, les grandes découvertes ont donné le coup de grâce aux dragons, griffons et autres sirènes. La licorne est l'un des très rares animaux de l'imagerie médiévale à avoir survécu à la découverte de l'Amérique et à l'exploration des Indes. Les témoignages de sa présence dans le nouveau monde sont certes assez rares, mais ils existent, alors que nul n'a jamais aperçu outre Atlantique de manticore ou d'amphisbène<sup>138</sup>. La licorne, accompagnée parfois d'animaux africains, lions ou éléphants, mais jamais d'autres créatures mythiques, figure d'ailleurs sur de nombreuses cartes d'Amérique.

La licorne du XVIème siècle n'avait plus, du moins pour les naturalistes et géographes, de valeur symbolique affichée. Elle conservait pourtant une fonction particulière, que nous rappellent les nombreuses illustrations sur lesquelles elle figure au premier rang du règne animal, celle de représenter sinon la perfection animale, du moins la beauté sans tâche de la nature méconnue. C'est sans doute pour cela qu'elle ne pouvait disparaître.

## Cartes, mappemondes et planisphères

On peut assez souvent voir des licornes sur des mappemondes, et déjà, à quelques occasions, nous avons utilisé des cartes illustrées pour montrer la croyance en la présence de licorne dans telle ou telle région. Pourtant, l'utilisation de ces unicorns cartographiques demande des précautions particulières. Leur présence peut indiquer que le peintre ou le graveur croyait à l'existence de l'animal dans cette région. Comme le dragon, le lion ou la girafe, la licorne peut aussi signifier simplement le caractère «exotique» d'une terre peu ou pas explorée.

---

<sup>137</sup> Olfert Dapper, *Die unbekannte neue Welt*, Amsterdam ,1673, pp.145-146, p.241. Voir supra, p.176.

<sup>138</sup> Si l'on en croit une note sous l'édition de 1771 de l'*Histoire naturelle* de Pline, un certain Scyfried aurait vu en Amérique du Nord des pégases cornus (à deux cornes, nous ne sommes donc plus vraiment dans notre sujet), mais c'est là le seul témoignage moderne de l'existence de chevaux ailés. Pline, *Histoire naturelle*, Paris, 1771, liv.VIII, note 15.

Lorsqu'elle remplit les blancs de la carte, elle ne montre plus les connaissances de l'époque, mais dissimule son ignorance. Elle peut aussi, plus trivialement, comme les monstres marins représentés ici et là dans l'océan, n'avoir qu'une fonction ornementale. Des indices, que les quelques exemples ci-dessous illustreront, peuvent cependant permettre de trier entre ces licornes selon qu'elles sont, du point de vue du cartographe et du peintre, réelles, symboliques ou simplement décoratives.

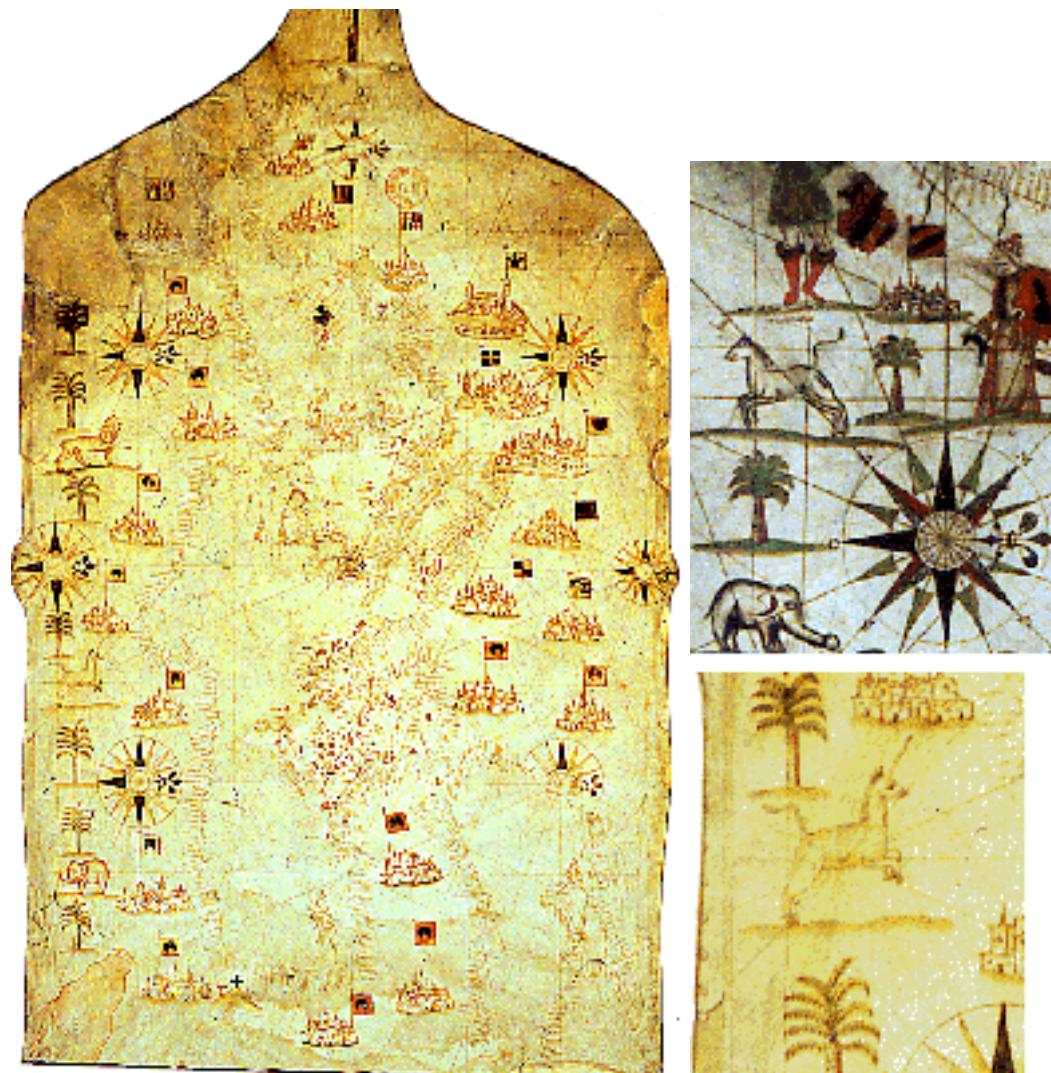
Nous avons déjà cité la célèbre mappemonde de la cathédrale d'Hereford, de ces cartes «T-O» qui illustrent la vision médiévale d'un monde circulaire, que la Méditerranée, le Nil et le Don divisent en trois continents, Afrique, Asie et Europe. Outre la licorne, on voit sur la grande carte d'Hereford de nombreux monstres, griffons, dragons, sphinx, et la quasi-totalité du bestiaire médiéval. Pourtant, la réalité de l'animal est clairement affirmée par la distinction soigneuse qui est faite entre licorne et rhinocéros, tous deux présents en Éthiopie. Le premier, court sur pattes, a une silhouette de renard et une courte corne recourbée. Le second, à la silhouette plus fine, est armé d'une très longue corne torsadée. Le commentaire latin, en dessous du dessin de la licorne, cite Solin, imitateur de Pline, à propos du rhinocéros, et Isidore de Séville pour la licorne, ici appelée monocéros<sup>139</sup>.

La Bibliothèque Nationale conserve quatre très belles cartes de la Méditerranée dressées dans les premières années du XVIIème siècle par Francesco Oliva. Sur trois d'entre elles, animaux et oasis, dessinés à intervalles réguliers au-delà la côte africaine, symbolisent le caractère sauvage et désertique du continent. Or, parmi les animaux auxquels le cartographe a eu recours pour symboliser la faune africaine, figurent à chaque fois une licorne et un éléphant, accompagnés sur l'une des cartes par un lion (Rés Ge C 2342), sur une autre par un dromadaire et un second éléphant (Rés Ge CC 5101), sur une autre enfin par un lion et un second éléphant (Rés Ge CC 5093). Rien de fantastique donc dans ces portulans, et il est probable que, pour Oliva, la licorne, tout comme ses deux compagnons, était un animal typique de l'Afrique. D'autres cartes italiennes de la première moitié du XVIIème siècle recourent à la licorne pour symboliser la faune africaine: une

---

<sup>139</sup> Cette carte est longuement décrite, et toutes ses notices traduites, dans l'atlas du vicomte de Santarem. M.F. de Barros et Sousa de Santarem, *Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie*, Paris, 1852, tome II, pp.405-407. Voir une image extraite de cet atlas, p.228, et le texte qui figure sur la carte, t.II, p.222.

licorne, un bœuf et un dromadaire sur un atlas manuscrit anonyme conservé à Florence, à la bibliothèque Marucelliana; une licorne, un léopard et un éléphant sur une carte de Giovanni Battista Cavallini, datée de 1637, conservée par la Hispanic Society of America, à New York.



Carte nautique de la Méditerranée de Francesco Oliva, vers 1610. En haut à droite, détail d'une autre carte d'Oliva.

Sur les mappemondes de la Renaissance, la présence d'une licorne ne signifiait cependant pas toujours la certitude de son existence en cette région précise du monde. On peut s'en rendre compte en étudiant les nombreuses cartes dessinées vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, dont les plus belles et les mieux

illustrées étaient plus souvent des œuvres d'art, des signes extérieurs de richesse, que des outils communément utilisés par les marins.

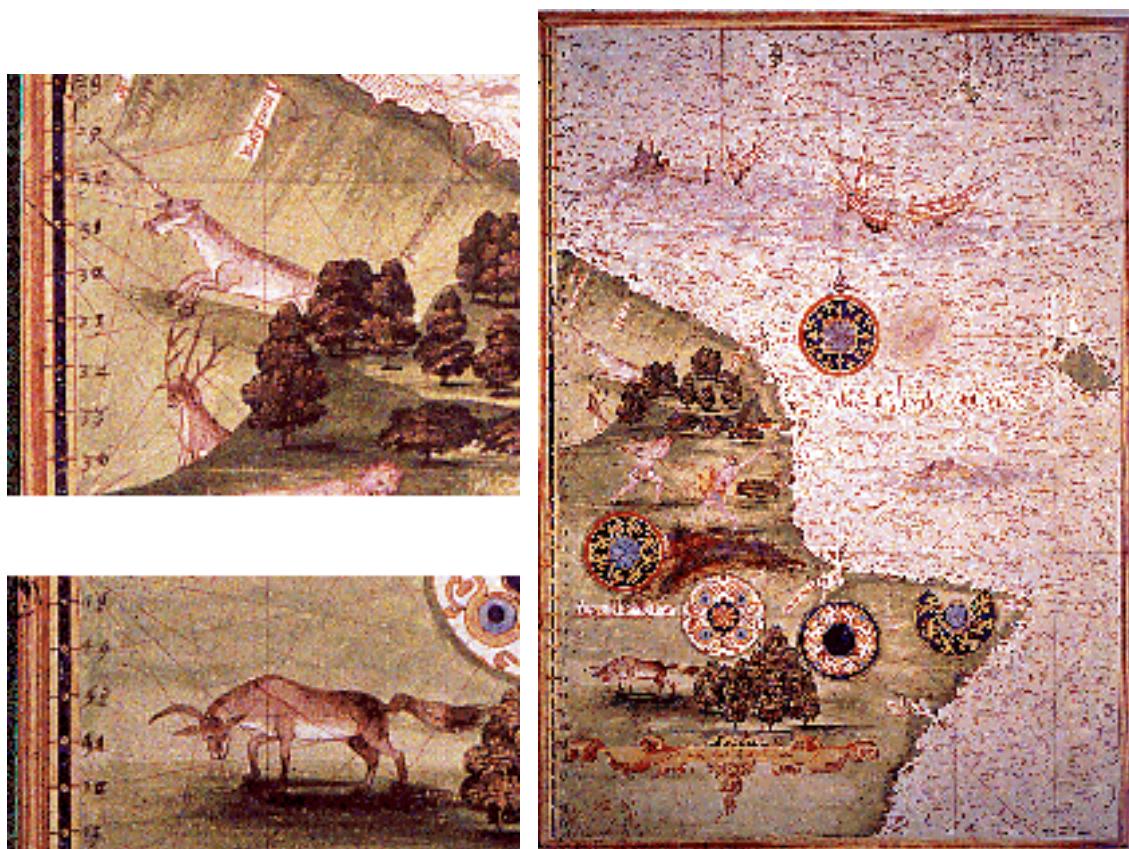
## La terre australe

Un exemple particulièrement curieux montre clairement que la représentation de la licorne n'indiquait pas nécessairement sa présence supposée en cet endroit. Géographes et voyageurs de la Renaissance ont cru quelque temps à l'existence d'un «continent austral» fermant l'Atlantique par le sud, en reliant la Terre de Feu à l'Île de Java. Cette hypothèse, qui permettait à certains Français de se rêver encore un possible empire colonial quand Espagne et Portugal se partageaient l'Amérique, donnait aussi une chance supplémentaire à la licorne, rejetée ainsi aux bords de la carte, aux limites de l'imaginaire. C'est là qu'elle apparaît, à cinq reprises, sur les cartes représentant ce continent inconnu dans la *Cosmographie universelle* du pilote français Guillaume le Testu, datant de 1555. «Toutefois ce que je en ai marqué et dépeint, écrivait Le Testu à propos de cette hypothétique terre australe, n'est que par imagination, n'ayant note ou fait mémoire des commodités ou incommodités d'icelle, tant des montagnes, fleuves qu'autres choses: pour ce qu'il n'y a encore eu homme qui en ait fait découverte certaine... Toutefois en attendant que connaissance en soit plus grande j'ai marqué et dénommé quelques promontoires, ou caps...<sup>140</sup>». Tous les clichés habituels de l'exotisme de la Renaissance apparaissent d'ailleurs sur les cartes de ce sud extrême, où des mammifères à six pattes côtoient les cannibales à têtes de chien. Alors que l'on ne rencontre sur le reste de l'atlas aucune licorne (l'animal unicorn représenté en Afrique du Nord est indiscutablement, même s'il est assez mal situé, un rhinocéros), pas moins de quatre de ces créatures, auxquelles il convient d'ajouter une vache unicorn et un rangifère, gambadent sur l'uniforme verdure de la terre australe. En quatre points différents du continent, le peintre a représenté une belle licorne blanche, à la barbiche retroussée, bondissant hors d'un bois. Sur l'une des planches, celle du folio 38, on voit nettement les sabots fendus de l'animal. Sur le folio 31, on distingue, outre notre classique licorne, une étrange vache unicorn que l'on ne peut associer au rhinocéros, sa corne étant plantée au sommet du crâne, et un curieux cerf qui porte, entre ses bois, une longue corne

---

<sup>140</sup> Cité par Frank Lestringant, *L'Atelier du Cosmographe*, Paris, 1992, pp.161,190.

centrale non ramifiée. Il s'agit d'un rangifère, renne à trois cornes de Scandinavie, qui est très précisément décrit ainsi dans l'*Histoire naturelle* de Conrad Gesner<sup>141</sup>. Il est néanmoins plus souvent représenté avec trois bois ramifiés, comme c'est d'ailleurs le cas au folio 58, sur la carte de Floride. Il va de soi qu'ici, la licorne et ses cousins n'avaient pour seule fonction que de signifier le caractère particulièrement exotique et mystérieux de cette terre dont la faune était encore inconnue, puisqu'elle restait, comme le reconnaissait Guillaume Le Testu, à découvrir et à explorer.

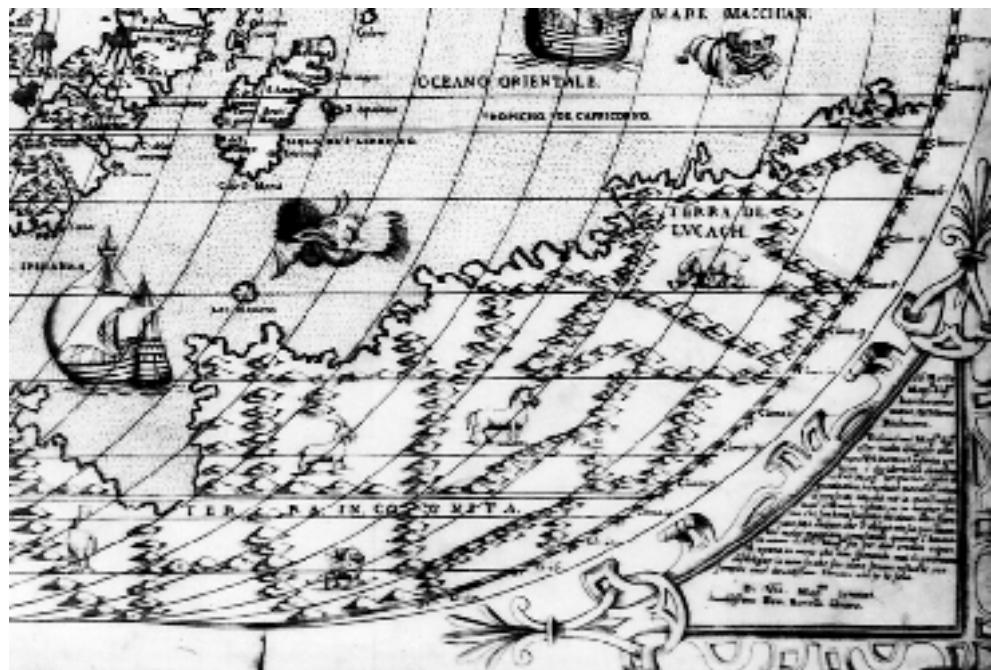


L'une des neuf planches représentant la Terre Australie dans l'*Atlas du pilote français Guillaume le Testu* (1555).

Les licornes antarctiques qui se multiplient sur l'atlas de Guillaume le Testu ne sont pas un cas unique. A une époque où le lointain sud était le dernier refuge de l'inconnu cartographique, la licorne hantait bien souvent le vaste continent

<sup>141</sup> Conrad Gesner, *Historia Animalium, de Quadrupedibus Viviparis*, Francfort, 1603, p.839.

austral. Il en est aussi ainsi sur la mappemonde de Donato Bertelli, publiée en 1565, où la vaste «Terra Incognita» qui relie la Patagonie à l'île de Java est la seule portion de carte ornée d'animaux. On y distingue un lion, deux dromadaires, un tigre, une chèvre, un éléphant, un rhinocéros, mais aussi un griffon et une licorne chevaline, fort trapue, à la barbiche étonnamment fournie<sup>142</sup>.



Mappemonde de Donato Bertelli (1565) (détail).

## Licornes cartographiques

Plus déroutante encore pour le lecteur moderne est une carte de la côte atlantique du Nouveau monde, tirée d'un atlas anonyme dessiné vers 1540, conservé à la Bibliothèque royale de La Haye<sup>143</sup>. Ignorant tout de la faune locale, le cartographe a peuplé son Amérique d'animaux exotiques qui, à l'exception de l'ours, sont tous étrangers à la région. La licorne y côtoie en effet ses deux

<sup>142</sup> Sur un globe jouet vieux d'une cinquantaine d'années que j'ai retrouvé dans un grenier, on voit encore, sur une vaste terre inexplorée fermant, au Sud, le Pacifique et l'océan Indien, un rhinocéros, un éléphant et une licorne. Le dessin reproduit visiblement une carte du XVI<sup>e</sup> siècle, dont je n'ai pourtant pas retrouvé l'original.

<sup>143</sup> La Haye, Koninklijke Bibliotheek, Ms 129 A.24.

ennemis naturels, le lion et l'éléphant. Si ces illustrations sont essentiellement ornementales, elles rappellent aussi le caractère très exotique de la licorne, qui symbolise ici, avec ses deux compagnons venus d'Afrique, l'étrangeté des terres nouvellement découvertes. On trouve d'ailleurs dans cette même région, sur d'autres cartes de cette époque, des éléphants, girafes, chameaux, et rhinocéros<sup>144</sup>, animaux qui ne sont pas à proprement parler mythiques mais simplement mal placés, ou plus précisément déplacés de l'Afrique vers cette nouvelle terre de merveilles, l'Amérique.

C'est en 1587 que le pilote français Pasterot termina son atlas. Dans ce *Livre de la Marine*, il représente avec une certaine exactitude la faune spécifique de chaque continent, avec par exemple des perroquets, lamas et pécaris en Amérique du Sud. Il peuple pourtant encore de licornes - et de girafes - l'ensemble des terres lointaines, Amérique, Afrique, Asie et, bien sûr, Terre Australe<sup>145</sup>.

Sur une mappemonde dessinée vers 1550 par le cartographe dieppois Pierre Descelliers, et qui se trouve aujourd'hui au British Museum<sup>146</sup>, on voit plusieurs licornes à la silhouette caprine en Amérique du Nord. Deux d'entre elles semblent assister, indifférentes, au combat des grues et des pygmées, lui aussi figure classique de l'exotisme, empruntée à Pline qui situait la scène en Éthiopie. On remarquera pourtant la présence d'ours remarquablement représentés, dont l'un mange un poisson: le cartographe a fort justement peint ce qu'il savait de l'Amérique du Nord, mais cela ne suffisant pas à remplir la carte, il a enrichi son dessin de quelques exotismes qui pouvaient alors passer pour probables. Descelliers, dans une longue légende, cite d'ailleurs Jacques Cartier pour sa principale source concernant le Canada, et l'explorateur français n'a nulle part aperçu de pygmées ou de licornes. Sur une autre mappemonde attribuée au même cartographe, la carte dite «Harleienne»<sup>147</sup>, deux licornes constituent la seule faune du Canada.

---

<sup>144</sup> Wilma George, *Animals and Maps*, Berkeley, 1968, pp.100-101.

<sup>145</sup> ibid., p.78.

<sup>146</sup> Londres, British Museum, Add ms 24065.

<sup>147</sup> Londres, British Museum, Add ms 5413.



A gauche: Mappemonde de Pierre Descelliers, vers 1550 (détail).

A droite: Licorne d'Egypte. Dessin d'après la mappemonde dite «de Henri II». Atlas du vicomte de Santarem.

On possédait une troisième mappemonde, un peu plus ancienne, attribuée au même Pierre Descelliers. Cette carte dite «de Henri II», car on l'a longtemps crue dessinée pour ce prince, a malheureusement été détruite. Elle n'est donc plus connue que par des clichés en noir et blanc, ainsi que par une belle reproduction coloriée à la main dans l'atlas du vicomte de Santarem<sup>148</sup>, publié au milieu du siècle dernier. On y voit trois licornes en Afrique. L'une, en Égypte, est blanche, chevaline, sans barbe; les deux autres, à l'intérieur du continent, ont la même silhouette équine mais portent robe beige et barbiche. Toute une faune fantastique à la fonction clairement décorative se déploie aussi sur la carte: griffons, satyres, monopodes, hydres, centaures, sirènes, dragons, toutes créatures à l'existence desquelles, au XVI<sup>e</sup> siècle, on ne croyait plus guère. Si cela incite une fois de plus à considérer avec prudence les animaux cartographiques, on doit cependant remarquer que les licornes ne figurent sur cette carte qu'en des régions où elles avaient parfois été situées, l'Égypte et l'Afrique centrale, et que sur la même mappemonde se trouve aussi une faune plus réelle, lions, singes, chameaux et

<sup>148</sup> M.F. de Barros et Sousa de Santarem, *Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie*, Paris, 1852.

éléphants, qui est généralement très correctement placée. La simple étude de la carte ne permet donc ici de dire si la licorne appartient pour le cartographe à la faune réelle de l'Afrique ou aux créatures imaginaires dont il agrémenta son dessin. Il est plausible, mais non certain, qu'il ait cru à la réalité de l'animal. Quelques années plus tard, une seule licorne représente la faune d'Éthiopie sur la mappemonde de Sancho Gutierrez, conservée à la bibliothèque nationale de Vienne. Les autres animaux représentés sur cette carte étant, à l'exception d'un dragon saharien, parfaitement réels et correctement situés, il ne fait guère de doute que cette licorne était tenu par le cartographe sévillan pour un animal réel.



*Licorne de Chine.* La teinte bleutée de sa robe ne doit pas étonner, puisqu'elle est utilisée également pour des ours polaires dont la légende indique clairement qu'ils sont de couleur blanche. Mappemonde de Sébastien Cabot (1477-1557) - elle porte le nom de son destinataire et utilisateur, et non du peintre -, deuxième quart du XVIème siècle.

C'est également vers le milieu du XVIème siècle qu'a été dessinée la carte dite «de Sébastien Cabot», qui peut être admirée à la Bibliothèque Nationale, sous verre, sur le mur du fond de la salle des Cartes et Plans. Moins richement ornée que les précédentes, cette carte n'était sans doute pas seulement destinée à la décoration; elle avait, ou affectait d'avoir, une fonction pratique d'aide à la navigation. Pour l'ensemble du globe, les animaux dessinés se comptent sur les

doigts de deux mains. La quasi-totalité (ours, tigre, lion, éléphant et crocodile) sont fort bien représentés et correctement placés, ce qui laisse à penser que les trois créatures imaginaires qui s'y ajoutent, une licorne à corne spiralée et au poil étrangement frisé en Chine, un cynocéphale en Asie centrale et un lézard volant en Afrique du Sud - sans doute un basilic - passaient pour très réels aux yeux du dessinateur. On sait en effet qu'à cette date le basilic était, avec la licorne, l'un des rares animaux fantastiques du bestiaire médiéval dont l'existence fût encore tenue pour probable. On est pourtant surpris de voir la licorne en Chine et non en Éthiopie, localisation plus habituelle, ou en Inde. C'est près de là, en Mongolie, qu'elle apparaît aussi sur l'atlas d'Urbano Monte, dessiné à Milan en 1587<sup>149</sup>.

Mais c'est bien sûr en Orient, là où l'animal était censé vivre, là où de nombreux voyageurs avaient assuré l'avoir vu, que la licorne fut le plus souvent représentée sur les cartes, et ce jusqu'à la fin du XVIIème siècle, à une époque où la croyance en l'existence réelle de notre bel animal était singulièrement affaiblie. On trouve ainsi, par exemple, une licorne parmi d'autres animaux sur une carte de Palestine de J. Franciscum, publiée en 1557<sup>150</sup>, où l'on distingue aussi clairement un serpent, un chameau, deux vaches et même des cerfs qui n'habitent pas cette région. Le voyageur hollandais Jan Huyghen van Linschooten (1563-1611) expose clairement dans le long récit de ses pérégrinations son opinion selon laquelle la licorne n'existerait pas, ou ne serait autre que le rhinocéros des Indes<sup>151</sup>. Cela n'a pas empêché son graveur de dessiner en Inde, sur l'une des cartes qui accompagne l'ouvrage, deux licornes qui, si elles ne sont pas des plus racées, ne ressemblent en rien au rhinocéros et portent leur corne sur le front.

---

<sup>149</sup> Atlas manuscrit conservé à la bibliothèque du séminaire de Venegono, en Italie.

<sup>150</sup> Citée par Wilma George, *Animals and Maps*, Berkeley, 1968, p.119.

<sup>151</sup> *Histoire de la navigation de Jean-Hugues de Linscot et de son voyage ès Indes orientales*, Amsterdam, 1610 (1591), pp.130-131.



Licornes d'Inde sur la carte accompagnant les *Voyages* de J.H. van Linschoeten (1596).

On comprendra donc que nous ayons été prudent dans l'utilisation des licornes cartographiques, puisque ce dernier exemple montre qu'une représentation de licorne peut fort bien accompagner un texte niant l'existence de l'animal, et que nous ayons préféré autant que possible nous en tenir aux sources écrites.



En 1674, sur l'une des premières mappemondes en chinois, éditée par le père jésuite Ferdinand Verbiest, la licorne de Conrad Gesner et le rhinocéros de Dürer s'installent sur la terre australie.

## Les voyages du Pirassouppi

Les cosmographies d'André Thevet ne sont pas toujours bien structurées, prenant parfois l'aspect de suites de digressions plus ou moins originales sur une trame, un voyage mi-vécu, mi-imaginé, qui n'est plus que prétexte. C'est dans sa *Description de la France Antarctique*, récit d'un voyage aux Amériques, qu'il nous parle des unicorns de Madagascar et d'Afrique du Sud, et c'est dans la *Cosmographie universelle*, au chapitre consacré aux îles de la Mer Rouge, qu'il décrit le pirassouppi du Brésil, dans lequel, avec un peu d'imagination, et en faisant abstraction de ses cornes, on peut reconnaître un lama.

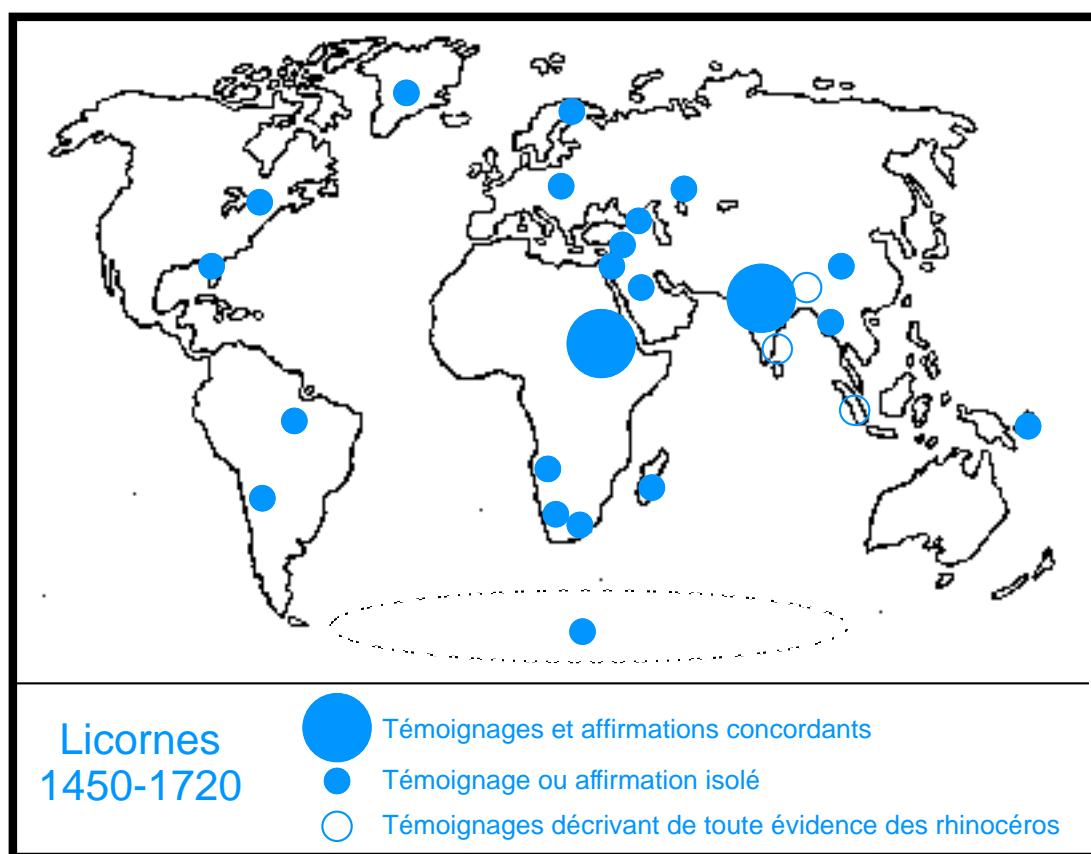
Ambroise Paré emprunta beaucoup aux travaux d'André Thevet. En 1579, dans un chapitre du *Livre des monstres*, il écrivit que «Allant le long de la côte d'Arabie sur la mer Rouge, se découvre l'île nommée des arabes Cademothe, en laquelle vers le quartier qui est le long de la rivière de Plate, se trouve une bête que les sauvages appellent Pirassoipi, grande comme un mulet, et sa tête quasi semblable, tout son corps velu en forme d'un ours, un peu plus coloré, tirant sur le fauve, ayant les pieds fendus comme un cerf. Cet animal a deux cornes à la tête fort longues, sans ramures, haut élevées qui approchent des licornes: desquelles se servent les sauvages lorsqu'ils sont blessés ou mordus des bestes portans venins...et voici le portrait, tiré du cinquième livre de la *Cosmographie* d'André Thevet.<sup>152</sup>». Le chirurgien situait donc le Rio de la Plata en Arabie, mais on peut d'autant moins reprocher à Paré de n'être guère géographe que le texte de Thevet, placé dans un chapitre consacré à l'Orient, incitait à la confusion. En 1582, lorsque Paré reprit ce passage dans son *Discours de la licorne*, le Pirassoipi vivait toujours en Arabie, mais la mention de la «rivière de la Plate» avait disparu. Le *Discours* d'Ambroise Paré étant une référence incontournable pour les auteurs qui traitèrent par la suite de la licorne, tous situèrent comme lui, en Arabie, ce Pirassouppi devenu Pirassoipi, et bien peu s'intéressèrent aux écrits de Thevet.

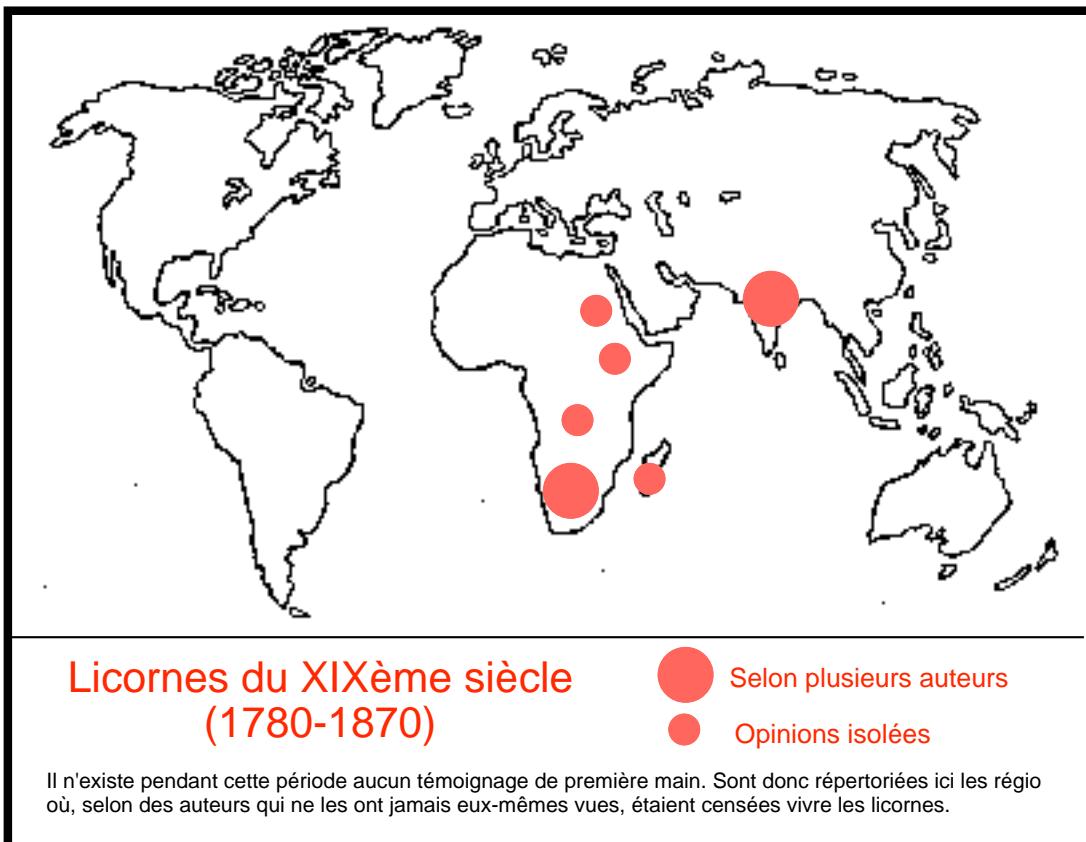
---

<sup>152</sup> Ambroise Paré, *Discours de la licorne*, Paris, 1582, fol.26. La gravure représentant le Pirassoipi, empruntée à la *Cosmographie universelle* d'André Thevet, porte comme légende *Figure du Pirassoipi, espèce de licorne d'Italie*, mais cette dernière précision est vraisemblablement due à une erreur de l'imprimeur.

## Où peut-on voir des licornes ?

Si l'Inde et l'Afrique semblent avoir été les terres de prédilection des licornes et des chasseurs de licornes, tant ceux qui travaillaient en bibliothèque que ceux qui recherchaient l'animal sur le terrain, on a cependant vu l'animal sur la terre entière, Orient et Occident, Ancien et Nouveau Monde, déserts d'Éthiopie et glaces du Groenland. On peut bien sûr, et en partie avec raison, faire remonter, jusqu'à Ctésias les témoignages concernant les licornes d'Inde, et jusqu'à Pline ceux sur le monocéros d'Éthiopie. Mais on dispose aussi, de la Renaissance au XIXème siècle, de nombreux récits de première main, dont il est tentant de vouloir dresser une carte.





Jusqu'au XVIIème siècle, les témoignages concernant la licorne d'Éthiopie furent les plus fréquents, les plus remarqués étant ceux de Luigi Barthema et du père Jérôme Lobo, mais quelques voyageurs, au premier rang desquels Marco Polo, ont aussi pu observer la licorne d'Inde. Le Siècle des Lumières ne s'est guère intéressé à la licorne, et les voyageurs d'alors ont peu vu un animal auquel ils ne croyaient guère. Mais au XIXème siècle, les rapports redevinrent nombreux: la licorne des Indes s'était réfugiée sur les contreforts de l'Himalaya; sa cousine africaine, presque éteinte en Abyssinie, survivait au sud du continent, ou du moins dans l'imaginaire des Boers. En 1863 encore, George Percy Badger, le traducteur anglais des voyages de Luigi Barthema, affirmait croire à l'existence de la licorne, «dans les régions inexplorées de l'Afrique centrale ou dans les montagnes du Thibet». Et lorsque la très sérieuse *Revue britannique* dut constater, en 1827, que les rumeurs de la présence de licornes au Tibet étaient vraisemblablement infondées, elle en conclut que cet animal ne pouvait habiter que «dans l'imagination des poètes et des romanciers» ou... «dans l'Océanie, dont la zoologie n'est pas encore entièrement connue<sup>153</sup>».

<sup>153</sup> *Revue Britannique*, 1827, t.XIII, p.372.

Malgré tous ces témoignages, les penseurs de la Renaissance ont parfois imaginé que les licornes, qui pour une raison qui reste à préciser n'auraient pu monter dans l'Arche de Noé, avaient disparu lors du déluge<sup>154</sup>. On est alors surpris de constater que dans le premier tiers de ce siècle, qui a vu refleurir une lecture ésotériste de l'histoire, parfois innocente mais souvent dangereuse, personne n'ait eu l'idée de situer les licornes originelles dans une Atlantide engloutie, ou dans quelque fumeuse Hyperborée. Mais si l'on doit se réjouir que la bête de neige ait ainsi conservé sa virginité quand bien des mythes l'ont perdue, on est un peu inquiet de voir que d'autres, y voyant un symbole de force et de pureté, sont, aujourd'hui encore, tentés de la livrer à un triste jeu de correspondances.

On est soulagé aussi de ne voir que rarement la légère cavale blanche dans un ciel zodiacal où tout semblait prêt pour l'accueillir<sup>155</sup>. C'est peut-être pour cela que la littérature sur la licorne conserve un charme, un intérêt et une fraîcheur que n'a pas celle sur son cousin le capricorne.

---

<sup>154</sup> Par exemple Conrad Gesner, *De Rerum Fossilium, Lapidum et Gemmarum Figuris et Similitudinibus Liber*, Turin, 1565, p.153.

<sup>155</sup> On trouve souvent à la Renaissance la licorne associée aux représentations du signe de la Vierge, mais c'est sans doute plus une réminiscence des Annonciations à la licorne qu'un jeu sur la symbolique <sup>283</sup> de l'animal.

## 1.4 - LA CORNE DE LICORNE, CHOSE RARE ET PRECIEUSE

*La corne de licorne s'éclaircit et s'allonge, prenant peu à peu l'aspect que nous lui connaissons encore aujourd'hui, longue, blanche, droite et spiralée. Quelques cornes célèbres se trouvaient dans les trésors des puissants. Leur fonction n'était pas qu'ostentatoire, et elles servaient parfois de contrepoison. Leur commerce fort lucratif déclina peu à peu lorsque fut connue l'origine réelle de ces belles ivoires.*

*Bien pis fi un que je sçay, qui, vendant un jour une de ses terres à un autre pour cinquante mille escus, il en prit quarante cinq mille en or et argent, et pour les cinq restant, il prit une corne de licorne: grande risée pour ceux qui le sçurent. Comme, disoient-ils, s'il n'avoit assez de cornes chez soy, sans adjouster celle-là.*

Brantôme, *Les Dames galantes*, 1er discours.

*Cornes, cela! Vous me prenez pour cruche  
Ce sont oreilles que Dieu fit  
- On les fera passer pour cornes  
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes.*

La Fontaine, *Les Oreilles du lièvre*.

*Cette boite de neige contient une outre de Chalibon, vin réservé pour les rois d'Assyrie, qui se boit pur dans une corne de licorne.*

Gustave Flaubert, *La Tentation de saint Antoine*.

Recopiant les descriptions que voyageurs, savants, médecins ou naturalistes, nous ont fait de la licorne, nous nous sommes bien souvent arrêtés dès qu'il était question de sa corne. Comme si la licorne se définissait par sa robe, son corsage, ses sabots, comme si elle pouvait être décrite en oubliant son attribut essentiel, celui qui, dans toutes les langues d'Europe, lui donne son nom. Nous avions à cela quelques raisons.

La corne de licorne, qui, jusqu'au XVIIème siècle s'est souvent vue attribuer des propriétés médicales étonnantes, intéressait particulièrement les auteurs, souvent médecins ou apothicaires, qui étaient amenés à disséquer sur cet animal. Réservant à cette corne une place à part dans notre travail, nous ne faisons que suivre en cela l'exemple de tous ceux qui, de la Renaissance à l'âge des Lumières, ont, comme Conrad Gesner, Ambroise Paré et bien d'autres, écrit sur la licorne.

## Du symbolisme à la zoologie

Au Bas Moyen-Âge, les discours sur la licorne se divisaient invariablement en une première partie traitant de la force physique extraordinaire de l'animal et de la ruse permettant sa capture, et une seconde dans laquelle étaient dévoilées les significations symboliques ou allégoriques de ces scènes. L'allégorie était presque toujours chrétienne; lorsque, chez Richard de Fournival, elle se réfère aux thèmes de l'amour courtois, le discours conserve néanmoins la même structure, et la description de la licorne dans le *Bestiaire d'amour* est ainsi parfaitement interchangeable avec celles des autres encyclopédies médiévales. Les exceptions sont bien rares, et nous n'en noterons qu'une: Isidore de Séville qui, s'il connaissait la ruse permettant de capturer l'animal, négligea là comme ailleurs les traditionnelles allégories. Cela contribue à donner à ce livre des *Etymologiæ* un ton qui se rapproche plus de l'*Histoire des animaux* d'Aristote ou de l'*Histoire naturelle* de Pline que des bestiaires médiévaux plus tardifs.

La curiosité des scolastes de la Renaissance renversa le point de vue. Si la licorne ne rejoignait pas encore, comme le dragon, le domaine des contes et des féeries, son existence était désormais discutable, au point que cette discussion deviendrait l'un des exercices favoris des érudits des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Si des scènes héritées des allégories de la fin du Moyen-Âge, comme les Annonciations-chasses à la licorne, survivaient longtemps dans l'iconographie, les lectures métaphoriques perdaient de leur intérêt pour des esprits plus préoccupés de savoirs et d'érudition que de symboles et de théologie. Parmi les nombreux traités du XVI<sup>e</sup> siècle consacrés à la licorne, un seul, celui d'Andrea Bacci (1524-1600), consacre quelques maigres pages aux «figures et allégories de la licorne»<sup>1</sup>. Ce passage de la licorne dans le domaine de ce que l'on n'appelait pas encore les sciences naturelles est d'autant plus évident que, à la même époque, apparaissaient un peu partout en Europe, dans les trésors royaux et ecclésiastiques, puis dans les cabinets de curiosités, des «cornes de licornes» dont l'authenticité et les propriétés médicales devinrent aussi un classique du duel d'érudition. Cette annexion par la zoologie d'un unicornis savamment rebaptisé monocéros se fit très naturellement, avec facilité, car, à l'inverse du lion, du dragon ou du griffon, la licorne n'était guère recyclée dans les figures obligées de l'héraldique<sup>2</sup> ou dans une symbolique alchimique à vocation labyrinthique<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Andrea Bacci, *De Monocerote seu Unicornu, ejusque Admirandis Viribus et Usu Tractatus*, Stuttgart, 1598 (1566), pp.90-95.

<sup>2</sup> La licorne est certes une figure héraldique estimée, mais elle fut très peu

La coupure entre le discours médiéval et celui de la Renaissance est très nette. On ne peut guère trouver qu'un seul précurseur, assez lointain, pour représenter la transition entre ces deux manières d'appréhender sinon la nature, du moins la licorne, et il s'agit bien sûr d'Albert le Grand. Dans son traité *De Animalibus*, écrit vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle avec une méthode strictement descriptive qui rompt avec les allégories du *Physiologus*, Maître Albert n'utilise pas moins de dix noms pour désigner des animaux unicorns: *monoceros*, *monoceron*, *archos*, *unicornis*, *rhinoceros*, *onager indicus*, *asinus indicus*, auxquels il convient d'ajouter *bos* et *taurus*, du moins pour leurs variétés orientales<sup>4</sup>. Le monoceron est le monocéros de l'*Histoire Naturelle* de Pline, à laquelle rien n'est ajouté. L'unicornis quant à lui est «un animal de taille moyenne, aux sabots fendus, qui vit dans les montagnes et les déserts, portant une longue corne sur le milieu du front, avec laquelle il peut percer même la chair de l'éléphant, et qui ne craint pas les chasseurs. Pompée exhiba cet animal à Rome aux jeux du cirque<sup>5</sup>.» Interrompant là la lecture, nous pourrions penser qu'Albert parle maladroitement du rhinocéros; la suite du texte nous apprend pourtant que cet animal «adore les jeunes vierges et qu'à leur vue il s'approche et s'endort à leur côté, permettant aux chasseurs de le capturer et de le ligoter».

La référence nouvelle aux jeux du cirque enrichissait déjà quelque peu le corpus classique sur le sujet. Elle ne passa pas inaperçue, les auteurs de la Renaissance manquant rarement de signaler que «jamais les Romains ne montrèrent de licorne aux jeux du cirque, puisque l'animal ramené par Pompée était un rhinocéros». Mais l'essentiel est peut-être dans le «Dicunt» qui introduit le passage concernant la capture de l'animal, et qui indique sinon le scepticisme, du moins la prudence. Autre nouveauté, d'autant plus remarquable qu'elle resta isolée jusqu'à la redécouverte du narval au tout début du XVII<sup>e</sup> siècle, Albert adjoignit à sa liste de quadrupèdes unicorns un «*monoceros piscis*», «poisson de mer, avec

---

utilisée avant le XVII<sup>e</sup> siècle, qui en fit surtout un support de blason. Voir supra, p.130sq.

<sup>3</sup> C.G. Jung, dans *Psychologie et alchimie*, exagère sensiblement l'importance de la licorne pour la symbolique alchimique.

<sup>4</sup> Les articles qu'Albert le Grand consacre aux animaux unicorns sont épars dans divers points de son traité (liv.II, tract.I, ch.2 ; XII, II, 8 ; XII, III, 7 ; XXII, II, 1 ; XXIV). Tous ces passages sont repris intégralement dans M. Hubert, "Notes de lexicographie thomiste", in *Archivum Latinitatis Mediævi*, 1957, t.XXVII, pp.167-187.

<sup>5</sup> Albert le Grand, *De Animalibus*, liv.XXIII, II, 1.

une corne au front, qui peut transpercer les poissons et les navires. Mais cet animal est très lent, et ceux qu'il attaque peuvent s'enfuir<sup>6</sup>.»

Enfin, Albert fut le premier auteur connu à aborder particulièrement le problème de la corne de la licorne et de ses propriétés médicinales, que le Moyen-Âge semble jusque-là avoir ignorées. Le Maître en avait vu une, qu'il nous décrit «lisse et longue de dix pieds<sup>7</sup>» et dans laquelle les auteurs de la Renaissance verraien le plus souvent ce que l'on tenait alors pour de l'«ivoire fossile», ou pour la corne des licornes d'avant le déluge, c'est-à-dire une stalactite ou un os pétrifié. Il reste que le premier auteur occidental à rapporter les propriétés attribuées à la corne de licorne était aussi le premier à en douter, puisqu'il ne voyait pas plus de pouvoirs dans cette corne que dans celle du cerf, dont la poudre est excellente pour les maux de ventre, mais aussi pour blanchir les dents et renforcer les gencives. On croirait déjà lire, l'érudition ostentatoire et labyrinthique en moins, les traités de pharmacie des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles.

Le discours académique sur la licorne prit, à la Renaissance, une forme nouvelle, qu'il conserverait jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il se compose toujours de deux parties, mais leur contenu a changé. La première discute l'existence de l'animal, avec quelques références obligées qui vont des auteurs classiques, au premier rang desquels Pline et Aristote, aux voyageurs du Moyen-Âge finissant, Marco Polo et Luigi Barthema. Une seconde partie, d'un genre plus libre, aborde ensuite les propriétés médicinales de la corne. Les sommets de ce discours scolastique furent sans doute les textes de Conrad Gesner<sup>8</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, puis d'Ulysse Aldrovandi<sup>9</sup> et surtout de Thomas Bartholin<sup>10</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, qui citent chacun sur ce sujet plus d'une centaine d'autorités, souvent les mêmes d'un auteur

---

<sup>6</sup> *ibid.*, liv.XXIV.

Le narval, rarement agressif, est au contraire très rapide et fuit à l'approche des navires. Mais le XIX<sup>e</sup> siècle verrait encore en lui un féroce prédateur et un danger pour les bateaux, comme en témoigne Jules Verne dans ce passage extrait de *Vingt mille lieues sous les mers*: «Le narval est équipé d'une sorte d'épée d'ivoire, d'une hallebarde, suivant l'expression de certains naturalistes. C'est une dent principale qui a la dureté de l'acier. On a trouvé quelques-unes de ces dents implantées dans le corps des baleines que le narval attaque toujours avec succès. D'autres ont été arrachées, non sans peine, de carènes de vaisseaux qu'elles avaient percées d'outre en outre, comme un foret perce un tonneau.»

<sup>7</sup> Albert le Grand, *De Animalibus*, liv.XII, II, 7.

<sup>8</sup> Conrad Gesner, *Historia Animalium, Liber Primus, de Quadrupedibus Viviparis*, Zurich, 1551

<sup>9</sup> Ulysse Aldrovandi, *De Quadrupedibus Solipedibus*, Bologne, 1616, pp.384-415

<sup>10</sup> Thomas Bartholin, *De Unicornu Observationes Novæ*, Padoue, 1645.

à l'autre, qui pour la plupart apparaîtront, ici ou là, dans ce travail. Même dans un texte à vocation humoristique comme celui de Guillaume Bouchet (1526-1606), qui se préoccupait moins de l'existence de l'unicorn que de savoir si l'on pouvait être à demi cocu, la structure du discours reste la même; les autorités sont simplement réduites au minimum, Thevet pour la première partie et Rondelet pour la seconde<sup>11</sup>. Au XVIIIème siècle, c'est encore cette forme que prendrait le bref et sceptique article *Licorne* de l'Encyclopédie.

La corne et l'animal qui la porte étaient donc deux sujets indissociables, mais différents. Au XVIème siècle, Paré croyait encore à l'existence de la licorne mais faisait peu de cas de sa corne, tandis que Gesner, prudent quant à la réalité de l'animal, l'était moins quant aux propriétés de la corne. Plus tard, lorsque l'origine des belles ivoires torsadées ornant les demeures des princes fut connue, des médecins continuèrent à voir dans la défense de narval un puissant contrepoison. Mais alors que descriptions et représentations de la licorne sont longtemps restées variées, voire contradictoires, le modèle iconographique de la corne s'est fixé très tôt, entre le XIIème et le XIVème siècle.

## La corne dans les miniatures médiévales

Les enluminures médiévales nous montrent des unicorns, licornes et monocéros de silhouettes et de coloris fort variés. La corne de laquelle ils tiennent leurs noms n'est nullement décrite dans le texte du Physiologus et de ses variantes et peut, dans les plus anciennes représentations, prendre des aspects assez divers.

Plantée parfois sur le nez, elle porte la marque de la confusion fréquente, que fit notamment Isidore de Séville, entre licorne et rhinocéros<sup>12</sup>.

Recourbée et de couleur sombre, parfois déjà spiralée, elle ressemble dans certaines miniatures du haut Moyen-Âge, notamment byzantines, aux cornes d'antilope qui ont pu parfois, sans doute dès avant les défenses de narval, passer pour cornes de licorne.

---

<sup>11</sup> Guillaume Bouchet, *Les Sérées*, Paris, 1873 (1584), tome II, pp.85-86.

<sup>12</sup> Isidore de Séville, *Etymologiæ*, liv.XIII, ch.2. Voir, plus loin, le chapitre sur la licorne et le rhinocéros, et notamment la miniature de l'évangéliaire d'Averbode, t.II, p.221.



A gauche: Licorne à corne recourbée sur le plus ancien *Physiologus* enluminé qui nous soit parvenu, celui de la bibliothèque municipale de Berne. La robe de la licorne est d'un bleu-gris assez sombre. Le style hellénisant des miniatures de ce manuscrit carolingien de la première moitié du IXème siècle laisse penser qu'elles copient peut-être des illustrations antiques tardives aujourd'hui perdues<sup>13</sup>.

A droite: Corne de licorne ressemblant à une corne d'antilope sur un manuscrit byzantin du *Physiologus*, datant du XIème siècle. Ce manuscrit était autrefois conservé à la bibliothèque de la Schola Evangelica de Smyrne, qui brûla en 1922.

Longue et fine sur les miniatures anglaises des XIIIème et XIVème siècles, elle est plus courte dans les bestiaires picards. Droite et blanche, elle ressemble déjà un peu aux défenses de narval; large, brune et courbe, elle fait plutôt penser à une corne de rhinocéros plantée par erreur sur le sommet de la tête.

<sup>13</sup> Sur cette question, voir Xenia Muratova, "Problèmes de l'origine et des sources des cycles d'illustrations des manuscrits des bestiaires", in *Épopée animale, fable, fabliau*, Paris, PUF, 1981, pp.383-400.



A gauche: Licorne bleue à corne lisse sur un bestiaire du XIII<sup>e</sup> siècle.

A droite: Petite licorne brune à corne courte sur une miniature du *Bestiaire d'amour* de Richard de Fournival, peinte à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.



Licorne à courte corne blanche sur un bestiaire picard. *Bestiaire divin* de Guillaume le Clerc, vers 1285. La corne est ici spiralée, ce qui est parfois le cas, mais pas toujours, sur les miniatures de cette période.



En signe d'hospitalité, les personnes aisées offraient à leurs invités de se laver les mains avant et après le repas. L'eau destinée à cet effet était contenue dans des aquamaniles comme celui-ci, qui prenaient souvent la forme d'animaux. La licorne et le griffon sont des thèmes assez fréquents. Pour la première, cela peut-être lié à l'image de pureté de l'animal, mais pas à la légende de la purification des eaux, guère connue avant le XIVème siècle. Sur cet aquamanile de la fin du XIIIème ou du début du XIVème siècle, on voit qu'une corne spiralée peut ne ressembler en rien à une défense de narval.

C'est en Angleterre, à la fin du XIIème siècle, que cette corne prit pour la première fois l'aspect que nous lui connaissons aujourd'hui: longue et fine, blanche ou beige, spiralée, semblable en tous points aux défenses de narval. L'influence du modèle anglais, mais aussi sans doute l'apparition en Europe continentale des premières incisives de narval venues de Scandinavie, d'Islande et des îles britanniques, aidèrent cette image à se répandre. Au début du XIVème siècle, la quasi-totalité des bestiaires montraient des licornes arborant sur leur front ces longues ivoires torsadées qui, à la même époque, commençaient à être vendues, et utilisés en médecine, comme cornes de licorne. Les textes de ces bestiaires tardifs, pourtant, restent encore muets quant à l'aspect de cette corne, et modestes quand il est question de sa longueur.



Cette licorne, figurant dans une lettrine d'un bestiaire en latin de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, intitulé *Historia Animalium cum Picturis*, est l'une des toutes premières dont la corne, bien que curieusement recourbée à son extrémité, fait clairement penser à une défense de narval. Le manuscrit a été peint en Angleterre, où des dents de narval étaient parfois repêchées sur les côtes.



Pour mieux montrer l'exceptionnelle longueur de la corne de cette licorne, l'enlumineur lui fit transpercer le cadre de la miniature. *Bestiaire d'amour rimé*, fin du XIII<sup>e</sup> siècle.



Enluminure marginale d'un psautier anglais du XIVème siècle. Malgré sa teinte brune, la corne dont cette licorne semble soudain menacer le chasseur qui vient de la blesser est indiscutablement une défense de narval. Le large geste de la main gauche de la Dame est plus d'appel que de surprise, et sa main droite semble repousser l'animal venu chercher confort et protection.



Au début du XVème siècle, l'image de l'albe bête à la corne en colimaçon s'était largement répandue. Le Maître de Marguerite d'Orléans, illustrant vers 1425 ce manuscrit du *Livre des merveilles du monde*<sup>14</sup>, connaissait mieux la corne de la licorne que les défenses de l'éléphant. Sur cette miniature présentant les merveilles de l'Afrique, tout comme sur celle illustrant, dans le tome suivant, le chapitre consacré à l'Inde, il a dessiné une très classique licorne, dont la corne a également servi de modèle à l'unique défense, rectiligne et spiralée, d'un curieux éléphant aux oreilles d'épagneul.

<sup>14</sup> Si le titre diffère, le texte est identique à celui du *Livre des secrets de l'histoire naturelle*, voir supra, p.211.



*Alexandre combat contre les licornes et les dragons*, miniature d'un roman d'Alexandre du milieu du XVème siècle. Les cornes des licornes ont des dents de scie, ce qui renforce leur côté violent, sauvage. Dans son *Livre du Trésor*, Brunetto Latini décrit l'Antula, une bête sauvage qui se bat à l'aide de deux cornes en formes de scie, et qui a peut-être inspiré cette image de la licorne.



Réalisée vers 1463, et attribuée à Francesco di Giorgio, cette superbe miniature orne la première page d'un riche manuscrit du *De Animalibus* d'Albert le Grand. Le peintre semble avoir voulu concilier ici plusieurs images de la licorne. Cet animal a la silhouette de petit chevreau de l'unicornis des bestiaires. Sa corne est spiralée, ses sabots sont fendus, ainsi que le voulait la tradition iconographique. Mais au lieu d'être longue et blanche, sa corne est courte et noire, comme celle du monoceros de Pline. La gueule large et ouverte, la robe brune, le mouvement de recul qu'elle semble esquisser, contribuent aussi à l'aspect particulièrement sauvage de cette licorne<sup>15</sup>.

## La corne dans l'iconographie de la Renaissance

L'imprimerie contribua à généraliser cette vision de la corne de licorne, puisque sur toutes les gravures que j'ai eu l'occasion de voir, jusqu'au XVIIème

<sup>15</sup> Si elles peuvent avoir des robes et des silhouettes différentes, les licornes peintes par Francesco di Giorgio ont cependant toutes des cornes assez courtes. Voir le *Triomphe de la Chasteté* qui se trouve à Malibu, au musée Paul Getty, ou le pavement de la chapelle Sainte Catherine, dans la cathédrale de Sienne.

siècle, cette arme est longue, fine, contournée comme un cordage de navire. Si elle est invariablement blanche ou beige, et torsadée ou, comme on le disait alors «tournée en vis», la corne de licorne n'a pourtant pas toujours dans l'imagerie de la Renaissance toutes les caractéristiques de la défense de narval. Elle est souvent enroulée vers la droite, mais ni Gesner, ni Aldrovandi, ni aucun des naturalistes d'alors ne semblent avoir remarqué que les ivoires qu'ils avaient eu l'occasion d'observer étaient toutes, à l'exemple des coquillages, spiralées vers la gauche. On trouve ainsi quatre cornes lévogyres pour deux dextrogyres dans la série des tapisseries de *La Dame à la licorne*, tandis qu'à l'inverse, sur les tapisseries de *La Chasse à la licorne*, quatre cornes s'enroulent vers la droite et deux seulement vers la gauche. Plus significatif, il arrive encore que la corne de l'animal soit recourbée, à la manière de certaines cornes d'antilopes qui, également spiralées, ont pu aussi à l'occasion passer pour cornes de licornes.



Dessin d'Albrecht Dürer dans la marge du livre de prières de l'empereur Maximilien. Les licornes de Dürer ont presque toujours, comme ses démons et diables unicorns, une corne de longueur moyenne, issue du sommet du crâne et curieusement recourbée vers l'avant. Il y a quelque chose de chthonien dans cette corne qui, au lieu de s'élever vers le ciel, semble vouloir replonger vers la terre. Cela peut s'expliquer ici par le souci de donner à l'unicorn un aspect maléfique. En effet, selon Erwin Panofsky, dans ce dessin qui illustre le psaume 129, la licorne symbolisera l'obscurité et la grue l'aurore<sup>16</sup>. Voir aussi, p.88 et 146, des gravures de Dürer.

<sup>16</sup> Voir Erwin Panofsky, *Albrecht Dürer*, Princeton, 1948, vol.I, p.189.

Pourtant, si la longueur de la corne varie sensiblement d'une représentation à une autre, on y reconnaît dès lors, et l'évidence s'en affirme avec le temps, la défense de narval. Figurant dans les trésors royaux et les collections des curieux, elle est aussi de plus en plus souvent décrite et représentée, comme corne de licorne, dans les recueils de «singularités» et les traités de médecine.



*Dans le corps habitent l'âme et l'esprit*, gravure d'un traité d'alchimie imprimé au début du XVIIème siècle (Lambspringk, *Herzlicher teuscher Traktat vom philosophischen Steine...*, Francfort, 1625<sup>17</sup>). Le corps est symbolisé par la forêt, l'esprit par la licorne, l'âme par le cerf. Par sa taille comme par sa forme, la longue corne que porte cette licorne chevaline et barbichue est indiscutablement une défense de narval<sup>18</sup>.

La longue corne qu'arbore la licorne d'Arabie de la *Cosmographie* de Sébastien Munster, parue en 1550, est sans doute l'une des plus belles de la gravure de la Renaissance<sup>19</sup>. Légèrement rétrécie à la base, elle a indiscutablement pour modèle une défense de narval. Dans le même ouvrage, quelques pages plus

<sup>17</sup> Aucune gravure n'illustre la première édition de ce texte, datée de 1598. La rencontre entre le cerf et la licorne est cependant décrite dans le texte.

<sup>18</sup> Cette gravure peut être comparée à la tapisserie de la p.41

<sup>19</sup> Sébastien Munster, *La Cosmographie universelle contenant la situation de toutes les parties du Monde*, Paris 1586 (1536), p.1134. Voir la gravure p.156.

loin, on trouve parmi d'autres animaux exotiques une autre licorne dont le rostre, excessivement recourbé et plus crénelé que torsadé, ne ressemble, en revanche, à aucune production connue de la nature<sup>20</sup>. Les impératifs de dessin d'une gravure touffue, toute en courbes, dans laquelle se côtoie tout un bestiaire exotique, puisque la même illustration se retrouve en tête du chapitre sur «les animaux d'Africque» comme de celui sur «les animaux d'Indie», peuvent expliquer sa courbure, mais ils ne justifient guère la curieuse crénelure bosselée qui remplace l'habituelle spirale.



Les animaux d'Inde et d'Afrique, gravure de la *Cosmographie* de Sébastien Munster (1550).

Les bestiaires du Moyen-Âge distinguaient parfois déjà le monocéros de l'unicornis. Les savants de la Renaissance, devant les incohérences et les contradictions de leurs informations sur «la» licorne ont souvent été amenés à supposer l'existence de plusieurs variétés de quadrupèdes unicernes. Cette idée avait, entre autres, l'avantage de permettre de considérer comme «cornes de licorne» des objets d'origines différentes, cornes de rhinocéros ou d'antilopes, défenses de mammouth ou de narval. Elle permettait surtout d'expliquer la contradiction entre les belles et longues lances ivoirines des trésors royaux et les

---

<sup>20</sup> ibid., p.1289.

sources classiques les plus fréquemment citées en matière de licorne. En effet, Pline avait donné à son monocéros «une seule corne noire de deux coudées<sup>21</sup>» et Élien, citant Ctésias, avait armé le front de l'âne des Indes d'une improbable «corne longue d'une coudée et demie, dont la base est blanche, la pointe pourpre et la partie médiane complètement noire<sup>22</sup>». Mais même lorsqu'un auteur prudent précise qu'il existe de nombreux quadrupèdes unicorns, celui qui est représenté, qu'on l'appelle monocéros, unicornis, ou simplement licorne, porte toujours une corne blanche, longue, spiralée. Cela put même faire dire à certains que, s'il existait bien un quadrupède portant une longue corne droite et «tournée en vis», il ne saurait s'agir là de l'authentique licorne dont la corne combat le venin, puisque, selon les classiques, cette dernière portait une corne noire.



Citant sans doute Élien, le poète grec Manuel Philès(1275-1340) écrit dans son *Livre des propriétés des animaux* qu'en Inde vivent des ânes sauvages à tête rouge dont le front s'orne d'une corne unique faite de trois bandes noire, blanche et rouge<sup>23</sup>. Sur un manuscrit grec du XVIème siècle, le miniaturiste tenta de concilier ce texte avec l'image qu'il se faisait de la licorne blanche, caprine, à corne spiralée.

<sup>21</sup> Pline, *Histoire naturelle*, liv.VIII, ch.31.

<sup>22</sup> Élien, *Sur la Nature des animaux*, liv. IV, ch.52.

<sup>23</sup> Il existe une traduction latine de ce texte grec: Manuel Philès, *De Animalium Proprietatibus*, Utrecht, 1730, pp.160-168.

Quant aux témoignages ultérieurs, si beaucoup se conforment soit à l'opinion des artistes, soit, lorsque l'auteur est plus lettré, à celle de Pline, certains sont totalement atypiques et auraient pu donner lieu à d'intéressantes peintures. Ainsi de l'unicorn «Toré Bina» d'Afrique, cité par Ole Worm, dont la corne jaune vif, lisse, longue de trois paumes et dont la pointe s'orne d'une touffe de poils rouges<sup>24</sup>, n'a malheureusement jamais été représentée.

L'iconographie resta donc imperturbablement fidèle à la défense de narval. Même les nouveaux unicorns «découverts» par le cosmographe André Thevet arborent une corne mince et spiralée, qui a d'ailleurs les même propriétés que celle de ces licornes auxquelles Thevet ne croit pas. Le Pirassouppi du Brésil «a deux cornes fort longues, sans ramures, fort élevées et qui approchent de ces licornes tant estimées et desquelles se servent les sauvages lorsqu'ils sont blessés et mordus de bêtes ou poissons portant venins<sup>25</sup>». De la corne du Camphur des îles Moluques, nous savons seulement qu'elle est «rare et riche, et très excellente contre le venin<sup>26</sup>»; le graveur nous la représente certes plus courte qu'une dent de narval, mais identique à elle par sa forme. L'imagination de Thevet, celle de son graveur, et la notre encore aujourd'hui, sont à ce point nourries de l'image devenue traditionnelle de la licorne, que lorsqu'elles rêvent un autre unicorn, sa corne est encore blanche, et «contournée».

## L'œuf, la poule et la licorne

Fasciné par la dissymétrie, Roger Caillois a consacré à la licorne et au narval un article d'une rare élégance. «Le rostre démesuré [du narval], écrivait-il dans *Le Monde* à la veille de Noël 1976, introduit un déséquilibre quasi inadmissible dans l'ordre naturel et peut prétendre relever par ce scandale anatomique de la catégorie du fantastique proprement et justement dit. La licorne, elle, est au contraire simplement merveilleuse, c'est-à-dire féerique, et comme telle ne tarde pas à se retrouver captive du cabinet des fées<sup>27</sup>». Si l'on s'accorde à voir

---

<sup>24</sup> Ole Worm, *Museum Wormianum seu Historia Rerum Rariorum*, Amsterdam, 1655, p.287.

<sup>25</sup> André Thevet, *Cosmographie universelle*, Paris, 1575, liv.V, ch.5, p.130.

<sup>26</sup> ibid., liv.XII, ch.5, p.431.

<sup>27</sup> Roger Caillois, "De la Licorne au narval", in *Le Monde*, 24-12-1976, article repris dans *Le Mythe de la licorne*, Montpellier, Fata Morgana, 1992.

aujourd’hui dans la licorne un animal imaginaire, sa composition anatomique n'a rien d'inconcevable, ni même d'improbable pour qui n'est guère versé en sciences naturelles - le vilain rhinocéros unicorn exsite bien. Le narval, en revanche, dont l'incisive gauche peut mesurer jusqu'à trois mètres tandis que la droite ne dépasse pas quelques dizaines de centimètres, semble un défi à l'habituelle symétrie de la nature<sup>28</sup>. Tout comme Roger Caillois, Pablo Neruda s'était procuré à grands frais une défense de narval qu'il dit avoir... perdue dans un hôtel de Genève. «Le narval existe-t-il? Est-il possible que cet animal marin extraordinairement pacifique, qui porte sur le front une lance d'ivoire de quatre à cinq mètres, striée en torsade de bout en bout et terminée en aiguille, puisse passer inaperçu de millions de gens, jusque dans sa légende, jusque dans son merveilleux? ...La licorne de mer garde son mystère, dans ses courants ombreux et perdus, avec sa longue épée d'ivoire submergée dans l'océan inconnu... Les artistes du temps nous ont laissé pour l'éternité, éblouissante sur les tapisseries, la licorne terrestre entourée de dames huppées au teint d'albâtre, la licorne et sa majestueuse auréole d'oiseaux chanteurs ou d'apparat<sup>29</sup>.» Pour autant, opposer les deux animaux ne nous aide en rien à comprendre comment la défense de narval a passé pour corne de licorne<sup>30</sup>. La casuistique illuminée du jésuite Athanase Kircher qui, posant que la licorne existe, puisque les Saintes Écritures en font état, et que les cornes de licorne des trésors royaux appartiennent au narval, conclut avec une imperturbable logique que la licorne est un gros poisson des mers arctiques, nous avancerait tout autant<sup>31</sup>.

---

<sup>28</sup> Roger Caillois eût été fort surpris, et peut-être quelque peu fâché, d'apprendre que l'un de ses devanciers sur ce thème fut... Emmanuel Kant . Voir *infra*, t.II, p.263.

<sup>29</sup> Pablo Neruda, *J'avoue que j'ai vécu*, Paris, Gallimard, 1975, pp.286-288.

<sup>30</sup> Roger Caillois et Pablo Neruda, sans le savoir sans doute, renversent ici, dans un sens poétique, l'argument fort rationnel qu'avançait, au XIXème siècle, l'un des ultimes défenseurs de la licorne réelle: «La description de la licorne n'a rien de fabuleux. Écoutons nos adversaires eux-mêmes: "On dit (dictionnaire des sciences) que c'est un animal craintif, habitant le fond des forêts, portant au front une corne blanche de cinq palmes, de la taille d'un cheval et d'un poil brun tirant sur le noir". La difficulté ne peut tomber que sur cette longue corne, dont est orné le front de notre quadrupède. Sa direction horizontale, sa position, sa solitude, la forme de l'animal qui la porte, voilà, dira-t-on, ce qui n'est pas naturel; mais alors la défense du narval, qui a jusqu'à 14 pieds de long, qui a une direction horizontale, qui part de la mâchoire supérieure, qui enfin appartient à un habitant des ondes, est bien moins naturelle encore. C'est cependant un cétacé sur l'existence duquel il n'y a plus de doute» écrivait Jean-François Laterrade dans sa *Notice en réfutation de la non existence de la licorne*, Bordeaux, 1836.

<sup>31</sup> Athanase Kircher, *Mundus Subterraneus*, Amsterdam, 1667, t.II, p.67.

A l'exception, unique mais notable, d'Albert le Grand, aucun érudit du Moyen-Âge ne semble avoir soupçonné l'existence d'un animal marin susceptible d'arborer ces belles cornes. Parler, et l'idée est en filigrane dans le texte de Caillou, d'un «refus» plus ou moins inconscient d'accepter l'existence du narval est d'autant plus injustifié qu'une créature dissymétrique eût sans doute moins surpris la connaissance médiévale, avide de merveilles, que la science d'aujourd'hui, enfermée dans les régularités.

Le grand Nord était presque ignoré des anciens, qui n'y situaient guère que les baleines, méconnues au point d'être parfois confondues avec les tortues<sup>32</sup>, et les féroces griffons d'Hyperborée. Le bestiaire médiéval est tout entier construit à partir du *Physiologus* hellénistique et de l'*Histoire naturelle* de Pline, peuplés essentiellement de créatures vivant, ou censées vivre, au sud de la Méditerranée. Le narval n'y figurait donc point et, étant assez rare, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il soit longtemps resté inconnu. Sa défense n'en est pas moins belle, et l'on ne doit pas non plus être surpris que quelques exemplaires soient parvenus en Europe continentale, à l'issue d'un long périple commercial, sans compter les quelques dents perdues ou brisées que de généreuses vagues rejetèrent parfois sur les côtes anglaises.

Sont-ce ces belles ivoires torsadées dont, ignorant la nature réelle, on fit des cornes, qui influencèrent l'iconographie pour allonger, affiner et finalement «tourner en vis» les cornes des licornes peintes ou gravées? Est-ce au contraire parce que l'on tenait déjà cette corne pour spiralée, ou à tout le moins striée, que le rostre du narval put ainsi passer pour elle? La réponse à une telle question est d'autant plus hasardeuse qu'il est difficile, voire impossible, de décider à partir de quelle date les défenses de narval ont commencé à circuler en Europe continentale, et à y être connues comme cornes de licornes. On se permettra cependant de noter, même s'il s'agit d'un cas peut-être isolé, une licorne syriaque du VIème siècle dont la corne présentait déjà la longueur et les torsades caractéristiques. Plus loin encore, Élien de Préneste, l'un des rares auteurs classiques à l'origine du mythe de la licorne, écrivait déjà que «Entre les sourcils, elle possède une corne saillante, qui n'est pas lisse mais forme des spirales(stries) par croissance tout à fait naturelle<sup>33</sup>».

---

<sup>32</sup> Par Hildegarde de Bingen dans le *Livre des subtilités des créatures divines*.

<sup>33</sup> Élien de Préneste, *De la Nature des animaux*, liv.XVI, 20. Le terme utilisé par



Unicorne du baptistère de Huarte d'Apamène (Syrie, VIème siècle).

On connaît deux défenses de narval dont la sculpture par des artisans anglais remonte au XIIème siècle<sup>34</sup>, mais rien ne permet d'assurer qu'elles étaient déjà, à cette date, considérées comme cornes de licorne. On peut même supposer le contraire, le thème de l'animal unicorn ne figurant pas parmi les nombreux motifs animaux représentés tout au long de la spirale.

## Licornes naturelles et artificielles

Si un doute a toujours subsisté, quant aux régions où l'on pouvait voir des licornes, les lettrés de la fin du Moyen-Âge savaient parfaitement où admirer leurs cornes éponymes, dans les trésors des rois, des princes, des abbayes et des cathédrales. Au-delà, leur trace se perd dans un passé souvent mystérieux, parfois légendaire. La corne des rois de France, conservée à l'abbaye de Saint-Denis, aurait été offerte à Charlemagne par un potentat oriental; les cornes de licornes de la cathédrale de Venise, ramenées par le doge après la prise de Constantinople;

---

Élien peut signifier aussi bien stries que spirales.

<sup>34</sup> L'une se trouve au musée de Liverpool, l'autre à Londres, au Victoria and Albert Museum. Voir p.328.

celle de Strasbourg offerte au chapitre par le roi Dagobert. Nous savons aussi, et, s'agissant d'une défense de narval, cela a plus de vraisemblance, que la plus belle corne du trésor royal d'Angleterre avait été découverte en 1577, sur ce qui deviendrait la terre de Baffin, région où la présence de licornes quadrupèdes ne semble pourtant pas avoir été attestée. Nous ignorons en revanche l'origine des cornes de moindre taille qui, depuis le XIVème siècle, figuraient parmi les joyaux de la couronne.

Dans l'Occident du XVIème siècle, les cornes de licorne étaient encore peu nombreuses. Étant difficiles à trouver, elles se négociaient rarement, et à des prix très élevés, ce qui a parfois fait penser à tort que certaines pourraient être des faux. Le naturaliste Conrad Gesner signalait ainsi, au milieu du XVIème siècle, que l'ivoire qui a macéré ou bouilli dans une décoction de «je ne sais quel médicament» est ramollie au point de pouvoir prendre quelque forme que l'on souhaite. Il semble même avoir pensé qu'une défense d'éléphant entière aurait pu ainsi être redressée puis taillée pour lui donner l'aspect d'une corne de licorne<sup>35</sup>.

L'idée n'était pas rare au XVIème siècle. On la retrouve chez Jérôme Cardan qui, s'il tenait pour acquise la réalité de la licorne et de sa corne, qu'il appelle curieusement *os monocerotis*, affirme néanmoins que de nombreuses cornes sont des faux en ivoire travaillée<sup>36</sup>. Il raconte ainsi s'être assuré de l'authenticité de la corne de Saint-Denis, lors d'un voyage en France, en constatant que sa matière était d'une telle dureté que les spirales, caractéristiques de la corne de licorne, ne pouvaient être artificielles<sup>37</sup>.

Le très sceptique Ambroise Paré avança également cette hypothèse à plusieurs reprises. Dans son *Discours de la licorne* tout d'abord, citant l'*Historia Scotorum* d'Hector Boethius (vers 1470-1550), il nous apprend qu'en Écosse les défenses de l'*éléphant de mer* (morse, appelé ainsi à cause de ses défenses) sont «par artifice creusées et vendues pour corne de licorne, comme on fait de celles du rohart<sup>38</sup> et de l'éléphant». Il revint sur ce sujet quelques mois plus tard, arguant cette fois d'autorités plus conséquentes: «Ces raisons ont induit André Marin à

---

<sup>35</sup> Conrad Gesner, *Historia Animalium, Liber Primus, de Quadrupedibus Viviparis*, Francfort, 1603 (1551), p.693.

<sup>36</sup> Jérôme Cardan, *De Rerum Varietate*, Bâle, 1557, pp.1162-1164.

<sup>37</sup> ibid.

<sup>38</sup> Paré tient apparemment à tort l'*éléphant de mer* et le *rohart* pour deux espèces différentes, alors que les deux vocables désignent généralement le même animal, aujourd'hui connu sous le nom de morse.

penser que telle corne ne fut pas naturelle, mais artificielle, fabriquée par la main de quelque ingénieux maître, qui par certaine mixtion l'a contrefaite auprès du naturel. Ce qui est prouvé par Dioscoride, livre 4, chapitre 71, feuillet 52, qui dit que faisant cuire la racine de mandragore avec ivoire l'espace de six heures, elle le mollifie tellement qu'on peut aisément en faire ce qu'on voudra. Pareillement Cardan...<sup>39</sup>» Outre qu'il nous rappelle les étranges relations qu'entretiennent, depuis le haut Moyen-Âge, éléphant et mandragore<sup>40</sup>, Paré apporte surtout à l'appui de sa thèse l'autorité de l'un des médecins classiques, que ses ennemis de la faculté pouvaient difficilement récuser.

Un assez grand nombre de cornes de licorne entières, signalées dès la Renaissance, nous sont parvenues. Il a fallu attendre le vingtième siècle, pour apprendre que l'une des plus connues d'entre elles - nous verrons bientôt laquelle - était un os fossile et non, comme toutes les autres, une défense de narval. Aucune de ces cornes n'est cependant un faux fabriqué, et, à vrai dire, il ne semble pas qu'une telle falsification ait été réellement possible. La démystification, courageuse et sensée, entreprise par quelques esprits forts du XVIème siècle, était cette fois allée trop loin.

---

<sup>39</sup> *Réplique d'Ambroise Paré à la réponse faite contre son discours de la licorne*, Paris, 1582, in *Œuvres complètes*, éd. Malgaigne, t.III, p.518. La référence à Andrea Marini, *Discorso contro la falsa opinione dell'alicorno*, Venise, 1566, est vraisemblablement exacte, mais je n'ai pu consulter cet ouvrage qui ne se trouve dans aucune des bibliothèques où j'ai chassé la licorne.

<sup>40</sup> Les bestiaires médiévaux assurent que les éléphants ne s'accouplent qu'une fois par an, dos à dos, et après avoir mangé la mandragore.



S'il n'y eut vraisemblablement pas au Moyen-Âge et à la Renaissance de fausses cornes fabriquées à des fins de contrefaçon, il exista néanmoins des cornes sculptées, sans doute en bois, destinées à être fixées sur le chanfrein de chevaux d'apparat. Cet aquamanile du XIVème siècle représente un chevalier dont la monture porte une corne spiralée factice. Sa fonction n'est que décorative, et son appareillage de fixation est visible.

Il est en revanche fort probable que nombre de pièces de plus petite taille, qui passaient pour être de corne de licorne, sont en ivoire d'éléphant ou de morse. La défense du morse est d'une texture presque identique à celle du narval, et la spirale de cette dernière peut être imitée, comme le montre l'exemple d'un gobelet allemand du XVIème siècle, dont nous reparlerons. Sans doute le cas n'est-il pas unique, mais il n'est pas possible, et ne serait guère excitant, de faire une analyse biologique de tous les menus objets en cornes de licorne.

Belles, rares et précieuses, les cornes intactes étaient aussi fort connues. «On peut inventorier en Europe une vingtaine de cornes entières, et autant de brisées<sup>41</sup>», écrivait Conrad Gesner au milieu du XVIème siècle, alors que la notoriété de ces lances d'ivoire atteignait son maximum. A la même date, le fameux médecin Gabriele Fallopio (1520-1562) n'en citait que quatre, les cornes jumelles du trésor de la cathédrale Saint-Marc de Venise, la corne de l'abbaye de Saint-Denis en France, et celle du seigneur de Brissac; trois de ces cornes se sont avérées depuis être des rostres de narval, l'autre étant un os fossile. Le médecin italien remarquait avec pertinence que «leur nature fait plutôt penser à une dent ou

<sup>41</sup> Conrad Gesner, *Historia Animalium, Liber Primus, de Quadrupedibus Viviparis*, Francfort, 1603 (1551), p.694.

un os qu'à de la corne<sup>42</sup>». On trouve ici et là, dans les inventaires des grandes familles, des cornes moins connues dont la description est souvent insuffisante ou inexiste, ce qui ne permet pas de savoir avec certitude s'il s'agissait aussi de rostres de narval. En effet, des cornes de rhinocéros ou d'antilope, voire des stalactites ou des fossiles, ont pu aussi être catalogués comme cornes de licornes.

## Description de la corne de Saint-Denis



La corne de licorne exposée au musée de Cluny est sans doute celle qui fut longtemps conservée à l'abbaye de Saint-Denis, dans le trésor royal.

L'une des plus belles pièces du trésor de l'abbaye royale de Saint-Denis était «une corne de licorne de six pieds et demi et un pouce de hauteur, qui était une des rares pièces, et peut-être la plus rare qui fût en Europe. Elle fut envoyée à l'empereur Charlemagne par Aaron, roi de Perse, avec plusieurs autres riches présents, environ l'an 807. Charles le Chauve, petit fils de Charlemagne, la donna à notre église<sup>43</sup>.» En fait cette légende, comme beaucoup d'autres similaires, n'est apparue qu'au XVIIème siècle. La première référence à une corne de licorne dans le trésor royal français ne remonte qu'à 1388, quand les comptes royaux signalent la rétribution d'un joaillier «pour avoir attaché une espreuve de l'incornerie et mise sur une chayenne d'argent doré et enchaînée<sup>44</sup>», et rien n'indique que cette licorne, utilisée comme «épreuve» pour détecter le poison sur la table royale, était celle qui serait plus tard exposée dans le trésor royal de Saint-Denis.

<sup>42</sup> Gabriele Fallopio, *De Confectione Cordiali*, ch.1, in *Opera Omnia*, Francfort, 1600, p.191.

<sup>43</sup> Dom Simon-Germain Millet, *Thrésor sacré ou inventaire des saintes reliques du trésor de l'abbaye royale de Saint-Denis*, 1645, p.134.

<sup>44</sup> Léon E.S.J. de Laborde, *Notice des émaux, bijoux et objets divers du Musée du Louvre*, Paris, 1853, p.362.

Les premiers témoignages certains de l'existence de cette précieuse corne datent du début du XVIème siècle: «cornu monocerotis quinque cubitorum» dans une description anonyme du trésor, «une licorne de six pieds et demi et un pouce de long pesant vingt-cinq marcs trois onces, prisée six mille quatre vingt dix écus» dans la Déclaration en bref de 1505<sup>45</sup>. Les rois de France ont pu posséder d'autres cornes de licorne, mais celle-ci était de loin la plus connue, sans doute la plus grande, la seule aussi dont l'authenticité ne pouvait faire aucun doute.

Les comptes de l'abbaye pour 1533 et 1534 signalent que fut versée «à Jean de la Mare, peintre à Saint-Denis, la somme de soixante sous tournois pour les ouvrages de son métier qu'il a faits à la couronne de la licorne et une barre de fer doré qui sert à poser l'échelle où l'on monte pour monter et descendre ladite licorne<sup>46</sup>». Cela nous indique que la corne était fréquemment «descendue» de la colonne de cuivre doré sur laquelle elle était habituellement présentée aux visiteurs, dans l'église même de l'abbaye. Sans doute la mettait-on alors à tremper afin d'obtenir «l'eau de licorne» souvent prescrite aux malades. Lorsque Félix Platter, de retour de Montpellier où il venait de terminer ses études de médecine, visita en 1559 le trésor de l'abbaye, il vit la corne de licorne «trempant dans un baquet placé derrière l'autel, dont l'eau est donnée à boire aux infirmes»<sup>47</sup>.

La corne était enchâssée dans une couronne d'argent qui «disparut» entre l'inventaire de 1533 et celui de 1634, où nous lisons «A la serrure d'icelle licorne tenait une couronne d'argent servant au gros bout, laquelle couronne ledit Doc, grand prieur, disait avoir fait refaire depuis peu de temps, et pesait ladite couronne un marc une once trois gros, prisée sept écus. Défaut et n'ont lesdits religieux vu ladite couronne<sup>48</sup>». Comme les reliques, qu'elles étaient d'ailleurs jugées dignes de côtoyer dans les trésors ecclésiastiques et même parfois dans les processions religieuses, les cornes de licornes étaient fréquemment «enrichies» d'ornements en métal précieux.

De retour d'un voyage en Orient, le naturaliste et grand voyageur Pierre Belon, ami de Ronsard et de Rabelais, publia en 1553 ses *Observations de*

---

<sup>45</sup> BI. de Montesquiou-Ferenzac et D. Gaborit-Chopin, *Le Trésor de Saint-Denis*, Paris, 1977, t.II, p.269.

<sup>46</sup> *Comptes de Saint-Denis*, Arch. nat. LL.1248, fol.147 v°, cité in *Le Trésor de Saint-Denis*, t.II, p.269.

<sup>47</sup> *Félix et Thomas Platter à Montpellier, notes de voyage de deux étudiants Bâlois*, Marseille, 1979, p.166.

<sup>48</sup> Inventaire de 1634, article 167, in *Le Trésor de Saint-Denis*, t.I, p.198.

*plusieurs singularitez et choses mémorables trouvées en Grèce, Asie, Judée, Égypte, Arabie et autres pays étranges.* On y trouve les premières descriptions précises tant de certaines ruines antiques que de quelques animaux d'Orient. C'est à l'occasion de la description du «mouton de Crète nommé strepsicheros» qui porte des cornes «toutes droites comme une licorne, qui sont cannelées en vis» que Belon se propose d'enseigner à son lecteur «ce que c'est que licorne» et lui décrit avec une extrême précision la licorne de Saint-Denis: «L'on en pourrait trouver une vingtaine toutes entières en notre Europe, et autant de rompues: et desquelles l'on en montre deux au trésor de Saint-Marc à Venise, chacune longue d'environ une coudée et demie, plus grosses par un bout que par l'autre, dont le plus gros bout n'excède point trois pouces assemblés ensemble, qui sont bien marquées, répondant à ce que les auteurs ont écrit de la corne de l'âne indique, mais au reste les autres enseignes n'y sont pas<sup>49</sup>. Aussi je sais que celles du Roi d'Angleterre sont cannelées et tournées en vis, comme aussi celle de Saint-Denis, que j'estime la plus grosse qui ait onques été vue. C'est la chose digne de plus grande recommandation que nulle autre que j'ai vue, procréeé d'aucun animal. Elle est naturelle, et non artificielle, en laquelle on trouve toutes les marques qui conviennent à une autre corne d'animal, et pour ce qu'elle a une cavité dedans, il est à présupposer qu'elle ne tombe à l'animal qui la porte, non plus qu'à la Gazelle, Chamois et Bouquetin, au contraire desquels celles des Daims, Cerfs et Chevreuils tombent. Il n'y a homme, quelque grand qu'il soit, qui n'ait peine de toucher jusques à la summité de la susdite licorne du Roi qui est à Saint-Denis, tant elle est longue: car elle a sept grands pieds de hauteur, elle ne pèse que treize livres et quatre onces, toutefois à la soupeser elle semble en avoir plus de dix-huit. Sa figure est droitement comme celle d'un cierge, large par le bas et petit à petit vient en agrestissant jusques au bout: aussi la grosseur ne peut être empoignée d'une main. Ayant cinq doigts en diamètre, et qui l'entoure d'une corde et la mesure y trouve une paume et trois doigts. Elle est quelque peu raboteuse devers la partie de la tête, et finissant à l'extrémité, faisant leur tour de dextre à senestre. Sa couleur n'est toute blanche, car l'injure du temps l'a quelque peu obscurcie. Elle est creuse par le gros bout plus d'un pied en avant, savoir est en l'endroit où est enchassé l'os par le dedans, qui la tient ferme contre la tête. C'est de là qu'on peut juger qu'elle ne tombe point de la tête de la bête qui la porte. Voyant donc que c'est un faix si pesant sur la tête d'une bête, il faut penser que l'animal qui la porte

---

<sup>49</sup> En l'occurrence, vraisemblablement, les couleurs blanc, rouge et noir de la corne de l'âne indique selon Élien et Ctésias.

ne peut être de moindre corsage qu'un grand bœuf<sup>50</sup>.» On trouve une description similaire dans le récit que fit, quelques années plus tard, Jérôme Cardan de sa visite à Saint-Denis en compagnie du médecin de l'abbaye<sup>51</sup>.

Ambroise Paré eut accès à cette corne pour les expériences qui lui firent «assurer, après l'avoir éprouvé plusieurs fois, n'avoir jamais connu aucun effet en la corne prétendue de licorne». «Quelqu'un me dira, écrit-il, que possible la corne n'était de vraie licorne. A quoi je réponds que celle de Saint-Denis en France, celle du Roi, que l'on tient en grande estime, et celles des marchands de Paris qu'ils vendent à grand prix, ne sont donc pas vraies cornes de licorne, car ça été de celles-là que j'ai fait épreuve<sup>52</sup>.» Paré, toujours suspect de huguenotisme, fut d'ailleurs pour cette raison accusé de «faire tort à leurs majestés, donnant à entendre au peuple qu'ils gardent précieusement une corne de néant<sup>53</sup>».

Les arguments de Paré ne semblent pas avoir convaincu la noblesse de France et, en 1589, profitant de la confusion régnant après la mort de Henri III, le duc de Mayenne tenta de s'emparer de la corne de Saint-Denis. Les actes capitulaires de l'abbaye nous apprennent que, le 28 août 1589, «Hierosme Chambellan a déclaré comme ceux de l'Union et monsieur le duc de Mayenne avaient envoyé des personnes à l'hôtel de Saint-Denis pour avoir notre licorne, la lampe qu'avaient donnée ceux de Tolède en Espagne, avec le bassin d'argent qui est devant le Corpus Domini, et toutes les autres lampes qui sont devant icelui Corps de Notre Seigneur. Le tout mûrement délibéré et considéré, a été élu par le couvent, religieux Frère Henry Godefroy, chante et commandeur, pour aller remontrer à ceux de l'Union que, puisqu'ils étaient protecteurs de la Religion catholique, qu'ils eussent mémoire que monsieur saint Denis avait apporté la foi en France, avec d'autres remontrances plus prégnantes que ledit commandeur leur devait faire. Tellement que a si bien fait ledit Sieur commandeur que leur dessein a été rompu<sup>54</sup>.» En ces temps de guerre civile, la corne de licorne était donc l'une

---

<sup>50</sup> Pierre Belon, *Les Observations de plusieurs singularitez et choses mémorables trouvées en Grèce, Asie, Judée, Égypte, Arabie et autres pays estranges*, Paris, 1553, pp.15-16.

<sup>51</sup> Jérôme Cardan, *De Rerum Varietate*, Bâle, 1557, liv.XVII, ch.97.

<sup>52</sup> Ambroise Paré, *Discours de la licorne*, in *Œuvres complètes*, éd. Malgaigne, t.III, p.505.

<sup>53</sup> *Réponse au discours d'Ambroise Paré touchant l'usage de licorne, vue et approuvée par M. Grangier, doyen des écoles de médecine*, Paris, 1583, p.9.

<sup>54</sup> *Actes capitulaires de l'abbaye de Saint-Denis*, cités in *Le Trésor de Saint-Denis*, p.271.

des reliques de Saint-Denis qui excitait le plus les convoitises. Outre sa valeur, énorme, elle était sans doute perçue, en une époque très troublée, comme pouvant s'avérer fort utile<sup>55</sup>.

L'inventaire de 1634 nous apprend que «a été ladite licorne nouvellement pesée, et trouvée pesante de vingt quatre marcs quatre onces six gros seulement<sup>56</sup>, partant se trouve de manque six onces deux gros». Ambroise Paré, pour ses modestes expériences, s'était contenté de tremper la corne dans l'eau et n'a donc pu emporter 200 grammes de corne. Il faudrait étudier plus d'un siècle de chroniques de l'abbaye pour savoir s'il n'a pas été pris un peu de râpure pour soigner quelque royal malade, mais il nous importe peu de savoir si le prélèvement fut officiel. Il se peut que quelque visiteur ou moinillon, profitant d'une surveillance relâchée, ait subtilisé un morceau de l'antidote souverain. On peut aussi se plaire à croire que quelques onces de la précieuse corne purent aider les hommes du duc de Mayenne à retrouver la sagesse et le respect de l'Église. En tout état de cause, il semble bien qu'un peu de la corne de licorne de Saint-Denis, conservée et célébrée à l'égal des plus précieuses reliques, ait été prélevé entre l'inventaire de 1533 et celui de 1634. L'utilisation de la corne pouvait alors être curative, pour soigner le poison, mais aussi préventive, pour le détecter. On peut ainsi imaginer que, si d'aventure ils avaient eu à faire refaire une partie de leur argenterie au manche de licorne<sup>57</sup>, les rois de France auraient pu avoir recours à leur corne de Saint-Denis, celle dont l'authenticité faisait, de l'avis général, le moins de doute.

Nombreux sont les témoignages des voyageurs cultivés qui, de passage à Paris, n'ont pas manqué d'aller contempler le trésor de Saint-Denis. En 1559, le jeune médecin Félix Platter admira dans le trésor de l'abbaye «un sceptre royal où se trouve une petite corne de licorne, et une autre corne du même animal, longue de six pieds<sup>58</sup>». Quarante ans plus tard, son fils Thomas parla d'«une corne de

---

<sup>55</sup> En 1303, c'est la corne de licorne des rois d'Angleterre qui aurait été volée dans la crypte de l'abbaye de Westminster. Elle fut retrouvée sous le lit du voleur. Le coupable fut pendu et sa peau, dit-on, clouée à la porte de la crypte pour décourager quiconque voudrait renouveler son exploit. *Archæologia*, 31 mars 1870, vol.44, pp.373-382.

<sup>56</sup> Elle pesait vingt cinq marcs trois onces dans l'inventaire de 1533.

<sup>57</sup> Le thème des couverts au manche de licorne des rois de France, qui seraient restés en usage jusqu'à la révolution, revient régulièrement dans la littérature sur le sujet, mais je n'ai pu retrouver sur ce point aucune source d'époque. Il peut donc s'agir d'une rumeur.

<sup>58</sup> *Félix et Thomas Platter à Montpellier, notes de voyage de deux étudiants Bâlois*,

licorne toute entière qui est plus longue que celle de Windsor: elle a plus de six pieds et demi de long et pèse vingt-cinq livres. On l'estime à cent mille couronnes<sup>59</sup>; quelques années après, Thomas Coryat la décrivit en des termes presque identiques<sup>60</sup>. C'est en 1625 que la légende, selon laquelle cette corne aurait appartenu à Charlemagne, apparut pour la première fois dans *l'Histoire de l'abbaye de Saint-Denis* écrite par Jacques Doublet (1560-1648): «En la première des chapelles, dédiée au glorieux roi saint Louis, dedans de grandes armoires est soigneusement gardée la corne d'une licorne, laquelle a six pieds et demi et un pouce de hauteur, pièce la plus rare et la plus exquise qui soit en toute l'Europe, voire même en tout le reste du monde. Ce très précieux joyau fut jadis envoyé par Aaron, roi des Perses, à l'empereur et roi de France saint Charlemagne, qui l'ayant mis en son trésor impérial d'Aix la Chapelle en Allemagne, il échut en partage à l'empereur et roi de France, Charles le Chauve, qui le donna à l'église de Saint-Denis où il était mis au milieu des cierges au dessus de l'autel de la Trinité<sup>61</sup>.» On devine que, dans une histoire écrite par l'un des occupants de l'abbaye, un lien même indirect entre celle-ci et Charlemagne ne pouvait qu'être le bienvenu. En 1643, John Evelyn nous dit avoir vu dans le trésor de Saint-Denis «Une corne de licorne de sept pieds de longueur, offerte par un roi Perse<sup>62</sup>», sans faire sur son authenticité les réserves ironiques dont il accablait peu avant les innombrables reliques de l'abbaye. Quelques années plus tard un autre voyageur anglais, Edward Browne, observa à Saint-Denis «une corne de licorne, un ongle de griffon, deux dents de morse et quelques autres raretés<sup>63</sup>».

---

Marseille, 1979, p.166.

<sup>59</sup> *Description de Paris par Thomas Platter le jeune de Bâle*, Paris, 1896, p.219.

<sup>60</sup> Thomas Coryat, *Voyage à Paris*, 1608, p.44.

<sup>61</sup> Jacques Doublet, *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis en France*, 1625, p.320.

<sup>62</sup> *The Diary of John Evelyn, Esq. F.R.S. from 1641 to 1706*, Londres, 1890, p.42 (12 nov. 1643).

<sup>63</sup> Edward Browne, *Journal of a Visit to Paris in the Year 1664*, Londres, 1923, p.13.



L'ongle de griffon du trésor de Saint Denis. C'est en fait une corne de bison d'Europe, montée sur un superbe travail d'orfèvrerie rhénane de la fin du XII<sup>e</sup> ou du début du XIII<sup>e</sup> siècle. Dans un manuscrit du *Livre des propriétés des choses* de Barthélémy l'Anglais, copié au début du XVI<sup>e</sup> siècle, nous lisons: «Le Griffon tient de bête et d'oiseau: de bête quant au corps, car il a le corps d'un lion, d'oiseau quant à la tête, car il a tête d'aigle, ailes d'aigle et pareillement les griffes. Le griffon est une bête à quatre pieds, qui a les griffes si amples qu'il en enlace un homme tout armé par le corps, comme un épervier le fait d'un petit oiselet. Pareillement emporte un cheval, un bœuf ou toute autre bête... Le griffon a les ailes si fortes que du seul vent qu'il envoie de ses ailes il peut abattre un homme. Ces ailes sont si grandes et si étendues quand il vole que, s'il volait par une rue, il toucherait de ses ailes aux deux côtés des ouvroirs et des maisons. S'il a les griffes grandes et amples, ce n'est point merveille, vu qu'il a les ongles grands comme les cornes d'un bœuf». La suite est un ajout du copiste parisien, mais elle n'en est pas moins intéressante: «On en peut voir la preuve à Paris, à la Sainte Chapelle, au milieu de laquelle est suspendue par une chaîne la griffe d'un petit griffonneau. Un homme d'armes, emporté par les griffons dans le désert et donné à dévorer à leurs petits griffons, lui coupa cette griffe. Lequel trouva façon de s'échapper, après ce qu'il eut fort combattu les petits, hors la présence des grands griffons. Si se transporta par fuite à un port de mer, où il trouva façon de passer la mer avec un nautonier... Et depuis a été apportée ladite griffe au pays de France, et posée en ladite Sainte Chapelle, comme plusieurs peuvent avoir vu qui y ont été<sup>64</sup>». Les ongles de griffon n'ont cependant jamais eu la renommée et la valeur des cornes de licorne. Celui du

<sup>64</sup> Cité in J. Berger de Xivrey, *Traditions tératologiques*, Paris, 1836, pp.484-490. La côte donnée (Ancien St Germain des Prés n°138) est obsolète.

monastère de Saint-Denis avait été offert aux bons moines par un pieux ermite. Après avoir, dans les montagnes d'Orient, soigné un griffon gravement malade, il avait obtenu de lui cette précieuse griffe en paiement.

Alors même que les savants d'alors ne croyaient plus guère à l'existence de la licorne, les livrets d'inventaire continuèrent imperturbablement à indiquer la présence dans le trésor royal de l'abbaye d'«une corne de licorne qui a six pieds et demi de long<sup>65</sup>». Si d'autres semaient le doute, ses propres gardiens n'allait pas jeter le discrédit sur les joyaux du trésor royal. Il fallut la Révolution pour ne plus trouver parmi les objets du trésor de Saint-Denis transférés le 25 nivôse an II au Museum d'Histoire Naturelle qu'«une corne dite de licorne et son pied<sup>66</sup>». Elle ne côtoya pas longtemps les carcasses de baleine puisqu'en 1797, le Museum envoyait un rostre de narval, sans doute le même, au cabinet des médailles de la Bibliothèque Nationale. Cela n'en faisait certes pas de nouveau une corne de licorne, mais revenait quand même à lui attribuer plus de valeur, ou d'intérêt, qu'à la dent singulière d'un cétacé arctique. Un décret ministériel du 3 avril 1918<sup>67</sup> attribua cette défense au musée de Cluny, où se trouvaient, depuis 1883, les tapisseries de *La Dame à la licorne*. Dans l'article d'inventaire dressé à cette occasion, nous lisons encore à la suite du texte de Millet affirmant qu'«elle fut envoyée à l'empereur Charlemagne par Aaron, roi de Perse, avec plusieurs riches présents environ l'an 807» que l'«on sait d'autre part que le Kalife Haroun al Rachid, 5ème de la dynastie abbasside, mort en 809, entretint des relations avec Charlemagne auquel il envoya, à Aix la Chapelle, les clefs du Saint Sépulcre et de riches présents, tissus précieux, horloges, etc....». Si la blanche cavale éprise des jeunes vierges avait définitivement rejoint le bois des fées, les cadeaux d'Haroun al Rachid à Charlemagne, corne de licorne ou jeu d'échecs, hésitaient encore entre l'histoire et la légende. Après maintes tribulations, la «corne de licorne» porte aujourd'hui au musée de Cluny le numéro d'inventaire CI 20.202. Elle était jusqu'à ces dernières semaines discrètement accrochée au dessus de l'une des portes de la salle abritant les tentures de *La Dame à la licorne*, et la plupart des visiteurs ne la remarquaient pas. C'est peut-être pour cette raison, mais on nous permettra de le

---

<sup>65</sup> Livret de 1655, 8ème armoire; livret de 1714, 8ème armoire; livret de 1783, salle du trésor, n°6, in *Le Trésor de Saint-Denis*, t.II, p.272.

<sup>66</sup> Arch. Nat. F17 1036 (98), cité in *Le Trésor de Saint-Denis*.

<sup>67</sup> D'après une copie d'inventaire que m'a communiquée le Musée de Cluny.

regretter, qu'elle vient d'être déplacée et installée où elle n'a que faire, sur le mur des anciens thermes, parmi des bas reliefs médiévaux.

## Les plus belles cornes de l'Europe du XVI ème siècle

Plus petites, puisqu'elles mesurent à peine plus d'un mètre de long, les deux cornes du trésor de la Cathédrale Saint-Marc de Venise avaient une égale notoriété. Elles passaient pour avoir été rapportées de Constantinople par le doge Enrico Dandolo, après la prise de cette cité par les croisés en 1204<sup>68</sup>. Le doge aveugle qui, bien qu'âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, fut, selon la tradition, le premier à poser le pied sur les murs de Constantinople, a prêté son nom et son étonnant personnage à bien des légendes romantiques. Sur l'un des anneaux d'argent enserrant l'une de ces cornes, en réalité une défense de narval, on peut effectivement distinguer une inscription en grec: *Jean Paléologue, empereur. Licorne, contre le poison.* Deux empereurs de la dynastie Paléologue ont porté le nom de Jean, Jean V qui régna de 1341 à 1391, et Jean VIII de 1425 à 1448. Si l'on admet qu'il n'y a rien d'apocryphe dans l'inscription, il faut que cette corne ait appartenu à l'un d'eux. Odell Shepard suppose qu'elle a pu être amené à Venise par Jean VIII, qui fit vainement quelques voyages en Occident, à la recherche d'aide pour son empire finissant<sup>69</sup>. Mais on peut aussi bien croire que la corne a quitté Byzance par des voies moins élégantes lorsqu'en 1453 les Turcs s'emparèrent de la cité défendue, entre autres, par les Vénitiens. Bien d'autres scénarios, plus ou moins romanesques, sont encore concevables; il nous suffit de savoir que la chronique de la cathédrale Saint-Marc précise qu'en 1488, la corne fut offerte par un riche joaillier au doge Barbarigo, qui la confia au trésor de la cathédrale. Et que les sourates du Coran gravées en Arabe sur un autre anneau, plus ancien encore, à la base de la corne, laissent imaginer que l'histoire de ce précieux objet fut plus longue et mouvementée encore que tout ce que nous pourrions en dire.

La châsse de l'autre corne porte également une inscription en grec, qui nous renseigne uniquement sur la nature de l'objet. On pourrait donc se plaire à

---

<sup>68</sup> Franciscus Sansovinus, *Venetia citta nobilissima*, Venise, 1581, liv.II, fol.38 v°.  
Jan Jonston, *Historia Naturalis de Quadrupedibus*, Francfort, 1664, p.39.

<sup>69</sup> Odell Shepard, *The Lore of the Unicorn*, Londres, 1930, pp.106-107.

imaginer que celle-ci, au moins, a été apportée de Byzance par le vieux doge aveugle. Si elle ne figure pas en 1283 dans le premier inventaire du trésor, celui de 1325 cite «cornum unum de unicornio ornatum de argento<sup>70</sup>» parmi les pièces du trésor «devant être portées sur l'autel pour les grandes occasions».

Ces cornes, considérées presque à l'égal des nombreuses reliques de la cathédrale, étaient exhibées au XVIème siècle lors des processions politiques et religieuses les plus solennelles. Les licornes figuraient au programme de la cavalcade du 10 octobre 1511, pour la proclamation de la nouvelle Loi de la République<sup>71</sup>, et avaient leur place lors des cérémonies de l'Ascension<sup>72</sup>. La légende, qui veut que l'animal dont elles ornaient autrefois le front soit attiré par les jeunes vierges, n'avait alors plus vraiment cours, mais l'association médiévale de la licorne à la virginité - nous avons vu que l'Esprit-Saint était parfois figuré par une licorne dans les représentations de l'Annonciation - y est sans doute pour quelque chose, tout comme la silhouette de l'objet, qui n'est pas sans rappeler celle des grands cierges.

Venise était l'une des cités fréquemment visitées par les pèlerins en route pour Jérusalem. Denis Possot, dans le récit de son voyage en Terre sainte en 1532, rapporte que «La veille et le jour de Saint-Marc, l'église était fort richement parée et le grand autel était chargé de choses inestimables telles qui s'ensuivent: il y avait l'image de saint Marc de hauteur de deux pieds...Deux licornes, l'une blanche, l'autre sous couleur rouge et plusieurs infinis vaisseaux servant à l'église, le tout chargé de pierres d'inestimable valeur, force escarboucles, rubis, diamants, émeraudes, et toutes pierres précieuses<sup>73</sup>».

Dans l'inventaire de 1571 nous trouvons de même «deux cornes de licorne, une rouge et une blanche<sup>74</sup>», ce dernier point s'expliquant par le fait que l'une d'entre elles avait été en partie teinte au vermillon. Cette particularité, mais peut-être aussi la différence de matière entre les deux cornes, nous vaut sans doute l'unique et extraordinaire précision de l'inventaire de 1678: à cette date le trésor de la cathédrale abritait «deux cornes de licorne, une mâle et une femelle<sup>75</sup>».

---

<sup>70</sup> Roberto Gallo, *Il Tesoro di San Marco e la sua storia*, Venise, 1967, p.2.77

<sup>71</sup> Sanudi, *Diari*, vol.XIII, col.130-143, cité par R. Gallo, *Il Tesoro di San Marco e la sua storia*, Venise, 1967, pp.43-44.

<sup>72</sup> Amatus Lusitanus, in *Dioscoridis de Materia Medica Libros quinque Enarrationes*, Strasbourg, 1532, p.206.

<sup>73</sup> *Le Voyage de la Terre Sainte composé par maître Denis Possot et achevé par Messire Charles Philippe*, Genève, 1971, pp.90-91.

<sup>74</sup> R. Gallo, *Il Tesoro di San Marco e la sua storia*, Venise, 1967, p.298.

<sup>75</sup> ibid., p.323.

Au premier coup d'œil, ces deux cornes semblent lisses. Il faut les regarder de près et avec soin pour distinguer, presque effacée, sur la première d'entre elles, la longue spirale lévogyre caractéristique du rostre de narval. On cherchera en vain sa trace sur la deuxième, qui n'est qu'un os fossile<sup>76</sup>. On peut donc, si tant est qu'il existe des degrés d'authenticité en matière de cornes de licorne, conclure que cette deuxième est moins «véritable» que la première. Nombreux sont les textes de la Renaissance qui prétendaient apprendre à distinguer les vraies cornes, les défenses de narval, des fausses, les fossiles et stalactites. Si elle n'a pas été trafiquée ou sculptée, comme ont pu l'être des morceaux de taille plus réduite, la deuxième corne de Venise est néanmoins, en un certain sens, un faux. Conrad Gesner, après avoir mis en garde contre les escrocs qui vendent pierres, fossiles et autres cornes comme des cornes de licornes, rangeait pourtant les deux cornes de la cathédrale Saint-Marc parmi celles dont l'authenticité ne pouvait être mise en doute<sup>77</sup>.

Contrairement à celle de Saint-Denis, plus grosse et mieux gardée, les cornes de licorne de Venise n'ont cessé d'être utilisées à des fins médicales. On en râpait pour cela la surface afin d'obtenir une poudre qui était ensuite diluée dans la boisson du malade. Un arrêt du Conseil des Dix demanda d'ailleurs que les procureurs de la cathédrale fassent sertir d'argent la corne au-dessus de la châsse afin de dissimuler les traces de ce «râpage», et précisa que tout prélèvement ultérieur devrait être autorisé par un vote à l'unanimité du Conseil<sup>78</sup>.

Peu après, la Cathédrale Saint-Marc faisait l'acquisition d'une autre célèbre corne, dont nous aurons l'occasion de reparler<sup>79</sup>.

Ambroise Paré cite, outre les cornes de Saint-Denis et de Venise, celle de la cathédrale de Strasbourg, «laquelle est de longueur de sept pieds et demi, encore

<sup>76</sup> Guido Schönberger, "Narwal-Einhorn, Studien über einen seltenen Werkstoff", in *Städel Jahrbuch*, Francfort, 1936, pp.199-200.

<sup>77</sup> Conrad Gesner, *Historia Animalium, Liber Primus, de Quadrupedibus Viviparis*, Francfort, 1603, pp.693 et 694.

<sup>78</sup> Antonio Pasani, *Il Tesoro di San Marco*, Venise, 1886, p.93.

<sup>79</sup> Le héros de *The Cloister and the Hearth*, le long roman quelque peu moralisateur de Charles Reade, peut ainsi écrire à ses amis hollandais qu'il a vu à Venise, dans le trésor de la cathédrale, parmi d'autres merveilles, «un énorme saphir, un gros diamant offert par le roi de France, une superbe escarboucle et trois cornes de licorne». La description du trésor est une traduction fidèle de celle du chroniqueur vénitien Francesco Sansovino, en 1581 (Francesco Sansovino, *Venetia cita nobilissima*, Venise, 1581, fol.38 v°). Le romancier s'est contenté d'ajouter la référence au roi de France, et de préciser le nombre de ces précieuses cornes, l'original étant resté muet sur ce point.

l'on a coupé furtivement le bout de la pointe, laquelle sans cela serait plus longue<sup>80</sup>. Elle est par le bas de la grosseur d'un bras, et va en tortillant comme un cierge qui est tors, et s'étend vers la pointe en forme de pyramide, étant de couleur noirâtre par dehors, comme un blanc sali pour avoir été manié, et par dedans elle est blanche comme ivoire, ayant un trou au milieu comme pour mettre le petit doigt, qui va tout au long<sup>81</sup>». La légende veut cette fois que l'objet ait été offert au chapitre de la cathédrale de Strasbourg par le roi Dagobert. Cette corne était aussi particulièrement réputée au XVIème siècle, et lorsque Conrad Gesner disqualifie une autre corne, peut-être une stalactite ou un os fossile de grande taille, c'est en constatant que «sa taille et sa forme sont bien différentes de celles de la vraie corne de monocéros que j'ai vue à Strasbourg<sup>82</sup>». Comme celles de Venise, elle excitait les convoitises et le même Gesner nous révèle qu'un voleur en avait dérobé la pointe, «dont il avait entendu dire qu'elle était un remède souverain contre la peste et le poison<sup>83</sup>.»

Le chirurgien des derniers Valois nous apprend aussi qu'un visiteur a vu «à Rome, au magasin du trésor des Papes, une corne de licorne qui était luisante et polie comme ivoire et qu'il fut fort émerveillé de la voir si petite, se prenant à rire, vu qu'elle n'avait à grand peine que deux paumes de longueur. On lui dit que par le trop grand et fréquent usage de l'avoir maniée, elle était devenue ainsi petite<sup>84</sup>.» Cette dernière description est d'autant plus intéressante que, cette fois-ci, il ne s'agit visiblement pas d'un rostre de narval, mais plus vraisemblablement d'une incisive de morse, ou de la corne d'un rhinocéros ou de quelque autre animal exotique.

Dans l'ouvrage long et touffu qu'il consacra à la licorne, paru en 1645, le médecin et érudit danois Thomas Bartholin (1619-1680), auteur de très nombreux ouvrages médicaux, cite une quinzaine de cornes. Les plus connues sont celles de

---

<sup>80</sup> Laurent Catelan précise que "celui qui l'avait jadis en garde en scia la pointe, de quoi il fut châtié par justice", in *Histoire de la nature, chasse, vertus, propriétés et usage de la lycorne*, Montpellier, 1624, p.19. La même précision se retrouve chez Conrad Gesner.

<sup>81</sup> Ambroise Paré, *Discours de la licorne*, in *Œuvres complètes*, éd. Malgaigne, t.III, p.499.

<sup>82</sup> Conrad Gesner, *De Rerum Fossilium, Lapidum et Gemmarum Figuris et Similitudinibus Liber*, Turin, 1565, p.155.

<sup>83</sup> Conrad Gesner, *Historia Animalium, Liber Primus, de Quadrupedibus Viviparis*, Francfort, 1603 (1551), pp.693 et 694.

<sup>84</sup> Ambroise Paré, *Discours de la licorne*, in *Œuvres complètes*, Genève, 1970, tome III, p.499.

Saint-Denis, Venise et Strasbourg, que bien peu s'aventuraient à prétendre fausses, mais il y ajoute celles des rois de Pologne, d'Espagne ou du Danemark. Bien qu'il considère à raison que la plupart d'entre elles sont des «dents de baleine du Groenland<sup>85</sup>», le savant danois tient, ou fait mine de tenir, la dernière, dont il donne une gravure et qu'il avait sans doute eu l'occasion d'examiner longuement, pour authentique. La thèse de Bartholin, si je la comprends bien, est que contrairement à la dent de baleine, la véritable corne de monocéros serait creuse à sa base. De fait, l'incisive de narval présente en cet endroit une cavité, à l'articulation de la dent et de la mâchoire, qui n'apparaît bien sûr pas sur les spécimens cassés ou coupés hors de la mâchoire.

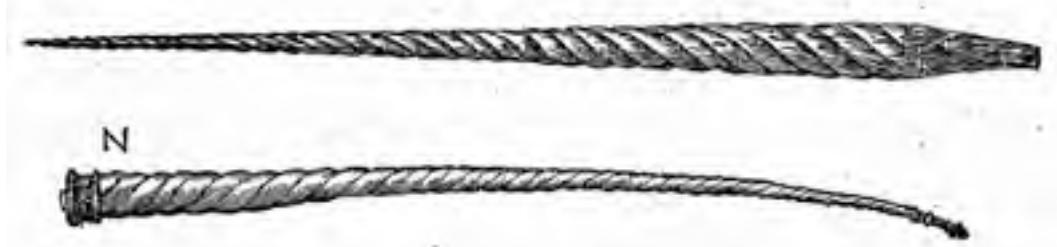


La corne de licorne du roi de Danemark, longue de sept pieds, conservée au château de Fredricksburg. Gravure du *De Unicornu Observationes Novæ* de Thomas Bartholin. On distingue bien la base, large et creuse, du reste de la dent, long et pointu, où la spirale est plus resserrée.

Quelques années plus tôt, dans un gros volume de son *Histoire naturelle des quadrupèdes*, le savant italien Ulysse Aldrovandi n'avait pas jugé nécessaire de représenter la licorne. Il doutait d'ailleurs de son existence, mais ayant été amené dans sa discussion à parler des cornes de licorne conservées par les grands de ce monde, il nous a laissé une superbe gravure sur laquelle nous voyons deux autres de ces cornes, celles du duc de Mantoue et du roi de Pologne.

---

<sup>85</sup> Thomas Bartholin, *De Unicornu Observationes Novæ*, Padoue, 1645, p.200. Voir infra, t.II, p.169, une présentation plus détaillée de cet ouvrage.



Vnicornu SIGISMVNDI REGIS POLONIAE, nro. 2.

Les cornes de licorne conservées par le duc de Mantoue et le roi de Pologne. Gravure du *De Quadrupedibus Solipedibus* d'Ulysse Aldrovandi (1616).

Mais toutes les licornes n'appartenaient pas aux grands de ce monde, puisque Bartholin en cite également une «trouvée en Suisse au bord d'une rivière» et qui semble bien, d'après sa description, avoir été une simple stalactite. Lors d'un voyage en France, il avait pu voir la corne du cabinet de curiosités de l'apothicaire montpelliérain Laurent Catelan<sup>86</sup>, auteur d'une *Histoire de la lycorne*<sup>87</sup>. Il aborde enfin les exemplaires vendus par les marchands, citant ici Boèce de Boodt, médecin de l'empereur Rodolphe II, qui écrivait en 1609 dans sa *Gemmarum et Lapidum Historia*: «Lorsque j'étais à Venise, il y a plus de vingt-cinq ans, deux cornes me furent montrées, par un certain simpliste, fort curieux des choses antiques, dont l'une était de quatre pieds de longueur pour le moins, et était environ auprès de la base de l'épaisseur d'un œuf de poule, et insensiblement se dégrossissait et se terminait en pointe émuossée: sa couleur extérieure était d'ivoire, et l'intérieure très blanche. Depuis la base jusque quasi à la cime, étaient gravées de petites raies peu profondes. Il assurait que c'était la corne d'un animal appelé hippopotame<sup>88</sup>, vraie licorne, et qu'elle était douée des facultés que l'on attribue à la corne de licorne. J'ai vu plusieurs fois l'hippopotame dépeint, et les anciens

<sup>86</sup> Thomas Bartholin, *De Unicornu Observationes Novæ*, Padoue, 1645, p.198.

<sup>87</sup> Laurent Catelan, *Histoire de la nature, chasse, vertu, proprietez et usages de la lycorne*, Montpellier, 1624.

<sup>88</sup> On peut bien sûr voir là une confusion avec le rhinocéros, erreur que font bien des enfants qui n'ont vu ni l'un, ni l'autre animal. Mais le marchand pouvait aussi confondre l'hippopotame, ou cheval de rivière, avec le morse, alors appelé Rohart ou cheval de mer.

empereurs de Rome en faisaient graver l'effigie dans leurs écus, et dans les symboles, mais ils étaient toujours sans cornes. De quel donc animal a été cette corne, je ne l'ai pu savoir, jusques à présent. Il m'a néanmoins semblé que c'était la dent de Rosmarin<sup>89</sup>. L'autre corne était longue de six pieds, la base était de l'épaisseur d'un gros œuf de pigeon, ou d'un petit œuf de poule, qui s'exténuait et se diminuait petit à petit en pointe fort aiguë. Elle était creusée au dedans, depuis la base jusqu'à la profondeur de deux pieds. Sa couleur extérieure était presque noire, comme a de coutume d'être le dedans du bois guayac. Elle était tellement polie et lissée, et avait depuis la base jusqu'à la pointe des raies gravées et couchées par égale distance avec tant de proportion, qu'elles semblaient être faites par la main d'un artisan. Il disait que celle-là n'était pas la corne de la licorne, mais du gazelle, que quelques uns appellent chevreuil, et disent être unicorn, mais avec abus... A la vérité, ce lapidaire, ou simpliste, qui avait cette corne assurait que le gazelle portait deux semblables cornes, mais qu'elles étaient courbées, et qu'on les redressait avec de l'eau chaude. Car la corne s'y mollifie et après avec la main on les redresse. Pour dire le vrai cette corne répondait en tous points et avait toutes les marques de la vraie corne de licorne, et l'ai prise pour elle même, quoiqu'il eût un tout contraire sentiment... J'ai vu une tout à fait semblable corne chez Philibert de Bois, marchand de Prague, lequel l'avait reçue du légat du duc de Moscovie, étant à Prague, en gage pour mille Ducats. Mais lorsque l'on eut aperçu qu'elle ne possédait aucune force contre les venins, elle fut jugée par les joailliers n'être pas la corne de licorne, quoiqu'elle en eût toutes les marques pour la faire passer telle<sup>90</sup>.» On ne peut être tout à fait certain, au vu ces descriptions, que les cornes admirées par Boèce de Boodt chez ce marchand vénitien étaient toutes deux des dents de narval; il pouvait s'agir effectivement de cornes d'antilopes. Quoi qu'il en fût, Thomas Bartholin, ne remit pas en cause son jugement quant à l'authenticité de ces cornes, et la seule chose certaine est qu'il n'y avait ici nulle corne d'hippopotame.

Au milieu du XVIème siècle, Andrea Bacci n'avait sans doute pas tort qui, avant de décrire les cornes du Pape, de l'abbaye de Saint-Denis, de la cathédrale

---

<sup>89</sup> *Rosmarus* dans le texte latin, rendu plus souvent par le français Rohart, terme que nous avons notamment rencontré chez Thevet et Belon, et qui désigne principalement le morse mais peut aussi signifier tout autre grand mammifère marin des mers arctiques, donc, entre autres, le narval.

<sup>90</sup> Anselme Boèce de Boodt, *Le parfait Joaillier ou Histoire des piergeries*, Lyon, 1694 (1609 en latin), pp.559-560.

de Venise, du roi de Pologne, du duc de Mantoue, et enfin à Florence celle des Ricci et celle des Médicis, ses employeurs, écrivait, dans son *Discours sur la licorne*: «il n'y a pas de prince italien, sans parler des étrangers, qui ne possède au moins un fragment de corne et qui n'en soit plus fier que de toutes ses autres possessions<sup>91</sup>». Nous sommes là dans le monde des Médicis et des Borgia, et, outre son caractère ostentatoire, la possession de ce précieux antidote était sans doute perçue par beaucoup de riches personnages comme une sage précaution. Même si certains doutaient peut-être de son efficacité, le simple fait d'accrocher une corne de licorne au-dessus de la table où étaient servis les repas, ou de faire incruster un morceau de corne au fond de sa coupe personnelle, pouvait suffire à décourager les empoisonneurs potentiels. Il reste que le grand duc de Toscane, Francesco de Médicis, à qui Bacci dédia l'édition italienne de son livre, et dont il décrivit longuement la corne de licorne dans le corps de l'ouvrage, mourut, dit-on, empoisonné par son propre frère, le cardinal Ferdinand de Médicis. Et ni la science des médecins florentins, ni leurs licornes, n'y purent rien.

Tout autant sans doute que les princes italiens, les explorateurs visitant des terres encore mystérieuses craignaient l'empoisonnement. Quelle confiance faire, en effet, à des festins offerts par des peuplades inconnues, à des fruits jamais vus généreusement prodigués par une nature devenue étrangère? Aussi nombre de ces aventuriers emportaient-ils une pièce de corne de licorne, qu'ils pouvaient sans doute se procurer durant leurs tribulations à meilleur prix qu'à Rome ou à Milan. L'anglais Anthony Knivet rapportant son séjour au Brésil, en 1591, conte que «notre capitaine et tous ses hommes, tant Portugais qu'Indiens, tombèrent malade après avoir mangé un fruit au goût agréable mais qui était un poison. Si l'un de nos hommes, nommé Enefrio, n'avait eu un morceau de corne de licorne, nous serions tous morts<sup>92</sup>».

---

<sup>91</sup> Andrea Bacci, *De Monocerote seu Unicornu, ejusque Admirandis Viribus et Usu Tractatus*, Stuttgart, 1598 (1566), p. 72.

<sup>92</sup> Anthony Knivet, *His Coming to the Rio of Janeiro, and Usage amongst the Portugals and Indians...*, éd. Samuel Purchas, in *Purchas, his Pilgrimes*, Glasgow, 1906, vol. XVI, pp. 195-196.

## Les cornes du Maréchal de Brissac

Si les cornes de licorne se rencontraient le plus souvent dans les palais des puissants, toutes n'appartenaient cependant pas aux rois et aux plus nobles des princes. Les tribulations de celle qui fut, un temps, en la possession du maréchal Charles de Cossé, comte de Brissac (1505-1564) ont été soigneusement enregistrées par les chroniqueurs. Dans ses *Vies des grands capitaines*, Brantôme (vers 1540-1614) décrit la prise de Vercel, en 1553, et nous apprend que «Dans le château fut butiné ce beau et riche cabinet de Monsieur de Savoie; Monsieur de Brissac eut pour sa belle part cette belle et rare corne de licorne<sup>93</sup>». La célébrité de cette corne vint sans doute de ce qu'elle était la plus longue alors connue, comme nous l'apprend dans ses mémoires un autre protagoniste des guerres de Savoie, Boyvin du Villars (?-1618): «La compagnie s'étant départie, le capitaine du château fort fut tellement persuadé et intimidé par aucun de ses parents qui étaient parmi nos troupes, qu'il se rendit au maréchal, lequel commanda à Montferrand, maître des requêtes, et à moi, d'aller faire ouverture des coffres de M. de Savoie, et de faire emporter les précieux meubles qui y seraient, et laisser le reste aux sieurs de Birague et de Salveson... Nous tirâmes environ la valeur de soixante à quatre vingt mille écus en piergeries et autres bagues, sans en comprendre la licorne que j'emporterai sur mon dos, ayant huit pieds et demi et un pouce de haut<sup>94</sup>.» La licorne «de référence», celle des rois de France gardée à Saint-Denis, ne mesurait que six pieds, sept selon les descriptions les plus généreuses.

Le Maréchal de Brissac était fier de posséder l'une des plus belles cornes de licorne d'Europe, mais, au milieu du XVIème siècle, le scepticisme commençait à poindre quant aux propriétés médicinales extraordinaires de son butin. Par précaution, pour éloigner peut-être les railleries des sceptiques, Brissac, ou son fils, entreprit de faire un essai, un test dirait-on aujourd'hui. Le récit s'en trouve dans quelques ouvrages de l'époque. «Chacun sait combien sa corne [de la licorne] a de puissance contre le venin, ce qui a même depuis peu de jours été éprouvé en la

---

<sup>93</sup> Brantôme, *Œuvres complètes*, Paris, 1878, t.4, p.105,. Cet épisode est également rapporté dans l'*Historia sui Temporis* de Jacques-Auguste de Thou, 1630, liv.XII, t.1, p.371.

On retrouve un épisode similaire chez Comines racontant la prise de Florence en 1494. Voir infra, p.344

<sup>94</sup> *Mémoires du Sieur François de Boyvin, chevalier Baron du Villars, sur les guerres desmélées tant en Piémont qu'au Duché de Milan*, Lyon, 1610, liv.IV, p.355.

corne de M. de Brissac. Lequel en la présence de M. Rousselet docteur en médecine, monsieur Dionneau chirurgien du Roi et Pierre Guérin apothicaire, fit bailler par leur avis à deux pigeons d'une même couvée chacun douze grains de napellus<sup>95</sup>, à l'un desquels, qui commençait à se mal porter, on donna tôt après douze grains de licorne. Dont advint que celui qui prit la licorne ne mourut point, l'autre au contraire ne cessa de se débattre jusqu'à ce qu'il fut mort<sup>96</sup>.»

Le résultat de l'expérience peut s'expliquer par la simple porosité de la râpure, qui put absorber par capillarité une partie suffisante du suc d'aconit, et éviter ainsi qu'il ne soit digéré. Administrée sans délai, la corne de licorne est alors certes un contrepoison, mais au même titre que le sel ou tout autre produit similaire. L'ouvrage de Linocier, le premier dans lequel j'ai pu trouver ce récit, est postérieur de deux ans au *Discours de la licorne*, qu'il s'abstient d'ailleurs de citer sur ce sujet, mais peu nous importe que l'expérience de monsieur de Brissac ait précédé ou non la parution du traité d'Ambroise Paré. Elle s'inscrit dans la réaction, menée par des pharmaciens, contre le scepticisme ambiant en matière médicale. Ceux qui voulaient croire aux propriétés de la licorne disposaient ici de la preuve qui leur manquait, à une époque où la vogue des théories paracelsiennes réabilitait l'expérience en pharmacie.

Le grand anatomiste Gabriele Fallopio, successeur de Vésale à l'université de Padoue, écrivit en 1570 dans son *De Compositione Medicamentorum* avoir vu dans sa vie trois cornes de licorne, une à la cathédrale Saint-Marc de Venise, une à Saint-Denis «qui semblait plus un os ou une dent qu'une corne» et «une autre chez le seigneur de Brissac, qui la tenait pour son bien le plus précieux<sup>97</sup>».

Le sieur de Brissac, un des chefs de la Ligue, entreposa son trésor au château d'Angers, dont il était gouverneur. Il fut pillé par les protestants en 1585 et, lorsqu'on les en chassa, il ne resta, selon le chroniqueur Jacques-Auguste de Thou, «rien de tout ce qui avait été répertorié, pas même cette corne de monocéros d'une longueur prodigieuse qui autrefois avait été prise par son parent

---

<sup>95</sup> Aconit dont le suc est fortement vénéneux.

<sup>96</sup> Geoffroy Linocier, *Histoire des plantes avec leurs pourtraictz, à laquelle sont adjointées celles des simples, aromatiques, animaux à quatre pieds, oiseaux, serpens et autres bêtes venimeuses*, Paris, 1584, p.716. Voir aussi Joseph Boillot-Lengrois, *Nouveaux Portraits et figures de termes pour user en l'architecture, composez et enrichiz de diversité d'animaux représentez au vray, selon l'antipathie et contrariété naturelle de chacun*, Langres, 1592, fol.20-21.

<sup>97</sup> Gabriele Fallopio, *De Compositione Medicamentorum*, in *Opera Omnia*, Francfort, 1600, p.191.

lors du pillage de Verceil<sup>98</sup>.» Un quatrain d'alors se moque plaisamment d'Antragues, le gouverneur d'Orléans, et de Brissac:

«Brissac, tu as perdu l'étui de tes licornes  
Pour t'être trop fié aux soldats de léans  
Et moi, je suis enfermé à Orléans  
Avec mes soldats, mon épouse et mes cornes<sup>99</sup>»

Dans un pamphlet intitulé *Article de paix entre le Roy et M. de Mayence* nous lisons de même: «La licorne sera rendue à Monsieur de Brissac accompagnée de deux autres par le moyen de sa femme<sup>100</sup>», ce qui montre que la corne de licorne préserve peut-être de bien des maux, mais pas du ridicule.

Si l'on ignore ce qu'il en fut des deux autres, il semble que le maréchal de Brissac soit parvenu à récupérer sa précieuse corne de licorne, puisqu'en 1597 la République de Venise en offrit trente mille ducats. Le précieux objet finirait bien par parvenir dans le trésor de Saint-Marc, mais par des voies détournées, puisque la corne fut achetée en 1668 par Alessandro Contarini, qui, à sa mort, en 1684, la légua à la cité des Doges<sup>101</sup>.

## Cadeaux et bijoux

Rares et précieuses, les cornes de licorne se vendaient fort cher, et étaient au XVIème siècle des cadeaux princiers fort prisés. Si nombre d'entre elles semblent avoir été laissées nues, meilleure manière sans doute de les mettre en valeur, il n'était pas rare de les voir enchâssées dans des présentoirs d'or ou d'argent. La gravure de l'ouvrage d'Ulysse Aldrovandi nous présente ainsi la licorne du roi de Pologne, baguée d'or à sa base et, sans doute pour masquer le fait que l'extrémité en était brisée, à sa pointe<sup>102</sup>. En revanche, il est rare que les cornes de licorne aient été sculptées. La spirale caractéristique, outre sa simple beauté, était

<sup>98</sup> Jacques-Auguste de Thou, *Historia sui Temporis*, Paris, 1630, liv.LXXXII, t.IV, fol.2.

<sup>99</sup> P. de Lestoile, *Registre journal de Henri III*, t.1, p.191, cité par Ch. Cuissard, *Le Symbolisme de la licorne*, Orléans, 1896, p.46.

<sup>100</sup> ibid.

<sup>101</sup> Rodolfo Gallo, *Il Tesoro di San Marco e la sua storia*, Venise, 1967, pp.267-272.

<sup>102</sup> Ulysse Aldrovandi, *De Quadrupedibus Solipedibus*, Bologne, 1616, p.415.

en effet une marque d'authenticité. Les deux seules défenses de narval entièrement sculptées qui nous sont parvenues sont anglaises, provenant d'un pays où ces dents étaient moins rares qu'en Italie ou en France. L'une d'entre elles se trouve à Londres, au Victoria and Albert Museum<sup>103</sup>, l'autre au musée de Liverpool<sup>104</sup>. Le dessin, qui s'efforce de suivre la spirale, indique un travail anglais remontant au XIIème siècle, soit bien avant le développement du commerce de cornes de licorne.



La dent de narval du musée de Liverpool. La sculpture date du XIIème siècle, et le fait que cette ivoire ait été ainsi travaillée peut laisser supposer que sa poudre n'avait pas encore la valeur qu'elle allait acquérir durant les siècles suivants.

Quelques cornes entières furent offertes en cadeau par de grands princes. Dans l'inventaire du duc de Berry, dressé vers 1416, on trouve déjà «une corne d'une licorne, que le roi de Navarre donna à Monseigneur<sup>105</sup>», mais rien ne nous permet de savoir s'il s'agissait là d'une défense de narval, comme la plupart des licornes décrites au siècle suivant, ou d'un autre substitut de la précieuse corne, stalactite ou corne de rhinocéros.

Dans ses mémoires, le sculpteur et orfèvre Benvenuto Cellini (1500-1571) raconte comment il concourut en 1533 avec l'orfèvre milanais Tobbia pour la

---

<sup>103</sup> John Beckwith, *Ivory Carvings in Early Mediaeval England*, Londres, 1972.

<sup>104</sup> Article disponible en juin 1996 à l'adresse internet <http://www.hart.bbk.ac.uk/narwhal.html>.

<sup>105</sup> Léon E.S.J. de Laborde, *Notice des émaux, bijoux et objets divers du Musée du Louvre*, Paris, 1853, p.363.

réalisation d'une châsse destinée à une corne de licorne que le pape désirait offrir au roi de France. «Il nous appela tous les deux et nous commanda à chacun un dessin pour une corne de licorne, la plus belle qu'on eût jamais vue: elle avait coûté dix-sept mille ducats. Le pape, qui voulait l'offrir au roi François Ier, tenait à ce qu'elle fût d'abord richement montée en or, et donna l'ordre à chacun de nous d'établir un projet à cet effet. Dès que nous eûmes fini, nous portâmes l'un et l'autre nos dessins à Sa Sainteté. Celui de Tobbia représentait un chandelier supportant la belle corne en guise de bougie. Quatre petites têtes de licorne faisaient à ce chandelier un pied si pauvre de conception, que je ne pus m'empêcher de rire sous cape en le voyant. Le pape s'en aperçut et me dit aussitôt: "Montre-moi ton dessin". C'était une seule tête de licorne, au front de laquelle la corne aurait été fixée. J'avais composé la plus belle tête qu'on pût voir, m'inspirant à la fois de la tête du cheval et de celle du cerf, et je l'avais enrichie d'une crinière magnifique et d'autres enjolivements, si bien qu'à première vue le monde me donna la palme. Malheureusement, certains Milanais, qui jouissaient d'une autorité considérable, assistaient à ce concours: "Très Saint Père, dirent-ils, Votre Sainteté fait don à la France d'un splendide présent. Sachez que les Français sont des hommes grossiers, qui ne sauront pas apprécier l'excellence du travail de Benvenuto. Ils aimeront bien mieux cet espèce de ciboire, qui sera d'ailleurs exécuté plus vite. Benvenuto s'adonnera à l'achèvement de votre calice et vous aurez obtenu deux ouvrages d'orfèvrerie dans le même temps<sup>106</sup>." »

---

<sup>106</sup> Benvenuto Cellini, *Mémoires*, Paris, 1960, ch.60, pp.171-173. Alexandre Dumas n'a malheureusement pas retenu cet épisode dans son roman *Ascanio*, très largement inspiré de l'autobiographie de Cellini.



La châsse confectionnée par l'orfèvre milanais Tobbia pour la corne de licorne que le pape offrit à François Ier se trouve aujourd'hui au musée municipal de Bologne, où elle supporte une corne de taille bien moindre que celle qui lui était originellement destinée.

Si les bijoux et les coupes dans lesquels étaient enchâssés de menus morceaux de corne de licorne étaient des cadeaux princiers assez fréquents, il était assez rare, jusqu'au XVIIème siècle, de voir offrir une corne entière, et les contemporains qui ont conté la visite du pape à Marseille n'ont pas manqué de remarquer la grandeur et la valeur du présent apporté par Clément VII au roi François Ier. «Encore ne souffrit-il point que le pape le gagnât en matière de dons, car après que le pape lui eut fait présent d'une corne de licorne de deux coudées de long, enclose et enchâssée en une base d'or, pour déchâsser le poison des viandes, il le lui revalut par une très large tapisserie en laquelle, fait à ouvrage de Flandres, on voyait la dernière Cène de Jésus-Christ avec ses disciples, rehaussée d'or dessus soie<sup>107</sup>» écrit le chroniqueur Paolo Giovio. Son imitateur et concurrent Laurent Surius (1522-1578) vit dans ce cadeau un événement plus notable encore que le mariage princier que Clément était venu célébrer. «Cette année, le Pape à la demande du Roi français s'étant rendu à Marseille célébra les noces de madame Catherine sa nièce, fille du seigneur Laurent de Médicis le jeune, laquelle il avait auparavant fiancée avec Henri de Valois, fils du roi français. Ce qui fut fait à la

---

<sup>107</sup> *Histoires de Paolo Iovio, Évêque de Nocera, sur les choses faites et avenues de son temps en toutes les parties du monde*, Paris, 1581, t.II, liv.XXI, p.239.

grande joie et allégresse de tout le peuple français, et parlementait le pape fort souvent et familièrement avec le roi...Outre quelques villes du côté de la mère situées en Auvergne, Henri duc d'Orléans eut pour douaire cent mille écus, avec une infinité de pierres précieuses et force meubles de prix inestimable. Ces noces eussent pu sembler à quelques uns n'être pas d'assez haut calibre, mais ce ne fut sans cause que le roi préféra aux soupçons des hommes l'alliance du pape, lequel avait chez soi une corne de licorne haute de deux coudées, enclose sur une base d'or fort richement élaborée, et la donna au roi français pour ôter le poison de toutes viandes, car on dit que cette corne sue, si on apporte quelque poison sur la table<sup>108</sup>.» Si le chroniqueur rappelle ici la merveilleuse propriété qui lui était généralement attribuée, il reste que c'est la préciosité de l'objet, la rareté et la beauté de la corne, plus que son hypothétique utilité, qui faisaient la valeur du présent. Le roi de France, tout comme le pape, ne manquait pas d'objets en corne de licorne, de pierres de bézoard et de langues de serpent pour faire l'«épreuve» de sa nourriture.

Peut-être cette corne est-elle l'une des deux que Catherine de Médicis, trente-cinq ans plus tard, se disait prête à vendre pour la somme, considérable, de cent mille écus. Dans une lettre datée du 18 janvier 1570 et adressée à «Monsieur de Bellièvre, conseiller et ambassadeur du roi mon fils en Suisse», nous lisons: «Monsieur de Bellièvre, j'ai reçu avec votre lettre du troisième de ce mois le portrait de la corne de licorne que vous a envoyé Thomas Molé, laquelle est de belle grandeur. Mais vous pouvez juger si nos affaires sont en tel état que nous puissions mettre argent en telle marchandise. Vous lui pouvez écrire que nous ne sommes pas pour l'acheter, mais que nous en avons deux de plus grande grandeur, que nous donnerons chacune pour les cent mille écus que demandent ceux qui veulent vendre celle dont il m'a envoyé le portrait<sup>109</sup>.» La régente aborde ensuite des problèmes politico-militaires plus habituels, et il ne sera plus question de cette corne dans sa correspondance avec son ambassadeur en Suisse, ce qui tendrait à prouver soit que l'affaire ne se fit pas, soit que cette réponse n'était pas dénuée d'ironie. On en retiendra cependant que la valeur marchande d'une telle corne était considérable. Si ses soucis d'argent peuvent expliquer le désir qu'aurait

---

<sup>108</sup> Laurent Surius, *Histoire ou commentaires de toutes choses mémorables avenues depuis LXX ans*, Paris, 1571, p.145.

<sup>109</sup> *Lettres de Catherine de Médicis publiées par M. le comte Baguenault de Puchesse*, Paris, 1909, t.X, pp.265-266.

eu Catherine de Médicis de vendre un objet aussi rare, elle y fut peut-être aussi encouragée par un de ses proches, Ambroise Paré. Le *Discours de la licorne* ne paraîtrait que dix ans plus tard, mais le chirurgien royal avait sans doute déjà son opinion sur l'efficacité réelle de la corne de licorne en médecine, et pouvait en avoir fait part à son illustre protectrice.

Il est question dans cette lettre de deux cornes. L'une d'entre elles est sans doute celle que son oncle le pape avait offerte à François Ier. La deuxième pourrait être celle de Saint-Denis, ce qui confirmerait l'intention ironique de Catherine de Médicis. La renommée et la valeur presque symbolique de cette corne, que l'on montrait avec fierté aux visiteurs étrangers, interdisent en effet de penser que la régente ait sérieusement envisagé de la vendre. Un indice pourrait pourtant le laisser croire, puisqu'une rumeur circulait, quelques années plus tard, selon laquelle le roi aurait finalement refusé une offre de cent mille écus pour la corne de Saint-Denis; c'est du moins ce qu'écrit l'auteur anonyme de la violente *Réponse au discours d'Ambroise Paré touchant l'usage de la licorne*<sup>110</sup>. Le bruit était certainement infondé, car il semble peu vraisemblable tout à la fois que le roi ait envisagé sérieusement de vendre cette fameuse corne et que quelque noble ait pu en proposer un prix aussi considérable. Il reste que la somme symbolique de cent mille écus, qui apparaissait déjà dans la lettre de Catherine de Médicis, montre que cette missive était peut-être à l'origine de la rumeur.

## Objets en corne de licorne

Posséder une corne entière n'était théoriquement pas nécessaire pour faire l'épreuve de sa viande, et les rois de France auraient, dit-on, utilisé jusqu'à la Révolution des couverts dont le manche, en corne de licorne, était censé suer à l'approche du venin. Mais nul objet, aussi travaillé soit-il, ne pouvait approcher la valeur ostentatoire de la corne entière. En outre, longue et rectiligne comme aucune autre ivoire naturelle, la défense intacte était la seule dont on puisse assurer qu'elle était bien d'«unicornum verum» et non d'ivoire d'éléphant ou de morse.

---

<sup>110</sup> *Response au discours d'Ambroise Paré touchant l'usage de la Licorne*, Paris, 1583, p.8.

La main de justice du sacre des rois de France côtoyait, dans le trésor de l'abbaye royale de Saint-Denis, la grande corne de licorne. Cet objet, dont la description et les dessins qui nous sont parvenus laissent à penser qu'il datait effectivement du Moyen-Âge, n'est, dans le premier inventaire de 1505, qu'«une main d'ivoire sur un bâton de bois couvert de feuilles d'or prisé, l'or et pierreries, soixante écus<sup>111</sup>». C'est peut-être d'elle que parle le voyageur suisse Félix Platter, quand il écrit avoir vu, en 1559, «un sceptre royal où se trouve une petite corne de licorne<sup>112</sup>», car à partir de l'inventaire de 1576, la main de justice du sacre est toujours décrite comme étant «de licorne». Laurent Catelan rapporte que «l'Empereur Charles Quint eut bonne grâce, lorsqu'en son voyage de France en Flandres, on lui fit voir à Saint-Denis une main de justice, faite de corne de licorne, de dire qu'il était fort à propos de l'avoir faite de cette étoffe parce que, comme la licorne dompte les venins, ainsi la justice châtie les méchants<sup>113</sup>». Le livre du médecin montpelliérain ne parut qu'en 1624, mais si l'anecdote, plausible<sup>114</sup>, est vérifique, elle signifie qu'en 1539, date de la seule visite de Charles Quint à Paris, la main de justice passait déjà pour taillée dans la corne de licorne.

---

<sup>111</sup> Bl. de Montesquiou-Ferenzac et D. Gaborit-Chopin, *Le Trésor de Saint-Denis*, Paris, 1977, t.II, p.231.

<sup>112</sup> *Félix et Thomas Platter à Montpellier, notes de voyage de deux étudiants Bâlois*, Marseille, 1979, p.166.

<sup>113</sup> Laurent Catelan, *Histoire de la nature, chasse, vertu, propriétés et usage de la licorne*, Montpellier, 1624, p.100.

<sup>114</sup> Je n'ai pu cependant retrouver la source de Catelan, et n'ai pas trouvé d'autre allusion à cette déclaration.

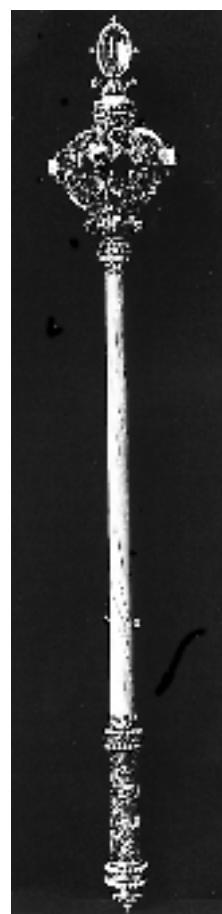


La main de justice du sacre des rois de France. Gravure des *Monumens de la monarchie françoise* de B. de Montfaucon.

L'objet disparut dans la tourmente de quatre-vingt treize, et c'est une copie en ivoire d'éléphant, réalisée d'après la gravure des *Monumens de la monarchie françoise* de Bernard de Montfaucon, ou d'après un dessin des recueils de Gaignières, qui servit pour le sacre de Napoléon Ier. Il est donc impossible aujourd'hui de savoir dans quelle matière était sculpté l'original. Notons pourtant que, si la forme effilée de la main rend possible sa sculpture dans une défense de narval, elle était plus probablement d'ivoire de morse ou d'éléphant, bien plus commun. Il est difficile de distinguer, lorsqu'elle est sculptée, l'ivoire du narval de celle de l'éléphant, et il est presque impossible de la différencier de celle du morse, à la texture très proche. C'est sans doute simplement la symbolique de force et de pureté, que l'héraldique de la Renaissance associait à la licorne, et que rappelle Catelan à propos de la visite de Charles Quint, qui conduisit à faire de la main de justice des rois de France, qui n'était que d'ivoire au tout début du XVIème siècle, une main de licorne.

La défense de narval présente deux caractéristiques uniques, qui pouvaient permettre de différencier la corne de licorne des autres ivoires naturelles. Longue et rectiligne, elle se distingue de la défense recourbée de l'éléphant. De plus, sa spirale lévogyre pouvait passer pour inimitable. Elle ne l'était point. Le musée des Arts et Traditions de Hambourg possède deux gobelets du XVIème siècle, tous deux richement décorés d'or et d'argent, qui passaient pour taillés dans de la corne de

licorne et présentent tous deux, sur leur pourtour, les spirales si caractéristiques. Une analyse chimique des deux objets apparemment similaires a montré que si l'un était effectivement en défense de narval, l'autre était taillé dans une canine de morse astucieusement travaillée par un sculpteur hors pair<sup>115</sup>. La supercherie a demandé un art exceptionnel, mais elle fait planer un certain doute sur les objets de moindre taille, manches de couteaux ou chatons de bague, dont il est bien difficile de savoir s'ils étaient réellement en corne de licorne, pardon, dent de narval.



Le sceptre impérial des Habsbourg, aujourd'hui au Kunsthistorisches Museum de Vienne.

En revanche, les artefacts de plus grande taille ne pouvaient qu'être authentiques, et n'en étaient que plus estimés. Le trésor impérial des Habsbourg

---

<sup>115</sup> Rudolf Rüdiger Beer, *Einhorn, Fabelwelt und Wirklichkeit*, Munich, 1972, p.162.

est exposé à Vienne, au Kunsthistorisches Museum. L'épée à la garde et au fourreau en corne de licorne, tout comme la corne posée sur un grand socle de bois, passent pour des cadeaux de Charles le Téméraire, nous y reviendrons. La hampe de la crosse d'apparat des évêques de Vienne est une portion de dent de narval, tout comme celle du superbe sceptre impérial des Habsbourg, œuvre de l'un des plus grands orfèvres de l'époque, Andreas Osenbruck, pour le couronnement de l'empereur Matthias en 1612.



Le Trône de licorne des rois de Danemark, au palais Rosenborg de Copenhague.

Mais le plus célèbre de ces objets d'apparat est sans nul doute le trône des rois de Danemark, entièrement réalisé en défenses de narval et de morse. Lorsqu'il fut construit, en 1671, la croyance en l'existence réelle de la licorne avait déjà beaucoup décliné. Le roi Christian V, qui fut le premier à s'y asseoir, savait fort bien que ces «cornes» étaient les dents d'un mammifère marin, alors assez

commun sur les côtes du Groenland. Ce trône fut pourtant nommé, c'est encore ainsi que les Danois l'appellent, le trône «de licorne». Que les cornes de licorne n'en fussent pas n'enlevait rien ni à leur beauté, ni à leur rareté, et n'empêchait d'ailleurs pas de croire à leurs propriétés pharmaceutiques.

Très fréquemment, les chroniques des XVème et XVIème siècles font état de cadeaux qui, pour être plus modestes que la corne offerte par le pape Clément VII à François Ier, n'en avaient pas moins une grande valeur et, qui sait, une certaine utilité. La tradition parle des boucles d'oreille de la reine Isabelle d'Espagne, qui la protégeaient des paroles empoisonnées et des insinuations malveillantes, ou de la bague d'Anne de Bretagne, dont elle aurait trempé le chaton en corne de licorne dans sa coupe avant de boire. Léon de Laborde, conservateur des collections du Moyen-Âge et de la Renaissance du musée du Louvre au milieu du XIXème siècle, a publié un inventaire de Louis, duc d'Anjou, rédigé vers 1360, et s'est livré à un recensement thématique et partiel de quelques autres inventaires princiers ou royaux des XIVème et XVème siècles<sup>116</sup>, dans lequel apparaissent plus d'une quarantaine d'objets en corne de licorne. Les inventaires princiers ont été aussi beaucoup exploités trente ans plus tard par Victor Gay, successeur de Léon de Laborde, pour son *Glossaire archéologique du Moyen-Âge*, où nous trouvons encore plus d'une dizaine d'autres pièces en licorne<sup>117</sup>, et plus récemment encore par Ronald W. Lightbown, dans son étude sur la joaillerie médiévale<sup>118</sup>. Quelques anciens ou partiels que soient ces ouvrages, remonter aux sources, pour allonger encore une liste qu'il est déjà impossible de citer intégralement, n'aurait pas apporté grand chose à notre propos.

Voici donc quelques exemples d'objets en corne de licorne, la plupart du temps des aiguilles ou gobelets destinés à l'épreuve des aliments, trouvés dans les inventaires princiers:

«Une grande pièce de corne d'une licorne de la longueur de trois pieds ou environ, et est toute torse, laquelle acheta le roi aux étrennes de l'an 94» (*Inventaire de Charles V, 1399*)

---

<sup>116</sup> Léon E.S.J. de Laborde, *Notice des émaux, bijoux et objets divers du Musée du Louvre*, Paris, 1853. Le contenu de cet ouvrage va bien au delà de son titre, puisqu'il répertorie non seulement les objets appartenant au musée, mais aussi ceux cités dans les inventaires étudiés par l'auteur.

<sup>117</sup> Victor Gay, *Glossaire archéologique du Moyen-Âge et de la Renaissance*, Paris, 1928, tome II, pp.76-78.

<sup>118</sup> Ronald W. Lightbown, *Mediaeval European Jewelry*, Londres, Victoria and Albert Museum, 1992.

«Un anneau d'argent, où il y a une pierre de camaïeu blanc, auquel y a un homme au milieu, à cheval, auquel pend une pierre de licorne» (*Inventaire de Marie de Sully, 1407*)

«A serpent tongue and one unicorn horn set in gold» (*Inventaire de Marguerite de Danemark, 1488*)

«Une grande coupe d'or goderonnée, qui se met en trois pièces, et y a au fond licorne et autres choses contre le venin, que donna au duc [de Bretagne] le roi d'Angleterre» (*Chambre des comptes de Nantes, 1414*)

«Demi-pièce de licorne à servir d'épreuve à toucher sur les viandes de ladite dame [Marie d'Anjou]» (*Inventaire de Marie d'Anjou, 1455*)

«Un gobelet tout de licorne garni d'or, émaillé de 6 coupelets de pensées dessus, armorié des armes de Bourgogne pesant 3 m. 10 est.» (*Inventaire de l'archiduc Maximilien à Bruges, 1487*)

«Une aiguière de licorne garnie d'or, de petites rosettes élevées et de plusieurs petites perles de petite valeur» (*ibid.*)

«Item un petit crucifix de licorne en or et argent ou est écrit au dos: relique s. Eligii» (*Inventaire de l'abbaye de Fécamp, 1502*)

«A unicorn bone» (*Inventaire du prince Henry d'Angleterre, 1504*)

«Un pot doré à couvercle avec une chaînette ou pend une rouelle de licorne» (*Inventaire de Louise de Savoie, 1530*)

«Un gobelet, tout de licorne, garni d'or, émaillé de six coupelets de pensées dessus, armorié des armes de Bourgogne» (*Inventaire de Charles Quint, 1536*). On ne s'étonnera pas de retrouver ici le gobelet qui, cinquante ans plus tôt, figurait déjà dans l'inventaire de son prédécesseur, qui le tenait sans doute de son épouse Marie de Bourgogne.

«Une petite pièce de licorne, pendant à une petite chaîne d'argent» (*Inventaire du duc de Lorraine au château de Condé, 1544*)

«Une Notre Dame, qu'on dit de licorne» (*Inventaire de la Sainte Chapelle du Vivier, 1589*)

Parmi tous ces objets richement ornés, parfois présentés à la manière des reliques, il en est un qui peut surprendre, et nous rappelle que la défense de narval n'était pas seule à passer pour corne de licorne. Dans un inventaire de 1456 nous découvrons en effet: «une licorne noire pendant à une petite chaîne d'or». Une

ivoire vieillie peut prendre une teinte sombre, elle n'en sera pas noire pour autant. Il peut s'agir ici d'une corne de rhinocéros, ou de bien d'autres choses.



*Portrait de Caterina Cornaro (1454-1510)*, attribué à Gentile Bellini (1421-1501), vers 1500. La reine de Chypre porte en sautoir, au bout d'une petite chaîne d'or, ce qui semble être la pointe d'une corne de rhinocéros.

Dans l'inventaire d'Anne de Bretagne, daté de 1498, on trouve comme le veut la tradition «un anneau d'or en la tête duquel a de la licorne<sup>119</sup>». On peut aimer à penser que c'est avec cette bague qu'elle faisait l'épreuve de sa boisson, et que le fragment de corne qui orne cet anneau a été prélevé sur un autre article de cette longue liste de petites et grandes richesses, «une licorne, enchaissée d'argent par les deux bouts, l'enchaissure faite à feuillages et au graille bout de ladite

---

<sup>119</sup> ibid.

enchâssure a un petit bout d'argent doré, laquelle licorne a six pieds de long et plus<sup>120</sup>.»



Jan Vermeyen, gobelet en corne de licorne, vers 1600.

«Entrez dans ce cabinet, leur dit Salastano; je vous y ferai voir les contrepoisons et les préservatifs que j'y conserve. C'est dans cette corne faite de licorne que les rois d'Espagne ont bu la pureté de la foi. Les pendants d'oreille que vous voyez, aussi de licorne, sont ceux qu'une reine portait toujours pour se garantir du venin des faux accusateurs. Regardez cette bague, elle avait la vertu de fortifier le cœur de l'invincible Charles Quint<sup>121</sup>.» Le *Criticon* de Baltasar Gracian (1584-1658), paru en 1653, est une allégorie caustique qui singe la réalité plus qu'elle ne la décrit. Mais si ces objets n'ont peut-être pas tous existé, aucun d'entre eux n'est invraisemblable.

---

<sup>120</sup> ibid.

<sup>121</sup> Baltasar Gracian, *L'Homme détrompé ou le Criticon*, Paris, 1708 (1653), t.II, p.61.

La corne de licorne n'était en effet pas seulement utilisée pour ses propriétés pharmaceutiques, mais aussi pour sa valeur symbolique, comme dans la main de justice des rois de France, ou simplement pour sa rareté et la beauté de sa longue spirale. Cela explique que des objets en défense de narval, du gobelet à la crosse d'évêque, aient encore été fabriqués jusqu'au XIXème siècle, alors même que leurs destinataires, riches et souvent lettrés, n'ignoraient rien de la matière réelle dont ils étaient faits. La canne de Talleyrand était en ivoire de narval, mais il en eut fallu plus pour donner de l'évêque d'Autun une image de pureté et d'innocence..

## Les licornes de Charles le Téméraire

Il ne saurait donc être question d'énumérer les centaines de cornes de licorne, d'objets totalement ou partiellement taillés dans la «licorne», d'aiguières ou de coupes enrichies d'un fragment de corne, que l'on peut repérer dans les inventaires et chroniques du XIVème au XVIème siècle. Nous nous contenterons de citer ici, à titre d'exemple, l'inventaire de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, dressé vers 1470. On y trouve «Une aiguière de licorne, garnie d'or et de plusieurs petites perles autour», et plus loin «Un gobelet de licorne garni d'or, où il y a au pied des CC et des YY émaillés de noir et rouge clair et entre deux des fleurs émaillées de blanc et de bleu<sup>122</sup>.»

Rien d'étonnant à ce que verres, coupes et aiguières aient tenu le premier rang parmi les objets dans lesquels on incrustait volontiers une pièce de licorne, «vraie» ou fausse. Élien déjà, et c'est peut-être l'origine de la croyance en les propriétés médicamenteuses de la corne de licorne, assurait que les rois d'Inde qui buvaient dans des coupes en corne de licorne étaient protégés du poison et de la maladie. A la fin du Moyen-Âge, on croyait volontiers que la licorne trempe sa corne dans l'eau avant de boire pour en neutraliser les poisons. S'il était techniquement impossible de tailler plus qu'un gobelet dans la longue et fine défense du narval, rien n'empêchait d'insérer un morceau de corne au fond d'une coupe, ou une rondelle de corne à la base d'une aiguière. Boire dans un tel vaisseau était sans doute perçu comme le meilleur moyen d'éviter

---

<sup>122</sup> Léon E.S.J. de Laborde, *Notice des émaux, bijoux et objets divers du Musée du Louvre*, Paris, 1853, pp.362-363.

l'empoisonnement, sans faire à son vis à vis l'affront de tremper un morceau de corne dans son verre. La collection de Charles le Téméraire était d'ailleurs destinée à s'enrichir encore. En 1474, Louis de la Gruthuyse, son ambassadeur auprès du roi d'Angleterre Édouard IV, se vit en effet confier un cadeau destiné au duc de Bourgogne, «une coupe en or garnie de perles. Au centre de la coupe se trouve un gros morceau de corne de licorne, de sept pouces de diamètre<sup>123</sup>».

Mais la corne de licorne, matière éminemment précieuse, tenue pour bien plus noble que l'ivoire d'éléphant, n'était pas seulement utilisée dans des coupes ou des aiguières, puisque l'on trouve aussi parmi les riches objets de l'inventaire du duc de Bourgogne «Un petit rondelet d'écaille de licorne, taillé à l'image de Notre Dame qui tient son enfant.», et surtout «Une épée, le pommeau de licorne, garni d'or et au dessus six grosses perles et y a de l'un des côtés du pommeau l'image de Notre Dame émaillée, de l'autre côté un crucifix.» Cette épée, dont le pommeau est effectivement taillé dans une dent de narval, et dont le fourreau s'orne de plaques du même ivoire, est exposée aujourd'hui au Schatzkammer Museum de Vienne, avec une corne de licorne qui serait aussi venue de la cour du Téméraire, dans la riche dot que Marie de Bourgogne apporta, en 1477, à l'empereur Maximilien.



L'épée de Charles le Téméraire

---

<sup>123</sup> «A cuppe of Golde, garnished with Perle. In the myddes of the cuppe is a great pece of an Unicorns horne, to my estimacyon VII inches compas». Manuscrit du British Museum cité in *Archæologia*, 1836, vol.26, p.275.

L'inventaire se poursuit en signalant que le duc de Bourgogne possédait en tout six cornes de licorne, dont quatre entières, parmi lesquelles «Une licorne garnie autour du bout, par dessous, d'or, à la devise de Monseigneur et à la pointe garnie d'argent doré et depuis l'un des bouts jusques à l'autre garnie de plusieurs filets d'or.»

Les licornes du duc de Bourgogne, pour employer le vocabulaire d'alors qui désignait indifféremment par le même terme la corne et l'animal censé l'arborer, avaient une fonction d'apparat, comme le montre la chronique de Chastelain pour l'année 1455: «Il y avait [au dîner du roi] un moult riche dressoir fait à plusieurs degrés montants dont les estorements étaient beaux et de merveilleux prix. Et pense que ce fut la vaisselle que le duc de Bourgogne avait présenté et donné à son sacre à Reims, hormis trois licornes qui étaient là mises, que le duc avait prêtées et dont la moindre avait cinq pieds de haut<sup>124</sup>.» De même, une chronique anglaise nous apprend qu'au repas donné par le roi Édouard IV en l'honneur du mariage de sa fille Marguerite d'York avec Charles le Téméraire, en 1468, des cornes de licornes étaient placées aux quatre coins du buffet<sup>125</sup>.

Mais si ces cornes étaient ainsi exposées durant un repas, c'est bien sûr aussi parce que l'on croyait alors qu'elles se mettraient à suinter si un mets empoisonné était amené à la table, ou à tout le moins qu'elles décourageraient les assassins en puissance. Voici, d'après Olivier de la Marche, qui fut maître d'hôtel de Charles le Téméraire, la manière de faire l'essai à la cour de Bourgogne au XVème siècle. «Le sommelier porte en ses bras la nef d'argent, ensemble le bâton d'argent et la licorne dont on fait la preuve en la viande du prince [le duc de Bourgogne]. Et doit le valet servant prendre la petite nef, où est la licorne, et la porter au sommelier qui est au buffet, et le sommelier doit mettre de l'eau fraîche sur la licorne et en la petite nef et doit bailler l'essai au sommelier, vidant de la petite nef en une tasse, et la doit apporter en sa place et faire son essai devant le prince, vidant l'eau de sa nef en sa main<sup>126</sup>.»

---

<sup>124</sup> Georges Chastelain, *Chronique*, in *Œuvres*, éd. Kervin de Lettenhove, t.III, Bruxelles, 1864, pp.85-86.

<sup>125</sup> Odell Shepard, *The Lore of The Unicorn*, New York, 1930, p.110.

<sup>126</sup> Mémoires d'Olivier de La Marche, maître d'hôtel et capitaine des gardes de Charles le Téméraire, Paris, 1888 (1474), t.IV, pp.27-28.

## Ce qui est rare est cher

Le singulier jésuite Athanase Kircher exagérait quelque peu lorsqu'il écrivit, en 1665, qu'«Il n'y a rien au monde à quoi les rois, les princes et les grands de ce monde attachent plus de prix qu'à la corne de monocéros, au point qu'or et gemmes n'ont en comparaison aucune valeur<sup>127</sup>». Au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, la corne de licorne avait déjà bien perdu de son prestige et de son prix, et il était un peu tard pour se poser en démystificateur. Un siècle plus tôt l'affirmation du père Kircher n'eût pourtant rien eu d'excessif.

Les cornes de licorne figuraient en bonne place dans les trésors princiers et ecclésiastiques; dans les inventaires, elles côtoient fréquemment les plus précieuses reliques. Mais alors que les reliques, par nature uniques, étaient devenues, dès la fin du Moyen-Âge, difficilement négociables, les cornes de licorne faisaient plus que jamais l'objet d'estimations et de trafics. Quelques exemples montreront la grande valeur de ces défenses, dont le prix semble avoir atteint son maximum vers 1580.

Dans ses mémoires, Philippe de Comines (1445-1509) relate le pillage, en 1494, des propriétés florentines des Médicis. Parmi les meubles emportés, le seul objet qu'il juge d'une valeur suffisante pour le citer nommément est une corne de licorne: «Le roi entra le lendemain en la cité de Florence, et lui avait ledit Pierre fait bailler sa maison, et déjà était là le seigneur de Ballassat pour faire ledit logis; lequel quand il sut la fuite dudit Pierre de Médicis, se prit à piller tout ce qu'il trouva en ladite maison, disant que leur banque à Lyon lui devait grande somme d'argent; et entre autres choses il prit une licorne entière (qui valait six ou sept mille ducats), et deux grandes pièces d'une autre, et plusieurs autres biens<sup>128</sup>.»

Dans l'autobiographie, très romancée il est vrai, de Benvenuto Cellini, nous apprenons qu'en 1533 le pape avait acheté, pour l'offrir au roi de France, «une corne de licorne, la plus belle qu'on eut jamais vue, elle avait coûté dix-sept mille ducats<sup>129</sup>». La corne emportée par les Français après la prise de Verceil, en 1553, était estimée l'année suivante par Conrad Gesner à 80000 ducats<sup>130</sup>; la somme est

<sup>127</sup> Athanase Kircher, *Mundus Subterraneus*, Amsterdam, 1667, t.II, p.66.

<sup>128</sup> Philippe de Comines, *Mémoires*, année 1494, ch.11.

<sup>129</sup> Benvenuto Cellini, *Mémoires*, Paris, 1960, ch.60, pp.171 sq.

<sup>130</sup> Conrad Gesner, *Historia Animalium, Liber Primus, de Quadrupedibus Viviparis*,

considérable mais on sait que cette corne, qui échut au maréchal Cossé de Brissac, passait pour l'une des plus belles et l'une des plus longues d'Europe.

Les quelques personnes pour trouver, dès le XVIème siècle, ces précieux objets quelque peu surévalués, étaient des individus faisant preuve, chacun à sa manière, d'une forte indépendance d'esprit. Ambroise Paré jugeait que la licorne «ne nuit point, sinon à la bourse de ceux qui l'achètent beaucoup plus qu'au poids de l'or<sup>131</sup>». Brantôme se moqua d'un nobliau qui, avait accepté une corne de licorne en règlement d'une dette de cinq mille écus, «comme s'il n'avait assez de cornes chez soi<sup>132</sup>.» Nous avons vu aussi que Catherine de Médicis, à qui l'on proposait d'acheter une corne de licorne, s'empressa de répondre qu'elle n'était pas intéressée, mais qu'elle en avait deux à vendre.

«Une licorne de six pieds et demi et un pouce de long, pesant vingt cinq marcs trois onces, prisée six mille quatre vingt dix écus», pouvons-nous lire dans le premier inventaire du Trésor de Saint-Denis, la *Déclaration en bref* de 1505<sup>133</sup>. A la fin du siècle, sa notoriété et son prix avaient sensiblement augmentés. Les visiteurs de l'abbaye ne manquaient jamais de rappeler la valeur de cette pièce unique: «On l'estime à cent mille couronnes», somme symbolique, certes, mais considérable, litten dans les récits de voyage de Thomas Platter, en 1599, puis de Thomas Coryat, en 1608<sup>134</sup>. L'inventaire récapitulatif de 1634 - à cette date la renommée de la licorne n'était plus ce qu'elle avait été au siècle précédent - l'estime à 17707 livres dix sols. Une telle précision laisse supposer que la somme a été, cette fois, calculée à partir d'un prix au poids. A la même époque, la licorne du trésor royal d'Angleterre, exposée à Windsor, connaissait une dépréciation similaire: estimée à 100 000 livres en 1598, elle n'en valait plus que 40 000 en 1641.

Nous aimerais avoir une idée assez précise de la valeur de ces longs rostres d'ivoire aux XVIème et XVIIème siècles. Mais ces données éparses, exprimées en des unités différentes, en un temps où la stabilité monétaire n'était

---

Francfort, 1603 (1551), p.694.

<sup>131</sup> Ambroise Paré, *Discours de la licorne*, in *Œuvres complètes*, éd. Malgaigne, p.508.

<sup>132</sup> Brantôme, *Les Dames galantes*, premier discours.

<sup>133</sup> Blaise de Montesquiou-Fezensac & Denise Gaborit-Chopin, *Le Trésor de Saint-Denis*, Paris, 1977, t.II, p.271.

<sup>134</sup> *Description de Paris par Thomas Platter le jeune de Bâle*, Paris, 1896, p.219.

Thomas Coryat, *Voyage à Paris*, 1608, p.44.

plus la règle, ne permettent pas de décrire avec précision l'évolution du cours de la corne de licorne, et nous retenons seulement de ces chiffres impressionnantes que, tout au long du XVIème siècle, étant à la fois un objet d'apparat et l'un des simples les plus estimés, elle valait fort cher. Le médecin et érudit danois Caspar Bartholin ne pouvait croire que le Sultan de Turquie ait offert douze cornes de licorne au roi d'Espagne Philippe II, comme il le lisait dans une *Histoire de Belgique*, personne au monde, pas même le Sultan, n'étant selon lui assez riche pour posséder douze de ces précieuses ivoires<sup>135</sup>.

Un élément précis de comparaison nous est donné par Ambroise Paré dans son *Discours de la licorne*. La licorne, écrit-il, «est beaucoup plus chère que l'or, comme on peut voir par supputation: car à vendre le grain d'or fin onze deniers pite, la livre ne vaut que sept vingt huit écus sols; et le grain de licorne valant dix sols, la dragme à raison de soixante grains vaut trente livres, et l'once à raison de huit dragmes vaut deux cent quarante livres, et conséquemment la livre à raison de seize onces vaut trois mille cent quarante livres, lesquelles réduites en écus valent douze cent quatre vingt écus<sup>136</sup>». Si la livre de licorne coûtait 1280 écus, et celle d'or seulement 148 écus, un fragment de corne de licorne valait, vers 1580, huit fois son poids en or. La publication du *Discours de la licorne* ne semble pas avoir fait baisser les prix, puisque Paré corrigea son estimation à la hausse pour ses *Œuvres complètes*, en 1585, portant le prix de la livre de licorne à 1536 écus, 10 fois celui du même poids d'or<sup>137</sup>.

## Des acheteurs qui se font rares...

Le XVIIème siècle vit, en revanche, la valeur des cornes de licorne diminuer. Le témoignage de Catherine de Médicis montre qu'en 1570 déjà, il n'était pas facile de vendre un tel objet, mais il est vrai que les cent mille écus demandés semblent un prix excessivement élevé<sup>138</sup>. Dès lors, la demande n'allait faire que baisser. Les

<sup>135</sup> Caspar Bartholin, *De Unicornu ejusque Affinibus et Succedaneis*, La Haye, 1628, fol. 23 v°.

<sup>136</sup> Ambroise Paré, épître dédicatoire au *Discours de la licorne*, Paris, 1582.

<sup>137</sup> Ambroise Paré, *Discours de la licorne*, Paris, 1582, p.33.

Ambroise Paré, *Discours de la licorne*, in *Œuvres Complètes*, éd. Malgaigne, p.506, d'après le texte de l'édition de 1585.

<sup>138</sup> En prenant pour base le prix de 1536 écus la livre, donné par Ambroise Paré, la

idées d'Ambroise Paré se répandant peu à peu, le scepticisme quant aux propriétés médicales de la corne grandissait. Voyageurs et naturalistes étant de plus en plus nombreux à révéler que la belle ivoire spiralée n'était «que» le rostre d'un cétacé des mers arctiques, l'objet perdait de son charme, et donc de son prix. Simultanément, l'offre explosait avec le développement de la navigation dans l'Atlantique Nord.

«L'an du Christ 1561, lisons nous dans les mémoires du pasteur Dithmar Blefken<sup>139</sup>, un citoyen de Hambourg, Conrad Bloem, était resté pour l'hiver en Islande, hébergé par l'évêque de Scalholden, pour commercer et apprendre la langue du pays. Les pêcheurs de l'évêque trouvèrent une corne de licorne entière dans la glace, provenant sans doute du Groenland, où, encore de nos jours, on dit qu'il se trouve des licornes. Pensant qu'il s'agissait d'une dent de baleine, et l'évêque partageait cet avis, ils la donnèrent à leur maître qui l'offrit à Conrad, lequel la revendit à Anvers pour plusieurs milliers de florins. Lorsque cela parvint aux oreilles du roi de Danemark, il interdit désormais aux Allemands de passer l'hiver en Islande, pour quelque raison que ce soit<sup>140</sup>.» Le secret de l'origine des cornes de licorne était menacé, et les prudentes mesures du roi du Danemark n'allait guère retarder son inévitable divulgation. En 1612, un marin danois indiquait dans son journal: «aujourd'hui, nous avons trafiqué avec les sauvages pour quelques menus objets, couteaux et peaux de phoque, et pour quelques cornes de licorne<sup>141</sup>».

Mais les Danois n'avaient déjà plus le monopole de ce commerce, puisqu'en 1610 un navire anglais de retour d'un voyage d'exploration dans le Nord ramenait lui aussi, à des fins commerciales, quelques «cornes de licornes<sup>142</sup>». Dès lors, le

---

corne de Saint-Denis qui pesait 13 livres 4 onces, vaudrait au poids 13,3 x 1536 soit "seulement" 20500 écus. Mais il est vrai que les cornes grandes et entières se négociaient à un prix particulièrement élevé, ne serait-ce que parce qu'elles pouvaient difficilement être contrefaites.

<sup>139</sup> L'histoire de ce texte est étonnante. Dithmar Blefkens était un aventurier qui s'était rendu dans les pays du Nord, mais également en Afrique. Sur la route de Vienne à Rome, il fut attaqué par des brigands qui lui dérobèrent le manuscrit de sa relation d'Islande. Le texte fut retrouvé en Allemagne en 1588, après la mort de son auteur, et bientôt publié. *Biographie universelle*, article Dithmar Blefken.

<sup>140</sup> *Dithmar Blefken his Voyages, and Historie of Island and Groenland*, in *Purchas his Pilgrimes*, vol.XIII, Glasgow, 1906. Le récit de Dithmar Blefkens parut originellement en 1607.

<sup>141</sup> *An Account of the English Expedition to the Greenland, under the Command of Captain James Hall*, in 1612, in *Danish Arctic Expeditions, 1605 to 1620*, Londres, Hakluyt Society, 1897.

<sup>142</sup> Thomas Edge, *Discoveries and Voyages*, in *Purchas, his Pilgrimes*, Glasgow, 1906 (1626), vol.XIII, pp.11-12.

cours de la licorne ne pouvait que baisser, en Europe du Nord d'abord, puis dans tout le monde chrétien. Bientôt, des marchands judicieux prospecteraient de nouveaux marchés dans l'Orient lointain.

Témoin de cette désaffection, voici le récit que fit dans ses mémoires l'aventurier italien Pietro della Valle. En 1623, au large de la Perse, il se lia d'amitié avec le capitaine du navire qui le transportait. Ce dernier lui montra un morceau de corne de licorne. Il avait découvert la corne entière en 1611 lors d'un voyage au Groenland, mais.... «La compagnie des marchands d'Angleterre se saisit de la corne... parce que les capitaines des vaisseaux sont à ses gages de sorte qu'outre ce dont ils sont convenus... tout appartient à la compagnie qui lui a donné la commission. Cette corne étant entière fut envoyée à Constantinople, et là on en voulut donner 2000 francs de la monnaie du pays, où vous remarquerez, à ce qu'il me dit, que chaque livre vaut quatre piastres de celle d'Espagne, qui monte à trois écus ou environ la monnaie de Rome. Mais la compagnie d'Angleterre, qui espérait d'en tirer davantage ailleurs, ne la voulut pas laisser à Constantinople et aima mieux la faire passer en Moscovie, où on leur fit quasiment les mêmes offres, sans pour autant l'avoir voulu donner à ce prix là, de sorte qu'ils furent contraints de la ramener à Constantinople, où ils ne trouvèrent pas ce qu'ils en avaient refusé, non pas même qui en voulut donner que beaucoup au dessous de ce que l'on avait offert auparavant. Alors ils se persuadèrent qu'elle se vendrait mieux par morceaux que toute entière parce qu'il se trouverait peu de personnes qui en voulaient faire la dépense, de manière qu'ils la divisèrent en plusieurs morceaux, et de cette façon elle fut vendue en divers endroits mais après tous les soins qu'ils se donnèrent sur ce sujet, ils n'en purent jamais tirer que douze cent livres de leur monnaie, et par ce moyen la compagnie donna un morceau au capitaine qui l'avait trouvée, et qui était celui-là même qu'il me montra<sup>143</sup>.»

Au tout début du XVII<sup>e</sup> siècle, la valeur et le renom des cornes de licornes avaient bien baissé. Le pape, les Médicis, les rois d'Occident, n'étaient plus acheteurs. C'est à Constantinople, puis en Moscovie, que nos marchands anglais essayèrent donc de vendre leur bel objet, espérant sans doute que le scepticisme occidental quant à l'existence de l'animal et aux propriétés de sa corne n'avait pas gagné ces contrées reculées. Malgré tout, nos vendeurs ne parvinrent pas à tirer un bon prix de la corne, et se résignèrent même à en remettre un morceau à son

---

<sup>143</sup> *Quatrième et dernière partie des fameux voyages de Pietro della Valle, gentilhomme romain, surnommé l'illustre voyageur*, Paris, 1664, pp.6-7.

inventeur. Quelques années plus tard, en 1615, un navire anglais ramenait du Spitzberg une belle défense de narval. En 1616, elle fut, dit la tradition, emmenée en Inde et proposée pour 5000 roupies, au potentat local Mukarrab Khan. Celui-ci empoisonna un pigeon, un bouc et un homme, puis leur donna comme antidote de la poudre de corne de licorne. Tous moururent, et il refusa donc, lui aussi, d'acheter cette trop belle ivoire. Certes, ce récit semble trop un conte pour que l'on puisse l'accepter tel quel, mais il n'en est pas moins représentatif de ce que l'on pensait au début du XVIIème siècle des cornes de licorne.<sup>144</sup>.

Nous sommes bien loin des dizaines de milliers d'écus ou de ducats qu'offraient un demi-siècle plus tôt les princes français et italiens, pour avoir le simple privilège d'exposer dans leur trésor la précieuse corne. Outre que leur confiance dans l'authenticité et l'efficacité médicale de la licorne avait vraisemblablement fléchi, la plupart d'entre eux étaient à cette époque convenablement équipés en contrepoisons de toutes sortes.

Le témoignage du médecin anglais Edward Browne révèle à quel point les cornes de licorne étaient répandues au milieu du XVIIème siècle: «J'en ai vu quelques unes de quinze pieds de long; certaines aux spirales serrées et profondes, d'autres moins, d'autres parfaitement lisses; certaines plus large à proximité de la tête, d'autres dont la partie la plus large est à quelque distance de la tête; certaines extrêmement pointues, d'autres à l'extrémité émoussée. Mon père Thomas Browne en avait une très belle, qui avait appartenu au duc de Curland... J'ai vu des cannes, un sceptre, un fourreau d'épée, des boîtes et d'autres objets faits de cette corne, mais je n'ai jamais eu la chance de voir l'expérience confirmer son efficacité contre le poison, même si je l'ai vue utilisée plusieurs fois, et en grandes quantités. M. Charleton a une belle corne de licorne. Sir Joseph Williamson en a donné une à la Royal Society. Le duc de Florence en a une très belle, le duc de Saxe une étrange. Parmi beaucoup d'autres, j'en ai vu huit posées ensemble sur une table dans le trésor de l'empereur, et j'en possède une maintenant qui ne la laisse à aucune autre pour la finesse de sa spirale et l'élégance de sa silhouette. Mais certainement nul ne possède une aussi grande et belle collection de cornes de licorne que le roi de Danemark<sup>145</sup>.»

---

<sup>144</sup> Fred Bruemmer, *The Narval*, Toronto, 1992, p.117.

<sup>145</sup> Edward Browne, *A brief Account of Travels in Divers Parts of Europe*, Londres, 1685, p.102.

Pietro della Valle semblait encore ignorer que ce que son ami marin tenait pour corne de licorne était une défense de narval; Edward Browne n'en dit mot, qui pensait sans doute, comme l'écrivait vingt ans plus tôt son père Thomas, que «les cornes qui circulent chez nous ne proviennent pas d'un animal unique, mais de plusieurs sortes», parmi lesquelles il citait la «licorne de mer<sup>146</sup>». La connaissance de l'origine réelle de ces rostres d'ivoire fut pourtant pour beaucoup dans la chute du cours de la licorne, comme le montre cet autre récit, extrait de la *Relation du Groenland* d'Isaac de la Peyrère, parue en 1647: «...les Danois croient pour tout assuré, et s'engageraient de le prouver, que toutes ces espèces de cornes qui se voient en Moscovie, en Allemagne, en Italie et en France, viennent de Danemark, ou cette sorte de trafic a eu grand vogue... Les Danois qui les envoyoyaient ça et là pour les vendre, n'avaient garde de dire que ce fussent des dents de poissons, ils les exposaient comme des cornes de licornes, pour les vendre plus chèrement. Et comme ils l'ont fait autrefois, ils le pratiquent encore tous les jours. Il n'y a pas longtemps que la compagnie du nouveau Groenland, qui est à Copenhague, envoya un de ses associés en Moscovie, avec quantité de grosses pièces de cette sorte de cornes, et un bout entre autres, de grandeur fort considérable, pour le vendre au grand duc de Moscovie. On dit que le grand duc le trouva beau, et le fit examiner par son médecin. Ce médecin, qui en savait plus que les autres, dit au grand duc que c'était une dent de poisson, et l'envoyé retourna sur ses pas à Copenhague, sans rien vendre. Comme il rendait raison de son voyage à ses associés, il jeta toute la cause de son malheur sur ce méchant médecin, qui avait décrié sa marchandise, et avait dit que tout ce qu'il avait porté n'était que des dents de poisson. Tu es un maladroit, lui répondit un associé, qui me l'a reddit; que ne donnais-tu deux ou trois cent ducats à ce médecin, pour lui persuader que c'étaient des licornes?<sup>147</sup>»

«Nos marchands, écrivait Thomas Bartholin en 1645 dans son épais traité sur la licorne, ont, ces dernières années, rempli des navires entiers de ces cornes et auraient continué à les vendre en Europe comme des cornes de licorne s'il n'avait pas été découvert qu'elles avaient une origine marine<sup>148</sup>.» Il est vrai que ce commerce était, même après que le prix de la licorne avait commencé à baisser, particulièrement rentable. Le *Museum Museorum* de Michele Bernardo Valentini,

---

<sup>146</sup> Thomas Browne, *Pseudodoxia Epidemica, or Enquiries into Vulgar and Common Errors*, Londres, 1646, p.167.

<sup>147</sup> Isaac de la Peyrère, *Relation du Groenland*, Paris, 1647, pp.90-93.

<sup>148</sup> Thomas Bartholin, *De Unicornu Observationes Novæ*, Padoue, 1645, pp.95-96.

paru à Francfort en 1704, nous rappelle que les marins se procuraient les «licornes de mer», tout comme les peaux de phoque, auprès des indigènes du Groenland, auxquels ils donnaient en échange des couteaux, ciseaux et miroirs<sup>149</sup>.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on croyait encore parfois à la réalité de la licorne, mais il ne se trouvait plus personne en Europe pour confondre son hypothétique corne avec la très réelle défense du narval. Les compagnies hollandaises écoulerent alors au Japon, sous la même appellation de corne de licorne, une marchandise qui ne trouvait plus preneur en Europe. Voici le récit du botaniste et médecin suédois Carl-Pehr Thunberg sur le commerce des Européens au Japon en 1775: «Le kambang de cornes d'unicornes s'est vendu cette année assez cher. On en a beaucoup passé en contrebande, sur lesquelles on a fait un gain considérable. Les Japonais attribuent à ces cornes des vertus extraordinaires; ils les croient propres à prolonger la vie, à donner du ton aux esprits vitaux, à renforcer la mémoire; en un mot, ils les regardent comme une panacée universelle, et les emploient dans toutes les maladies. Il n'y a pas longtemps que cet article fait partie du commerce des Hollandais, et c'est le hasard qui leur en a procuré la connaissance. Un chef qui avait résidé à Nagasaki, de retour en Europe, envoya une belle corne de licorne à un interprète japonais de ses amis. Le produit de la vente de cette corne fit la fortune de cet interprète. Aussitôt les Hollandais s'empressèrent de tirer d'Europe toutes les cornes qu'ils purent se procurer, et sur lesquelles ils firent d'abord un profit immense. Elles se vendaient au commencement cent kobangs ou six mille rixdalles la catche. Mais elles ont ensuite diminué, et sont tombées à soixante-dix, cinquante et trente kobangs. Vu la proscription du vaste habit de capitaine et l'impossibilité de faire la contrebande cette année, il a fallu vendre les cornes de licorne à la folle enchère, la catche de cornes s'est payée cent trente-six rixdalles, ou huit mas, et cinq konderyns d'argent du Japon. On en aurait tiré quinze ou seize kobangs si l'on eût pu vendre secrètement sur le vaisseau. Les trente sept catches, quatre thaëls, six mas de cornes que j'avais apportées me produisirent cinq mille soixante et onze thaëls et un mas, ce qui me mit en état non seulement de payer mes dettes, mais encore de consacrer mille deux cent rixdalles à ma science favorite<sup>150</sup>.» Même si l'excès d'offre avait fait baisser les prix, le prix de vente des licornes au Japon restait, en or, 140 fois leur prix d'achat en Europe. L'année suivante, les prix continuaient à baisser puisque «les cornes de licorne se vendirent

---

<sup>149</sup> Michael-Bernard Valentin, *Museum Museorum*, Francfort, 1704, p.482.

<sup>150</sup> *Voyages de C.P. Thunberg au Japon, par le cap de Bonne Espérance, les Isles de la Sonde, etc....*, Paris, an IV, t.II, pp.10-11.

moins avantageusement que l'année dernière; elles n'allèrent pas au delà de quatre mas, huit konderyns cinq catches le mas, ce qui fait soixante-dix-huit thaëls le catti<sup>151</sup>.» Aujourd'hui encore, il n'est pas rare de voir dans les salons des grandes familles japonaises des défenses de narval achetées au XVIII<sup>e</sup> siècle à des marchands européens.

## Un prix orienté à la baisse

La corne de licorne faisait partie des médicaments reconnus, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elle apparaisse dans la liste de prix régulièrement publiée, à partir de 1612, par les apothicaires de Francfort. Afin de mieux mettre en évidence l'évolution du prix relatif de ce précieux simple, nous donnons dans le tableau suivant le prix de trois spécialités médicinales, la corne de licorne, la pierre de bézoard - calcul rénal ou stomacal de chèvre, censé provenir d'Orient -, et l'ivoire d'éléphant, dans les diverses éditions de cette liste, de 1612 à 1743<sup>152</sup>. Les prix du bézoard, et de la licorne jusqu'en 1686, sont indiqués par grain (0,07 gr), tandis que ceux des produits moins coûteux, l'ivoire d'éléphant, et la corne de licorne en 1743, sont donnés par loth, ou demi-once, qui vaut 240 grains soit environ 15 grammes. Pour faciliter les comparaisons, le prix de la demi-once de corne de licorne et de bézoard a été ajouté au tableau lorsque la liste originale ne donnait que celui du grain.

	1612	1626	1628	1634	1643	1669	1686	1743
Corne de licorne (Cornu unicornu verum)	gr = 16 kr 1 lo = 64 f	gr = 8 kr 1 lo = 32 f	gr = 8 kr 1 lo = 32 f	gr = 12 kr 1 lo = 48 f	gr = 8 kr 1 lo = 32 f	gr = 1 kr 1 lo = 4 fl	gr = 1 kr 1 lo = 4 fl	lo = 10 k
Bézoard (Bezoar orientalis)	1 gr = 8 kr 1 lo = 32 f	1 gr = 4 kr 1 lo = 16 f	1 gr = 6 kr 1 lo = 24 f	1 gr = 6 kr 1 lo = 24 f	1 gr = 6 kr 1 lo = 24 f	1 gr = 6 kr 1 lo = 24 f	1 gr = 4 kr 1 lo = 24 f	1 gr = 4 kr 1 lo = 16 f
Ivoire (Eburis scops)	1 lo = 2 kr							

<sup>151</sup> ibid., p.359.

<sup>152</sup> Ce tableau est extrait de: Guido Schönberger, "Narwal-Einhorn, Studien über einen seltenen Werkstoff", in *Städel Jahrbuch*, IX, 1935-1936, p.214.

1 loth (demi-once) = 240 grains = 15 grammes

1 florin = 60 couronnes

Il ressort de ces données qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, seuls le bézoard et la corne de licorne, tous deux tenus pour des contrepoisons universels, presque des panacées, étaient vendus au grain; l'ivoire râpée était, elle, vendue en quantités plus importantes, et à un prix bien moindre. Mais la corne de licorne s'est régulièrement dépréciée tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle, son prix étant divisé par huit entre 1612 et 1686, puis de plus en plus rapidement au XVIII<sup>e</sup> siècle, sa valeur étant encore divisée par 24 entre 1686 et 1743. A cette date, l'ivoire de narval ne valait plus que cinq fois le prix de celui d'éléphant. Le bézoard s'est également déprécié, mais dans de bien moindres proportions puisqu'en 1743 il était encore vendu au grain, et valait 96 fois plus cher que la poudre de licorne.



Enseigne d'apothicaire allemande, vers 1750<sup>153</sup>.

Si la valeur des cornes de licorne entières a fortement baissé entre 1550 et 1700, le prix de la poudre de licorne à usage médical, le simple le plus cher à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, s'est véritablement effondré. La connaissance de l'origine réelle de ce produit, limitée jusque vers 1650 aux milieux lettrés, s'était en effet peu à

---

<sup>153</sup> Dans le jeu *Cosmic Encounter*, paru à la fin des années 1970, c'est encore une licorne qui illustre le pouvoir de Guérisseur (*Healer*).

peu répandue dans l'ensemble de la population, du moins dans celle suffisamment riche pour avoir recours à de tels remèdes, et pour craindre l'empoisonnement. Dans *l'Historia Vitæ et Mortis* de Francis Bacon, au chapitre des «Médicaments propres à prolonger la vie», nous lisons d'ailleurs: «La vertu spécifique de la pierre de Besouart me semble devoir être approuvée, parce qu'elle recrée les esprits et qu'avec cela elle provoque une sueur douce. Quant à la corne de licorne, elle est beaucoup déchue de son estime, et ne laisse toutefois pas d'être admise dans le même degré de l'ivoire, de la corne de cerf et de l'os qu'on lui trouve dans le cœur<sup>154</sup>». La prétendue corne de licorne disparut donc peu à peu des traités de médecine dans la seconde moitié du XVIIème siècle, mais resta encore pour quelques décennies dans les échoppes d'apothicaires, médecine désormais presque populaire, utilisée par quelques charlatans et «empiriques».

En 1704, le *Museum Museorum* du médecin germano-italien Michele Bernardo Valentini reconnaissait que l'effet thérapeutique de la poudre de corne de licorne était très discuté, mais conseillait cependant son usage, au même titre que celui de l'ivoire et des «licornes fossiles», contre la rubéole, la rougeole, les fièvres et les douleurs. Cet emploi était rendu plus facile par le fait que ce simple, qui coûtait autrefois plusieurs milliers de thalers la livre, pouvait désormais être acheté pour une douzaine de thalers seulement<sup>155</sup>. Le médecin de la comtesse douairière de Hesse-Homburg jugeait cependant que le prix de cet «unicornu officinalis» devait encore baisser pour que les apothicaires cessassent de vendre des contrefaçons, ou d'ajouter de l'ivoire râpée, qui s'en distingue à peine, à leur poudre de corne de licorne.

---

<sup>154</sup> Francis Bacon, *Historia Vitæ et Mortis*, trad. Baudouin, 1647.

<sup>155</sup> Michael-Bernard Valentin, *Museum museorum*, Francfort, 1704, pp.481-483.



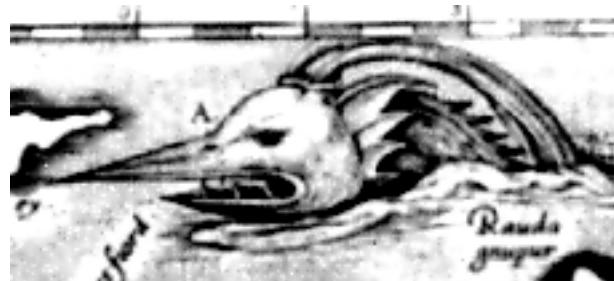
Plaquette publicitaire d'un charlatan londonien du XVII<sup>e</sup> siècle. Un elixir à base de licorne y est présenté comme un remède souverain contre presque toutes les maladies graves.

### Par la porte de corne ou la porte d'ivoire

Albert le Grand avait déjà mentionné, à côté de plusieurs espèces d'unicornes terrestres, un monocéros marin, mais on ignore s'il pensait au narval, à un poisson-scie, ou à quelque autre espèce réelle ou imaginaire. L'idée que les cornes de licornes utilisées en médecine avaient, au moins pour certaines d'entre elles, une origine marine n'apparut cependant qu'au XVI<sup>e</sup> siècle dans les écrits de Pierre Belon, parlant à leur sujet de «rouelles de dents de rohart<sup>156</sup>», ou d'Andrea Marini constatant avec étonnement que ces cornes ne sont nulle part aussi nombreuses qu'en Angleterre et au Danemark. Le *Théâtre de l'univers*

<sup>156</sup> Pierre Belon, *les Observations de plusieurs singularités et choses mémorables*, Paris, 1553, f°15v.

d'Abraham Ortelius, en 1570, puis l'*Atlas Minor* de Gérard Mercator et Job Hondius, paru au tout début du XVII<sup>e</sup> siècle, furent les premiers ouvrages à restituer la corne à son légitime propriétaire, le narval; la description qu'en donne l'*Atlas minor* dans le chapitre consacré à «la mer d'Irlande» est succincte mais relativement précise, et exacte quant à la localisation et la nature de notre précieuse «corne»: «Le temps me faudrait, écrit le géographe, si je voulais réciter au menu le nombre de tant de poissons. Je ne mentionnerai que les plus rares. Entre lesquels est le Nahwal. Sa chair fait soudain mourir celui qui en mange, et a une dent de sept coudées sur l'inférieure partie de la tête. Aucuns l'ont vendue pour corne de monocéros, et croit-on qu'elle résiste aux venins. Cette bestiasse a quarante aulnes de longueurs<sup>157</sup>.»

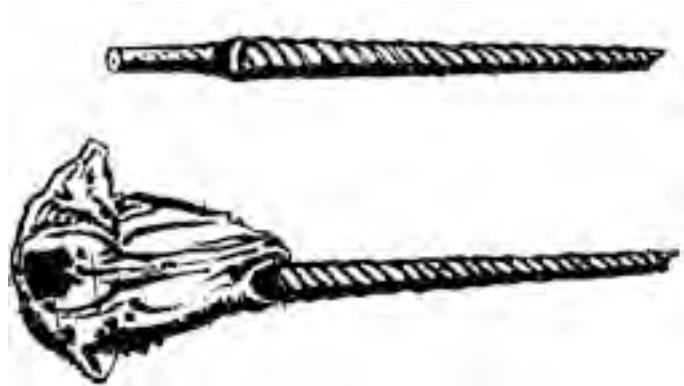


Le «Nahwal», détail de la carte d'Islande du *Théâtre de l'univers contenant les cartes de tout le monde*, Amsterdam, 1598 (1581 en latin). Le curieux bec ou nez de l'animal représenté ici ne ressemble pourtant guère à la corne de la licorne.

Ce n'est cependant qu'en 1638 que parut la première description anatomique complète du narval et de sa dent, dans une dissertation du médecin danois Ole Worm, dont le texte allait être reproduit par Thomas Bartholin dans son *De Unicornu Observationes Novæ*, en 1645<sup>158</sup>.

<sup>157</sup> Gérard Mercator, *Atlas Minor*, traduction française par M. de la Popelinière, Amsterdam, p.28, col.1. La traduction est fidèle, puisque le texte de l'édition latine de 1607, lui-même repris presque sans modification sur celui d'Abraham Ortelius, donnait déjà le nom «nahwal» et précisait bien qu'il s'agissait d'une dent.

<sup>158</sup> "An os illud quod vulgo pro cornu monocerotis venditatur, verum sit unicornu?", in Thomas Bartholin, *De Unicornu Observationes Novæ*, Padoue, 1645, pp.98-102.



Crâne de narval, gravure du *De Unicornu Observationes Novæ* de Thomas Bartholin, 1645. Il y apparaît clairement que la défense sort de la mâchoire.

Dès lors s'ouvrit un curieux débat sur la nature exacte, dent ou corne, du rostre du narval

Ceux qui y voyaient une dent faisaient un raisonnement aristotélicien. La défense du narval sort de sa mâchoire, et est faite d'ivoire; elle est donc, par sa forme et par sa matière, une dent<sup>159</sup>. C'était notamment l'opinion des médecins galénistes qui, au nom de la théorie des quatre éléments et des quatre humeurs, niaient déjà que la corne de licorne puisse être un contrepoison universel<sup>160</sup>.

D'autres, souvent plus proches des idées néoplatoniciennes, continuaient à y voir une corne. En effet, elle sert à combattre, ce qui est la fonction d'une corne, et non à mâcher, ce qui est celle des dents. Cette idée était plus souvent défendue par les médecins spagyristes, qui continuèrent donc à prescrire la corne de la licorne de mer comme ils prescrivaient celle de l'animal terrestre.

En outre, et l'arrière plan philosophique n'est plus à prendre en considération ici, si l'existence du narval était largement connue dans la seconde moitié du XVIIème siècle, ses caractéristiques anatomiques précises l'étaient moins. Beaucoup savaient que les cornes de licorne des trésors royaux provenaient

<sup>159</sup> Appliquée aux cornes de licorne, la logique aristotélicienne peut faire de curieux détours, comme le montre ce raisonnement d'Isaac de la Peyrière: Aristote a écrit que, les cornes et les ongles étant de même nature, les animaux qui ont deux cornes ont le sabot fendu, et ceux qui n'ont qu'une corne ont le sabot entier. Or le narval, étant un poisson, n'a pas de pied, et donc pas de sabot. Il ne peut donc pas avoir de cornes, d'où il découle que sa défense est une dent. Isaac de la Peyrière, *Relation du Groenland*, Paris, 1667, pp.82-84.

<sup>160</sup> Voir sur ce débat les chapitres consacrés à Ambroise Paré et Laurent Catelan.

d'un «grand poisson des mers septentrionales», mais ils imaginaient parfois encore, comme, en 1610, le peintre du *Bestiaire* de l'empereur Rodolphe II, une licorne de mer similaire à la légendaire licorne terrestre<sup>161</sup>. En 1698, le *Dictionnaire ou traité universel des drogues simples* du chimiste Nicolas Lémery, qui fut régulièrement réédité jusqu'au milieu du siècle suivant, décrivait ainsi le narval: «Narwal, en français licorne de mer, est un fort gros poisson qui porte sur son nez une corne longue de cinq ou six pieds, pesante, fort dure, blanche, luisante, tortillée ou de figure spirale, creuse en dedans, ressemblant à de l'ivoire. Elle lui sert de défense et d'une arme pour attaquer les plus grosses baleines.»



Pièce d'orfèvrerie d'Elias Geyer, début du XVII<sup>e</sup> siècle. Il n'est pas évident que l'artiste ait voulu représenter, dans cette licorne de mer montée par un triton, un animal réel. Il n'en reste pas moins que l'on se figurait alors la créature marine portant les longues ivoires torsadées à l'image de la licorne quadrupède.

---

<sup>161</sup> Voir t.II, p.193.

En 1683, le père Coronelli, géographe italien, termina les deux globes - terrestre et céleste - commandés par Louis XIV pour le château de Marly, et qui sont aujourd'hui exposés à la Bibliothèque Nationale, à l'entrée du département des cartes et plans. La seule licorne que l'on puisse y voir se trouve sur la sphère étoilée où, entre le petit et le grand chien, une constellation avait été ainsi baptisé en 1635 par l'astronome Jacob Bartsch, et le quadrupède est absent des quatre-vingt-dix-neuf scènes dessinées sur le globe terrestre. En 1703, François Le Large écrivit, à l'intention «des curieux qui viennent passer deux ou trois heures dans ce pavillon», des *Explications des figures qui sont sur le globe terrestre de Marly*. Pour ce texte resté manuscrit, Le Large bénéficia des explications de Coronelli, et d'un accès à la vaste bibliothèque du roi. Au large du Groenland, la scène dans laquelle des pêcheurs, à bord de deux barques, tentent de harponner une massive créature marine portant, planté en plein front, un long rostre spiralé, y est intitulée *Pêche du monocéros*. Après avoir expliqué que la licorne terrestre était «pure chimère», Le Large poursuit:

«On trouve dans les mers glaciales un poisson que l'on peut mettre au rang des baleines pour la grosseur, qui a une longue corne au milieu du front, comme on le voit représenté sur le globe en cet endroit... Cet animal se bat contre la baleine, et la tue en lui enfonçant sa corne dans le flanc, ce qu'il fait en sautant hors de l'eau et se lançant contre la baleine. Il peut même percer un vaisseau en se lançant contre de la même manière, et les pilotes qui passent dans cette mer prennent grand soin de l'éviter. Quelques uns veulent qu'il se serve de sa corne pour ranger les glaçons qu'il trouve dans son passage, et que c'est la raison pourquoi on en trouve beaucoup de rompues. Il est plus croyable qu'il la casse en se battant contre les autres poissons.

«La Martinière, qui était avec les Danois à cette pêche, dit dans son livre du Voyage du Nord, d'où cette pêche a été tirée, qu'ils rencontrèrent une vingtaine de ces poissons vers les côtes de la Nouvelle Zembla, entre lesquels il s'en trouva trois qui avaient une corne...

«Il est étonnant qu'il y ait tant de cornes de licorne en Europe et qu'on ne sache pas bien quel animal la porte. La Martinière n'a pas vu la licorne de mer qu'il décrit, quiconque lira son livre attentivement reconnaîtra qu'il n'est pas témoin oculaire de ce qu'il y rapporte. Je n'ai cependant trouvé que lui qui dépeigne cet animal d'une manière vraisemblable, car La Peyrère, qui a fait un traité entier sur la licorne de mer ne parle que de poissons qui ont une dent à la mâchoire

supérieure, et qu'il dit être la corne de licorne. Aux uns il la place dans le milieu de la mâchoire, et aux autres il la met un peu de côté. L'une et l'autre manière paraît absurde. Ces poissons sont nommés Narwal par les Islandais<sup>162</sup>.»



A gauche: la pêche à la licorne de mer, gravure du *Voyage des pays septentrionaux* de Pierre Martin de la Martinière, qui servit de modèle pour le dessin figurant sur le globe terrestre de Coronelli (vers 1650-1718), dessin dont il ne m'a pas été possible d'obtenir une photographie<sup>163</sup>.

A droite: la constellation de la licorne sur un autre globe du père Marco Vincenzo Coronelli, conservé au musée de la ville de Cologne.

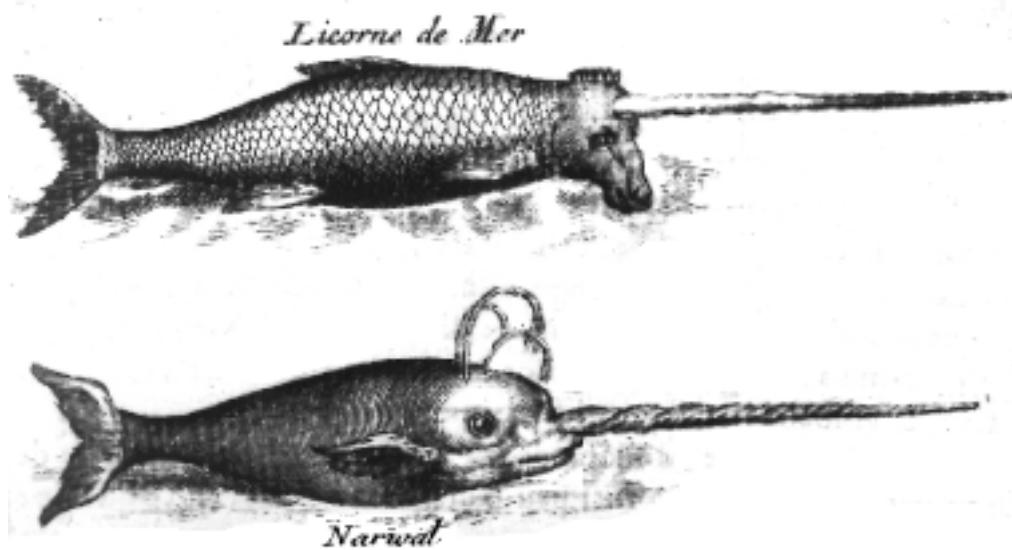
Face à deux descriptions contradictoires, François Le Large donnait par avance raison à Roger Caillois<sup>164</sup>, en considérant comme «absurde» une unique dent sortant de la mâchoire, que celle-ci soit centrale ou que l'animal soit asymétrique, et en trouvant plus «vraisemblable» une baleine unicorn.

A la fin du XVIIème siècle, la plupart des ouvrages de zoologie résolvaient différemment le problème, supposant que le narval et la licorne de mer étaient deux animaux distincts.

<sup>162</sup> François Le Large, *Explication des figures qui sont sur le globe terrestre de Marly*, Paris, Bibliothèque Nationale, ms fr.13366, pp.139-145.

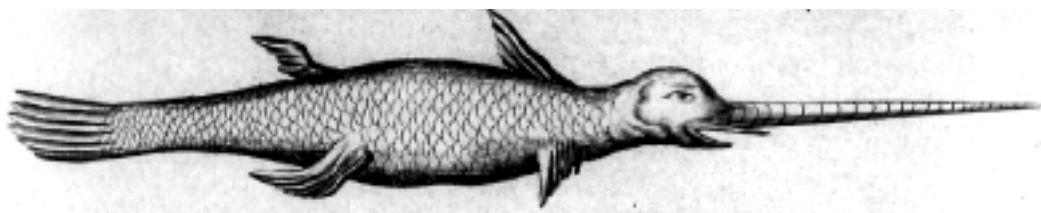
<sup>163</sup> Pierre Martin de La Martinière, *Voyage des pays septentrionaux*, Paris, 1682 (1655), p.261.

<sup>164</sup> Roger Caillois, *Le Mythe de la licorne*, Montpellier, Fata Morgana, 1992.



Narval et Licorne de mer, gravure de l'*Histoire des drogues* de Pierre Pomet, 1694

Signalons enfin, bien que cela soit anecdotique, l'opinion d'un incorrigible original, Athanase Kircher. Plus sans doute pour se singulariser que pour réconcilier des points de vue opposés, le père jésuite affirma que la défense du narval n'était ni une corne, ni une dent, mais un nez, comme le montre très bien la représentation qu'il donne de ce cétacé.



Le narval, gravure du *Mundus Subterraneus* d'Athanase Kircher, 1665

Certains médecins et apothicaires, fort logiquement d'ailleurs, expliquèrent que le fait qu'il se soit agi de défenses de narval, et non de cornes de licorne, ne remettait nullement en cause les propriétés médicales de ces belles ivoires

blanches. Cela ne suffit pas à enrayer une baisse des prix due plus à la multiplication des cornes en circulation qu'à la désaffection, très relative, des malades et des médecins. Reprenons le *Dictionnaire ou traité universel des drogues simples* de Nicolas Lémery, non plus à l'incrédule article «licorne» ou «monocéros», mais à celui consacré au «Narwal»: «...La corne de ce poisson est ce que nous appelons corne de licorne et qu'on a cru naître sur la tête d'un grand animal à quatre pieds, nommé Monocéros, dont j'ai parlé en son lieu. Elle a été autrefois très rare, et gardée dans les cabinets des curieux comme une des choses du monde les plus précieuses, témoin celle qu'on voit dans le trésor de Saint-Denis en France. La raison de cette rareté venait de ce qu'on ne connaissait pas encore le narval, mais depuis qu'on a pêché beaucoup de ces poissons, cette corne n'est plus guère rare. On en trouve chez plusieurs marchands coupée par tronçons, elle contient beaucoup de sel volatile et d'huile. Elle est cordiale, sudorifique, propre pour résister au venin, pour l'épilepsie...Ceux qui veulent garder par curiosité la corne de ce poisson entière la choisissent bien longue, bien grosse et bien pesante<sup>165</sup>.»

Voici ce qu'en disait, à la même époque, un autre traité de pharmacie, la *Pharmacopée royale, galénique et chimique* de Moïse Charas (1618-1698): «Mais dans la grande diversité des sentiments qui se trouve entre les naturalistes plus renommés, ma pensée est qu'il n'y a point de licorne terrestre telle qu'ils nous l'ont décrite, et que cette corne blanche fort dure et pesante, tortillée, creuse au dedans, et longue depuis une aune jusqu'à deux, que nous employons en médecine est celle d'un gros poisson qui se trouve dans les mers de Groenland, que les Islandais nomme Narwal. Cette corne sort du milieu du devant de la mâchoire supérieure de ce gros poisson, où elle a environ un pied de long de racine aussi grosse que la corne même. Cette corne lui sert de défense contre les autres poissons, et pour attaquer et tuer même les plus grosses baleines, et il pousse sa corne avec tant d'impétuosité qu'il peut en percer un gros vaisseau. Les cornes de ce grand poisson ont été autrefois très rares, et l'animal qui les porte fort inconnu, de sorte que quelques uns ont cru que celle qui se voit encore aujourd'hui dans le trésor de Saint-Denis était presque l'unique que l'on pouvait voir. Mais la pêche qu'on a fait de ces poissons les a rendues moins rares en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, en Danemark et ailleurs. Et sans aller si loin, j'en ai une chez moi qui surpassé même en longueur et en grosseur celle du trésor de Saint-Denis. La

---

<sup>165</sup> Nicolas Lémery, *Dictionnaire ou traité universel des drogues simples*, Paris, 1698, p.525.

rareté de cette corne a été une des principales causes de la grande estime qu'on en a fait autrefois, et qu'on lui a attribué des vertus tout à fait extraordinaires, tant contre les poisons et les venins, que contre la petite vérole, la rougeole et toutes les maladies épidémiques. Jusques là, qu'on voit encore dans les cabinets des grands des tronçons de cette corne enchâssés dans de l'or, qu'on tient au rang des choses les plus précieuses et auxquels on attribue une vertu comme inépuisable d'être communiquée aux liqueurs dans lesquels on l'infuse, tout autant de fois que pourrait l'être la vertu du réglisse ou du verre d'antimoine. Mais quoique le sel volatil dont cette corne abonde puisse produire la plupart des bons effets qu'on a espéré d'elle, la vertu qui a été une fois communiquée à quelque liqueur ne saurait se trouver dans la corne qui s'en est dépouillée, non plus que celle de la corne de cerf, de l'ivoire, dont les parties sont à peu près de même nature que celle de la corne de licorne, ne peut se trouver derechef en eux lorsqu'ils ont infusé ou bouilli dans quelque liqueur, ou qu'on en a séparé le plus essentiel par quelque préparation<sup>166</sup>.» La défense du narval appartenait donc à la pharmacopée de la fin du XVIIème siècle, comme la corne de licorne à celle du XVIème siècle. Et si les propriétés reconnues au rostre du cétacé nouvellement découvert étaient moindres, et moins merveilleuses, que celles attribuées autrefois à la corne de la fantastique licorne, cela était dû à une évolution générale de la pharmacie, devenue prudente et expérimentale, plus qu'aux révélations sur l'origine de ces ivoires torsadées.

---

<sup>166</sup> Moïse Charas, *Pharmacopée royale galénique et chimique*, Paris, 1682 (1676), pp.349-350.



En 1740 fut fondé à Leipzig le cabinet de sciences naturelles de Johann Christoph Richter. Minéraux et fossiles n'y sont plus exposés aux regards des curieux, mais soigneusement rangés dans des tiroirs, triés selon un plan inspiré de la méthode linnéenne. Le désordre ludique des cabinets de curiosités fait place à l'ordre de la connaissance encyclopédique. Pourtant, la corne de licorne figure encore au premier plan sur le frontispice de son volumineux catalogue<sup>167</sup>, entre un globe et quelques beaux coraux et coquillages. Elle n'était pas trop longue pour finir dans un tiroir, elle était simplement trop belle.

L'intérêt des lettrés pour un objet permettant de concilier le goût moderne pour l'expérimentation avec la fascination mondaine pour les curiosités et raretés, n'a donc guère eu de mal à se maintenir. Cornes ou dents, les rostres de narval figuraient désormais dans tous les cabinets de curiosités, quand ils ne servaient pas d'enseigne aux apothicaires. Un siècle et demi plus tôt, la corne de licorne était digne des trésors des rois, et son acquéreur avait rarement la possibilité de choisir sa taille ou sa grosseur, trop heureux qu'il était de s'être procuré cette rareté; à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, la longue défense du narval était à la portée des curieux et des collectionneurs, qui pouvaient même se permettre de choisir un spécimen «long, gros et pesant». L'utilisation médicale de l'ivoire allait peu à peu décliner, mais ce n'est qu'en 1746 que la «corne de licorne» disparut de la pharmacopée officielle des apothicaires de Londres, où le bézoard se maintint encore quelques temps, jusqu'en 1788<sup>168</sup>. Elle n'en resta pas moins un objet précieux, recherché

<sup>167</sup> Johan Herbert Hebenstreit, *Museum Richterianum*, Leipzig, 1743.

<sup>168</sup> L. Conrad, M. Neve, V. Nutton, R. Porter, A. Wear, *The western Medical Tradition*, Cambridge University Press, 1995.

désormais pour sa seule élégance. Les cannes en ivoire de narval furent très appréciées tout au long du XIXème siècle<sup>169</sup>, et les cornes de licorne, qui sont parfois encore objet de trafic<sup>170</sup>, ornent quelques salons parisiens<sup>171</sup>.

---

<sup>169</sup> On en trouvera quelques exemples dans le beau catalogue de Sergio Coradeschi et Alfredo Lamberti, *Les cannes*, Paris, Ars Mundi, 1992.

<sup>170</sup> «En gare, quand nous nous installions dans le transsibérien, mon patron Rogovine et moi, laissant derrière nous, soit le ciel timbré des monogrammes chinois quand nous remontions de l'Asie centrale, soit les fantasmagories du ciel polaire, frangé, secoué comme un rideau de théâtre par les aurores boréales, la grêle des aérolithes, la queue d'un météore, et les aigrettes du feu Saint-Elme qui crépitaient jusque sur les patins de notre traîneau quand nous redescendions de l'extrême Nord, venant de l'embouchure, une fois, de la Léna et, une autre fois, du Iénisséï, où nous avions échangé, la première fois, une cargaison de disques de sel gemme contre autant de disques d'argent pur et, la deuxième fois, contre de l'ivoire fossile, dents de narval, dit unicorn ou licorne et défenses de mammouths, en tout trente six traîneaux, quand nous nous installions dans le transsibérien pour nous rendre chez le grand patron, c'est à dire chez le patron occulte de Rogovine, un nommé Léouba, le plus riche joaillier de Saint-Pétersbourg, arrivés à destination et après avoir déballé nos bagages, déficelé nos ballots, retourné nos cantines à double fond, ouvert nos marmottes débordantes de bijoux, défait nos ceintures pleines de pierreries et, Rogovine, vidé son sac à malices, et après avoir comptabilisé le produit de nos achats, trocs et échanges, Léouba me faisait entrer dans la chambre forte de ses magasins...»

Blaise Cendrars, *Le Lotissement du ciel*, Paris, Denoël, coll. Folio, 1996 (1949), p.400.

<sup>171</sup> Comme celui du comte de Gâtine. -365-

## TABLE DES ILLUSTRATIONS

Lorsque l'illustration n'est pas de première main, et a été reprise d'un autre ouvrage, celui-ci est indiqué entre parenthèses à la suite de la source originelle.

p.12: Michael Bernard Valentin, *Museum Museorum*, Francfort, 1704. Bibliothèque nationale, Paris.

p.26: Barthélémy l'Anglais, *Le Livre des propriétés des choses*, France, vers 1400. Ms fr.9140, fol.327, Bibliothèque Nationale, Paris.

p.28: Barthélémy l'Anglais, *Le Livre des propriétés des choses*, France, vers 1400. Ms fr.22531, fol.324, Bibliothèque Nationale, Paris.

p.29: Cecco d'Ascoli, *L'Acerba*, Italie, début du XIVème siècle. Ms Can ital.38, fol.60v°, Bodleian Library, Oxford.

p.31: Bestiaire latin, Angleterre, début du XIIIème siècle. Ms Douce 167, fol.4v°, Bodleian Library, Oxford.

p.32, gauche: Bestiaire italien, XIVème siècle. Ms Ital.450, fol.13v°, Bibliothèque Nationale, Paris.

p.32, droite: Plaque de verre églomisé, Italie, fin du XIVème siècle. Musée de Cluny, Paris.

p.33: Bestiaire de Pierre de Beauvais, vers 1285. Ms 3516, fol.205v°, Bibliothèque de l'Arsenal, Paris.

p.34: Psautier de la reine Mary, Angleterre, début du XIVème siècle. Royal ms 28 vii, fol.100, British Museum, Londres. (M. Freeman, *La Chasse à la licorne*, p.41)

p.35: Bréviaire du début du XIVème siècle, Ms 78 D 40, fol.9, Bibliothèque Royale, La Haye.

p.36: Francis de Retz, *Defensorium Inviolatae Virginitatis Mariæ*, fin du XVème siècle. Réserve des imprimés, 4° R 2015, Bibliothèque Nationale, Paris.

p.37: Richard de Fournival, *Bestiaire d'amour*, fin du XIIIème siècle. Ms fr.412, fol.232 & 240, Bibliothèque Nationale, Paris

p.41: Le Cerf et la licorne, tapisserie animalière flamande, Bruxelles, vers 1550. Château du Wavel, Cracovie. (Maria Hennel-Bernasikowa, *The Tapestries of Sigismund Augustus*, p.95)

p.42: Matthäus Platearius, *Le Livre des simples médecines*, début du XVIème siècle. Ms fr.12322, fol.188, Bibliothèque Nationale, Paris.

p.43: Bestiaire de Guillaume le Clerc, vers 1265. Ms fr 24428, fol.63 v°, Bibliothèque Nationale, Paris.

p.45: Église Saint-Pierre, Caen, XIIème ou XIIIème siècle.

p.46, gauche: Bestiaire latin, Angleterre, vers 1300. Royal ms 12 F XIII, fol.10v°, British Library, Londres (J. Cherry & alii, *Mythical Beasts*, p.54)

p.46, droite: Bestiaire de Guillaume le Clerc, XIVème siècle. Ms Douce 132, fol.70, Bodleian Library, Oxford.

p.49: Coffret d'Ivoire, France, XIVème siècle. Medieval and later antiquities 1856.6-23.166, British Museum, Londres (J. Cherry & alii, *Mythical Beasts*, p.54)

p.50: Émail, France, XIVème siècle. Bayerisches Nationalmuseum, Munich (N. Hathaway, *The Unicorn*, p.14).

p.50: Coffret de mariage en bois, Allemagne, fin du XVème siècle. Musée de Cluny.

p.51: gauche: Gravure du Maître des cartes à jouer, XIVème siècle. Estampes Ea 48 c Rés, Bibliothèque Nationale, Paris.

p.51: droite: Tapisserie alsacienne, vers 1500. Historisches Museum, Bâle (J. Bialostocki, *L'Art du XVIème siècle*, p. 375).

p.52: Gravure anonyme, vers 1450. Estampes Ea 5 Rés, Bibliothèque Nationale, Paris.

p.53: Maître autel de l'église des dominicains de Colmar.

p.54: Reliure du XVème siècle. Rés Leber 154, Bibliothèque Municipale, Rouen.

p.55: Tapisserie rhénane, fin du XVème siècle. Zurich, Schweizerisches Landesmuseum (F. Joubert, A. Lefébure & P.-F. Bertrand, *Histoire de la Tapisserie*, p. 40).

p.56: Tapisserie de la Chasse à la licorne, vers 1500. Musée des Cloisters, New York (M. Freeman, *La Chasse à la licorne*, p.23).

p.57: Giorgione, *Allégorie de la Chasteté*. Rijksmuseum, Amsterdam (N. Hathaway, *The Unicorn*, p.117).

p.58: *Traité de la Grandeur et excellence de la vertu*, 1515. ms fr.12247, Bibliothèque nationale, Paris.

p.59, gauche: Antoine Mizauld, *Le livre d'Arcandam, qui traite des prédictions d'astrologie*, Paris, 1587. Bibliothèque nationale, Paris.

p.59, droite: *Le Passetemps de la fortune des déz*, s.l., 1637. Bibliothèque nationale, Paris.

p.60: Livre d'heures, Lyon, 1499. Harris Brisbane Dick Fund, Metropolitan Museum, New York (M. Freeman, *La Chasse à la licorne*, p.54).

p.61: *Le Secret de l'histoire naturelle*, fin du XVème siècle. Ms fr.22971, fol.15v°, Bibliothèque nationale, Paris.

p.62: Tapisseries de la Chasse à la licorne, vers 1500. Musée des Cloisters, New York (M. Freeman, *La Chasse à la licorne*, p.19).

p.63: Jean Duvet, *La Chasse à la licorne*, 1562. Estampes Ed 1b rés, Bibliothèque nationale, Paris.

p.65: *Le Dit de l'unicorn et du serpent*, XIIIème siècle. Ms fr 1553, fol.432v°, Bibliothèque nationale, Paris.

p.67: Gravure de Günther Zainer, Augsburg, vers 1476 (J.W. Einhorn, *Spiritalis Unicornis*, p.220)

p.68: Gravure de Boetius A. Bolswert, début du XVIIème siècle (N. Hathaway, *The Unicorn*, p.73).

p.70: Livre d'heures anglo-français, vers 1260. Ms Douce 48, fol.221 v°, Bodleian Library, Oxford.

p.71: Cor du XIème ou XIIème siècle. collection de Luynes n°44, cabinet des médailles, Bibliothèque nationale, Paris.

p.73: Tapisserie flamande, XVIème siècle. Chapelle du palais Borromée, Isola Bella, sur le lac Majeur (F.-Y. Caroutch, *Le livre de la licorne*, p.135).

p.74: Contes de Grimm illustrés par C. Offterdinger (J. Boullet, *La Merveilleuse Histoire de la licorne*, p.33).

p.77: Tapisseries de la Dame à la licorne, peu avant 1500. Musée de Cluny.

p.78: Carstens Niebuhr, *Voyage en Arabie et dans d'autres pays circonvoisins*, Amsterdam, 1779. Bibliothèque nationale, Paris.

p.80: *Roman d'Alexandre*, vers 1460. Ms Douce 336, fol.103, Bodleian Library, Oxford.

p.81: Jacopo dell Sellaio, *Orpheus*, vers 1490. Musée du Wavel, Cracovie.

p.82: *Vita Antonii*, XIVème siècle. Ms med. palat. 143, Biblioteca Laurenzia, Florence (N. Hathaway, *The Unicorn*, p.103).

p.83: *The Florentino Fior di Virtu*, Washington, Library of Congress, 1953 (1491).

p.85: Bernardino Luini (vers 1475-vers1532), *La mort de Procris*. National Gallery of Art, Washington (N. Hathaway, *The Unicorn*, p.111).

p.86, gauche: Barthélémy l'Anglais, *Le Livre des propriétés des choses*, France, vers 1405. Ms fr.22532, fol.301v°, Bibliothèque nationale, Paris.

p.86, droite: Heures dites «de Henri IV», France, vers 1500. Ms lat.1171, fol.56, Bibliothèque nationale, Paris.

p.88, en haut à gauche: Sébastien Brant, *Apologi sive Mythologi Esopi*, 1501. Bibliothèque nationale, Paris.

p.88, en haut à droite: Albrecht Dürer, *Le Monstre marin*, détail, vers 1501 (catalogue de l'exposition *Albrecht Dürer, Œuvre gravé*, au musée du Petit Palais, n°42).

p.88, en bas à gauche: Albrecht Dürer, *La Descente du Christ aux Enfers*, détail, vers 1510 (catalogue de l'exposition *Albrecht Dürer, Œuvre gravé*, au musée du Petit Palais, n°58).

p.88, en bas à droite: Albrecht Dürer, *Le Chevalier, la Mort et le Diable*, détail, 1513 (catalogue de l'exposition *Albrecht Dürer, Œuvre gravé*, au musée du Petit Palais, n°194).

p.89: Carte postale, éd. Benoit Perrin.

p.90: Albrecht Dürer, *La Femme de l'Apocalypse et le dragon à sept têtes*, vers 1497 (catalogue de l'exposition *Albrecht Dürer, Œuvre gravé*, au musée du Petit Palais, n°18).

p.91: *La Divine Comédie*, illustrée par Gustave Doré

p.92: Recueil de textes religieux et scientifiques juifs, France, vers 1280. Add ms 11639, fol.742v°, British Library, Londres (Gabrielle Sadj-Rajna, *L'Art juif*, p.191).

p.94: François Clouet, *Diane de Poitiers*. National Museum of Art, Washington (N. Hathaway, *The Unicorn*, pp.18-19)

p.95: Dessin de Léonard de Vinci, vers 1494. Musée du Louvre, AG 2247 (A.E. Popham, *Les Dessins de Léonard de Vinci*, n°110).

p.96: Tapisseries de la Dame à la licorne, peu avant 1500. Musée de Cluny.

p.97: Perino del Vaga et Domenico Zaga, *Fresque de la salle du Persée*. Château Saint-Ange, Rome. (*Gli Affreschi di Paolo III a Castel Sant'Angelo*, n°71).

p.97: Aquarelle de Perino del Vaga. British Museum, n° 5226-84 (*Gli Affreschi di Paolo III a Castel Sant'Angelo*, n°46).

p.103: *Roman d'Alexandre*, vers 1448. Ms fr.9342, fol.10v°, Bibliothèque nationale, Paris.

p.104: *Commentaire de l'Apocalypse*, XIème siècle. Ms lat.8878, fol.239, Bibliothèque nationale, Paris.

p.105: Cosmas Indicopleustès, *Topographie Chrétienne*, vers 800. Ms Plut. IX.28, Biblioteca Laurenzia, Florence (Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, éd. W. Wolska-Conus, t.III, p.386).

p.106: Barthélémy l'Anglais, *Le Livre des propriétés des choses*, France, vers 1410. Ms fr.9141, fol.303v°, Bibliothèque Nationale, Paris.

p.110, gauche: Bestiaire d'amour rimé, France, fin du XIIIème siècle. Ms fr.1951, fol.14, Bibliothèque nationale, Paris.

p.110, droite: Barthélémy l'Anglais, *Le Livre des propriétés des choses*, France, début du XVème siècle. Ms fr.22532, fol.310v°, Bibliothèque nationale, Paris.

p.110: Bestiaire latin, Angleterre, XIIIème siècle. Ms Ashmole 1511, Bodleian Library, Oxford.

p.111: Bestiaire «Workshop», XIIème siècle. Ms m 81, Morgan Library, New York (J. Rebold-Benton, *Bestiaire médiéval*, p.75).

p.111: Richard de Fournival, *Bestiaire d'amour*, XIIIème siècle. Ms fr.12513, fol.74, Bibliothèque nationale, Paris.

p.112: *Le Roman de la dame à la licorne et du beau chevalier au lion*, début du XIVème siècle. Ms fr.12562, Bibliothèque nationale, Paris.

p.112, gauche: Richard de Fournival, *Bestiaire d'amour*, XIIIème siècle. Ms fr.12469, fol.9, Bibliothèque nationale, Paris.

p.112, droite: Bestiaire latin, Angleterre, XIVème siècle. Ms Douce 151, fol.17, Bodleian Library, Oxford.

p.113, droite: Bestiaire latin, Angleterre, XIVème siècle. Ms Douce 151, fol.10v°, Bodleian Library, Oxford.

p.115, gauche: Tapisserie allemande, XIVème siècle. Fribourg en Brisgau, Augustinermuseum (M. Restelli, Il Ciclo dell'unicorno, n°10).

p.115, droite: Tapisserie allemande, XVème siècle. Cologne, Schnütgen Museum (M. Restelli, Il Ciclo dell'unicorno, n°11).

p.116: Bestiaire latin, XIIIème siècle. Ms lat.10448, fol.118v°, Bibliothèque nationale, Paris.

p.117: Bréviaire, XIVème siècle. Ms 102-103, Bibliothèque municipale de Cambrai.

p.118: *Grandes Chroniques de France*, vers 1380. Ms fr.2813, fol.7v°, Bibliothèque nationale, Paris.

p.119, gauche: Carte à jouer, vers 1435-1455. Estampes, Kh 25 Rés., Bibliothèque nationale, Paris.

p.119, droite: Carte à jouer de Christian Heinrich Joia, Augsburg, vers 1695 (W.L. Schreiber, *Die ältesten Spielkarten*, pl.XII).

p.120: Albert le Grand, *Summa de Creaturis*, éd. de 1545 (W. Poltarness, *A Book of Unicorns*, p.15).

p.121, Johannes de Cuba, *Hortus Sanitatis*, 1499. Rés des imprimés, Fol Te138 24, Bibliothèque nationale, Paris.

p.122: Tapisseries de la Chasse à la licorne, vers 1500. Musée des Cloisters, New York (M. Freeman, *La Chasse à la licorne*, p.28).

p.123: *Tableau et chants royaux de la confrérie du Puy Notre Dame d'Amiens*, début du XVIème siècle. Ms fr.145, fol.28v°, Bibliothèque nationale, Paris.

p.124, gauche: dessin d'Antonio Pisanello, XVème siècle. Florence, Galerie des Offices (R.R. Beer, *Unicorn, Myth and Reality*, p.63)

p.124, droite: Antonio Pisanello, médaille de Cecilia Gonzaga. Musée du Louvre, Paris.

p.125: Moretto de Brescia, *Sainte Justine*, XVIème siècle. Vienne, Kunsthistorisches Museum (N. Hathaway, *The Unicorn*, p.149).

p.126, haut: Joachim de Flore, *Prophéties*, vers 1300. Ms Douce 88, Bodleian Library, Oxford.

p.126, en bas à gauche: Paul Scaliger, *Explanatio Imaginum*, Cologne, 1570. Bibliothèque nationale, Paris.

p.126, en bas à droite: Paracelse, *Auslegung der Figuren, so zu Nürnberg gefund seind worden*, 1533 (Paracelse, *Sämtliche Werke*, t.XII, p.554). Bibliothèque nationale, Paris.

p.128: Tapisserie d'Allemagne du sud, XVème siècle. Musée du Wartburg, Eisenach.

p.129, gauche: *Roman d'Alexandre*, Nord de la France, XIVème siècle. Ms Bodl.264, fol.117v°, Bodleian Library, Oxford.

p.129, droite: Lorenzo et Jacopo Salimbeni, *La Crucifixion*, vers 1416. Oratoire Saint Jean-Baptiste, Urbino (Steffi Roetgen, *Fresques italiennes de la Renaissance, 1400-1470*, p.68)

p.130: *Armorial de la Table Ronde*, fin du XVème siècle. Ms fr.1347, fol.115, Bibliothèque nationale, Paris.

p.130: Pièce d'or écossaise, 1486. Coins & Medals n°E2512, British Museum, Londres (J. Cherry & alii, *Mythical Beasts*, p.61).

p.131: Laurent Catelan, *Ein schöner neuer Diskurs von der Natur, Tugenden, Eigenschaften und Gebrauch des Einhorns*, Stuttgart, 1625. Bibliothèque municipale de Bâle.

p.133: Gerhard Piccard, *Wasserzeichen*, t.X: *Greif, Drache, Einhorn*, Stuttgart, 1980, pp.208, 219,260, 264, 323, 344, 303, 344, 350, 362, 344, 350. Bibliothèque nationale, Paris.

p.134, en haut à gauche: Pierre Boaistuau, *Histoires prodigieuses*, Paris, 1561. Bibliothèque nationale.

p.134, en haut à droite: *Nouveaux avis du royaume de la Chine, du Japon et de l'Estat du roy de Mogor...*, Paris, 1604. Bibliothèque nationale.

p.134: Linge de table tissés dit « de Pérouse », Italie, fin XVème ou début du XVIème siècle. Paris, Musée de la mode et du textile (Catalogue de l'exposition *Brocards Célestes*, Avignon, 1997, n°41, p.98).

p.136: Bernard de Montfaucon, *Les Monumens de la monarchie françoise*, Paris, 1733. Bibliothèque nationale, Paris.

p.137: Pétrarque, *Les Triomphes*, Italie, vers 1500. Ms ital.548, fol.24v°, Bibliothèque nationale, Paris.

p.137: Pétrarque, *Les Triomphes*, France, vers 1500. Ms fr.22541, fol.58v°, Bibliothèque nationale, Paris.

p.137: Francesco Colonna, *Le songe de Poliphile*, trad. J. Martin, Paris, 1546. Bibliothèque nationale.

p.138: Piero della Francesca (vers 1415-1492), *Le Triomphe de la duchesse d'Urbino*. Galerie des Offices, Florence (J. Cherry & alii, *Mythical Beasts*, p.55).

p.139: *La Suite d'Artémise*, dessin d'Antoine Caron. Estampes Ad 105 A fol., Bibliothèque nationale, Paris.

p.139: *Le Mois de Mars*, fresque du Salon des Mois, Palais Schifanoia, Ferrare, vers 1470 (S. Roettgen, *Fresques italiennes de la Renaissance, 1400-1470*, p.421).

p.141: *Musæum Hermeticum*, Francfort, 1625. Bibliothèque nationale, Paris.

p.142: Gravure d'Antonio Tempesta (1555-1630). Estampes Jb 26 fol., Bibliothèque nationale, Paris.

p.143: Maurice Scève, *Délie, objet de plus haute vertu*, Lyon, 1544. Bibliothèque nationale, Paris.

p.144: Francesco Primaticcio (1504-1570), Dessin de mascarade (Bengt Dahlbæck, "Survivance de la tradition médiévale dans les fêtes françaises de la Renaissance", in *Les fêtes de la Renaissance (I)*, p.401).

p.145: *Le Roland Furieux de messire Loys Arioste traduit d'italien en françois*, Lyon, 1582. Bibliothèque nationale, Paris.

p.146: Albrecht Dürer, *L'enlèvement de Proserpine*, 1516 (catalogue de l'exposition *Albrecht Dürer, Œuvre gravé*, au musée du Petit Palais, n°212).

p.147, gauche: Gravure d'Israel van Meckenem, fin du XVème siècle (R.R. Beer, *Unicorn, Myth and Reality*, p.146).

p.147, droite: Albrecht Dürer, *Le Mariage de la Vierge*, vers 1505 (catalogue de l'exposition *Albrecht Dürer, Œuvre gravé*, au musée du Petit Palais, n°76).

p.148: Gravures flamandes, vers 1460. Rijksprentenkabinet, Amsterdam (J.W. Poltarness, *A Book of Unicorns*, p.27)

p.149: Tapisserie suisse, vers 1460. Österreichisches Museum für angewandte Kunst, Vienne (J. Bialostocki, *L'Art du XVIème siècle*, p.375).

p.149: Tapisseries de la Dame à la licorne, peu avant 1500. Musée de Cluny.

p.151: Tapisseries de la Dame à la licorne, peu avant 1500. Musée de Cluny.

p.152: *La Licorne dans la forêt*, tapisserie allemande, XVIème siècle. Collection Bernheimer, Munich.

p.153, en haut à gauche: Tapisseries de la *Chasse à la licorne*, vers 1500. Musée des Cloisters, New York (M. Freeman, *La Chasse à la licorne*, p.23).

p.153, en haut à droite: Tapisseries de la *Vie de la Vierge*, vers 1500. Cathédrale de Reims.

p.153, en bas: Tapisserie de la vie de saint Étienne, vers 1500. Musée de Cluny.

p.154, en haut à gauche: Raphaël (1483-1520), *Portrait de Madalena Strozzi*. Musée Borghèse, Rome (N. Hathaway, *The Unicorn*, p.112).

p.154, en haut à droite: Peinture lombarde anonyme, milieu du XVème siècle. Musée d'Esztergom, Hongrie (N. Hathaway, *The Unicorn*, p.119).

p.154, bas: Annibale Carracci, dit Il Domenichino (1581-1641), *Jeune fille et licorne*. Palais Farnèse, Rome (F.-Y. Caroutch, *Le livre de la licorne*, p.122).

p.156: Sébastien Munster, *La Cosmographie universelle contenant la situation de toutes les parties du Monde*, Paris, 1586, p.1189. Bibliothèque nationale, Paris.

p.157: Barthélémy Aneau, *Décades*, 1549. Bibliothèque nationale, Paris.

p.157: Dessin de Léonard de Vinci (1452-1519). Ashmolean Museum, Oxford (R.R. Beer, *Unicorn, Myth and Reality*, p.145).

p.158: Coupe émaillée, vers 1550. MR 2461, Musée du Louvre.

p.160: Jérôme Bosch (vers 1450-1516), *Le Jardin des délices*. Musée du Prado, Madrid.

p.163: Ashel ben Yehiel, *Recueil de textes talmudiques*, XVème siècle. Ms hebr.418, fol.198 a, Bibliothèque nationale, Paris.

p.165: *Le Livre des merveilles*, vers 1410. Ms fr.2810, fol.85, Bibliothèque nationale, Paris.

p.167: Luigi Barthema, *Ritterlich und lobwirdig Rayß*, Augsburg, 1515 (J.W. Einhorn, *Spiritalis Unicornis*, p.127).

p.170: Samuel Bochart, *Hierozoycon, sive de Animalibus Scripturæ*, Londres, 1663. Bibliothèque nationale, Paris.

p.171, gauche: Étienne Delaune (1520-1595), *Combats et Triomphes*. Estampes Ed 4 pet.fol., Bibliothèque nationale, Paris.

p.171, droite: Gravure anonyme, début du XVIIème siècle. Estampes Jb 82 4°, Bibliothèque nationale, Paris.

p.174: Pierre Pomet, *Histoire générale des drogues*, Paris, 1696. Bibliothèque nationale, Paris.

p.176: Olfert Dapper, *Die unbekannte neue Welt*, Amsterdam, 1673. Bibliothèque nationale, Paris.

p.177: *Herbarium et Bestiarium*, vers 1600. Ms Ashmole 1504, fol.37v°, Bodleian Library, Oxford.

p.179: Aquarelles anonymes, XVIIème siècle. Estampes Jb 26 fol., Bibliothèque nationale, Paris.

p.182: Conrad Gesner, *Historia animalium, de quadrupedibus viviparis*, Francfort, 1603 (1551). Bibliothèque nationale, Paris.

p.183: Andres de Valdecebro, *Gobierno moral y politico hallado en las fieras y animales sylvestres*, Madrid, 1658. Bibliothèque nationale, Paris.

p.186: Ulysse Aldrovandi, *De Quadrupedibus Solipedibus*, Bologne, 1616. Bibliothèque nationale, Paris.

p.188: Jan Jonston, *Historia Naturalis de Quadrupedibus*, Amsterdam, 1656 (1652). Bibliothèque nationale, Paris.

p.191, gauche: Athanase Kircher, *Arca Noe*, Amsterdam, 1675. Bibliothèque nationale, Paris.

p.191, droite: Philippe Pelletier, *Les Quadrupèdes*, vers 1580. Bibliothèque nationale, Paris.

p.194: Tapisseries de la Chasse à la licorne, vers 1500. Musée des Cloisters, New York (M. Freeman, *La Chasse à la licorne*, p.28).

p.196: Sébastien Munster, *La Cosmographie universelle contenant la situation de toutes les parties du Monde*, Paris, 1586. Bibliothèque nationale, Paris.

p.197, gauche: Conrad Gesner, *Historia animalium, de quadrupedibus viviparis*, Francfort, 1603 (1551). Bibliothèque nationale, Paris.

p.197, droite: Edward Topsell, *The History of Four-Footed Beasts*, Londres, 1658 (1651) (Reprint Da Capo Press, New York, 1967).

p.197: Jan Jonston, *Historia Naturalis de Quadrupedibus*, Amsterdam, 1656 (1652). Bibliothèque nationale, Paris.

p.199: Gravure d'Antonio Tempesta (1555-1630). Estampes Jb 26, Bibliothèque nationale, Paris.

p.200: Tapisserie animalière flamande, vers 1550. Château du Wavel, Cracovie. (Maria Hennel-Bernasikowa, *The Tapestries of Sigismund Augustus*, p.89)

p.204: Florence Magnin, *Le Tarot d'Ambre*, 1995.

p.205: Illustrations de Cornelius Brudi, Denis Dettwiller et David A. Cherry pour le jeu *Magic, the Gathering*, 1993, 1995 et 1996. La parution de la carte de droite est prévue pour la fin 1996.

p.211: *Le Secret de l'histoire naturelle contenant les merveilles et les choses mémorables du monde*, fin du XVème siècle. Ms fr.22971, fol.26 & 20, Bibliothèque nationale, Paris.

p.211: Bernard von Breydenbach, *Le Saint Voyage et pélerinage de la Cité Sainte de Jérusalem*, Paris, 1489. Bibliothèque nationale, Paris.

p.228: M. Jomard, *Les Monuments de la géographie*, Paris, 1854. Bibliothèque nationale, Paris.

p.238: John Barrow, *Travels in Southern Africa*, Londres, 1806. Bibliothèque nationale, Paris.

p.244: Gravure de J. Collaert d'après un dessin de J. van der Straet, vers 1600. Musée de la ville d'Anvers (R.R. Beer, *Unicorn, Myth and Reality*, p.15)

p.245, gauche: Barthélémy l'Anglais, *Le Livre des propriétés des choses*, début du XVème siècle. Ms 251, fol.16, Fitzwilliam Museum, Cambridge (N. Hathaway, *The Unicorn*, p.34).

p.245, droite: Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, début du XVème siècle. Ms fr.19, fol.16, Bibliothèque nationale, Paris.

p.246, gauche: Gravure flamande, vers 1440. Add ms 38.122, fol.12, British Museum, Londres (M. Freeman, *La Chasse à la licorne*, p.40).

p.246, gauche: Bible historiée de Petrus Comestor, 1499. Bibliothèque nationale, Paris.

p.247: Tapisserie flamande d'après Jan Vermeyen, vers 1550. Galleria dell'Academia, Florence (F. Joubert & alii, *Histoire de la tapisserie*, p.98).

p.248: Gravure d'Edme Charpy, 1611. Estampes, Bibliothèque nationale (Catalogue de l'exposition *Adam et Eve, de Dürer à Chagall*, n°60).

p.249, gauche: Lucas Cranach l'Ancien (1472-1553), *Le Paradis terrestre*. Staatliche Kunstsammlungen, Dresde (N. Hathaway, *The Unicorn*, p.10).

p.249, droite: Sébastien Munster, *La Cosmographie universelle contenant la situation de toutes les parties du Monde*, Paris, 1586. Bibliothèque nationale, Paris.

p.251: *Le Livre des merveilles*, vers 1410. Ms fr.2810, fol.59, Bibliothèque nationale, Paris.

p.252: Sébastien Brant, *Esopi Apologi sive Mythologi cum quibusdam Carminum et Fabularum Additionibus*, Bâle, 1501. Bibliothèque nationale, Paris.

p.254: Jean de Mandeville, *Itinerarium Orientale*, éd. J. Prüss, Strasbourg, 1488 (J.W. Einhorn, *Spiritalis Unicornis*, p.124).

p.255: Marcus Gheeraerts, *Animalium Quadrupedum Omnis Generis Verae et Artificiosissimae Delineationes*, Amsterdam, 1583. Estampes, Jb 26 fol., Bibliothèque nationale, Paris.

p.259: Dessin du major B. Latter, *Asiatic Journal*, 1820. Bibliothèque nationale, Paris.

p.263: Hans Schiltberger, *Reisebuch*, Augsburg, 1476 (J.W. Einhorn, *Spiritalis unicornis*, p.125).

p.267: Pièce d'orfèvrerie en or et vermeil, collection privée (V. Laloux & P. Cruysmans, *L'Œil du hibou, le Bestiaire des orfèvres*, p.232).

p.267: Mappemonde de Pierre Descelliers, vers 1550. Add ms 5413, British Museum, Londres (W.P. Cumming, R.A. Skelton, D.B. Quinn, *La Découverte de l'Amérique du nord*).

p.271: Cartes de Francesco Oliva, vers 1610. Cartes et Plans, Rés Ge CC 2342 et Rés Ge CC 5093, Bibliothèque nationale, Paris.

p.273: Atlas de Guillaume Le Testu, 1555, fol.31. Service historique de l'armée de terre, Vincennes.

p.274: Mappemonde de Donato Bertelli, 1565. Cartes et Plans, Ge C 8457, Bibliothèque nationale, Paris.

p.276, gauche: Mappemonde de Pierre Descelliers, vers 1550. Add ms 24065, British Museum, Londres (W.P. Cumming, R.A. Skelton, D.B. Quinn, *La Découverte de l'Amérique du nord*).

p.276, droite: M.F. de Barros et Sousa de Santarem, *Atlas comparé de mappemondes et cartes, depuis le XIème jusqu'au XVIIème siècle*, Paris, 1842.

p.277: Mappemonde de Sébastien Cabot, vers 1530. Cartes et Plans, Rés Ge AA 582, Bibliothèque nationale, Paris.

p.279: Jan Huyghen van Linschoeten, *Itinerario*, Amsterdam, 1596 (W. George, *Animals and Maps*, p.138).

p.279: Mappemonde de Ferdinand Verbiest, 1674. Cartes et Plans, Rés Ge A 1027, Bibliothèque nationale, Paris.

p.291, gauche: *Physiologus* en latin, IXème siècle. Ms 318, Bürgerbibliothek, Berne (M. Freeman, *La Chasse à la licorne*, p.42).

p.291, droite: *Physiologus* en grec, XIème siècle ( M. Freeman, *La Chasse à la licorne*, p.43).

p.292, gauche: Bestiaire en latin, XIIIème siècle. Ms lat.14429, fol.110v°, Bibliothèque nationale, Paris.

p.292, droite: Richard de Fournival, *Bestiaire d'amour*, fin du XIIIème siècle. Ms fr.1444, fol.260v°, Bibliothèque nationale, Paris.

p.292: Guillaume le Clerc, *Bestiaire divin*, vers 1285. Ms fr.14970, fol.12v°, Bibliothèque nationale, Paris.

p.293: Aquamanile en bronze, Basse Saxe, fin XIIIème-début XIVème siècle. Musée de Cluny, Paris.

p.294: Bestiaire en latin, Angleterre, fin du XIIème siècle. Ms Harley 4751, fol.15, British Library, Londres (N. Hathaway, *The Unicorn*, p.128).

p.294: *Bestiaire d'amour* rimé, fin du XIIIème siècle. Ms fr.1951, fol.14, Bibliothèque nationale, Paris.

p.295: Psautier d'Ormesby, Angleterre, début du XIVème siècle. Ms Douce 366, fol.55v°, Bodleian Library, Oxford.

p.295: *Livre des Merveilles du monde*, France, vers 1425. Ms fr.1377, fol.1, Bibliothèque nationale, Paris.

p.296: *Roman d'Alexandre*, vers 1448. Ms fr.9342, fol.183. Bibliothèque nationale, Paris.

p.297: Albert le Grand, *De Animalibus*, vers 1463. Sienne, Musée Aurelio Castelli (R. Toledano, *Francesco di Giorgio, pittore e scultore*, p.41).

p.298: Dessin d'Albrecht Dürer pour le livre de prières de l'empereur Maximilien (R.R. Beer, *Unicorn, Myth and Reality*, p.146).

p.299: Lambspringk, *Herzlicher teuscher Traktat vom philosophischen Steine*, Francfort, 1625. Bibliothèque nationale, Paris.

p.300: Sébastien Munster, *La Cosmographie universelle contenant la situation de toutes les parties du Monde*, Paris, 1586. Bibliothèque nationale, Paris.

p.301: Manuel Philès, *Livre des propriétés des animaux*, Grèce, XVIème siècle. Ms 3401, Bibliothèque Sainte-Geneviève, Paris.

p.305: Baptiste de Huarte d'Apamène, Syrie (M.-T. & P. Canivet, "La licorne dans les mosaïques de Huarte d'Apamène", in *Byzantion*, 1979, t.48, p.60).

p.308: Aquamanile, XIVème siècle. Musée des Beaux Arts de Besançon (*Le Bestiaire*, éd. M.-F. Dupuis & alii, p.167).

p.309: Corne de l'abbaye de Saint-Denis. Musée de Cluny.

p.315: «Ongle de griffon» du trésor de Saint-Denis. Cabinet des médailles, Bibliothèque nationale, Paris.

p.321: Thomas Bartholin, *De Unicornu Observationes Novæ*, Padoue, 1645. Bibliothèque nationale, Paris.

p.322: Ulysse Aldrovandi, *De Quadrupedibus Solipedibus*, Bologne, 1616. Bibliothèque nationale, Paris.

p.328: Défense de narval sculptée, XIIème siècle. Musée de Liverpool.

p.330: Chasse pour une corne de licorne, début du XVIème siècle. Musée municipal de Bologne (G. Schönberger, *Narwal-Einhorn, Studien über einen seltenen Werkstoff*, p.205).

p.334: Bernard de Montfaucon, *Les Monumens de la monarchie françoise*, Paris, 1733. Bibliothèque nationale, Paris.

p.335: Andreas Osenbrück, sceptre impérial des Habsbourg, 1612. Vienne, Kunsthistorisches Museum.

p.336: Trône des rois de Danemark. Palais Rosenborg, Copenhague (F. Bruemmer, *The Narwhal*, p.73).

p.339: Gentile Bellini, *Portrait de Caterina Comaro*, vers 1500 (R.W. Lightbown, *Mediaeval European Jewelry*).

p. 340: Jan Vermeyen, Gobelet, vers 1600. Vienne, Kunsthistorisches Museum.

p.342: Épée de Charles le Téméraire, XVème siècle. Vienne, Kunsthistorisches Museum.

p.353: Enseigne d'apothicaire, XVIIIème siècle. Germanisches Nationalmuseum, Nuremberg (F. Bruemmer, *The Narwhal*, p.49).

p.355: Gravure sur bois, XVIIème siècle. Wood 534 III b, Bodleian Library, Oxford.

p.356: Abraham Ortelius, *Théâtre de l'univers contenant les cartes de tout le monde*, Amsterdam, 1598. Bibliothèque nationale, Paris.

p.357: Thomas Bartholin, *De Unicornu Observationes Novæ*, Padoue, 1645. Bibliothèque nationale, Paris.

p.358: Pièce d'orfèvrerie d'Elias Geyer, argent doré et coquillage, début du XVIIème siècle. Musée de la Voûte verte, Dresde.

p.360, gauche: Pierre Martin de la Martinière, *Voyage des pays septentrionaux*, Paris, 1682 (1655). Bibliothèque nationale, Paris.

p.360, droite: Marco-Vincenzo Coronelli (vers 1650-1718), *Globe céleste*. Cologne, Kölnisches Stadtmuseum (R.R.Beer, *Unicorn, Myth and Reality*, p.170).

p.361: Pierre Pomet, *Histoire générale des drogues, traitant des plantes, des animaux et des minéraux*, Paris, 1696. Bibliothèque nationale, Paris.

p.361: Athanasius Kircher, *Mundus Subterraneus*, Amsterdam, 1675.

p.364: Johann Herbert Hebenstreit, *Museum Richterianum*, Leipzig, 1743 (Horst Bredekamp, *La Nostalgie de l'antique*, p.125).

## INDEX DES NOMS ET DE QUELQUES CHOSES

Albert le Grand,20,26,105,119,178,192,287,288,296,303,356  
Alchimie,18,102,139,149,286,298  
Aldrovandi (Ulysse),14,162,163,175,178,181,182,183,185,188,189,227,288,297,321,327  
Alexandre III, pape,215  
Alexandre le Grand,80,103,214,251  
Aneau (Barthélémy),154  
Anguisciola (Antonio),261  
Anne de Bretagne,337,339  
Annonciation,53,56,57,122,317  
Apocalypse,90,91,104,109,126  
Aquamaniles,292,307  
Araldi (Alessandro),98  
Arche de Noé,107,158,282  
Arioste (Ludovico Ariosto, dit l'-),142  
Aristote,18,25,26,28,31,167,178,186,187,188,213,240,242,286,288,358  
Aubert de la Chesnaye des Bois (François-Alexandre),190  
Aubigné (Agrippa d'),133

Bacci (Andrea),286,323  
Bachelard (Gaston),7,14  
Bacon (Francis),354  
Badger (George Percy),199,236,257,281  
Baffin (William),305  
Baikie (William Balfour),238  
Baltrusaitis (Jurgis),115  
Barlaam et Josaphat,65,66,68,69,81  
Barrès (Maurice),24  
Barrow (John),236,241  
Barthélémy l'Anglais,105,108  
Barthélémy l'Anglais,27,29,31,86,106,109,161,243,314  
Barthema  
(Luigi),152,153,163,164,165,166,168,173,175,176,177,178,182,185,190,221,224,225,233,236,240,25  
2,257,281,288  
Bartholin (Caspar),320,346  
Bartholin (Thomas),8,18,168,181,189,190,214,231,261,288,320,321,351,357,358  
Basilisc (ou basilic),14,82,114,182,204,208,216,226,242,277  
Baudelaire (Charles),5  
Beagle (Peter S.),201,202  
Beardsley (Aubrey),101  
Bède le Vénérable,81  
Beer (Rudolf Rüdiger),17,41,334  
Bell of Antimony (John),255,256  
Bellini (Gentile),339  
Belon (Pierre),14,310,311,322,356  
Bermudez (Jodo),216  
Bertelli (Donato),272,273  
Bertrandon de la Brocquière,216  
Bézoard,223,330,352,353,366  
Bierce (Ambrose),177  
Blefken (Dithmar),347  
Bloem (Conrad),347  
Boaistuau (Pierre),132  
Bochart (Samuel),167  
Boemus,216  
Boethius (Hector),305  
Boethius de Boodt (Anselme),321,323  
Boillot-Lengrois (Joseph),73,325  
Bolswerth (Boetius Adam),69

Borges (Jorge Luis),12,206  
Bosch (Jérôme),156,157,158  
Bouchet (Guillaume),288  
Boyvin du Villars (François de),324,325  
Brant (Sébastien),88,250  
Brantôme (Pierre de Bourdeilles, seigneur de),217,284,324,325,345  
Brescia (Moretto de),124  
Breton (André),175  
Breydenbach (Bernard von),211,212  
Brink (André),233,235,238  
Brissac (Charles de Cossé, comte de -),307,324,325,326,345  
Browne (Edward),314,349,350  
Browne (Thomas),349,350  
Brunetto Latini,31,36,107,189  
Bucéphale,103,249

Cabinets de curiosités,286,321,366  
Cabot (Sébastien),276  
Cadamosto (Alvise),179,231  
Caillois (Roger),301,302,303,362  
Calvin (Jacques),246  
Camphur,170,171,175,177,186,229,301  
Cardan (Jérôme),177,182,188,224,305,306,311  
Caron (Antoine),137  
Caroutch (Francesca-Yvonne),16,60,148  
Cartes à jouer,118,145  
Cartier (Jacques),266,274  
Cassien (Jean),82  
Catelan (Laurent),18,20,129,179,180,186,190,192,319,321,332,333,334,358  
Cavalcanti (Guido),48  
Cavallini (Giovanni Battista),269  
Céard (Jean),208  
Cecco d'Ascoli,30  
Cellini (Benvenuto),328,329,344  
Cendrars (Blaise),367  
César (Jules),73,74,193,256,260  
Chapman (George),74  
Charas (Moïse),364,365  
Charbonneau-Lassay (Louis),87  
Charlemagne,305,308,313,315  
Charles le Téméraire, duc de Bourgogne,335,341,342,343  
Charles Quint,332,334,338,340  
Charpy (Edme),246  
Charton (Édouard-Thomas),241,260  
Chastelain (Georges),343  
Château Saint Ange, Rome,97  
Chevalier au papegau (le),222  
Christ (La licorne, symbole du -),27,32,43,44,47,55,60,79,84,122,124,133  
Christian V, roi de Danemark,336  
Clément VII, pape,330,336  
Clôete (Henri),199  
Clouet (François),94  
Cocteau (Jean),123  
Colomb (Christophe),162,165  
Colonna (Francesco),134,135  
Comines (Philippe de),325,344  
Contarini (Alessandro),327  
Cornaro (Caterina), reine de Chypre,339  
Coronelli (Marci Vincenzo),360,362

Coryat (Benjamin),179,253,313,345  
Cosmas Indicopleustès,65,104,105,214  
Cranach (Lucas, l'ancien),247  
Ctésias de Cnide,25,39,103,172,178,180,181,182,186,187,198,213,239,241,242,260,280,300,310  
Cuvier (Georges),20,240,260  
Cyranides,40,82,83

Dagobert,305,319  
Dante Alighieri,91  
Dapper (Olfert, ou Albertus Montanus),172,173,267  
*Daumal (René)*,206  
Delaune (Étienne),168  
Delumeau (Jean),211,215,244,246  
Denis (Ferdinand),71,114,215  
Descelliers (Pierre),266,274,275  
Deutéronome,161  
Diable, démon,27,60,72,79,81,82,84,86,87,90,108,241,250,297  
Diane de Poitiers,64,94  
Diemeringen (Otto von),251  
Dioscoride,306  
Dit de l'unicorn et du serpent,65  
Domenechino (il),151,152  
Doré (Gustave),91  
Dostoievski (Fedor),6  
Doublet (Jacques),313  
Dragon,14,27,31,61,67,79,80,82,90,98,114,115,126,138,175,182,184,200,204,206,208,216,218,226,238,  
243,245,250,251,261,267,268,275,286  
Dunsany (Lord),202  
Durand (Gilbert),94,143  
Dürer (Albrecht),52,87,88,90,144,145,245,278,297  
Duvet (Jean),62,63,64,95

Edge (Thomas),348  
Édouard IV, roi d'Angleterre,341,343  
Einhorn (Jürgen Werinhard),16,28,103,122,210,252  
Éliade (Mircea),7,13  
Élien de Prénesté (Élien le  
sophiste),25,39,103,133,172,178,181,182,186,213,241,242,255,263,300,303,304,310,341  
Encyclopédie,228,288  
Ende (Michael),203  
Erlande-Brandenburg (Alain),149  
Este (Borso d'),79  
Evelyn (John),313  
Évola (Julius),6

Faber (Felix),211  
Fallopio (Gabriele),307,308,326  
Flacourt (Étienne de),232  
Flaubert (Gustave),82,101,284  
Flavius Josèphe,59,107,139  
Fletcher (George),203  
Fligranes,129  
Fossiles,13,308,318,355,366  
Foucault (Michel),7,178,183  
Francesco di Giorgio (Francesco Martini, dit -),296  
Francis de Retz,37  
François Ier, roi de France,328,329,330,331,336  
Freeman (Margaret),16,36,39,61,121,377  
Fresnel (Fulgence),239,240

Freud (Sigmund),98  
Furetière (Antoine),166,225,228

Gaffarel (Paul),237  
Galton (Francis),236,237  
Gargouille,89  
Gay (Victor),337  
Genet (Jean),206  
George (Wilma),274,277  
Gesner  
(Conrad),14,71,174,178,179,180,181,182,183,187,188,189,190,192,193,194,195,254,262,272,278,282  
,285,288,289,297,305,307,318,319,344,345  
Gheeraerts (Marcus),253  
Gilbert (Humphrey),262  
Giorgione (Giorgio da Castelfranco, dit),58  
Giovanni da San Geminiano,48,49  
Giovio (Paolo, ou Paul Jouve),139,217,330  
Girafe,100,155,182,196,197,229,236,245,253,268  
Goethe (Johann Wolfgang von),6  
Gonzaga (Cecilia),123  
Gracian (Baltasar),340  
Grandes Chroniques de France,108,117,372  
Griffon,91,146,182,184,209,226,243,245,273,286,314  
Grimm (Jakob & Wilhelm),75,215  
Gringalas le Fort,107,108,127,128  
Grueber (Johann),254,255  
Gruthuyse (Louis de la),341  
Guénon (René),6,7  
Guillaume le Clerc de Normandie,30,31,34,35,43,46,108,291  
Guillim (John),129  
Gurdjieff (Georges),6  
Gutierrez (Sancho),276

*Hall (James)*,347  
Hartknoch (Christophore),261  
Hathaway (Nancy),15  
Hawkins (John),264  
Henri II, roi de France,64,133,226,275,311,326  
Héraldique,18,77,78,107,116,126,128,129,133,138,148,149,233,286,333  
Hereford (Cathédrale d'),225,226,268  
Herrera (Antonio de),264  
Hesse (Johann van),41,210,211  
Hildegarde de Bingen,29,38,303  
Hodgson (Brian Houghton),258  
Hommes sauvages,118,143,144,146  
Hondt (Josse, ou Hondius),357  
Hörisch (Jochen),17  
Huc (Évariste),166,240,242,258,259

Incarnation,44  
Isaïe,25,70,72  
Isidore de Séville,26,28,29,35,71,79,81,105,106,178,243,244,254,268,285,289

Jacopo del Sellaio,81  
Jacques de Vitry,210  
Jacques de Voragine,66,67,81  
James I, roi d'Angleterre,128  
James III, roi d'Écosse,128  
Jean de Mandeville,215,226,227,250,251,252

Job,25,70,228,357  
Johannes de Bado Aureo,126  
Johannes de Cuba,120  
Jong (Cornelius van),235  
Jonston (Jan),175,178,183,184,185,186,193,194,195,316  
Jossua (Jean-Pierre),17,43,70,92  
Jourdain de Séverac,250  
Joyce (James),24  
Jung (Carl Gustav),7,16,17,60,98,102,286  
Justel (Henri),220

Kant (Emmanuel),302  
Kappler (Claude),250  
Katte (Albrecht von),239,240  
Keresh,158,159  
Kircher (Athanase),188,255,302,344,363  
Kirchmaier (Georg Kaspar),181  
Klaproth (Henri-Jules),198,258,259  
Knivet (Anthony),324

La Chasse à la licorne (tapisseries),16,62  
La Croix (André-Phérotée de),232,233  
La Dame à la licorne (tapisseries),16,77,96,147,148,149,150,297,315  
La Fontaine (Jean de),284  
La Marche (Olivier de),343  
La Martinière (Pierre Martin de),361,362  
La Peyrière (Isaac de),350,351,358,361  
laborde (Léon de),308,328,337,341  
Lambspringk,138,298  
Laterrade (Jean-François),241,302  
Latter (Major B.),257,258  
Le Blanc (Vincent),165,227,253  
Le Large (François),65,175,360,361,362  
Le Testu (Guillaume),271,272  
Legrand (Joachim),223,224  
Lémery (Nicolas),359,364  
Leon Pinelo (Antonio de),264  
Lestringant (Frank),271  
Linné (Carl von),195  
Linocier (Geoffroy),325  
Linschoeten (Jan Huyghen van),254,277,278  
Livingstone (David),238  
Livre des Merveilles,107,108,161,162,248,249,254  
Lobo (Jérôme),166,168,219,221,222,223,224,228,229,236,238,239,258,281  
Lopez de Gomara (Francisco),264  
Ludolf (Job),228  
Luini (Bernardino),85  
Lusitanus (Jodo Roderiguez, dit Amatus),317  
Luther (Martin),246

Magnin (Florence),201  
Malraux (André),16,224  
Malte-Brun (Conrad),165,240,241  
Mandragore,29,306  
Marco Polo,103,161,162,163,166,178,182,186,226,248,249,250,252,254,281,288  
Marini (Andrea),306,356  
Marmol Caravajal (Luis del),168,169,217,220  
Maximilien Ier, empereur germanique,227,297,342  
Meckenem (Israël van),145

Médicis (Catherine de),133,331,345,347  
Médicis (Ferdinand de),323  
Médicis (Francesco de),247,323  
Megged (Matti),17  
Mercator (Gérard),357  
Millet (Simon-Germain),308,315  
Mizauld (Antoine),60  
Montfaucon (Bernard de),133,134,333  
Müller (J.W. von),242  
Munster (Sébastien),152,153,164,165,176,182,190,192,193,195,224,247,298,299  
Murakami (Haruki),4

Napoléon Ier,333  
Neruda (Pablo),302  
Niebuhr (Carstens),79  
Niza (Marcos de),263,264  
Noces chymiques de Christian Rosenkreutz (les),138

Oliva (Francesco),268,270  
Orphée,81,95,107,140,247  
Orta (Garcia da, ou Garcias ab Horto),169,170,229,232  
Ortelius (ou Oertel) (Abraham),218,357  
Osenbruck (Andreas),335  
Ovide,107

Panofsky (Erwin),98,297  
Paracelse (Théophraste Bombast von Hohenheim, dit),125  
Paradis (Louis),171  
Paré (Ambroise),9,18,20,171,230,279,285,289,305,306,311,312,319,320,325,331,345,346,347,358  
Passion,44,53,113,122,123  
Pastoureaud (Michel),123,126  
Péguy (Charles),6  
Peiresc (Nicolas Fabri de),165  
Pelletier (Philippe),188  
Perino del Vaga,96,97  
*Perrot d'Ablancourt (Nicolas)*,169,217,220  
Pétrarque,107,108,133,134,135  
Phénix,14,31,140,207,217  
Philès (Manuel),300  
Philippe de Thaon,29,47,48  
Piero della Francesca,136  
Pierre de Beauvais,28,31,34,107,113  
Pirassouppi,170,171,279,301  
Pisanello (Antonio),59,95,123  
Platearius (Matthäus),42,108  
Platter (Félix & Thomas),190,309,313,332,345  
Pline  
l'Ancien,18,25,28,29,31,35,36,80,105,106,112,120,124,133,136,152,153,154,164,165,172,175,176,178,180,181,182,185,187,198,210,214,239,240,242,251,260,267,268,274,280,286,287,288,296,300,301,303  
Pomet (Pierre),171,363  
Pompée,287  
Possot (Denis),317  
Pound (Ezra),79  
Prêtre Jean,71,72,79,114,115,164,213,214,215,216,218,224,225,227,229,230,242  
Purchas (Samuel),216,217,227,248,324,347,348

Rabelais (François),41,42,94,101,176,177,207  
Ramusio (Giovanni Battista),231

Rangifer,192,195  
Raphaël (Raffaello Santi, dit),151,152  
Rauchwolf (Léonard),225  
Reade (Charles),319  
Reade (W. Winston),238  
Reclus (Élysée),213  
Reem,69,159,167,239  
Renaudot (Théophraste),227  
Renou (Jean de),176  
Restelli (Marco),16,60,83  
Reuwich (Ehrard),211,212  
Richard de Fournival,30,31,38,49,93,107,108,111,112,113,285,291  
Richter (Johann Christoph),366  
Rilke (Rainer Maria),7,147,148  
Robert Blondel,107  
Robinet Testard,61,208  
Rodolphe II, empereur germanique,321,359  
Roman de la dame à la licorne et du chevalier au lion,76,108,111  
Rondelet (Guillaume),288  
Rose-Croix,138

Saint Ambroise,28  
Saint Antoine,81,82,101,284  
Saint Augustin,107,243  
Saint-Denis (Abbaye  
de),117,305,307,308,309,310,311,312,313,314,315,318,319,320,323,325,326,331,332,345,347,364  
Saintonge (Alfonse de),266  
Sansovino (Francesco),316,319  
Santarem (M.-F. de Barros et Sousa de),268,275  
Scaliger (Jules-César),224  
Scaliger (Paul),125  
Scève (Maurice),140,141  
Scheffer (Claude),163,216,240  
Scherer (Marc),227  
Schiltberger (Hans),261,262  
Schönberger (Guido),318,353  
Schöngauer (Martin),54  
Schwenckfeld (Caspar),262  
Scott (Ridley),203  
Secret de l'histoire naturelle (C'est le),208  
Segalen (Victor),5,102  
Septante (Bible des),69,70  
Serres (Michel),7,149  
Shakespeare (William),73,74  
Shepard (Odell),14,17,19,220,235,316,343  
Sirène,12,29,82,115,162,178,267,275  
Solin,35,268  
Southwell (Robert),219,222  
Sparrman (Anders),234,236  
Spenser (Edmund),74  
Sperandio de Mantoue,59  
Surius (Laurent),330

Talleyrand (Charles-Maurice de T.-Périgord),341  
Talmud,158,160  
Tellez (Balthazar),222,228,229  
Tempesta (Antonio),140,186,195,196  
Thévenot (Melchisédech),166,219,220,221,222,223,224,228,229,255  
Thevet (André),20,170,175,177,182,186,189,192,229,232,237,279,288,301,322

Thibaut de Champagne,50,107  
Thomas d'Aquin (Saint),72  
Thou (Jacques-Auguste de),325,326  
Thunberg (Carl-Pehr),352  
Tobbia,328,329  
Topsell (Edward),44,193,194  
Tournier (Michel),206  
Très riches heures du duc de Berry,144,328  
Tristan (Frédérick),206  
Turner (Samuel),256  
Tzetzès (Johannes),44  
  
Urreta (Luis de),217,222  
  
Valdecebro (Andres de),180  
Valentini (Michele Bernardo),11,12,13,351,355  
Valle (Pietro della),266,348,350  
Vance (Jack),203  
Verbiest (Ferdinand),278  
Vermeyen (Jan),340  
Vincent de Beauvais,26,66,247,248  
Vinci (Léonard de),84,92,95,154  
Viollet-le-Duc (Eugène),89  
Virgile,10  
Vulgate,70,159  
Vulson de la Colombière (Marc),129  
  
Webbe (Edward),227  
White (Terence H.),202  
Worm (Ole),231,301,357  
Wyche (Peter),219,220  
  
Yates (Frances A.),133  
  
Zaga (Domenico),96,97  
Zelazny (Roger),200,201



# TABLE DES MATIERES DE CE PREMIER TOME

<b>AVANT PROPOS .....</b>	<b>4</b>
AU PAYS DES CHASSEURS DE LICORNE .....	5
DISCOURS, PARCOURS .....	7
<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>10</b>
COMME UNE ENCYCLOPEDIE CHINOISE.....	11
MYTHE ET LEGENDE.....	13
LES LIVRES DE LA LICORNE .....	14
RETOUR AUX SOURCES.....	17
<b>1. CONNAISSANCE D'UNE LICORNE IMAGINEE.....</b>	<b>21</b>
<b>    1.1 - LA LEGENDE DE LA LICORNE.....</b>	<b>22</b>
LES FAUX DEBUTS.....	24
MERVEILLES MEDIEVALES .....	26
LA VIERGE ET LA LICORNE .....	29
LA LICORNE ET LA FONTAINE .....	38
CHAQUE HOMME TUE L'ETRE QU'IL AIME.....	42
LA LICORNE TOMBE DE HAUT.....	64
LE DIT DE L'UNICORNE ET DU SERPENT.....	64
LE LION ET LA LICORNE .....	68
LA DAME A LA LICORNE ET LE CHEVALIER AU LION .....	75
LES DEMONS ET LA LICORNE .....	79
LA LICORNE EROTIQUE.....	92
<b>    1.2 - LES SILHOUETTES DE LA LICORNE .....</b>	<b>100</b>
PREMIERES LICORNES .....	102
UNICORNES MEDIEVALES .....	107
L'ANIMAL PREND SENS ET CORPS .....	117
LA LICORNE HERALDIQUE .....	127
LES TRIOMPHEΣ DE LA LICORNE .....	135
EMBLEMES ET HIEROGLYPHES .....	140
LA LICORNE MONTEE.....	143
LES HOMMES SAUVAGES CHEVAUCHANT LA LICORNE .....	145
AU PAYS DE TAPISSERIE.....	149
LE JARDIN DES DELICES .....	159
LICORNES JUIVES.....	161
LICORNES DES VOYAGEURS .....	164
D'AUTRES UNICORNES .....	173
MONOCEROS DES SAVANTS .....	177
LES SABOTS DE LA LICORNE.....	189
LE BOUC .....	194
LE RENNE A TROIS CORNES.....	195
LA GIRAFE UNICORNE.....	198
L'ANTILOPE UNICORNE .....	200

LA LICORNE CALIFORNIENNE .....	202
<b>1.3 - L'HABITAT NATUREL DE LA LICORNE .....</b>	<b>208</b>
LICORNES EN TERRE SAINTE .....	212
L'ÉTHIOPIE ET LA COUR DU PRETRE JEAN.....	216
LES LICORNES AMPHIBIES D'AFRIQUE DE L'EST ET DE L'OCEAN INDIEN .....	231
LA RUMEUR D'AFRIQUE DU SUD .....	232
DANS L'INTERIEUR DE L'AFRIQUE .....	239
LA LICORNE AU JARDIN D'ÉDEN.....	243
LICORNES D'ORIENT .....	249
LICORNES D'EUROPE .....	261
LE PASSAGE DU NORD-OUEST .....	264
PEU DE LICORNES DANS LE NOUVEAU MONDE .....	265
CARTES, MAPPEMONDES ET PLANISPHÈRES .....	269
LA TERRE AUSTRALE .....	272
LICORNES CARTOGRAPHIQUES .....	274
LES VOYAGES DU PIRASSOUSSI .....	280
OU PEUT-ON VOIR DES LICORNES ? .....	281
<b>1.4 - LA CORNE DE LICORNE, CHOSE RARE ET PRÉCIEUSE.....</b>	<b>284</b>
DU SYMBOLISME A LA ZOOLOGIE .....	286
LA CORNE DANS LES MINIATURES MÉDIEVALES.....	290
LA CORNE DANS L'ICONOGRAPHIE DE LA RENAISSANCE .....	297
L'ŒUF, LA POULE ET LA LICORNE .....	302
LICORNES NATURELLES ET ARTIFICIELLES .....	305
DESCRIPTION DE LA CORNE DE SAINT-DENIS .....	309
LES PLUS BELLES CORNES DE L'EUROPE DU XVIEME SIECLE .....	317
LES CORNES DU MARECHAL DE BRISSAC .....	325
CADEAUX ET BIJOUX .....	327
OBJETS EN CORNE DE LICORNE .....	332
LES LICORNES DE CHARLES LE TEMERAIRE .....	341
CE QUI EST RARE EST CHER .....	344
DES ACHETEURS QUI SE FONT RARES.....	346
UN PRIX ORIENTE A LA BAISSE.....	352
PAR LA PORTE DE CORNE OU LA PORTE D'IVOIRE .....	355
<b>TABLE DES ILLUSTRATIONS.....</b>	<b>366</b>
<b>INDEX DES NOMS ET DE QUELQUES CHOSES.....</b>	<b>379</b>